

Le jeune homme, la mort et le temps

Matheson, Richard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Richard Matheson

Le jeune homme,
la mort et le temps



folio
SF

Richard Matheson

LE JEUNE HOMME,
LA MORT
ET LE TEMPS

*Roman traduit de l'américain
par Ronald Blunden*



Gallimard

Titre original :
BID TIME RETURN

Richard Matheson, 1975
DENOËL, 1977, pour la traduction française
ISBN : 2-070-41614-1

Pour ma mère, avec tout mon amour reconnaissant.

Le souvenir des moments passés ensemble constitue à mes yeux la plus joyeuse des formes de voyage dans le temps.

Je tiens à remercier Marcie Buckley pour sa généreuse assistance dans le travail de recherche qu'a nécessité ce roman.

R. M.

Ô revienne le temps jadis
Reculer la marche du temps

Richard II, acte III, scène 2.

Note de Robert Collier

Je ne suis pas sûr d'avoir raison en permettant la publication du manuscrit de mon frère. Il n'avait jamais pensé que son récit serait édité. Il ne pensait même pas qu'il aurait le temps de le finir.

Il l'a fini, pourtant, et malgré quelques défauts inévitables dans un premier jet, je pense que son histoire mérite d'être portée à la connaissance du public. Richard était écrivain de son état, après tout, bien que ce livre soit le seul qu'il ait jamais écrit. C'est la raison pour laquelle je l'ai soumis à un éditeur, malgré les quelques incertitudes que je continue à nourrir.

Cédant aux désirs de l'éditeur, j'ai procédé à un élagage sérieux de la première partie du manuscrit. Là encore, je ne suis pas sûr d'avoir bien fait. Je ne nie pas que cette partie était longue et parfois fastidieuse. Je n'en ai pas moins mauvaise conscience. S'il ne tenait qu'à moi, je publierais le manuscrit intégralement. En tout état de cause, j'espère que, tout en l'abrégeant, je suis resté fidèle à l'œuvre de Richard.

Outre mon sentiment que ce livre mérite d'être lu, il y a une deuxième raison qui m'a poussé à le faire publier.

En toute franchise, son histoire est invraisemblable. J'ai beau me forcer, je n'arrive pas à y croire. En la faisant publier, j'espère que quelqu'un d'autre y croira. En ce qui me concerne, je ne puis en accepter qu'un aspect, mais je l'accepte sans réserve aucune : pour Richard, ce n'était pas de la fiction. Il croyait, sans le moindre doute, avoir vécu cette aventure dans ses moindres péripéties.

Los Angeles, Californie,
juillet 1974.

PREMIÈRE PARTIE

Le 14 novembre 1971

La route de Long Valley défile sous mes pneus. Belle journée ; soleil radieux, ciel bleu. Je longe des barrières peintes en blanc. Un cheval m'examine. Les verts pâturages de la région de Los Angeles. La route monte et descend. Dimanche matin. Paisible. Des poivriers bordent la route, leur feuillage caressé par la brise.

La sortie ne doit plus être loin. Fini, Bob et Mary, fini leur maison, mon petit bungalow au fond du parc ; fini Kit qui venait me rendre visite pendant que je travaillais, cognait des sabots, soupirait, hennissait, gémissait, puis, n'ayant pas réussi à attirer mon attention, cognait son museau contre le mur dans l'espoir d'obtenir quelque friandise. Fini, tout ça.

La descente finale et le dernier cassis de ralentissement. Devant moi, l'autoroute de Ventura et le vaste monde. *Adios Amigos* peint sur le panneau surplombant le portail. Adieu, Hidden Hills.

J'attends ma voiture au lavage automatique. Étrangement vide. Tout le monde à l'église ? Une Mercedes beige vient de passer tout doucement dans le tunnel. Dire que j'ai toujours voulu m'en acheter une. Encore un projet qui ne sera jamais réalisé. Je bois du bouillon de bœuf sorti du distributeur automatique. Voici venir ma Ford Galaxie bleu marine. Sobre, acceptable et vendue à un prix raisonnable ; mon genre de voiture. De longs jets minces d'eau savonneuse l'accueillent à son entrée dans le tunnel.

Le parking vide devant la poste. Dernière visite à ma boîte postale. Prendrai pas la peine d'interrompre mon abonnement. Régler mes dernières factures de chez Ma Bell et du Broadway.

Attends au stop de Topanga Boulevard. Un trou dans la circulation. Je tourne à gauche, vite, me déporte et tourne à droite vers la bretelle d'accès à l'autoroute de Ventura. Adieu, Woodland Hills.

Une journée vraiment splendide. Un ciel bleu lumineux ; de minces traînées de nuages pâles. L'air comme un vin blanc sec et frais. Gemco, le Valley Music Theatre que je laisse dans mon sillage, désormais irréels. Me voilà adepte du solipsisme.

Ai joué à pile ou face avant de quitter la maison. Pile le sud, face le nord. Cap sur San Diego. Drôle de penser qu'un mouvement de poignet en plus et je serais à San Francisco tard dans l'après-midi.

Pour tout bagage, deux valises. Dans l'une, mon complet marron, ma veste de sport vert foncé, des pantalons, quelques chemises, des sous-vêtements, des chaussettes, des chaussures et des mouchoirs, ma petite trousse de toilette. Dans l'autre, mon électrophone, mon casque stéréo et dix symphonies de Mahler. À côté de moi, mon bon vieux magnétophone à cassettes. Les vêtements que j'ai sur le dos ; quelques bricoles. Sans oublier bien sûr, les traveler's checks et l'argent liquide. Cinq mille sept cent quatre-vingt-douze dollars et trente-quatre cents.

Marrant. Quand je me suis rendu à la Bank of America vendredi et que j'ai fait la queue devant le guichet, j'ai commencé à m'impatisser. Et puis je me suis repris. Plus la peine de ronger mon frein. J'ai regardé les gens autour de moi, presque avec commisération. Ils étaient encore asservis à l'horloge et au calendrier. Libéré de ces contraintes, j'ai retrouvé mon calme.

Viens de louper la sortie vers l'autoroute de San Diego. Pas de panique. Puisque j'ai décidé de musarder, autant commencer dès maintenant. Je n'aurai qu'à continuer jusqu'en ville, prendre l'autoroute de Harbor et me rendre à San Diego par un chemin différent.

Un panneau géant vante Disneyland. Devrais-je visiter une dernière fois le Royaume Magique ? La dernière fois que j'y suis allé, c'était en 1969, quand maman est venue me voir et que nous y sommes tous allés avec Bob, Mary et les gosses. Non, pas de Disneyland. Tout ce qui pourrait m'y intéresser serait la Maison hantée.

Encore un panneau. Texte : *Ouvert aux visiteurs – Le Queen vous attend à Long Beach*. C'est déjà mieux. Je ne suis jamais monté à son bord. Bob a traversé l'Atlantique dessus pendant la Seconde Guerre mondiale. Pourquoi ne pas aller y jeter un coup d'œil ?

À ma gauche, l'obélisque, la grande pierre tombale noire : la tour de la Universal. Combien de fois suis-je monté là-dedans pour des rendez-vous ? Étrange de penser que je ne verrai plus jamais un seul producteur, que je ne préparerai plus jamais un seul scénario. Que je n'appellerai jamais plus mon agent au téléphone. « Alors, bon Dieu, et mon chèque ? J'ai un découvert à ma banque ! » Une pensée plutôt agréable, ça. Et puis quel à-propos, de mettre la clé sous la porte à un moment où de toute façon personne ne trouve du travail.

Me voilà presque arrivé au Hollywood Bowl. N'y ai pas remis les

pieds depuis la fin août. J'y avais embarqué cette secrétaire de chez Screen Gems. Comment s'appelait-elle déjà ? Joan ? June ? Jane ? Me souviens plus. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'elle disait adorer la musique classique. La vérité, c'est que ça l'ennuyait à mourir. Et puis elle n'aimait que des trucs un peu cucul, tout à fait dans le genre Hollywood Bowl. Le *Deuxième Concerto* de Rachmaninov Joan-June-Jane n'en avait jamais entendu parler.

On pourrait penser que pendant toutes ces années, j'aurais eu l'occasion de rencontrer quelqu'un. Manque de pot ? Manque de quelque chose, en tout cas. N'avoir jamais, au grand jamais, rencontré une personne du sexe féminin avec qui j'aurais vraiment pu avoir des atomes crochus ? Incroyable. La faute à quelque mystérieux antécédent, sans aucun doute. Fixation sur mon tricycle. *Vade retro*, Sigmund Freud. Pourquoi ne pas accepter tout simplement le fait que je n'ai jamais rencontré une femme dont je sois tombé amoureux ?

Circulation intense près de l'autoroute de Harbor. Je suis entouré de voitures. Des hommes et des femmes partout. Ils ne me connaissent pas, je ne les connais pas. C'est salement pollué par ici. J'espère qu'on pourra respirer à San Diego. J'y ai jamais été. Sais pas à quoi ça ressemble. On pourrait dire la même chose de la mort.

Le Music Center. Bâtiment stupéfiant. J'y suis allé voilà environ une semaine, avant J. C. – avant J. Croswell. On jouait la *Deuxième Symphonie* de Mahler. Superbement dirigée par Mehta.

Quand le chœur est intervenu en douceur dans le dernier mouvement, j'ai senti comme des picotements.

Combien de centres-villes me sera-t-il encore donné de voir ? Denver ? Salt Lake City ? Kansas City ? Je dois rester à Columbia pendant un ou deux jours.

Pensée amusante. Je vais devenir un hors-la-loi parce que je n'ai plus l'intention de payer mes traites de voiture. Et me croirez-vous, monsieur Ford ? Ça m'est égal.

Merde alors !

Un camion vient de déboîter devant moi et j'ai dû passer sur la voie de gauche en vitesse. Mon cœur a commencé à cogner parce que je n'ai pas eu le temps de voir si on me doublait.

Mon cœur bat toujours la chamade et je suis soulagé d'être sain et sauf.

Faut-il vraiment que je n'aie pas le sens du dérisoire ?

J'aperçois ses trois cheminées rouges cerclées de noir à présent.

Est-ce qu'on l'aurait cimenté sur place ? Déjà, j'ai pitié de lui. Immobiliser un tel navire, c'est un peu comme empailler un aigle. Il a encore de beaux restes, mais pour lui, l'âge d'or est révolu.

Le *Queen Mary* vient de parler ; un cri assourdissant qui déchire l'air. Il est vraiment colossal. Un Empire State Building couché sur le flanc.

J'ai acheté mon ticket à l'entrée, suis monté par l'escalator, et déambule à présent lentement sur la passerelle couverte qui mène jusqu'à lui. À ma droite, s'étend le port de Long Beach, son eau très bleue et très mouvante. À ma gauche un petit garçon me regarde fixement. Qui c'est le drôle de monsieur qui parle dans une boîte noire ?

Un deuxième escalator, très long. Combien le *Queen Mary* peut-il mesurer de haut, au juste ? L'équivalent d'une construction de vingt étages, d'après mon estimation.

Installé dans un fauteuil dans le Grand Salon. Les moulures sont dans le style 1930. Curieux qu'ils aient pu trouver ça chic. De larges colonnes. Des tables, des chaises. Une piste de danse. Sur l'estrade, un piano à queue.

Une galerie marchande ; des magasins entourant une petite esplanade carrelée. En surplomb, des lustres de la taille d'une roue de camion. Des tables, des chaises et des sofas. Dire que tout ça prenait la mer. C'est fou. Qu'est-ce que ça devait être sur le *Titanic*. Imagine un peu un endroit comme celui-ci balayé par une mer glaciale. Image effrayante.

Ce que je voudrais faire, c'est gagner les étages inférieurs, et en douce, la partie obscure, là où il y a les cabines. Arpenter les longues coursives pleines d'ombre. Je me demande si elles sont hantées.

Je n'en ferai rien, bien sûr. Je respecterai le règlement.

Les vieilles habitudes mettent plus longtemps à mourir que ceux qui les observent.

Un agrandissement photo orne la cloison. Gertrude Lawrence avec son chien blanc. Comme celui qui jouait dans l'*Oliver Twist* de David Lean : moche, court sur pattes, avec des oreilles pointues.

Mlle Lawrence sourit. Elle ne sait pas, tandis qu'elle déambule sur le pont du *Queen Mary*, que la mort la suit de près.

Des photos dans une vitrine intitulée *Memorabilia*.

David Niven dansant la gigue. Il a l'air de s'amuser comme un fou. Il ne sait pas que sa femme va bientôt mourir. Je contemple ce moment figé avec un sentiment gênant d'omniscience divine.

Voilà Gloria Swanson drapée dans ses fourrures. Leslie Howard ; qu'il a l'air jeune ! Je me souviens l'avoir vu dans un film appelé *Berkeley Square*. Il remontait au XVIII^e siècle dans une machine à voyager dans le temps.

Dans un sens, c'est un peu ce que je suis en train de faire en ce moment. Être sur ce bateau, c'est être un peu dans les années trente. Même la musique diffusée sur le bateau contribue à cette impression. Ça devait être le genre de musique qu'on jouait à bord à l'époque. Elle est si merveilleusement rétro.

Une plaque annonce : *Baptisé par Sa Majesté la Reine le 26 septembre 1934*. Cinq mois avant ma naissance.

Le bar panoramique. Aucun homme d'affaires autour de moi, pourtant, pas de verre posé sur la table devant moi. Seulement des touristes et du café noir dans des gobelets en plastique, des beignets aux pommes fabriqués dans la banlieue de Los Angeles.

Je me demande quel effet ça lui fait. Le *Queen Mary* accepte-t-il sa disgrâce ? Ou est-ce qu'il prend ça mal ? Moi, je le prendrais mal.

Je regarde vers le bar. Comment était-ce au temps des grandes traversées ? Deux gin and tonic, Harry. Un verre de vin blanc sec. Un J&B *on the rocks*, s'il vous plaît. Aujourd'hui, des hot dogs et du lait glacé et du café brûlant.

Au-dessus du bar il y a une fresque. Des gens qui dansent, qui se tiennent par la main, remplissant un ovale très allongé. Qui sont-ils censés être ? Tous figés comme ce paquebot.

J'ai une drôle de sensation au creux de l'estomac. Un peu comme celle que j'éprouve quand je regarde un film sur les courses d'automobiles et que la caméra est à l'intérieur de la voiture ; mon corps sait qu'il est immobile, alors que visuellement je roule à toute allure et le contraste irrémédiable me donne mal au cœur.

Ici c'est la sensation inverse, mais elle est tout aussi inconfortable. C'est moi qui bouge et c'est le décor du *Queen Mary* qui est fixe. Ça tient debout, ce que je dis là ? J'en doute. Mais ce que je sais, c'est que ce bateau commence à me filer la chair de poule.

Le quartier des officiers. Je suis seul, entre deux visites guidées. La sensation est intense à présent ; quelque chose qui pèse sur mon plexus solaire. Les bruits l'accroissent : des enregistrements de messages diffusés à l'époque par haut-parleur : « Mlle Molly Brown est priée de bien vouloir contacter le bureau d'information. »

L'Insubmersible ?

Une sonnette retentit tandis que je contemple depuis la coursive les appartements du commandant. Les gens étaient-ils plus petits que de nos jours ? Ces chaises m'ont l'air d'être de bien chiches dimensions. Un autre message : « Angela Hampton est informée qu'un télégramme l'attend chez le vaguemestre. » Où est Angela à l'heure qu'il est ? A-t-elle bien reçu son télégramme ? J'espère qu'il apportait de bonnes nouvelles.

Des invitations épinglées au mur. Des uniformes pendant, inertes, derrière une vitrine. Des livres sur des rayonnages. Des rideaux, des horloges. Un bureau, un téléphone couleur crème. Le tout figé, inerte.

La passerelle ; ils appelaient ça le « centre nerveux ». Poli, astiqué, et mort. Ces barres ne tourneront jamais plus. Ce télégraphe ne transmettra plus jamais d'ordres à la salle des machines. Cet écran radar est éteint à tout jamais.

Ai dû quitter l'itinéraire de la visite guidée. Je ne me sens toujours pas dans mon assiette. Me suis assis sur un banc dans la partie musée. Tout est extrêmement moderne ici ; ça jure avec tout ce que je viens de voir. Je suis déprimé. Pourquoi diable suis-je venu ici ? Je me le demande. C'était une mauvaise idée. Ce qu'il me faut, c'est une forêt, pas un mausolée échoué au fond d'un port.

Bon, enfin, accrochons-nous. Je suis comme ça. Ne jamais laisser tomber en cours de route. Ne jamais refermer un livre, si soporifique puisse-t-il être. Ne jamais sortir avant la fin d'une pièce ou d'un film ou d'un concert, même si on s'y ennuie à mourir. Finir ce qu'on a dans son assiette. Offrir sa place aux personnes âgées. Ne pas maltraiter les chiens.

Allez, debout, nom de Dieu. *Active-toi.*

Je déambule dans la grande salle du musée. Un agrandissement géant de la première page d'un journal attire mon regard : Le *Long Beach Telegram*. Sur cinq colonnes à la une :

LE CONGRÈS DÉCLARE LA GUERRE.

Seigneur. Une division entière à bord de ce paquebot. Bob en a fait l'expérience. Il a mangé sur un plateau comme celui-là, avec des couverts comme ceux-là. Il portait le même gros pardessus marron, le même chapeau en laine marron, le même casque et sous-casque, les mêmes chaussures de combat. Il portait un sac marin comme celui-là et dormait dans une de ces couchettes superposées par trois. Voilà ce

qui tiendrait lieu à mon frère de *Memorabilia* du *Queen Mary*. Pas de gigues ni de balades sur le pont avec son chien-chien blanc. Mais avoir dix-neuf ans et traverser l'Océan vers une mort probable.

De nouveau cette sensation. Un noyau mort au creux de mon ventre. Encore des souvenirs. Des dominos. Des dés dans un godet en cuir. Un crayon mécanique. Des bréviaires protestant, catholique, juif, mormon, scientifique chrétien – un vieux bouquin si familier. Ça me donne l'impression d'être un archéologue faisant des fouilles dans un temple. Encore des photos. M. et Mme Don Ameche. Harpo Marx. Eddie Cantor. Sir Cedric Hardwicke. Robert Montgomery. Bob Hope. Laurel et Hardy. Churchill. Tous figés dans le temps, souriant pour l'éternité.

Il faut que je parte.

Me voilà assis de nouveau dans ma voiture, abattu. Est-ce comme ça que les médiums se sentent après avoir pénétré dans une maison remplie d'une présence surgie du passé ? Je sens croître régulièrement en moi une gêne douloureuse et tenace. Le passé est dans ce bateau. Je doute qu'il survive longtemps avec tous ces visiteurs. Il faut le dissiper maintenant. Mais en ce moment, il est là.

À moins tout simplement que ce ne soit le beignet qui me reste sur l'estomac.

Deux heures vingt, sur la route de San Diego ; j'écoute une musique bizarre et cacophonique. Ni mélodie ni contenu.

Nom d'un chien, voilà que je recommence. Obligé de ralentir à cause d'un camping-car, je double, j'accélère, je cravache pour gagner quelques fractions de minute. T'as pas encore pigé, R.C. ?

Fin du morceau cacophonique. N'ai pas entendu de qui c'était. Maintenant ils passent *Ragtime pour onze instruments à vent*, de Stravinsky. Viens d'éteindre la radio.

Los Angeles a disparu. Long Beach et le *Queen Mary* de même. San Diego est une chimère. La seule chose qui soit réelle est là ; c'est ce morceau d'autoroute qui défile devant moi.

Où vais-je descendre à San Diego ? À supposer que cette ville existe, bien sûr. Qu'est-ce que ça peut faire ? Je trouverai bien un hôtel, irai dîner en ville – peut-être dans un restaurant japonais. J'irai au cinéma, lirai une revue ou irai me promener, me saoulerai la gueule, draguerai une fille, me baladerai sur les quais, jeterai des pierres aux bateaux – on verra sur place. À bas les horaires.

Allez, fais pas cette tête, mon vieux ! Tu vas te fendre la gueule ! Tu as des mois et des mois devant toi !

Voilà un restaurant spécialisé dans les fruits de mer. Je crois que je vais goûter de l'espadon. Désormais, je commencerai mes repas par plusieurs assiettes de Vichyssoise Bon Vivant.

San Juan Capistrano est *kaputt*.

L'impression surnaturelle de pouvoir rayer des villes entières de la carte d'un coup d'accélérateur.

Devant moi, les nuages ressemblent à des montagnes de neige empilées les unes sur les autres pour former des châteaux se découpant sur l'azur du ciel.

Aucune personnalité. Je viens d'allumer à nouveau la radio. Ils jouent *Les Préludes* de Liszt. La musique du XIX^e siècle me convient mieux.

Les nuages ressemblent à de la fumée à présent. Comme si le monde s'était embrasé.

Cette sensation au creux de mon ventre revient au galop. Ça ne rime plus à rien maintenant que le *Queen Mary* est loin derrière moi.

Tout bien réfléchi, ça devait effectivement venir du beignet.

La circulation se fait plus dense tandis que je pénètre dans San Diego proprement dit. Il faut que je sorte de là.

N'y a-t-il pas un truc appelé Sea World dans le coin ? Il me semble avoir vu des photos d'une baleine sautant à travers un cerceau.

Centre-ville. Je suis en train de me laisser encercler. Les affiches publicitaires foisonnent comme des champignons. Quatre heures légèrement passées. La nervosité me gagne.

Pourquoi suis-je venu ici ? Ça paraît dérisoire maintenant. Cent quatre-vingts kilomètres pour trouver quoi ?

Demain je mettrai le cap sur l'est. Me réveillerais de bonne heure, ferai de l'exercice pour chasser la migraine et partirai pour Denver.

Merde, c'est comme si je n'avais jamais quitté Los Angeles ! Entouré de voitures passant d'une voie à l'autre, clignotants allumés, conducteurs crispés à leur volant.

Ah ! Un pont droit devant ! Je vais le prendre. Peu importe où il mène du moment que c'est loin de cet enfer.

Un panneau annonce *Coronado*.

Je roule droit vers le soleil. Il m'aveugle. Disque d'or étincelant.

Des falaises dans le lointain ; l'océan Pacifique.

Qu'est-ce que c'est que ce machin au bord de l'eau ? Un bâtiment bizarre, énorme.

Je vais aller jeter un coup d'œil après péage.

Viens de tourner à gauche sur l'avenue A. Il a l'air vieux, ce coin. Il y a une chaumière anglaise à ma droite. Pas de circulation. Une rue calme, bordée d'arbres. Peut-être pourrai-je trouver quelque chose dans les parages pour passer la nuit. Il doit bien y avoir un motel quelque part. Il y a une vieille maison qui ressemble à un manoir du XIX^e siècle, tout en brique, avec des fenêtres en baies et d'énormes cheminées.

C'est ce truc, loin devant ? Vise un peu cette tour avec ses tuiles rouges.

Incroyable.

Je viens d'entrer par le mauvais portail. Me suis rangé dans le parking derrière le bâtiment. Il doit avoir soixante ou soixante-dix ans. Colossal. Cinq étages, peint en blanc avec un toit en tuiles rouges.

Il faut que je trouve l'entrée principale.

Il y a un motel juste en face si ça se révélait ne pas être un... si, c'est bien un hôtel.

Je suis dans la chambre n° 527, et je contemple l'Océan de ma fenêtre. Le soleil est presque couché, il n'en reste plus qu'une tranche orange au-dessus de l'horizon, à gauche de la ligne noire d'une falaise. Personne sur la plage gris perle en contrebas. J'aperçois et j'entends le ressac, comme des roulements de tonnerre lointains. Il est quatre heures trente et des poussières. C'est un endroit tellement paisible que j'y passerai peut-être plus d'une nuit.

Allons faire un tour.

Estompé par le crépuscule, le patio paraît irréel ; énorme, avec ses allées sinueuses et ses pelouses impeccables. Le ciel ressemble à une de ces découvertes peintes qu'on utilise comme toile de fond dans les studios de cinéma. Peut-être que je me trouve dans Disneyland Sud.

Je me suis engagé sous le portail avec ma voiture tout à l'heure, et un groom est allé garer ma voiture tandis qu'un porteur prenait mes bagages. Il a eu l'air un peu surpris par le poids de ma deuxième valise. Je l'ai suivi le long d'une rampe couverte d'un tapis rouge

jusqu'à l'entrée, autour d'un banc circulaire en métal blanc entourant une jardinière, et jusque dans le hall, où j'ai signé le registre. Puis il m'a guidé à travers ce patio. Des oiseaux chantaient à tue-tête dans un feuillage si épais que je ne pouvais même pas les voir.

À présent les arbres sont immobiles, le patio silencieux. Je le regarde depuis le balcon du cinquième étage ; d'où je distingue des chaises et des tables munies de parasols, des parterres de fleurs. Cet endroit est chimérique.

Je regarde un drapeau américain flottant sur un mât surplombant la tour. Je me demande ce qu'il peut bien y avoir là-haut.

Trop faim pour attendre le dîner. Service à dix-huit heures au grill du Prince-de-Galles, à dix-huit heures trente dans la salle ducale. Il n'est que dix-sept heures. Si je bois pendant une heure, je serai paf et ça, il n'en est pas question. J'ai l'intention de savourer cet endroit.

Je suis assis dans la salle ducale presque vide, près d'une des baies vitrées. Renseignement pris, il paraît qu'on sert des collations à toute heure. À côté, il y a l'imposante salle royale, réservée, d'après ce que j'ai pu comprendre, aux banquets. Dehors, j'aperçois le portail que j'ai franchi tout à l'heure. Se peut-il qu'il y ait seulement quarante minutes de cela ?

La pièce est magnifique. Des panneaux muraux de tissu rouge et or, surmontés de lambris richement travaillés s'incurvant jusqu'à un plafond trois ou quatre étages plus haut. Des tables couvertes de nappes blanches, ornées de chandelles brûlant dans des tubes en verre ocre ; de grands gobelets en métal attendant les convives du soir. Le tout empreint d'un goût des plus raffinés.

La serveuse vient de m'apporter ma soupe.

C'est une soupe aux haricots avec des morceaux de porc, onctueuse à souhait. Succulente. J'ai vraiment faim. Ce qui peut paraître dérisoire à long terme, mais mérite d'être savouré sur le moment. Cette salle prodigieuse. Cette bonne soupe bien chaude.

Je me demande si j'ai assez d'argent pour rester ici indéfiniment. À vingt-cinq dollars la journée, je n'irai pas bien loin avec mon pécule. Ils doivent avoir un tarif mensuel, mais quand même. Je serai probablement raide bien avant de rendre l'âme.

Quel âge peut bien avoir cet hôtel ? Il y a un dépliant d'information dans ma chambre que je lirai tout à l'heure. Mais il doit être vieux. En empruntant un couloir en sous-sol menant du grill du Prince-de-Galles au hall d'entrée, j'ai traversé une magnifique salle de bal dotée d'un comptoir digne d'un palais ; il faut que j'y prenne un

verre demain. J'ai également remarqué une galerie marchande avec un salon de coiffure et un bijoutier, ainsi qu'une salle bourrée de machines à sous. J'ai également repéré au passage des vieilles photos accrochées au mur. Elles aussi, il faudra que j'aille les examiner de plus près. Mais plus tard, lorsque j'aurai nourri mon ventre affamé.

Il fait trop sombre à présent pour distinguer grand-chose au-dehors. La masse ténébreuse de quelques arbres, des voitures en stationnement et, bien au-delà, les lumières multicolores de San Diego dans le lointain. La vitre reflète l'énorme lustre comme une couronne de lumière suspendue dans la nuit. Cela n'a rien à voir avec le *Queen Mary* rouillant, pathétique et désarmé, au fond d'un port. C'est un *Queen Mary* régnant encore sur les mers.

Une seule fausse note : la musique. Elle détonne. Il faudrait quelque chose de plus raffiné. Un quatuor à cordes jouant du Lehar.

Je suis assis dans un fauteuil géant sur la mezzanine dominant le hall d'entrée. Devant moi, il y a un lustre énorme d'où pendent des cascades de lumières voilées de rouge et des colliers de cristal. Le plafond est complexe et richement décoré, avec des lambris sombres brillant comme des miroirs. D'où je me trouve, je peux voir une des grosses colonnes lambrissées, l'escalier principal et la grille tout en dorures de l'ascenseur. Je suis monté, quant à moi, par un autre escalier. Il y régnait un silence presque palpable.

Ce fauteuil est une pièce de musée à lui tout seul. Le dossier monte bien au-dessus de ma tête, flanqué par deux polissons grassouilleux. Les deux bras se terminent par des dragons ailés dont les corps couverts d'écailles se prolongent jusqu'au siège. À la jonction des bras et du dossier, il y a deux personnages : d'un côté, un Bacchus au visage poupin, de l'autre, un Pan velu jouant de sa flûte, le regard dans le vide.

Qui s'est assis dans ce fauteuil avant moi ? Combien de gens ont contemplé, à travers ces balustres, le va-et-vient des hommes et des femmes qui entraient et sortaient, qui attendaient ou bavardaient. Dans les années 30, 20, 10.

Et même, qui sait, dans les années 1890 ?

Je suis assis dans le salon victorien, mon verre à la main, à regarder un vitrail. Belle salle. Les banquettes dans les divers boxes sont recouvertes d'un cuir rouge qui ressemble à du velours. Il y a des lambris sur les colonnes, des lambris au plafond, un lustre d'où gouttent des perles de cristal.

Neuf heures vingt. Douché, les jambes lasses, allongé sur mon lit, je lis le dépliant d'information. Cet hôtel a été construit en 1887. C'est incroyable. Je savais bien que tout ça avait un petit air familial. Pas ce qu'on pourrait appeler du « déjà vu » malheureusement. C'est ici que William Wilder a tourné une bonne partie de *Certains l'aiment chaud*.

Quelques extraits pris au hasard dans le dépliant :

« Bâtiment ressemblant à un château. »

« Le dernier des grands hôtels de bord de mer à être conçu dans un style rococo. »

« Un monument érigé au passé. »

« Des tours, des coupoles, des piliers en bois sculptés à la main, une débauche d'ornementation victorienne. »

J'écoute un bruit que je n'ai pas entendu depuis mon enfance : le cognement régulier d'un radiateur.

Silence impressionnant dans les couloirs. Comme si le temps lui-même s'y était accumulé, remplissant l'espace.

Je me demande s'il remplit cette chambre aussi. Y a-t-il quelque chose ici qui soit d'origine ? Cette moquette jaune et or mouchetée de brun ? J'en doute. La salle de bains ? Ça ne devait même pas exister à l'époque. Les fauteuils en osier ? Possible. En tout cas, pas les lits ni les tables de chevet ni les lampes. Encore moins le téléphone. Ces gravures accrochées au mur ? Peu probable. Les rideaux ou les jalousies réglables ? Non. Même les carreaux des fenêtres ont dû être remplacés. Le bureau ou la glace accrochée au-dessus de lui ? Crois pas. La corbeille à papier ? Ben, voyons. Pourquoi pas la télé, pendant qu'on y est.

Reste pas grand-chose du passé ici. Dommage.

Je m'appelle Richard Collier. J'ai trente-six ans et je suis scénariste de télévision de mon état. Je mesure 1,87 m et je pèse 90 kilos. On m'a dit que je ressemblais à Newman ; peut-être voulait-on parler du cardinal du même nom. Je suis né à Brooklyn le 20 février 1935, ai failli partir en Corée, mais la guerre a fini juste à temps, suis sorti de l'université du Missouri en 1957 avec un diplôme de journaliste. J'ai été embauché par la chaîne ABC à New York en sortant de fac, ai commencé à vendre des scénarios en 1958 et suis venu m'installer à Los Angeles en 1960. Mon frère a transplanté son affaire d'imprimerie à Los Angeles en 1965 et j'ai emménagé dans le petit bungalow au fond de son jardin la même année. J'en suis parti ce matin parce que je vais mourir d'ici quatre à six mois et que je pensais écrire un livre sur cette expérience tout en voyageant.

Quel verbiage avant de me décider à écrire ces quelques mots.

Bon, maintenant ils sont écrits. J'ai une tumeur inopérable au lobe temporal. J'avais toujours cru que mes migraines du matin étaient dues au surmenage. J'ai finalement été consulter le Dr Crosswell. C'est Bob qui a insisté, qui a même été jusqu'à m'y conduire dans sa voiture. Bob le dur à cuire qui dirige son entreprise d'une main de fer. Il a pleuré comme un gosse quand Crosswell nous a annoncé la nouvelle. C'était moi qui étais condamné, mais c'est Bob qui a pleuré. Chouette gars.

Tout ça s'est passé il y a moins de deux semaines. Jusque-là j'étais convaincu que je mourrais vieux. Papa a lâché la rampe à soixante-deux ans, mais c'est parce qu'il buvait trop. Maman à soixante-treize ans, et elle avait encore bon pied, bon œil. Je me disais que j'avais tout le temps de me marier, d'avoir des gosses, et je ne paniquais pas malgré le fait que l'âme sœur se faisait de plus en plus attendre. Maintenant c'est râpé. Les rayons X, les sondes médullaires, tout concorde. Collier *kaputt*.

J'aurais pu rester chez Bob et Mary. J'aurais pu me faire traiter aux rayons X. Ça m'aurait donné une rallonge de quelques mois.

J'y ai mis mon veto. Il m'a suffi de les voir échanger un seul regard : un regard peiné, gêné, celui qu'on a coutume d'échanger en présence d'un condamné. Je savais qu'il me fallait déguerpir. Je n'aurais pas pu supporter de surprendre ce regard jour après jour.

J'écris ce passage au lieu de le dicter au magnétophone. C'est une mauvaise habitude que j'ai prise d'enregistrer des scénarios entiers sur des cassettes. C'est mauvais pour un écrivain de perdre le contact avec le papier.

Je ne peux rien dicter en ce moment parce que j'écoute la *Dixième Symphonie* de Mahler avec mon casque stéréo : Ormandy, le *Philadelphia*. C'est difficile de dicter quand on n'entend pas le son de sa voix.

Cook a fait un boulot magnifique en orchestrant les sketches. C'est du pur Mahler. Peut-être pas tout à fait aussi riche mais portant indiscutablement sa griffe.

Je sais pourquoi j'aime tant sa musique ; je viens d'en prendre conscience à l'instant. Il est *présent* en elle. Tout comme le passé hante cet hôtel, Mahler hante son œuvre. En ce moment, il est dans ma tête. C'est un cliché de dire d'un artiste qu'il « survit dans son œuvre », mais dans le cas de Mahler c'est la pure vérité. Son esprit réside dans sa musique.

Voilà le dernier mouvement. Inévitablement, le sentiment de relâchement au coin des yeux, la déglutition, l'émotion qui gonfle la

poitrine.

Y a-t-il jamais eu adieu plus déchirant à la vie exprimé par la musique ?

Faites que je meure en écoutant du Mahler.

Je suis en train de contempler un visage dans un miroir. Ce n'est pas mon visage ; c'est celui de Paul Newman, aux alentours de 1960. Je le regarde depuis tellement longtemps que j'ai perdu tout sentiment de subjectivité à son égard. Ça arrive parfois ; on se dévisage dans une glace jusqu'au moment où – pof – c'est un étranger qui vous regarde. Et parfois il vous est tellement étranger qu'il vous flanque la trouille.

La seule chose qui me rappelle que ce visage est le mien, c'est de voir les lèvres de Paul Newman bouger et prononcer les mots que je m'entends prononcer. Ça doit bel et bien être mon visage en fin de compte, bien que je ne sente aucune relation entre lui et moi.

Le garçon à qui appartenait ce visage était beau ; ce mot revenait sans cesse à ses oreilles. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Les adultes – même parfois des étrangers – lui souriaient et caressaient parfois sa petite tête blonde en admirant son visage angélique. Qu'est-ce que ça lui avait apporté de plus ? Les filles le regardaient aussi. Du coin de l'œil, en règle générale. Parfois en face. Le petit garçon avait l'habitude de rougir – et de saigner du nez. Les voyous aimaient bien taper sur sa jolie petite frimousse. Malheureusement, le petit garçon était du genre à souffrir en silence. Il avait fallu qu'un jour on lui en fasse voir vraiment de toutes les couleurs pour qu'enfin il se révolte et se défende. Ce n'était pas de sa faute, s'il avait une jolie petite gueule. Il n'avait jamais essayé d'en tirer parti. Il fut heureux d'atteindre l'âge où les voyous utilisent des tactiques moins voyantes.

Mince, me voilà en train de dissenter sur mon propre visage. Pourquoi utiliser la troisième personne ? C'est moi, les copains. Richard Collier. Très bien fait de sa personne. Je peux en parler tant que je veux. Personne n'écoute aux portes. Je suis beau. Na ! Et ça m'avance à quoi, d'avoir une belle gueule ? Est-ce que ça me sauvera ? Est-ce qu'elle a le pouvoir de détruire la tumeur maligne ? Non. Alors, tout compte fait, ce visage ne vaut rien, car il ne peut pas maintenir son propriétaire dans ce bas monde un jour de plus que la nature l'aura voulu. Eh bien, les asticots vont se régaler. Merde, c'est horrible de dire une chose pareille !

C'est stupide et parfaitement horrible.

Presque minuit.

Je suis étendu dans le noir et j'écoute le bruit du ressac. Comme des canons tonnant dans le lointain.

Ce sont ces heures-ci qui sont les plus dures.

J'aime cet endroit mais de toute évidence je n'y passerai pas plus de quelques jours. À quoi bon ?

Dans quelques jours, je me réveillerai un matin et mettrai le cap sur Denver et l'est en général.

Vers les pays du soleil levant. Ha.

Allez, Collier, pas de sentimentalisme.

Quatre heures vingt-sept du matin. Je viens de me lever pour boire un verre d'eau. J'aime pas du tout ce goût de chlore. Si seulement j'avais du Sparklett sous la main ; j'en ai toujours une provision chez moi.

Chez moi ?

Le 15 novembre 1971

Sept heures une du matin. J'ai essayé de me lever. Je me suis habillé, me suis passé de l'eau sur la figure, brossé les dents, pris des vitamines, etc. Retour au lit dans les instants qui suivirent. Migraine littéralement insoutenable.

C'est dommage, d'ailleurs. Journée superbe – d'après ce que j'en vois à travers mes paupières mi-closes. Ciel bleu, Océan. Un croissant de plage désert, inondé de soleil. Un air frais, vivifiant.

Peux pas parler.

Huit heures cinquante-six. Le patio est très silencieux sous le soleil matinal. Accoudé à la balustrade, je contemple les gazons très, très verts, les plantes impeccablement entretenues dans leurs bacs carrés avec un réverbère aux quatre coins. Des tables blanches, des chaises.

Au-delà du toit en tuiles rouges de l'hôtel, j'aperçois l'Océan.

Neuf heures six. Petit déjeuner dans la salle ducale. Café noir et un tout petit morceau de pain grillé. Douze autres clients attablés dans la salle.

Il y a trop de lumière ici. La pièce vacille devant mes yeux. La serveuse sort d'une espèce de brume jaunâtre gélatineuse, passe dans mon champ de vision, est de nouveau engloutie par elle. Je ne sais pas pourquoi je suis venu ici. J'aurais pu me faire monter mon petit déjeuner dans ma chambre.

M. Chiffe Molle grommelant dans son magnétophone, les yeux bouffis.

Plus tard. Je ne sais pas quelle heure il est, m'en fous. Étendu de nouveau sur le dos. Je décroche en douceur. Je crois que j'ai dormi. Ou que je me suis évanoui.

Ouh là ! Ces avions font vraiment du rase-mottes. Je viens d'en apercevoir un. Ils atterrissent sur la plage ou quoi ?

Il y a peut-être un aéroport dans les parages.

Dix heures trente-sept du matin. Couché dans mon lit, je lis le *San Diego Union*. Me souviens pas l'avoir acheté. Je devais être à moitié dans le cirage. J'ai eu de la chance de pouvoir regagner ma chambre.

Le journal en est à sa cent quatrième année. C'est long.

J'avais décidé de me désintéresser de l'actualité, mais me voilà en train de lire un journal. Pékin qui marche déjà sur nos brisées. *Mariner IX* repère un point chaud sur Mars. Le projet de loi sur la protection du littoral repoussé à Sacramento.

Laisse tomber, Collier. Tu peux te passer des nouvelles de la journée.

Demain il y a une nouvelle lune. C'est tout ce que tu as besoin de savoir.

Je me promène en respirant à pleins poumons l'air pur et frais de l'Océan. L'odeur est merveilleuse. Je me trouve juste en dessous de la tour – qui abrite une salle de bal, d'après ce que j'ai compris. À ma gauche, il y a une piscine olympique ; l'eau bleue étincelle sous le soleil. De l'autre côté, j'aperçois des chaises longues pliées, des cabines de bain, des tables de ping-pong. Et pas âme qui vive.

Superbe journée. Un soleil chaud, un ciel bleu, des nuages potelés.

Je passe devant les courts de tennis. Quatre femmes jouent un double ; j'entr'aperçois de courtes jupes blanches sur une peau ressemblant à du cuir. Au-delà, c'est la plage. Une centaine de mètres jusqu'à l'endroit où les courtes vagues coiffées d'écume blanche viennent mourir sur la grève.

Je regarde l'hôtel à présent, un bâtiment massif, avec une tour ressemblant à un minaret géant de forme octogonale, chaque face ayant deux rangées de baies vitrées, surmonté de ce qui semble être une tour d'observation. Je me demande si les clients ont le droit d'y monter.

Je rentre. Il y a un grand immeuble moderne là-bas ; probablement des appartements en copropriété. Ça fait un drôle de contraste avec l'hôtel.

Je regarde une vieille tour en brique de l'autre côté du chemin. Ça devait être un hangar à bateaux jadis, mais maintenant c'est un restaurant. Et là, une voie de chemin de fer qui paraît abandonnée. Je suppose que, dans le temps, des trains amenaient les clients jusqu'à l'hôtel en passant par l'isthme...

Je suis assis dans le vieux bar ; il a pour nom le Casino. C'est son

heure de fermeture ; il y règne un silence impressionnant. Le comptoir doit bien faire une quinzaine de mètres de long ; il est superbement dessiné et décoré. À une extrémité, il y a une sorte de niche abritant une statuette représentant un Maure portant une lanterne.

Combien de chaussures ont usé ce repose-pieds en laiton ?

Il y a quelques instants, je regardais les photos des vedettes de cinéma qui ont été clients de cet hôtel. June Haver. Robert Stack. Kirk Douglas. Eva Marie Saint. Ronald Reagan. Donna Read. Et plus anciennement les beautés de la compagnie, Pola Negri, et Mary Pickford, et Marie Callahan des Ziegfeld Folies. Cet endroit nous ramène vraiment en arrière.

« La rapidité avec laquelle elle obtint, après 1896, l'éloge quasiment unanime des critiques fut presque phénoménale. Bien qu'avant cette date, et en dépit de sa popularité prodigieuse, elle n'eût pas manifesté les signes d'un talent vraiment exceptionnel, il n'y eut pas un rôle par la suite qu'elle n'interprêtât à la perfection. »

Le livre indique que son interprétation du personnage de Juliette représente un symbole de ce changement. Elle le joua pour la première fois en 1893 sans émouvoir les critiques outre mesure. Quand elle campa de nouveau le personnage en 1899, ce fut une avalanche d'éloges.

Il y a quelques mots sur son imprésario. « Un homme de très forte personnalité, William Fawcett Robinson provoquait l'antipathie de presque tous ceux qui avaient affaire à lui. Bien que n'ayant jamais bénéficié d'une bonne éducation, il montrait de l'audace et de l'opiniâtreté dans tout ce qu'il entreprenait. »

Seigneur. Il est mort dans le naufrage du *Lusitania*.

Je me demande s'il était amoureux d'elle. C'est probable. Je devine presque ce qu'il ressentait à son égard. Inculte, grossier peut-être, il ne lui fit probablement jamais part de ses sentiments pendant tout le temps que durèrent leurs rapports, la considérant inatteignable par un homme comme lui et consacrant tous ses efforts à la maintenir sur son piédestal, s'assurant ainsi qu'elle serait inaccessible pour d'autres également.

C'est le dernier livre.

Je suis assis près de la fenêtre à dicter de nouveau au magnétophone. Bientôt cinq heures, le soleil se couche. Encore un jour de passé.

Je sens une terrible agitation à l'intérieur de moi, sans rien pouvoir faire pour la calmer. Pourquoi me suis-je mis dans un tel pétrin ? Elle est morte. Elle est dans sa tombe. Elle n'est qu'un amas

d'os et de poussière moisiss.

Ce n'est pas vrai !

Les gens à côté, qui étaient en train de bavarder, se sont tus subitement. J'ai dû les faire sursauter en criant comme ça. Charlie, il y a un dingue dans la chambre à côté. Appelle la réception.

Mais... ô mon Dieu, ô mon Dieu, que je me hais d'avoir dit une chose pareille. Elle n'est *pas* morte. Pas l'Élise McKenna que j'aime. Cette Élise McKenna-là est vivante.

Mieux vaut que je m'étende, que je ferme les yeux. Vas-y mollo, tu es en train de perdre les pédales.

Couché dans l'obscurité, hanté par le mystère d'Élise.

Vais-je devenir détective, essayer de le résoudre ?

Puis-je devenir détective ? Ou tout cela est-il perdu à jamais, enfoui sous le sable du temps ?

Je dois sortir de cette chambre.

Je parcours le couloir du cinquième étage – un passage étroit au plafond très bas.

A-t-elle jamais arpenté ce couloir ? J'en doute ; elle était trop célèbre. Elle serait restée au rez-de-chaussée, face à l'Océan. Une grande chambre avec un salon contigu.

Je me suis arrêté. Je reste planté là, les yeux fermés, sentant l'atmosphère de l'hôtel filtrer en moi.

Le passé est ici ; il n'y a pas de doute.

Je ne pense pas que des fantômes pourraient survivre ici, toutefois. Il y a eu trop d'allées et venues de clients ; ils auraient dissipé un esprit isolé.

Le passé, en revanche, tel un immense fantôme collectif, est présent avec une telle force qu'aucun exorcisme ne pourrait l'en chasser.

Je suis sur le balcon du cinquième étage, et je regarde les étoiles.

Vues par un œil humain, les étoiles bougent très lentement. Étant donné leur vitesse relative, elle et moi sommes peut-être en train de contempler le même spectacle. Elle en 1896, moi en 1971.

Je suis assis dans la salle de bal. Il a dû y avoir une fête ici tout à l'heure ; des nappes jonchent le sol, les chaises sont en désordre. Je regarde la scène sur laquelle Élise McKenna a joué. À moins de douze

mètres de moi.

Je me lève à présent et m'approche de la scène. Les six énormes lustres sont éteints. Seules des appliques sur le pourtour de la galerie éclairent la salle. Mes chaussures avancent sans bruit sur le parquet de la piste de danse.

Me voilà sur l'estrade. Je me demande s'ils en ont changé la dimension ou la taille. Sans doute que oui. Quand bien même, à un moment donné ou à un autre du *Petit Ministre*, elle a dû traverser le point précis où je me trouve. Peut-être s'y est-elle même arrêtée ?

La science nous apprend que rien ne se perd et que rien ne se crée. Au sens propre, quelque chose d'elle doit être resté ici. Un peu de parfum qu'elle aura dégagé pendant la représentation. Ici. Maintenant. À cet endroit. Sa présence se mêlant à la mienne.

Élise.

Pourquoi suis-je tellement attiré par elle et que dois-je faire ? Je ne suis pas un petit garçon. Un petit garçon crierait « je t'aime ! », soupirerait, gémirait, roulerait les yeux et se complairait dans son psychodrame sans feinte pudeur. Je ne peux pas le faire. J'ai trop conscience de l'insanité de ce que je ressens.

Si seulement je pouvais redevenir un petit garçon sans arrièrepensées, sans ce besoin constant d'analyser ce qui se passe. J'ai manifesté cette spontanéité quand j'ai posé les yeux pour la première fois sur sa photo ; ç'a été comme une vague de fond émotionnelle. Maintenant la réalité fait durement sentir sa présence. Je suis écartelé entre le désir et la raison. C'est en de tels moments que je hais le cerveau. Il construit toujours plus de barrières qu'il n'en peut renverser.

Assis sur mon lit, j'écris en écoutant Mahler sur mon casque – la Sixième cette fois. Ses sombres accords font écho à mes pensées.

Lorsque la faim finit par m'attirer hors de ma chambre, la salle ducale était fermée. J'achetai donc un sachet de Fritos, de la viande séchée en boîte, une petite bouteille de Mateus et une canette de soda. Je mastique à présent en buvant un Mateus Spritzer avec des glaçons que j'ai commandés au room service. On ne peut pas dire que le bruit de ma mastication fasse beaucoup de bien à Mahler.

Je compulse de nouveau les livres à la recherche du maximum d'informations.

Mais il n'y a rien de plus sur elle. Je me sens frustré. Pourtant il doit y avoir une documentation plus complète sur elle. Mais où la

trouver ?

Vingt Dieux, Collier. Tu deviens plus bête de jour en jour. T'as jamais entendu parler de bibliothèque municipale ?

Pauvre Élise. Un idiot est tombé amoureux de toi.

Le 16 novembre 1971

Juste de retour de la bibliothèque municipale de San Diego. À un ou deux pâtés de maisons de la librairie où je me suis rendu hier. J'y étais dès l'ouverture.

Je me suis levé à cinq heures et me suis promené sur la plage pendant trois heures pour me débarrasser de ma migraine. À huit heures et demie, comme elle donnait des signes de faiblesse, j'ai avalé un café et quelques toasts, ai demandé au chasseur d'aller me chercher ma voiture et de m'indiquer la route, puis ai mis le cap sur la bibliothèque.

Tout d'abord j'ai cru qu'on me ferait des difficultés. La jeune femme à la réception m'a dit que je ne pourrais pas emprunter des livres avec une carte de la bibliothèque municipale de Los Angeles. Je savais qu'en aucun cas je ne pourrais passer la journée à consulter des bouquins sur place. Déjà je sentais la nervosité me gagner. C'est alors qu'en moi l'homme plus âgé et plus posé a pris le dessus. Avec mes papiers d'identité et l'écusson de ma clef de chambre d'hôtel, elle accepta de me délivrer une carte provisoire pour que je puisse emprunter des ouvrages. Je l'aurais presque embrassée sur la joue.

Vingt minutes plus tard, j'étais sorti. Dieu bénisse l'inventeur du fichier. Je suis revenu à toute allure, en ressentant la même sensation que la première fois tandis que je me rapprochais du Coronado ; comme si ce grand château en bois blanc était devenu ma maison. J'ai confié ma voiture au chasseur et me suis précipité dans la douce étreinte de l'hôtel. J'ai dû m'asseoir dans le patio et fermer les yeux pour laisser tout ça filtrer de nouveau dans mes veines. Le patio était un bon endroit pour ça ; c'est comme le cœur de l'hôtel. Assis là, j'étais entouré par son passé. La sérénité m'envahit alors. J'aspirai un grand coup, rouvris les yeux, retournai à la cage d'ascenseur à l'arrière de l'hôtel, montai au cinquième et regagnai ma chambre, mes trouvailles sous le bras.

Il y a bien un livre sur elle, intitulé : *Élise McKenna : Une biographie intime*, par Gladys Roberts. Je vais le garder pour la fin parce que, malgré mon impatience, je sais qu'une fois la biographie

terminée tout sera fini, et je veux savourer ma surexcitation le plus longtemps possible.

En écrivant ceci j'écoute la *Quatrième Symphonie*, la plus facile, je crois, la moins exigeante. Je veux concentrer toute mon attention sur elle.

Le premier livre est de John Drew, *Mes années sur scène*.

Il écrit que la première impression que lui fit Élise McKenna c'était d'être trop fragile. D'après les photos que j'ai vues, les grandes femmes étaient à la mode dans le théâtre à l'époque. Néanmoins il répète ce que j'avais lu par ailleurs, à savoir qu'elle n'avait jamais manqué une représentation.

Au début, sa mère apparaissait sur scène à ses côtés – jouant Mme Bergomat, alors que sa fille interprétait Suzanne Blondet dans *Le Bal masqué* –, Mme Ossian alors que sa fille jouait Miriam dans *Papillons*. Elles auraient fait une tournée en Californie avec cette dernière pièce. Sans doute les troupes de théâtre faisaient-elles souvent des tournées sur la côte ouest, ce qui expliquerait l'avant-première ici.

Bien que j'aie tout noté, j'ai le sentiment d'avoir feuilleté ce livre trop rapidement tant j'étais pressé d'arriver à la biographie, comme un homme affamé qui ne saurait calmer sa faim avec des hors-d'œuvre et qui attend impatiemment le plat de résistance.

Je vais me forcer à ralentir l'allure.

Le livre suivant s'intitule *Acteurs et actrices célèbres*, publié en 1903. Le chapitre commence par les mots : « Élise McKenna vend du bois, des porcs et de la volaille », et explique que sa ferme à Ronkonkoma, Long Island, a pour elle plus d'importance que n'importe quoi d'autre au monde à l'exception du théâtre. Si elle n'était pas comédienne, poursuit l'article, elle serait agricultrice. Elle passe chaque moment de liberté que lui laisse son métier dans sa propriété de cent hectares, où elle se rend dans sa voiture de chemin de fer privée chaque fois qu'elle le peut. « Elle peut s'y promener en toute liberté, à l'abri des regards indiscrets. »

Toujours cette vie cloîtrée.

D'autres précisions. « On en sait moins sur sa personnalité que sur celle de n'importe quel autre professionnel du spectacle. La grande majorité des gens n'en sait pas plus sur elle que ce qu'elle montre sur la scène. Pour sauvegarder sa vie privée, elle s'en remet entièrement à son imprésario pour tout ce qui touche à des publications la concernant. Si un journaliste lui demande une interview, elle l'envoie

à M. Robinson qui dit tout de suite « non », en partie pour respecter son désir de solitude, en partie à cause d'une politique bien précise qu'il a adoptée dès qu'il est devenu son imprésario, voici une dizaine d'années. »

Ce qui semble confirmer l'opinion que j'ai de lui.

Voici une contradiction. On en trouve toujours, en cherchant bien. « Elle n'a jamais manqué une représentation pour raison de santé et n'a été qu'une seule fois dans l'impossibilité de remplir son contrat, en 1896, quand le train qui la transportait de San Diego à Denver avec sa troupe fut bloqué par une tempête de neige. »

Encore 1896.

Voici une très belle photo d'elle. Elle porte une jaquette noire et des gants noirs et une espèce de nœud papillon noir. Ses cheveux sont coiffés en hauteur et maintenus avec des peignes et ses mains jointes sont posées sur un chapiteau de colonne. Elle est ravissante et je suis en train de tomber amoureux d'elle pour la seconde fois consécutive, avec la même sensation exactement que quand je l'ai vue pour la première fois dans le musée de l'hôtel. Lorsqu'on se plonge dans une bibliographie, on commence à se sentir moins concerné sur le plan affectif. Maintenant, en voyant cette photo, j'ai retrouvé mon émotion initiale dans toute sa force. Que ce soit ou non une histoire de fous, et ça a beau ne tenir aucun compte de la réalité, je suis amoureux d'Élise McKenna.

Et je ne crois pas que ça s'arrêtera un jour.

Une dernière citation, mais qui vaut la peine qu'on s'y arrête :

« Il y eut un homme qui fut très attiré par Élise McKenna et s'intéressa beaucoup à elle (en 1898). Il l'escortait, ainsi que sa mère, jusqu'au théâtre et retour tous les soirs. Lorsque cela eut duré quelque temps, Mme McKenna trouva l'occasion de lui dire : “Je me dois de vous avertir que vous perdez votre temps. Élise ne se mariera jamais. Elle se consacre trop à son art pour pouvoir jamais envisager une chose pareille.” »

Pourquoi mettrais-je une telle chose en doute ? Pourtant, je n'y crois pas. Je pense à ce qu'avait écrit Nat Goodwyn.

Y a-t-il une solution au mystère d'Élise McKenna ?

Je frémis de nouveau. J'en suis déjà au dernier livre. Encore un repas mental, puis la famine.

Cette perspective m'effraie.

Fini, Mahler. Je veux concentrer toute mon attention sur ce livre, sa biographie.

En page de garde, une photo d'elle prise en 1909. On dirait une photo prise pendant une séance de spiritisme ; celle d'une jeune femme regardant l'appareil depuis un autre monde. À première vue, elle semble sourire. Et puis on s'aperçoit que ça pourrait tout aussi bien être une expression de douleur...

Une fois de plus, la remarque de Nat Goodwyn me vient à l'esprit.

« Jamais, écrit l'auteur dans les premières lignes de son livre, il n'y eut une actrice dont la personnalité fut plus difficile à cerner qu'Élise McKenna. »

C'est un fait.

Voici la première description détaillée d'Élise McKenna que j'aie trouvée : « Une silhouette pleine de grâce, des cheveux châtain doré, des yeux assez enfoncés d'un vert glissant parfois vers le gris, de hautes pommettes au dessin délicat. »

Un extrait de sa première critique importante en 1890 : « Élise McKenna est bien la plus jolie soubrette qu'on puisse rencontrer pendant une promenade dominicale – un bourgeon tendre et charmant sur l'arbre dramatique. »

Ne saute donc pas tant de passages ! Dicte tout ce qui te semble important. C'est ton dernier livre, Collier !

Oh ! merde ! Les gens à côté se sont encore tus subitement.

Des critiques de pièces où elle a joué. Je les lirai plus tard.

Un détail intéressant – fascinant, même.

En 1924, elle brûla ses notes, ses journaux intimes, sa correspondance ; tout ce qu'elle avait écrit. Elle fit creuser un grand trou dans sa propriété de Ronkonkoma, y jeta le tout, l'arrosa de mazout et y mit le feu.

Tout ce qui resta fut un morceau de page que l'air chaud du brasier avait emporté au loin. Un ouvrier agricole le trouva et le garda, puis le donna plus tard à Gladys Roberts qui le transcrit ici.

(M)on amour, où es-tu maintenant ?

(D')où me venais-tu ?

(Où) t'en allas-tu ?

Était-ce un poème qu'elle avait aimé ? Un poème qu'elle avait écrit ? Dans le premier cas, pourquoi l'avait-elle aimé ? Dans le deuxième, pourquoi l'avait-elle écrit ? D'une façon comme de l'autre, ce poème fait apparaître comme un mensonge la réponse que sa mère avait faite à l'homme qui la courtisait.

Le mystère s'épaissit. Chaque voile levé en révèle un autre.
Où est le cœur ?

Une critique de son interprétation de Juliette en 1893 : « Mlle McKenna ne devrait être ni surprise ni blessée de constater à la faveur de cette expérience qu'elle n'est pas née pour interpréter les héroïnes tragiques de Shakespeare. »

Comme ça a dû lui faire mal. Qu'est-ce que j'aurais voulu pouvoir lui flanquer mon poing dans la figure, à ce sale critique.

Un détail intéressant au sujet de son voyage en Égypte avec Gladys Roberts en 1904. En plein désert, devant les pyramides sous le clair de lune, elle a dit : « On dirait qu'il n'y a rien ici que le temps. »

Elle devait ressentir la même chose que moi dans cet hôtel.

Il est fait mention des compositeurs qu'elle aimait. Grieg, Debussy, Chopin, Brahms, Beethoven...

Mon Dieu.

Son compositeur préféré était Mahler.

Je suis en train d'écouter la *Neuvième Symphonie* de Mahler, dirigée par Bruno Walter et le philharmonique de New York.

Je suis d'accord avec Alban Berg. D'après la notice sur la pochette du disque, il aurait dit après avoir lu le manuscrit que c'était « la chose la plus divine que Mahler ait jamais composée ». Quant à Walter, il écrit : « La symphonie est inspirée par une intense agitation spirituelle ; le sentiment du départ. » Du premier mouvement il écrit qu'il « flotte dans une atmosphère de transfiguration ».

Comme je me sens proche d'elle.

Mais revenons au livre.

Une prime inattendue – des pages de photos.

Ça fait maintenant un quart d'heure que j'en contemple une en particulier. Elle me parle davantage que n'importe laquelle des photos d'elle que j'ai pu voir jusqu'ici. Celle-ci a été prise en janvier 1897. Elle est assise dans une grande chaise sombre, habillée d'un chemisier à haut col avec un devant en dentelle et une jaquette en florentine.

Son chignon est maintenu par des peignes et des épingles, ses mains sont croisées devant elle. Elle regarde directement l'appareil.

Son expression est celle d'une femme hantée.

Mon Dieu, ces yeux ! Ils sont *perdus*. Ces lèvres. Ne formeront-elles jamais un sourire ? Je n'ai jamais vu une telle tristesse, une telle désolation sur un visage.

Dans une photo prise deux mois plus tard elle est ici, dans cet hôtel.

Je ne peux pas détacher mes yeux de son visage. Le visage d'une femme qui a traversé une terrible épreuve. Drainée de toute sa vitalité. Une femme vidée.

Si seulement je pouvais être à ses côtés, lui tenir la main, la consoler de sa tristesse.

Mon cœur bat à se rompre.

Tandis que je contemplais son visage, quelqu'un a essayé d'ouvrir la porte de ma chambre, et j'ai eu la folle idée que c'était elle.

Je deviens fou.

Je poursuis ma lecture, après avoir quelque peu discipliné mes nerfs.

Encore des photos d'elle. Dans des pièces où elle a joué : *La Douzième Nuit*, *Jeanne d'Arc*, *La Légende de Leonora*. Acceptant une maîtrise *honoris causa* à l'Union College. À Hollywood en 1908.

« Parfois je crois que la seule vraie satisfaction qu'on ait dans la vie, c'est d'échouer quand on essaie de faire de son mieux. »

Ce ne sont pas les paroles d'une femme heureuse.

Sa générosité. Les recettes de ses représentations envoyées à San Francisco après le tremblement de terre ; à Dayton, dans l'Ohio, après les inondations de 1913. Ses représentations gratuites dans les casernes pendant la Première Guerre mondiale ; son travail d'actrice et d'hôtesse bénévole dans les garnisons et les hôpitaux militaires.

Encore une contradiction.

« L'unique fois où elle a déclaré forfait fut à la suite d'une représentation du *Petit Ministre* à l'hôtel del Coronado, en Californie. »

Elle ne fut pas bloquée par une tempête de neige, toutefois. Sa troupe le fut peut-être, mais elle n'était pas avec eux. Elle n'avait pas quitté l'hôtel. Ni son imprésario ni même sa mère n'étaient restés avec

elle.

Voilà qui est étrange ; cela ne cadre pas avec ce que je sais d'elle. D'après ce que laisse entendre l'auteur (bien que très discrètement), son comportement stupéfia tout le monde. « Mais j'aurai l'occasion d'en reparler », écrit Gladys Roberts. Qu'est-ce que cela veut dire ? Encore un mystère de plus ?

Le passage continue : « La pièce, qui était soumise à une tournée d'essai sur la côte ouest, cessa d'être jouée, et pendant quelque temps elle sembla même destinée à être définitivement retirée de l'affiche. »

Dix mois plus tard, elle se jouait à New York.

Pendant ces dix mois, note l'auteur, personne ne vit Élise McKenna. Elle resta cloîtrée dans sa propriété, où elle passait ses journées à se promener dans la nature. Pourquoi ?

Son vin préféré était un bordeaux servi chambré. Je vais m'en faire monter. Comme ça je pourrai écouter son compositeur favori en dégustant son vin préféré, ici, à l'endroit même où elle était.

Un nouvel aspect du mystère.

« Avant la première du *Petit Ministre* à New York, son jeu était très agréable, mais à compter de ce jour-là, son interprétation dramatique acquit une luminescence et une profondeur que personne, jusqu'à présent, n'a réussi à expliquer. » Je ferais mieux de regarder de plus près ces fameuses critiques.

Commentaires sur son jeu jusqu'en 1896. « Merveilleuse délicatesse. Pudeur charmante. Rafrâchissante sincérité. Charme personnel. Agréable retenue. Diction noble. Fine et intelligente. Avenir prometteur. » Et après :

Le Petit Ministre : « Il y a une nouvelle vitalité, une nouvelle chaleur, une vie émotionnelle intense dans le jeu dramatique de Mlle McKenna. »

L'Aiglon : « Surpasse l'interprétation de Sarah Bernhardt comme les étoiles surpassent la lune. »

Rue cossue : « Joué avec une grâce si infinie, si poignante qu'aucune critique n'est possible. »

Peter Pan : « Son interprétation exprime la force vitale avec une beauté et une simplicité stupéfiantes. »

Sur le bout du pouce : « L'actrice rend à merveille les affres du désespoir et de la profonde détresse dans lesquelles se débat cette femme pour qui l'amour est impossible. La tragédie dans sa forme la plus pure. »

Roméo et Juliette : « Quelle évolution depuis sa première interprétation de Juliette ! L'aspect tragique du personnage rendu avec une émotion incomparable. Très poignant. Le sentiment d'une perte affective traduit avec une autorité et une conviction totales. La Juliette la plus poignante, la plus humaine et la plus convaincante qu'il m'ait été donné de voir à ce jour. »

Ce que toute femme sait : « Elle excelle tout particulièrement dans les scènes de souffrance intériorisée et dans l'expression de l'acceptation philosophique de son martyre. »

La Légende de Leonora : « Personnage campé avec finesse et charme par Mlle McKenna, qui n'a jamais rendu la féminité et la tendresse avec une telle sagacité, une telle inspiration. »

Un baiser pour Cendrillon : « Mlle McKenna est si impavide et si pathétique que pour un peu elle vous briserait le cœur. » (Par nul autre que le grand Alexander Woolcott lui-même.)

Jeanne d'Arc : « Le triomphe de sa carrière. L'interprétation dramatique poussée jusqu'à la perfection, travaillée et polie comme un joyau. »

Quand exactement ce changement a-t-il eu lieu ?

Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'était pendant son séjour dans cet hôtel.

Mais que s'y est-il donc passé ?

Sherlock Holmes, Dupin et Ellery Queen ne seraient pas de trop pour m'aider à y voir clair.

J'ai de nouveau les yeux fixés sur sa photo.

D'où vient cette expression de désespoir résigné sur son visage ?

Peut-être vais-je trouver la réponse dans ce chapitre. J'ai presque fini le livre. Le soleil se couche, une fois de plus. Mes espoirs aussi. Quand j'aurai terminé le livre, que vais-je devenir ?

« Sa vie, c'est la scène, disaient toujours ses amis. L'amour, elle ne connaît pas. Et pourtant un jour, dans un moment d'abandon qui ne s'est jamais reproduit, elle laissa entendre qu'il y avait eu quelqu'un. Tandis qu'elle en parlait, je vis s'allumer dans ses yeux une lumière tragique que je n'y avais jamais vue auparavant. Elle ne fournit aucun détail, se contentant d'en parler, avec un triste sourire, comme de son « scandale du Coronado ». »

C'est donc bien ici que ça s'est passé !

Le chapitre final, sur sa mort. Je sens un poids terrible qui m'écrase la poitrine.

Citation : « Elle mourut en octobre 1953 après avoir... »

« ... après avoir assisté à une soirée au Stephens College de Columbia, dans le Missouri, où elle avait enseigné l'art dramatique pendant plusieurs années ».

Elle et moi avions donc déjà été dans le même endroit. Mais en même temps.

Pourquoi cette sensation étrange ?

Ses dernières paroles sont citées. Personne, d'après l'auteur, n'en a jamais saisi le sens.

« Et l'amour, plein de douceur. »

À quoi cela me fait-il penser ?

À un hymne scientifique chrétien. Sauf que les paroles sont : « Et la vie, pleine de douceur, comme cœur à cœur, parle avec bonté quand le hasard nous réunit et nous sépare. » Ô Seigneur Dieu.

Je crois que j'étais à cette soirée.

Je crois que je l'ai vue.

J'ai du mal à respirer. Le sang bat follement à mes tempes et à mes poignets. Ma tête est comme engourdie.

Est-ce vraiment arrivé ?

Oui, j'y étais. Je le sais. C'était après une pièce au Stephens. Ma petite amie et moi étions invités à une soirée en l'honneur de la troupe.

Et je me souviens qu'elle m'a dit... Je ne me souviens pas de son visage ni de son nom, et pourtant j'ai gardé le souvenir de ce qu'elle m'a dit...

— Tu as une admiratrice, Richard.

J'ai suivi la direction de son regard et... de l'autre côté de la pièce il y avait une vieille dame assise sur un sofa, entourée de jeunes filles.

Et elle me regardait.

Ô Seigneur Dieu, ce n'est pas possible !

Pourquoi cette femme me regardait-elle comme ça ? Comme si

elle me connaissait. Pourquoi ?

Était-ce la nuit où Élise McKenna est décédée ? Était-ce vraiment elle, cette vieille dame ? Je regarde de nouveau sa photo. Élise, ô mon Dieu ! Élise.

Est-ce moi qui ai amené cette expression sur ton visage ? L'obscurité règne dans ma chambre. Je n'ai pas bougé depuis des heures.

Je reste allongé là, les yeux fixés au plafond. Si ça continue, ils vont venir me chercher pour m'emmener dans une ambulance.

Pourquoi ai-je dit une chose pareille ?

De telles choses sont impossibles.

Je veux dire, j'ai une certaine ouverture d'esprit et tout mais... ça ?

Bon, d'accord, elle m'a regardé comme si elle me connaissait. Je lui rappelais quelqu'un, c'est tout. L'homme qu'elle avait connu ici.

C'est tout.

Alors comment se fait-il que de tous les endroits possibles ce soit dans celui-ci que j'aie atterri ? Sans plan préétabli. En jouant à *pile ou face*, nom de Dieu !

Pourquoi en novembre ?

Pourquoi exactement pendant la semaine qu'elle a passée ici ?

Pourquoi suis-je descendu au sous-sol ? Pourquoi ai-je vu cette photo ? Pourquoi m'a-t-elle fait un tel effet ? Pourquoi suis-je tombé amoureux d'elle ? Pourquoi ai-je commencé à me documenter sur elle ? Coïncidence ?

Je ne peux pas y croire.

Je veux dire, bien sûr, que je ne veux pas y croire.

Était-ce moi ?

J'ai l'impression que ma tête va éclater. Je ressasse la chose depuis si longtemps que j'en ai le vertige.

C'est un fait : elle est venue ici avec sa troupe.

C'est un fait : elle est restée après leur départ.

C'est un fait : elle a cessé de jouer pendant dix mois.

C'est un fait : elle s'est cloîtrée dans sa propriété.

C'est un fait : elle a changé du tout au tout après son séjour ici.

C'est un fait : quand elle a repris son travail, elle était complètement transformée en tant que femme et en tant qu'actrice.

C'est un fait : elle ne s'est jamais mariée.

D'où me venais-tu ?

D'où ?

Deux heures sept du matin. Pas moyen de dormir ; mon cerveau refuse de se laisser mettre en veilleuse. Je ne peux pas me débarrasser de l'idée. Elle grandit sans cesse.

Si par extraordinaire une telle chose était possible, ne serait-ce pas dans un endroit comme celui-ci qu'elle serait le plus possible ? Parce que dans un endroit comme celui-ci, une partie du chemin a déjà été fait. J'ai senti le passé en moi, ici.

Mais puis-je le retrouver dans son intégralité ?

Autant allumer.

Je regarde sa photo ; je l'ai découpée dans le livre. On me poursuivra pour dégradation d'un bien public. Faudra accélérer la procédure s'ils veulent que je sois là pour le procès.

Étendu là... dans la pénombre de cette chambre... dans cet hôtel... le bruit du ressac dans le lointain... sa photo devant moi... la tristesse infinie de ces yeux qui me regardent...

... Je crois que c'est possible.

D'une façon ou d'une autre.

Le 17 novembre 1971

Six heures vingt et une du matin. Migraine terrible. Peux à peine ouvrir les yeux.

J'écoute et je réécoute ce que j'ai dit hier soir. À ce qu'il est convenu d'appeler la froide lumière du jour.

Je devais être fou.

Onze heures quarante-six. On vient de m'apporter mon petit déjeuner – café, jus d'orange, des petits pains aux myrtilles avec du beurre et de la confiture, et je reste là, la tête toute cotonneuse, à manger et à boire comme si j'étais un type normal et pas un fou.

Le plus étrange, c'est que maintenant, alors que le gros de la douleur a passé, maintenant que je suis assis à ce bureau, à regarder la plage baignée de soleil, la mer bleue caressant le sable gris de son écume blanche, maintenant que l'idée semblerait devoir être dissipée par la logique diurne, elle s'accroche bizarrement ; pourquoi, je ne sais.

Je veux dire, soyons sérieux : à la susdite froide lumière du jour, ça paraît bien être la plus éculée des chimères. Remonter le temps ? Il faut vraiment être givré. Et pourtant je suis porté par une conviction profonde, indéfinissable. Je ne vois pas du tout comment une telle idée peut paraître rationnelle, mais elle me paraît rationnelle, à moi.

Les faits sur lesquels reposent ces convictions ? Ils ne sont pas légion. Et pourtant le seul indice dont je dispose me semble plus significatif chaque fois que j'y pense : le fait qu'elle m'ait regardé comme si elle me connaissait et qu'elle soit morte d'une crise cardiaque la nuit même.

Une pensée, tout à coup.

Pourquoi ne m'a-t-elle pas parlé ?

Ne sois pas ridicule. Comment aurait-elle pu ? À quatre-vingts ans passés, parler à un garçon qui n'avait pas vingt ans d'un amour qu'ils auraient partagé quelque cinquante-sept ans plus tôt ?

Si ç'avait été moi, j'aurais fait la même chose : je me serais tu,

puis me serais laissé mourir.

Encore une pensée.

Qui demande un effort d'adaptation encore plus grand.

Si je suis vraiment responsable de tout cela, ne serait-il pas plus charitable de ne pas retourner en arrière ? Sa vie continuerait sans être troublée. Elle ne connaîtrait peut-être pas la même gloire en tant qu'actrice, mais du moins...

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

Avec quelle désinvolture je parle de changer le cours de l'histoire !

Encore une pensée.

Qui fait paraître mon idée plus possible que jamais.

J'ai lu ces livres. Ils ont tous été publiés voici dix, vingt, voire trente ans.

Le mal qui lui a été fait a déjà été fait.

Par conséquent, je n'ai pas le choix.

Je *dois* retourner en arrière.

Une fois de plus, je ne puis m'empêcher de rire. Je ris en prononçant ces mots. Ce n'est pas un rire amusé, il est vrai ; plutôt le genre de rire qu'on émet en présence d'un détraqué.

Cela dit, étudions le problème en détail.

J'ai beau vouloir et croire être en mesure d'y échapper, mon esprit et mon corps, chaque cellule de mon être sait qu'il est en 1971.

Comment échapper à cette condition ?

Ne me bourre pas le mou avec tes faits, Collier. En tout cas, pas avec des faits prouvant que c'est impossible. Ce dont je dois me bourrer le crâne dorénavant, c'est de faits prouvant que *c'est possible*.

Mais où vais-je trouver ces faits ?

Encore une expédition rondement menée jusqu'à San Diego. Cette fois je n'ai presque rien senti. J'ai dû emmener avec moi l'influence de l'hôtel, comme on emmène une armure.

Suis retourné chez Wahrenbrock, où j'ai trouvé tout de suite. J. B. Priestley a écrit et compilé un ouvrage énorme sur le sujet : *L'Homme et le temps*. Je compte y trouver de quoi éclairer ma lanterne.

J'ai aussi acheté une bouteille de bordeaux rouge. Ainsi qu'un

cadre pour sa photo. Très joli. Il a l'air d'être rehaussé de vieil or, avec un cache découpé en forme d'ovale. J'appelle ça un cache, mais il semble recouvert de feuille d'or, lui aussi, et orné de délicates gravures représentant des tresses qui s'enroulent comme des lauriers d'or autour de sa tête. Maintenant elle est comme il faut. Pas écrasée dans un livre comme si elle appartenait à l'histoire, mais dans un cadre, sur ma table de chevet.

Vivante. Ma bien-aimée vivante.

La seule chose qui m'embête encore, c'est de savoir que c'est moi qui vais être la cause de cette expression tragique sur son visage.

Je ne vais pas y penser maintenant. Il y a un tas de possibilités. Je vais prendre une douche, puis, assis sur le lit en écoutant sa musique préférée et en buvant son vin préféré, je me mettrai en devoir d'apprendre tout ce que je pourrai sur ce temps à l'emprise duquel je me propose d'échapper.

Et tout ça ici. Dans cet hôtel. Cet endroit précis où, à soixante-quinze ans de distance, au moment même où je prononce ces mots, Élise McKenna respire et bouge.

(Richard a passé beaucoup de temps à transcrire et à analyser le livre de Priestley. C'est naturellement cette partie du manuscrit que j'ai abrégée le plus, puisque le sujet, tout fascinant qu'il fut pour Richard, tend à ralentir considérablement le flot de son récit.)

Le premier chapitre traite des appareils à mesurer le temps. Je ne vois pas en quoi cela pourrait m'être utile, mais je l'étudierai néanmoins, en prenant des notes au fur et à mesure, comme quand j'étais étudiant.

C'est comme ça qu'il faut aborder le problème. Je me suis inscrit à un cours sur le temps.

Chapitre Deux : « Images et métaphysique du temps. »

L'eau courante, écrit Priestley, a toujours constitué notre image préférée du temps. « Le temps, comme une rivière éternelle, emporte tous ses fils. »

Intellectuellement, l'image est peu satisfaisante, car les rivières ont des berges. Par conséquent, nous sommes forcés de nous demander ce qui reste statique pendant que le temps coule. Et où nous trouvons-nous, quant à nous ? Sur les berges ou dans l'eau ?

Chapitre Trois : « Le temps chez les scientifiques. »

« Le temps n'a pas d'existence indépendante hors de l'ordre des événements qui nous permettent de le mesurer. » Einstein *dixit*.

Dans ce « royaume mystérieux », comme dit Priestley, on ne peut espérer trouver une définition universelle de l'espace et du temps.

Gustav Stromberg affirme qu'il existe un univers à cinq dimensions qui comprendrait le monde quadridimensionnel espace-temps de la physique. Il appelle ça le « Domaine de l'éternité ». Il s'étend au-delà, à la fois, de l'espace et du temps dans leur définition physique. Dans ce domaine, le présent, le passé et le futur n'ont pas de sens.

Il n'y a qu'une unicité d'existence.

Chapitre Quatre : « Le temps dans l'imaginaire et la littérature. »

Admettons qu'un homme soit né en 1900, écrit Priestley. Si 1890 existe encore quelque part, il devrait pouvoir lui rendre visite. Mais il ne pourrait le faire qu'en tant qu'observateur, car 1890 plus son intervention physique ne serait plus 1890 tel qu'il a été.

S'il ne voulait pas se contenter de contempler 1890, s'il voulait vivre 1890 comme une personne vivante, il devrait utiliser la partie non temporelle de son esprit pour pénétrer dans l'esprit de quelqu'un vivant en 1890.

L'obstacle, affirme Priestley, ne réside pas tant dans le voyage lui-même que dans la destination. Un homme né en 1900 et qui meurt en 1970 est prisonnier de ces soixante-dix années de temps chronologique. Par conséquent, physiquement, il ne pourrait pas faire partie d'un autre temps chronologique, que ce soit 1890 ou 2190.

Voilà qui me trouble. Il faut que j'y réfléchisse.

Non. Ça ne s'applique pas à moi.

Parce que j'y ai déjà fait une apparition.

1896, *sans* mon intervention physique, ne serait plus 1896 tel qu'il était.

Par conséquent, je dois retourner en arrière.

Deuxième Partie : « Les Notions de Temps. »

Ça fait des heures que je lis et que je prends des notes. Mon poignet me fait mal, j'ai les yeux fatigués, et je sens poindre par en dessous le début d'une migraine.

Mais je ne peux pas m'arrêter. Je dois assimiler le maximum d'informations afin de trouver le moyen de la rejoindre. Le désir de le faire est de toute évidence un facteur important. Mais il doit y avoir une technique, une méthode. Il me reste à la découvrir.

Mais je la découvrirai, Élise.

Dans l'Antiquité, écrit Priestley, le monde n'était pas porté par la chronologie mais par le Grand Temps, le Temps-Rêve éternel – où le passé, le présent et le futur se mêlaient dans un Instant éternel.

Ça fait penser au Domaine de l'Éternité de Stromberg. Et aussi à la théorie newtonienne du temps absolu qui « s'écoule équitablement sans aucune relation avec quoi que ce soit d'extérieur ». La science a battu en brèche cette théorie, mais peut-être avait-il raison ?

Cette idée du Grand Temps nous poursuit de diverses façons, note Priestley, et motive nos pensées comme nos actes. L'homme pense sans cesse à « revenir en arrière » pour se soustraire aux pressions matérielles et gagner des édens où rien ne change jamais et où des hommes-enfants jouent jusqu'à la nuit des temps.

Peut-être nos vrais « moi » – nos « moi » essentiels – existent-ils dans ce Domaine de l'Éternité et nous sont-ils cachés par nos sens ?

La mort serait l'ultime façon d'échapper à ces restrictions – mais il est également concevable d'y échapper avant la mort. Le secret, ça ne peut être que de se soustraire aux restrictions de l'environnement. On ne peut le faire physiquement ; il faut donc le faire mentalement avec ce que Priestley appelle la partie « non temporelle » de notre cerveau.

En somme, c'est à cause de la conscience que j'ai de maintenant que je reste enraciné ici.

Maurice Nicoll dit que toute l'histoire est un aujourd'hui vivant. Nous ne jouissons pas d'une étincelle de vie dans un grand vide mort. Nous existons, au contraire, en un point du « vaste processus des vivants qui pensent et sentent encore mais nous sont invisibles ».

Je n'ai qu'à me hisser jusqu'à un point en surplomb d'où je pourrai apercevoir puis atteindre le point que je veux atteindre dans ce défilé.

Le dernier chapitre ? Après cela, ce sera à moi de jouer.

Priestley évoque l'existence de trois temps. Il les appelle le Premier, le Deuxième et le Troisième Temps.

Le Premier Temps est celui dans lequel on naît, on vieillit et on meurt ; c'est le temps pratique et économique, celui du cerveau et celui du corps.

Le Deuxième Temps s'écarte de cette définition simple. Il comprend, simultanément, le passé, le présent et l'avenir. Aucune horloge, aucun calendrier ne détermine son existence. En y entrant, on sort du temps chronologique et on le considère comme quelque chose de fixe, d'unique, plutôt que comme un front mouvant de moments.

Le Troisième Temps est la zone où existe le « pouvoir de réunir ou de séparer le potentiel et l'actuel ».

Le Deuxième Temps est peut-être la vie après la mort, dit Priestley. Et le Troisième Temps pourrait bien être l'éternité.

Et qu'est-ce que j'en déduis, de tout ça ?

Que le passé existe encore quelque part, en tant que partie du Deuxième Temps.

Que pour l'atteindre, je dois, d'une façon ou d'une autre, soustraire mon moi conscient à l'emprise du Premier Temps.

Où est-ce mon moi subconscient ? Serait-ce lui, mon geôlier ? Le conditionnement de toute une vie ?

Si c'est le cas, j'ai au moins un point de départ. En utilisant les principes de la psychocybernétique, je peux me « reprogrammer » pour croire que j'existe, non en 1971, mais en 1896.

Cet hôtel m'y aidera, car 1896 flotte encore dans ses murs.

Le décor est parfait, la méthode saine.

Ça va marcher ! Je sais que ça va marcher !

J'ai passé tant d'heures sur ce livre. Des heures précieuses, à n'en pas douter. Et pourtant il est curieux que pendant de longs moments, j'en sois arrivé à oublier la raison qui m'avait poussé à le lire.

Mais à présent je prends son portrait sur la table de chevet et contemple une fois de plus son visage.

Ma belle Élise.

Mon amour.

Je serai bientôt avec toi. Je le jure.

Je viens de demander qu'on me monte mon dîner. Soupe aux noix. Gigot d'agneau. Salade. Gros dessert. Café. Et je vais finir le bordeaux.

Je suis étendu sur le lit à feuilleter sa biographie. Tout ce que j'ai lu est en train de filtrer dans mon subconscient et de le transformer. Demain, je consacrerai tous mes efforts à le transformer complètement.

Je viens de tomber sur une information qui me laisse perplexe. Dans les dernières pages du livre, il y a une liste que je n'avais pas remarquée. Une liste des livres qu'elle lisait.

Parmi eux il y a *Une expérimentation du temps*, de J. W. Dunne.

Elle a dû le lire après 1896 parce qu'à l'époque il n'était pas

encore paru.

Je me demande pourquoi elle l'a lu.

Sept heures dix-neuf du soir. Je viens de manger. Repu. Satisfait. Confiant.

Je pense à Bob.

Il a toujours été si bon avec moi. Si gentil.

Ce n'était pas très sympa de laisser simplement un mot puis de disparaître. Je sais qu'il s'inquiète pour moi. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Pourquoi ne lui ai-je pas téléphoné tout de suite pour lui dire que tout allait bien ? Il est peut-être dans tous ses états – en train de téléphoner à la police, aux hôpitaux.

Mieux vaudrait peut-être lui dire que tout va bien avant d'entreprendre un vraiment long voyage.

Mary ?

Ouais.

Oh... pas très loin.

Bien sûr que ça va. Bob est là ?

Salut, Bob.

Eh bien, j'ai... préféré ne pas t'avertir en pensant que tu...

Non, c'est personnel, Bob. Ça n'a rien à voir avec...

Il le fallait, Bob. Je crois l'avoir expliqué dans le mot que j'ai laissé.

Eh bien, il n'y a pas d'autre raison, tu sais. Je vais voyager.

Où ça me dira d'aller. Je...

Ça va très bien Bob. Je te répète que...

Je ne veux pas te le dire. Essaie de me comprendre. Je vais très bien. Je veux simplement faire ça à ma manière.

Écoute, je vais bien. Je t'ai téléphoné pour te le dire. Pour que tu ne te fasses pas de souci.

Eh bien, tu as tort. Tu n'as pas à t'en faire. Tout va bien.

Oui. Je ne peux pas te dire pourquoi. C'est comme ça, voilà tout.

Non, Bob. Je n'ai besoin de rien. Je te ferai signe si j'ai besoin de quoi que ce soit.

Pas très loin. Écoute, il faut que je...

Non, Bob, je ne peux pas. Je ne veux pas...

Parce que...

Laisse-moi faire ça à ma manière, tu veux ? S'il te plaît.

Bob, pour l'amour de Dieu !

Je regarde Carol Burnett à la télévision.

Elle est marrante.

Harvey Korman aussi.

Marrant.

Vous voulez savoir pourquoi je les regarde, les gars ? Vous ne pouvez pas entendre ce que je dis, mais je le dirai quand même. Pourquoi est-ce que je regarde Carol Burnett au lieu d'aller dormir et préparer mon assaut de demain contre le Temps ?

Je vais vous dire pourquoi.

Parce que je l'ai perdu.

Je ne sais pas quand au juste. Ça a dû commencer quand je parlais à Bob. Ça a empiré quand j'ai écouté l'enregistrement de ma conversation avec lui. Le moment exact où ça a disparu – mystère.

Tout ce que je sais, c'est que c'est parti.

Au début, je n'ai pas pu y croire. J'ai cru que je me l'imaginais. J'ai attendu que le vide se comble de nouveau. Comme ça ne se faisait pas, je me suis mis en colère. Puis j'ai eu peur.

Puis j'ai su.

C'était fini.

Moi, voyager dans le temps ?

Seigneur, ma place est dans *The Night Gallery*^[1], pas dans cet hôtel. Je suis tombé sur la tête. Cet hôtel n'est pas un îlot du passé. C'est un vieux monument au bord d'une plage. Et Élise McKenna ?

Une actrice qui est morte il y a dix-huit ans. Sans raison sensationnelle. Simplement de vieillesse.

Rien non plus de sensationnel ne lui est arrivé voici soixante-quinze ans. Elle a changé de personnalité, voilà tout.

Peut-être couchait-elle avec Robinson ? Ou avec un des garçons d'étage ? Ou...

Oh ! la ferme !

Laisse tomber, Collier. Fais une croix dessus. Oublie cette histoire. Seul un débile mental s'obstinerait dans une telle chimère.

Onze heures trente et une du soir. J'ai fait un tour au kiosque à tabac après l'émission de Carol Burnett. J'ai acheté un numéro du *San Diego Union* et un du *Los Angeles Times*. Je me suis installé dans le hall et me suis forcé à les lire tous les deux de la première à la dernière ligne, avec la frénésie d'un alcoolique qui récidive après avoir résisté longtemps à la tentation. Mon système réabsorbe les poisons de 1971. Comme par défi envers mes sentiments récents.

J'ai laissé les journaux sur le sofa du hall. Suis allé au salon victorien. Ai bu un Bloody Mary. Ai signé la note. Me suis levé et suis descendu jusqu'à la galerie marchande. Ai pénétré dans la salle de jeu, où j'ai fait une partie de base-ball électronique, un quitte ou double par ordinateur, une partie de golf et une de flipper. La pièce était vide, les machines crépitaient, et j'avais envie de toutes les écrabouiller avec une masse de démolition.

Suis remonté dans ma chambre, croisant des gens en habit de soirée. Grande réception dans la salle de bal, à l'occasion d'un congrès-marathon. Avais envie de les interpeller. Histoire de leur dire l'effet que ça faisait quand votre esprit entrait en collision avec la réalité.

Encore un Bloody Mary dans le salon victorien. Un couple en train de se disputer dans le box voisin. Je les enviais ; ils étaient vivants, eux, au moins. Je suis resté prostré là, saigné, étripé, vidé et débité. Ai bu un troisième Bloody Mary. Ai signé la note, chambre 527, Richard Collier. Suis monté dans ma chambre pour me jeter par la fenêtre. N'en ai pas eu le courage. Au lieu de cela, ai regardé la télé.

Je ne me suis jamais senti aussi vide de toute ma vie. Si totalement dépourvu de raison d'être. Les gens qui ont ce sentiment meurent. Le désir de vivre est à la base de tout. Quand il disparaît, le corps ne tarde pas à en faire autant.

Je ne repose sur rien. Comme un personnage de dessin animé qui dépasse le bord d'une falaise mais continue à courir quelque temps dans le vide sans avoir rien remarqué.

J'ai remarqué.

Maintenant commence la chute.

Le 18 novembre 1971

Midi. Ma dernière intervention écrite à l'hôtel. Je pars pour Denver dans les heures qui viennent. Je n'ai pas vraiment envie d'écrire quoi que ce soit. N'importe. Ce n'est pas parce que j'ai abandonné une chimère que je dois abandonner mon livre.

Je suis assis au bureau, à boire du jus d'orange et du café, et à manger un petit pain aux myrtilles – mon dernier petit déjeuner à l'européenne avant mon départ.

La nature a décidé de refléter mon humeur, la vache. Pour la première fois que je suis ici, il ne fait pas soleil. Il fait gris, froid, et il y a du vent. Un amoncellement de nuages sombres surplombe l'Océan vert-de-gris, dans le lointain. Je me rends compte maintenant qu'il y a probablement un phare sur le cap Loma. Il y a une lumière qui s'allume par intermittence – le gyrophare, sans doute.

Il y a un homme en survêtement qui court à petites foulées sur la plage. Un hélicoptère sombre de l'armée vient de passer à basse altitude, en suivant le littoral comme un insecte aquatique géant. En contrebas, l'aire de parking est jonchée de feuilles mortes jaunissantes. Le vent les fait tourbillonner si vite par endroits qu'on dirait des souris blanches détalant sur l'asphalte. Un homme chauve en survêtement vert pédale dans le parking, juché sur un vélo rouge. Au-dessus de moi, une mouette plane dans l'air, puis est emportée plus loin par un coup de vent.

Je vais faire mes valises, et peut-être que j'irai me promener une dernière fois. Je ne peux plus rester ici.

Maintenant l'Océan n'a plus aucune couleur. Des lignes grises courant vers la plage marron sale.

Il fait froid. Le vent me glace les os. Pourquoi diable suis-je sorti ?

Je pénètre pour la dernière fois dans le musée de l'hôtel. Je marche sur le carrelage noir et blanc. La photo, dans un cadre doré, de l'hôtel tel qu'il était à l'époque. Une diligence était garée devant l'entrée, attelée à quatre chevaux. Il y a un homme qui s'appuie sur sa bicyclette.

Voilà la reconstitution de la chambre. Je passe sans m'arrêter.

Une assiette peinte à la main dans sa vitrine – entrelacs vert et or surmonté de deux anges bleus.

Voici une photo, prise en 1914, d'un autobus qui allait chercher les clients à la gare et les amenait jusqu'à l'entrée de l'hôtel.

Voici le programme du *Petit Ministre*. Voici sa photo.

Je la regarde comme à travers un brouillard.

Il y a un fer à repasser et une autre assiette avec une image de l'hôtel dessus. Là, le téléphone, le registre de l'hôtel, un rond de serviette et un appareil qui ressemble à une presse d'imprimeur. Je passe devant et marche le long du couloir jusqu'à l'escalier qui mène au patio. Je laisse tout ça derrière moi pour...

Une minute !

Les gens m'ont regardé bouche bée en me voyant traverser le patio au pas de course. Je n'en avais cure. Plus rien d'autre n'avait d'importance. Je n'eus même pas la civilité de tenir la porte du hall ouverte pour une vieille dame qui me suivait de près. Je tirai la porte d'un geste sec et me précipitai à l'intérieur. J'avais envie de traverser le hall d'entrée en courant mais parvins à me maîtriser. Mon cœur battant la chamade, je traversai la salle à pas de géant et m'arrêtai devant la réception.

« Puis-je vous aider, Monsieur ? » s'enquit le réceptionniste.

Je tâchai d'avoir l'air nonchalant ; ou à tout le moins, normal – la nonchalance était au-dessus de mes forces.

« J'aurais voulu parler au directeur, dis-je.

— Je suis désolé. Il est en Floride en ce moment. »

Je le regardai fixement. Était-il écrit que l'échec viendrait si vite ?

« Mais peut-être pourriez-vous parler à M. Lyons ? me proposa le réceptionniste. C'est lui qui remplace le directeur pendant son absence. »

Je hochai rapidement la tête.

« Oui, s'il vous plaît. »

Il désigna une galerie en retrait du hall, sur ma gauche. Je le remerciai, m'y dirigeai rapidement, vis une porte et frappai. Comme personne ne répondait, j'entrai.

Le bureau était vide, mais, à ma droite, il y avait un deuxième bureau dans lequel plusieurs personnes travaillaient. L'une d'elles, une secrétaire, vint à ma rencontre. Je lui demandai où je pourrais trouver M. Lyons et elle me dit qu'il venait de sortir mais serait de retour d'un moment à l'autre. Elle me demanda si elle pouvait m'aider.

« Oui. Je suis scénariste de télévision et on m'a demandé de préparer une émission spéciale sur l'histoire de cet hôtel. »

Je lui dis que j'avais visité le musée, la bibliothèque du quartier et la bibliothèque municipale de San Diego, mais que ça n'avait pas donné grand-chose et que j'avais besoin de leur aide.

« Je pensais que vous auriez peut-être des documents relatifs au passé de l'hôtel dans vos archives ? »

Elle m'annonça que c'était possible et que M. Lyons pourrait me renseigner sans hésitation, puisqu'il travaillait pour l'hôtel depuis qu'il avait été embauché comme garçon d'ascenseur, à l'âge de quatorze ans.

Je hochai la tête, souris et la remerciai, puis sortis. Comment pouvais-je attendre le retour de M. Lyons quand le besoin de trouver ce que je cherchais me faisait presque défaillir d'impatience ? Je traversai le hall, m'assis sur une chaise, et fixai la porte du bureau en attendant le retour de M. Lyons, en l'appelant mentalement. « Alors, ça vient ? » répétais-je tout bas.

Finalement, n'y tenant plus, je me levai pour retourner au bureau. Au même moment, la secrétaire en sortit. Quand elle me vit, elle changea de direction et vint vers moi. Nous nous dirigeâmes l'un vers l'autre avec ce qui me sembla une lenteur de rêve.

L'instant d'après elle était devant moi et m'expliquait que la personne que je devais voir était peut-être Marcie Buckley, qui travaillait dans le bureau de M. Lawrence (Lawrence est apparemment le propriétaire de l'hôtel) et qui avait préparé un petit livre intitulé *Le Joyau de San Diego*, sur l'histoire de l'hôtel.

Elle me montra le chemin, je la remerciai en souriant (du moins je le crois), puis traversai la salle promenade, gravis une petite rampe et ouvris une porte en verre. Dans le bureau, il y avait un vieil homme et deux femmes. L'une d'elles me faisait face devant une sorte de petit bureau d'accueil.

« Je voudrais parler à Marcie Buckley », dis-je.

La jolie jeune femme me rendit mon regard :

« C'est moi. »

Je souris de nouveau et répétais mon mensonge. Émission de télé, documentation insuffisante, nécessité d'avoir un complément d'information. Pouvait-elle m'aider ?

Elle se montra plus compréhensive que je ne l'espérais – en tout cas plus que je ne le méritais. Elle désigna un bureau au fond de la pièce. Il disparaissait sous les piles de livres et de papiers : une documentation qu'elle avait réunie sur l'hôtel. Voulais-je les consulter ? Elle n'y voyait aucun inconvénient du moment que je reclassais les documents dans l'ordre où je les avais trouvés.

Je la remerciai et m'assis au bureau, parcourus rapidement des

yeux les piles de documents et m'aperçus avec une déception si vive qu'elle me fit physiquement mal, que ce que je cherchais ne s'y trouvait pas.

Mais je ne pouvais me lever comme ça. Si ce que je cherchais existait quelque part, il me faudrait le concours de la jeune femme pour le trouver, et si je me levais tout de suite en disant que toute cette documentation si soigneusement réunie ne m'était d'aucune utilité, elle se sentirait probablement offensée – et il y aurait de quoi.

Je restai donc assis là à ronger mon frein et à feuilleter des coupures de journaux rendant compte de tournois de tennis, de soirées de bal et du concours de pâtisserie de Pillsbury ; des photos de l'hôtel à divers stades de son histoire ; des livres contenant des doubles de lettres écrites par les directeurs successifs de l'établissement. « Le médecin attitré de notre établissement a derrière lui une longue expérience de clinicien à New York... Les affaires reprennent et nous nous attendons à une saison chargée... J'ai le plaisir de vous faire savoir que nos tarifs d'hiver... Nous avons bien reçu votre lettre du 14 courant, mais nous n'avons guère besoin de porcs en l'état actuel de nos réserves... »

Je fis semblant de prendre des notes.

Finalement, quand j'estimai qu'un laps de temps suffisamment long s'était écoulé, je me levai et retournai au bureau de Marcie Buckley. Parfait, dis-je, très utile. Je me demandais toutefois s'il y avait autre chose, peut-être une pièce contenant les archives ?

Mon cœur bondit quand elle dit qu'il y en avait une. Se serra quand elle m'annonça qu'elle essaierait de me la montrer plus tard, qu'elle avait beaucoup de travail en ce moment. Merci est tout ce que j'osai dire. J'avais envie de l'arracher à ce bureau et de la forcer à m'y amener sur-le-champ. C'était difficile, bien sûr. Je souris, hochai la tête et lui demandai quand elle pensait pouvoir le faire.

Elle consulta sa montre et me dit qu'elle tâcherait de se libérer à midi moins le quart. Je la remerciai de nouveau et sortis. Je regardai ma montre. Il était onze heures à peine passées. Ces quarante minutes me paraissaient plus longues que ces soixante-quinze années.

J'allai me rasseoir sur ma chaise dans le hall, comme engourdi et complètement déphasé par rapport aux gens qui se mouvaient autour de moi. Est-ce ainsi que se sent un fantôme ? me demandai-je. Je m'appliquai à ne pas consulter ma montre. J'essayai de me laisser aller à la rêverie, de m'arracher au Premier Temps. Et si je faisais tout ça pour rien ? Je savais que je ne m'en remettrais pas.

À midi moins le quart, je retournai au bureau de M. Lawrence. Elle était encore en plein travail. Je ne pouvais pas insister. De quel

droit aurais-je insisté, même si mon esprit hurlait son besoin d'activer les choses ?

À midi trois, Marcie Buckley se leva et nous quittâmes le bureau.

Je ne sais pas ce que je lui racontai ; je ne me souviens plus de mes paroles. Elle me posait sans cesse des questions sur l'émission spéciale. Mes mensonges étaient horriblement transparents. J'espérais qu'elle ne savait rien des milieux de la télévision, sinon elle aurait su que je racontais n'importe quoi. Je lui dis que la chaîne ABC m'avait engagé mais lui citai le nom d'un producteur qui dirige la série « Ironside » à la NBC. Comme metteur en scène, je lui donnai le nom de mon agent. Je mentis systématiquement et mal. Je vous demande pardon, Mlle Buckley.

Puis je réussis à lui poser une ou deux questions à mon tour de façon à pouvoir écouter plutôt que mentir.

Elle me dit qu'elle avait entrepris seule le travail d'historienne de l'hôtel, qu'elle était la première à s'occuper de la question, que les archives de l'hôtel étaient dans un état pitoyable et qu'elle essayait de résoudre le problème. Je sais qu'elle me fit très bonne impression. Elle aime l'hôtel et veut préserver les traces de son histoire ; veut en faire un monument à l'échelle nationale aussi bien qu'à l'échelle californienne.

Tout en parlant, elle me précédait dans un escalier descendant, le long de catacombes apparemment interminables et jusqu'à un bureau où elle demanda des clefs à un homme.

À ce stade, ma tête me faisait l'effet d'être la tête de quelqu'un d'autre. J'entendais et je sentais mes chaussures frapper régulièrement le sol en ciment, mais c'était comme si quelqu'un d'autre les avait chaussées. Je crois que jamais je n'ai frisé la folie d'aussi près qu'à ce moment-là. Et je ne m'explique pas comment elle a fait pour ne rien remarquer. Ou peut-être avait-elle remarqué et était-elle trop polie pour en parler.

Nous commençâmes par nous tromper d'endroit. Nous arpentâmes une série de pièces qui avaient été des citernes ; des ouvertures avaient été pratiquées dans les murs épais pour les faire communiquer entre elles. « Ils voulaient y recueillir l'eau de pluie à un moment donné. » Je suis sûr qu'elle a dit ça ; ça m'est resté.

Et nous voilà repartis, et elle me parlait de l'hôtel. Je n'ai gardé qu'un souvenir vague et décousu de ce qu'elle m'a dit. Quelque chose sur la solidité structurelle de la charpente, je crois. Quelque chose sur un tunnel quelque part. Sur chaque chambre de l'hôtel, comme quoi elles étaient toutes meublées différemment ; j'ai dû mal comprendre. Sur une chambre circulaire dans une tour où une vieille dame vit en

permanence.

Puis, finalement, après avoir suivi d'interminables couloirs au sous-sol, gravi des escaliers, traversé la cuisine et son tohu-bohu, les salles de banquet, être sortis, avoir fait le tour de l'hôtel et pénétré dans le bâtiment par une porte menant à un escalier descendant, nous nous trouvâmes dans le couloir qui mène au grill du Prince-de-Galles et elle s'arrêta devant une simple porte marron qu'elle ouvrit avec la clef.

Nous entrâmes. Une chaleur considérable régnait dans la pièce. Elle était encombrée de chaises empilées les unes sur les autres. Il nous fallut les déplacer pour arriver à une deuxième porte. « Cette pièce-ci est vraiment chaude », dit-elle en ouvrant la nouvelle porte et en allumant une ampoule poussiéreuse près du plafond. La pièce faisait à peu près trois mètres sur deux mètres cinquante, elle était basse de plafond – j'avais quelques centimètres de marge au-dessus de ma tête – et parcourue de tuyaux emmitouflés. Pour ce qui était de la chaleur, elle avait raison. C'était à peine croyable – on aurait dit un four.

— Ça doit être des tuyaux de chauffage central, dit-elle. C'est de la folie de conserver des archives là-dedans.

Je jetai un coup d'œil circulaire dans la pièce. Les murs étaient cimentés et leur enduit à la chaux s'écaillait. Partout, des livres ; une table croulant sous leur poids. Des livres énormes, parfois longs de quarante centimètres, larges de trente et d'une épaisseur impressionnante. Tout était recouvert d'une couche de poussière grise telle que je n'en avais jamais vu de ma vie – la poussière des greniers et des caves où personne n'a mis les pieds pendant des générations.

— Vous cherchez quelque chose de précis ? demanda-t-elle.

— Pas vraiment, dis-je, mentant encore. Seulement du pittoresque... des idées.

Elle me regardait depuis la pièce contiguë. Je passai le pouce le long des reliures rouges défraîchies. Mon pouce devint gris. Je soulevai un livre massif et un nuage de poussière remplit la pièce. Je le remis à sa place en toussant. Déjà, je sentais la sueur qui me coulait dans le cou. Je m'essuyai les mains et enlevai ma veste.

Elle parut hésiter, puis finit par dire :

— Je vais déjeuner. Vous voulez que je vous laisse vous débrouiller tout seul pendant ce temps ?

— Si ça ne vous dérange pas.

— Eh bien...

Je savais qu'elle s'en faisait pour les archives.

— ... Je vous demande simplement de faire attention.

— C'est promis, dis-je en souriant du mieux que je pouvais. Et merci de votre aide, mademoiselle Buckley. Vous avez été très gentille.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est rien.

Elle me laissa seul et la surexcitation que j'avais dû lui cacher me submergea d'un coup ; je commençai à respirer par la bouche en me mettant au travail. Il y avait des cartons fermés empilés derrière la table. Je m'accroupis pour en ouvrir un et y trouvai des liasses de factures et de reçus jaunissants, ainsi que de gros livres de comptes. Je le refermai et me redressai, ce qui eut pour effet de tout obscurcir autour de moi. Je titubai et m'accrochai au coin de la table, puis secouai la tête. Une fois ma vue redevenue normale, je sortis mon mouchoir et m'essuyai le visage.

J'allai d'étagère en étagère, essuyant le dos en cuir renforcé des livres. Tout ce que je touchais ou heurtai soulevait un nuage de poussière. Je ne cessais pas de m'éclaircir la gorge et de tousser. Je sentais apparaître les douloureux picotements avant-coureurs d'une migraine. Il me fallait en finir au plus vite, sous peine de ne jamais y arriver.

Je trouvai un livre dont le dos portait l'inscription : 1896 et le sortis de son logement entre deux gros registres, soulevant un nuage de poussière qui me fit monter les larmes aux yeux. C'était un classeur contenant des doubles de correspondance. Je le feuilletai rapidement ; peut-être y trouverai-je quelque chose d'intéressant ?

Un grand nombre de pages étaient blanches, comme si les doubles avaient été tapés à l'encre sympathique. Mon cœur se mit à cogner quand je tombai sur une lettre en date du 6 octobre qui commençait par les mots : *Ma chère mademoiselle McKenna*. Des gouttes de sueur coulèrent dans mes yeux en me piquant. Je les essuyai à la hâte et me passai un doigt sur le front où perlaient des gouttes de transpiration. *C'est avec un grand plaisir que je réponds à votre lettre du 30 septembre. Nous attendons avec impatience votre arrivée et la représentation du Petit Ministre qui doit avoir lieu ici, à l'hôtel.*

La lettre expliquait qu'il (le directeur) regrettait qu'ils n'aient pas pu donner la représentation pendant la saison estivale, quand l'hôtel était comble, mais que *il va sans dire que nous préférons l'avoir maintenant que pas du tout.*

Je secouai brusquement la tête. Je voyais venir le moment où j'allais flancher. Je m'essuyai de nouveau le visage et le cou. Mon mouchoir était devenu une véritable éponge. La sueur me dégoulinait dans le dos et sur l'estomac. Je dus battre en retraite jusque dans la

pièce voisine pendant un moment. Il avait beau y faire chaud, je m'y sentis presque au frais par comparaison. Je m'appuyai au mur en béton en respirant comme un poisson hors de l'eau. Si ce n'est pas là-dedans... C'est tout ce que j'étais capable de penser. Si ce n'est pas là-dedans...

Je retournai dans la pièce aux archives et commençai à essuyer impatiemment les dos des livres avec la paume de la main. Allez, allez, grommelai-je. Je le répétais sans arrêt comme un enfant obstiné qui refuse d'admettre que ce qu'il veut n'est pas disponible. « Allez, allez. » Dieu merci, Marcie Buckley ne choisit pas ce moment-là pour revenir. Si elle l'avait fait, elle se serait sentie obligée de faire venir un médecin, sans aucun doute. Je n'étais plus, comme on dit charitablement, « en pleine possession de mes facultés intellectuelles ». Seul un fil ténu m'empêchait de dérailler complètement : la chose que je cherchais.

Il me fallait me concentrer là-dessus, parce qu'à ce stade, j'en étais venu à fulminer contre l'hôtel, contre tous ses responsables antérieurs qui avaient laissé ces archives en arriver là. Si seulement ils avaient veillé à ce que ces archives soient rangées comme elles auraient dû l'être, j'aurais trouvé ce que je cherchais en quelques secondes. Au lieu de cela, les minutes passaient avec une lenteur exaspérante tandis que je cherchais en vain l'indice dont j'avais besoin pour survivre. Je me sentais comme Jack Lemmon dans cette scène du film *Le jour du vin et des roses* où il commence à tout casser dans la serre parce qu'il n'arrive pas à trouver une bouteille de whisky. Je ne saurai jamais ce qui m'a empêché de tout casser ; sans doute est-ce simplement l'objet de mes recherches. Sinon, j'aurais hurlé, vociféré, jeté livres et dossiers dans toutes les directions et pleuré et trépigné et perdu complètement la tête.

Je ne prenais même plus la peine d'essuyer la sueur. À quoi cela aurait-il servi ? Mon mouchoir était bon à essorer ; mes sous-vêtements me collaient à la peau comme si je m'étais baigné avec. Mon visage était probablement cramoisi. J'avais complètement perdu le sens du temps et de l'espace. Tel un somnambule, je cherchais et cherchais, sachant parfaitement que ma quête était futile, mais si absorbé par la folie de la chose que je ne pouvais plus m'arrêter.

Je faillis passer à côté. Ma vue commençait à me jouer des tours. Je mettais sans arrêt des livres de côté. Je mis le bon de côté aussi. Puis quelque chose – Dieu sait quoi – perça la brume de mon cerveau, et avec un haut-le-corps je me retournai vers le livre et le ramassai. Je l'ouvris brutalement et tournai les pages d'une main tremblante jusqu'à celle qui portait, imprimés en gros caractères, les mots : JEUDI 19 NOVEMBRE 1896 / HÔTEL DEL CORONADO / DIRECTEUR : E. S. BABCOCK /

J'étais tellement déshydraté, je suppose, si groggy que je ne réussis qu'après ce qui me sembla être un moment interminable à comprendre que les dates tombent sur des jours différents chaque année et ne coïncident que périodiquement. Je regardai la page avec incrédulité, puis me secouai avec irritation quand finalement je compris.

Mon regard fila vers les colonnes sous les rubriques *Noms, Lieu de résidence, Chambres et Heure*, descendit ces colonnes. L'écriture s'estompa devant moi. Je passai une main tremblante sur mes yeux. *E. C. Penn. Conrad Sherer et son épouse* (curieuse façon de présenter la chose, pensai-je vaguement). *K. B. Alexander. C. T. Laminy*. Le sens du mot DO écrit ici et là dans les colonnes échappait à ma compréhension déjà hagarde. Ce n'est que maintenant que j'en saisis la signification : c'était une contraction de *dito* qu'on employait à la place des petits traits verticaux d'aujourd'hui.

J'arrivai jusqu'au bas de la page sans l'avoir vu. Le son que j'émis ne pouvait être qu'un râle de douleur. Je regardai sans les voir les taches d'encre sur le buvard intercalaire. L'odeur de poussière et de papier jauni remplissait mes narines et mes poumons. D'une main sans force, je tournai la page jusqu'au vendredi 20 novembre 1896.

Et me mis à pleurer. Je n'avais pas pleuré comme ça depuis le jour de mon douzième anniversaire ; non pas de tristesse mais de joie. Tout à coup sans force, je m'assis en tailleur à même le sol, le lourd registre de l'hôtel sur les genoux, le visage inondé de larmes qui se mêlaient à la sueur, mes sanglots étouffés troublant seuls le silence mortuaire de l'étuve qu'était cette pièce.

C'était le troisième nom en partant du haut.

R. C. Collier, Los Angeles. Chambre 350. 9 H 18.

Treize heures vingt-sept. Étendu sur le lit, envahi par un délicieux sentiment d'attente confiante. J'ai pris une douche, me suis débarrassé de la poussière, de la crasse et de la sueur, sans oublier de jeter mes vêtements dans le panier de linge sale. Pas fâché d'avoir pu refermer la pièce aux archives et quitter les lieux avant le retour de Marcie Buckley. J'ai téléphoné à son bureau il y a quelques instants pour la remercier de nouveau.

Il serait tentant – parce que je me sens si bien, si sûr de moi – d'attendre là, sans rien faire, que l'inévitable se produise.

Et pourtant dans un sens, malgré mes certitudes, cela n'a absolument rien d'inévitable. Il faut quand même que je provoque l'événement. Je crois sans aucun doute que ça a été fait, mais après avoir lu le livre de Priestley, je crois aussi qu'il y a, en réalité, des

possibilités multiples non seulement pour l'avenir, mais aussi pour le passé.

Ce n'est pas encore gagné.

Par conséquent, mon rôle ne s'arrête pas là. Bien que je croie, sans l'ombre d'un doute, que demain soir je la regarderai jouer dans *Le Petit Ministre*, je crois aussi qu'il me faut fournir un effort pour que la chose se fasse.

Ce sera pour tout à l'heure. Pour l'instant, je veux récupérer. J'ai passé un moment horrible tout à l'heure avant de trouver le registre avec mon nom dessus. J'ai besoin de reprendre des forces avant de me lancer.

Je me demande pourquoi j'ai écrit R. C. Collier. Je n'ai jamais écrit mon nom comme ça auparavant.

Je me demandai également si je devais emménager dans la chambre 350 mais décidai de ne rien en faire. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais ça ne me semblait pas une chose à faire. Et puisque j'opérais exclusivement à l'intuition, je décidai de me laisser guider par celle-là.

On est le 19 novembre 1896. Tu es étendu sur ton lit, les yeux fermés, détendu, et on est le 19 novembre 1896. Pas de tension. Pas d'insécurité. Si tu entends un bruit au dehors, ce sera celui de roues à bandage de fer sur du gravier, un bruit de sabots. Rien de plus ; tu n'entendras rien de plus. Tu es en paix ; totalement en paix. On est le 19 novembre 1896. Le 19 novembre 1896. Tu es étendu sur un lit dans l'hôtel del Coronado et on est le 19 novembre 1896. Élise McKenna et sa troupe sont dans l'hôtel en ce moment même. On est en train de monter le décor pour leur représentation du *Petit Ministre* de demain soir. On est jeudi après-midi. Tu es étendu sur ton lit dans ta chambre à l'hôtel del Coronado et on est jeudi après-midi, le 19 novembre 1896. Ton esprit accepte cela sans restrictions. Tu n'en doutes pas une seconde. On est le 19 novembre 1896, un jeudi, le 19 novembre 1896. Tu t'appelles Richard Collier. Trente-six ans. Allongé sur ton lit d'hôtel, les yeux fermés, par ce jeudi après-midi, le 19 novembre 1896. 1896. Chambre 527. Hôtel del Coronado. Jeudi après-midi, le 19 novembre 1896. Élise McKenna est dans l'hôtel en ce moment même. Sa mère est dans l'hôtel en ce moment même. Son imprésario, William Fawcett Robinson, est dans l'hôtel en ce moment même. *Maintenant*. En ce moment. Ici. Élise McKenna. Toi. Élise McKenna et toi. Tous les deux dans l'hôtel del Coronado par ce jeudi après-midi de novembre, le jeudi 19 novembre 1896.

(Cette autosuggestion hypnotique de la part de mon frère se poursuit pendant l'équivalent de vingt et une pages.)

J'ai vingt-cinq minutes d'enregistrement sur la cassette. Je vais m'allonger, fermer les yeux, et l'écouter.

Quatorze heures quarante-six. Je me sens plus confiant que jamais. C'est une drôle de sensation, une sensation irrationnelle, mais je suis convaincu que cette transition aura lieu. Cette conviction suscite un courant profond de fébrilité sous le calme mental que je ressens également ; la tranquillité que donne une certitude absolue.

Étendu sur le lit pendant ces quarante-cinq minutes, je ne sais pas si je me suis endormi ou suis passé sous hypnose ou quoi. Tout ce que je sais, c'est que je croyais ce que j'entendais. Au bout d'un moment, c'était comme si la voix de quelqu'un d'autre me parlait. Celle d'une personne désincarnée me parlant depuis un endroit en dehors du temps et de l'espace. Je croyais totalement ce que me disait cette voix.

Quelle était la phrase que j'ai lue il y a tant d'années ? Celle qui m'a tellement frappé que j'avais envisagé à un moment de la faire imprimer sur un morceau de bois et de l'accrocher au mur de mon bureau ?

Je me souviens. Ce que l'on croit devient son monde.

J'ai cru tout à l'heure que la voix qui me parlait me disait la vérité, et que j'étais étendu sur ce lit, les yeux fermés, non pas en 1971 mais en 1896.

Je vais répéter l'opération jusqu'à ce que j'y croie si fort que j'y serai ; je pourrai alors me lever, quitter cette chambre et aller trouver Élise.

Quinze heures trente-neuf. Fin d'une deuxième séance. Mêmes résultats. Conviction ; sérénité ; confiance. À un moment donné, j'ai même envisagé d'ouvrir les yeux pour voir si je n'y étais pas déjà.

Une pensée bizarre vient de me venir à l'esprit.

Qu'arrivera-t-il si, en ouvrant les yeux en 1896, je trouve que je ne suis pas seul dans la chambre et que quelqu'un est en train de me dévisager bouche bée ? Que devrai-je faire ? Et si – misère ! – j'apparaissais dans leur lit au moment où un couple de jeunes époux s'apprêtait à accomplir le devoir conjugal – probablement au-dessus ou en dessous ? Grotesque. Et pourtant comment l'éviter ? Il faut que je sois étendu sur le lit. Sans doute pourrai-je m'allonger dessous, pour parer à toute éventualité, mais l'inconfort de la situation compromettrait ma concentration.

C'est un risque à prendre, voilà tout. Je ne vois pas le moyen de

faire autrement. J'espère simplement – en pensant à la lettre de Babcock à Élise – que la morte-saison aidant, cette chambre sera inoccupée.

En tout état de cause, le risque doit être pris. Je ne vais certainement pas renoncer à mon projet à cause de ça.

Une courte pause, et je remets ça.

Seize heures trente-sept. Un problème ; deux, en fait – l'un irrémédiable, l'autre peut-être pas.

Premier problème : le son de ma voix, pendant cette troisième séance, a commencé à perdre son caractère abstrait pour devenir plus identifiable. Pourquoi ? En toute logique, elle devrait devenir au contraire de moins en moins reconnaissable, non ?

Peut-être que non. Peut-être que le problème n° 2 y est pour quelque chose, ledit problème étant ceci : bien que la conviction me soit restée pendant que j'écoutais, elle a commencé à s'estomper parce que j'entendais toujours les mêmes mots répétés – ce qui renforçait l'effet hypnotique mais n'était d'aucune utilité pour la partie de mon cerveau qui persiste à n'obéir qu'aux lois de la logique. Cette partie rationnelle a finalement posé la question ouvertement : est-ce là tout ce que tu sais sur cette journée de novembre 1896 ?

Eurêka ! Je vais descendre acheter un exemplaire du livre de Marcie Buckley au kiosque à tabac, le parcourir rapidement et assimiler les faits qui se rapportent à 1896, puis faire un nouvel enregistrement de quarante-cinq minutes établissant que je me trouve ici le 19 novembre 1896 – décrire le décor avec davantage de précision, si on veut.

Élise approuverait cette démarche.

Plus tard. Un livre intéressant. Ce n'est pas vraiment un livre, à vrai dire ; elle prépare actuellement une version plus documentée.

C'est plutôt un gros guide, fort de soixante-quatre pages avec des croquis, des chapitres sur la construction de l'hôtel, sur son histoire et sur l'histoire de Coronado, des photos du bâtiment tel qu'il est et tel qu'il a été, des photos des célébrités qui y ont séjourné (parmi lesquelles le prince de Galles en personne), ainsi que des notes et des dessins sur les divers aménagements envisagés dans l'avenir.

J'ai rassemblé suffisamment d'éléments pour enrichir mon nouvel enregistrement, que je vais commencer dans quelques minutes.

On est le jeudi 19 novembre 1896. Tu es étendu sur ton lit dans la

chambre 527, les yeux fermés. Le soleil s'est couché et il fait sombre. La nuit tombe en ce jeudi 19 novembre 1896 à l'hôtel del Coronado. Ils sont en train d'allumer les lumières dans l'hôtel en ce moment. L'éclairage peut se faire soit au gaz soit à l'électricité, mais le gaz n'est pas utilisé.

Ils travaillent aujourd'hui même à l'installation d'un chauffage central à la vapeur. La fin des travaux est prévue pour l'année prochaine. En attendant, chaque chambre est chauffée par un feu de cheminée particulier. Cette chambre, la Chambre 527, est chauffée par un feu de cheminée. En ce moment même, dans la pénombre de ce jeudi 19 novembre 1896, il y a un feu dans la cheminée à quelques pas de toi ; il crépite doucement, envoyant des vagues de chaleur dans la pièce, l'illuminant de sa lumière chatoyante.

Dans leur chambre, les autres hôtes s'habillent et se préparent à l'heure actuelle pour le dîner dans la salle royale. Élise McKenna est dans l'hôtel en ce moment même ; peut-être au théâtre en train de mettre la dernière main aux préparatifs de sa pièce *Le Petit Ministre* qui doit être jouée demain soir, peut-être en train de se changer dans sa chambre. Sa mère est dans l'hôtel. Ainsi que son imprésario, William Fawcett Robinson. Ainsi que sa troupe. Leurs chambres respectives sont chauffées par des feux de cheminée, tout comme cette chambre-ci, la chambre 527, par cette fin d'après-midi du jeudi 19 novembre 1896. Il y a aussi un coffre-fort mural dans la chambre.

Tu es tranquillement étendu sur ton lit, les yeux fermés, dans cette chambre en 1896, le 19 novembre 1896, un jeudi, le jeudi 19 novembre 1896. Bientôt tu te lèveras, tu quitteras cette chambre et tu iras trouver Élise McKenna. Elle est dans cet hôtel en ce moment. En ce moment même. Parce qu'on est le 19 novembre 1896. Le 19 novembre 1896.

(Et ainsi de suite pendant encore vingt pages.)

Dix-huit heures quarante-sept. Je me suis fait monter un repas. De la soupe, un sandwich. Une erreur. J'étais tellement pénétré par la certitude de 1896 – malgré l'apparence 1971 de la chambre – que l'entrée du serveur m'a fait l'effet d'une intrusion anachronique.

N'en parlons plus. Un recul, mais pas irrattrapable. Je vais acheter des biscuits, du fromage *et cetera* au kiosque à tabac et dorénavant je mangerai dans ma chambre. Juste de quoi ne pas mourir de faim le temps de mener à bien mon entreprise.

Encore un problème. Le même, en fait.

Le son de ma voix.

Ça devient de plus en plus difficile d'y échapper. J'ai beau larguer

mentalement les amarres, je sais au plus profond de moi-même, en un noyau inattaquable de mon être rationnel, que c'est ma propre voix qui me parle. Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre, mais c'est préoccupant.

Enfin, je m'attaquerai à ce problème s'il devient par trop envahissant. Peut-être ne le deviendra-t-il pas ?

Je pense de plus en plus au fait que c'est moi, en remontant le temps, qui serais à l'origine de la tragédie qui marque ce visage ; j'ai sa photo devant moi sur le bureau.

Ai-je le droit de lui faire ça ?

Je sais que le mal est déjà fait. Et pourtant, là encore, et de plus en plus, je sens la présence d'un facteur variable dans le passé aussi bien que dans l'avenir. Je ne sais pas pourquoi je sens ça, mais c'est comme ça. Le sentiment que j'aurais la possibilité de ne pas retourner en arrière si tel était mon désir. Ce sentiment est très intense.

Mais pourquoi ne retournerais-je pas en arrière au point où j'en suis ? Même si je savais (et ce n'est pas le cas) que je ne passerais pas plus de quelques *moments* avec elle. Après tout ça, ne pas retourner en arrière ? C'est impensable.

Et par-delà ce problème, d'autres pensées me viennent. À propos de possibilités qui peuvent rendre la situation encore plus compliquée qu'elle ne l'est déjà.

Que dit Priestley ? Il faut que j'en aie le cœur net.

Voici ce qu'il dit, dans le chapitre final intitulé « L'individu face au temps ».

Il évoque le rêve d'une femme en Russie, celui de la comtesse Toutschkov en 1812. Elle rêva, à trois reprises lors d'une même nuit, que son mari, un général dans l'armée de terre, allait mourir au cours d'une bataille dans un endroit appelé Borodino. Quand elle se réveilla et en parla à son mari, ils n'arrivèrent même pas à trouver un endroit répondant à ce nom sur la carte.

Trois mois plus tard, son mari mourait à la bataille de Borodino.

Priestley fait état d'un autre rêve : celui d'une femme américaine du ^{xx}e siècle. Cette femme rêva que son bébé se noyait dans un ruisseau. Plusieurs mois plus tard, elle se trouva dans un lieu identique en tous points à celui dont elle avait rêvé, et son bébé était habillé comme dans le rêve et sur le point d'accomplir les gestes qui s'étaient terminés dans le rêve par sa noyade.

La femme, établissant le parallèle, évita la tragédie prévue en sauvant la vie de son enfant.

Ce que suggère Priestley, c'est que l'échelle de l'événement détermine à quel point il est susceptible d'être modifié. Une telle masse de facteurs concourait à l'apparition de la bataille de Borodino qu'un tel événement ne pouvait en aucun cas être modifié.

En revanche, la noyade virtuelle d'un bébé (à moins, sans doute, que ce bébé ne fût un futur César ou un futur Hitler) constituait un événement à une échelle tellement plus petite qu'il avait pu être sujet à une intervention.

Cela étant vrai des événements à venir, je pense que la règle doit également s'appliquer aux événements passés. J'étais ici en 1896 et j'ai provoqué un changement dans la vie d'Élise McKenna. Mais ce changement n'avait pas l'importance historique de la bataille de Borodino. C'était, comme la mort imminente d'un enfant, un événement de plus petit calibre.

Pourquoi, dès lors, ne pourrais-je pas revenir en arrière, comme avant, mais au lieu de lui faire du mal, ne lui apporter que de la joie ? Le mal que je lui ai fait, je ne l'ai certainement pas fait simplement en la rencontrant ou par une quelconque action de ma part, mais plutôt en me laissant reprendre par le même phénomène temporel qui m'avait permis de venir jusqu'à elle. Je sais que ça a l'air dingue, mais j'y crois.

Je crois également que, le moment venu, je saurai modifier ce phénomène particulier.

Une autre solution me vient à l'esprit !

Je vais laisser de côté le nouvel enregistrement. Puisque le son de ma voix me gêne, je vais l'éliminer. Je vais conditionner mon subconscient par écrit – en écrivant vingt-cinq, cinquante, cent fois chaque phrase. Ce faisant, j'écouterai la *Neuvième Symphonie* de Mahler sur mon casque stéréo – elle sera ma flamme de bougie, mon pendule tandis que je dirai par écrit à mon subconscient qu'aujourd'hui on est le 19 novembre 1896.

Rectificatif. Je n'écouterai que le dernier mouvement de la symphonie.

Le mouvement dans lequel, comme l'écrit Bruno Walter, « Mahler dit sereinement adieu au monde ».

Je m'en servirai moi aussi, pour dire adieu à ce monde-ci, celui de 1971.

Moi, Richard Collier, suis dans l'hôtel del Coronado en ce jeudi 19 novembre 1896.

Moi, Richard Collier, suis dans l'hôtel del Coronado en ce jeudi 19 novembre 1896.

Moi, Richard Collier, suis dans l'hôtel del Coronado en ce jeudi 19 novembre 1896.

(Écrit cinquante fois par Richard.)

Aujourd'hui, nous sommes le jeudi 19 novembre 1896.

Aujourd'hui, nous sommes le jeudi 19 novembre 1896.

(Écrit cent fois.)

Élise McKenna est dans l'hôtel en ce moment.

(Cent fois.)

Chaque moment qui passe me rapproche d'Élise.

(Cent fois.)

Nous sommes le 19 novembre 1896.

(Soixante et une fois.)

Vingt et une heures quarante-sept. C'est arrivé.

Je ne me souviens pas exactement quand. J'étais en train d'écrire *Nous sommes le 19 novembre 1896*. Mon poignet et mon bras commençaient à me faire mal. J'avais l'impression d'être dans un brouillard. Je veux dire littéralement. Une brume parut se former autour de moi. J'entendais l'adagio dans ma tête. Je le faisais passer pour la *énième* fois. Je pouvais voir le crayon courir sur le papier. Il semblait écrire tout seul. Le rapport entre lui et moi avait disparu. Je le regardai bouger, comme hypnotisé.

Et puis d'un seul coup c'est arrivé. Une *étincelle*. Je ne vois pas d'autre mot. J'avais les yeux ouverts mais je dormais. Non, je ne dormais pas ; j'étais ailleurs. La musique s'arrêta et, l'espace d'un instant – mais un instant parfaitement distinct, ne laissant aucune place au doute –, j'y étais. En 1896.

C'est venu et disparu si vite que ça n'a pas dû durer plus d'une fraction de seconde.

Je sais que ça a l'air fou et pas du tout convaincant. Même moi j'ai cette impression en m'entendant décrire le phénomène. Et pourtant c'est arrivé. Chaque fibre de mon être savait que j'étais assis là – à cet endroit précis – non pas en 1971 mais en 1896.

Mon Dieu, le simple son de ma voix lorsque je m'entends prononcer le mot 1971 me hérisse. Ça me donne l'impression d'être revenu dans une cage. J'ai déjà été libéré une fois. Pendant cet instant

miraculeux, la porte s'est ouverte et je suis sorti libre.

Je crois que c'est à cause des écouteurs que l'instant n'a pas duré plus longtemps que ça. J'ai beau aimer cette musique, la pensée que ces écouteurs ont pu me retenir prisonnier me consterne.

Maintenant que je sais que ça marche et qu'il me suffira de répéter l'opération pour réussir, une considération pratique de la plus haute importance me vient à l'esprit.

Mes vêtements.

Étrange, mais alors vraiment étrange, que pendant tout ce temps, je n'aie pas pensé une seule fois que me trouver en 1896 avec les habits que j'ai sur le dos serait catastrophique au point de compromettre toute l'entreprise.

Manifestement, il me faudra dénicher une tenue adaptée à l'époque.

Mais où la trouver ? Demain, c'est vendredi. Je ne sais pas pourquoi je suis tellement persuadé que ça arrivera demain. Mais j'en suis persuadé, et je n'ai aucune intention de me faire violence.

Ce qui ne laisse qu'une seule possibilité en ce qui concerne les habits.

Je consulte les pages jaunes de l'annuaire. Location de costumes. De toute évidence, il est trop tard pour m'en faire faire un par un tailleur. Dommage que je n'aie pas prévu la chose. Mais comment aurais-je pu ? Ce n'est que cet après-midi que j'ai ne serait-ce qu'accepté la possibilité de la rejoindre. Hier soir et ce matin encore, je parlais de chimère. Une chimère ! Dieu, c'est incroyable.

En voilà un. Les Costumes de San Diego, sur la Septième Avenue. J'irai demain matin au saut du lit.

Inutile de continuer ce soir. Cela pourrait même être dangereux. Si je passais la barrière par mégarde, habillé de ce stupide survêtement ? J'aurais l'air fin en 1896 avec ces nippes sur le dos.

Demain. Ce sera le grand jour. J'en suis tellement convaincu que je parierais...

Inutile de parier. Il n'y a pas d'alternative.

Demain, je serai près d'elle.

Le 19 novembre 1971

Cinq heures deux du matin. Je me lève. Suis très tenté de ne pas bouger. Je dois bouger, pourtant ; je dois me lever et... briller ? J'aurais du mal. Je dois me lever, en tout cas. Même au risque de tomber. M'habiller... descendre faire un tour sur la place, respirer l'air du large. Faire lâcher prise à cette satanée migraine à force de marcher.

Parce que aujourd'hui, c'est le grand jour.

T'auras pas le dessus, crâne. *Aujourd'hui, c'est le grand jour.*

Huit heures quarante-trois. Je roule vers San Diego. Pour la dernière fois. Je dis ça à chaque fois. Mais cette fois-ci, c'est vrai. Je n'aurai plus besoin de revenir.

Mon mal de tête n'est pas vraiment parti, mais il ne me fait pas souffrir au point de m'empêcher de conduire.

Curieux comme je me sens détaché de tout ce qui m'entoure. Est-il possible qu'une partie de moi-même soit déjà en 1896, à attendre que le reste de ma personne fasse son apparition ? Comme l'autre jour, quand une partie de moi-même était restée à l'hôtel pendant que le reste se rendait à San Diego ?

Bien sûr que c'est possible. Qui suis-je pour réfuter quoi que ce soit au point où j'en suis ?

Neuf heures vingt-sept. Ça marche comme sur des roulettes. Il n'y avait pas un grand choix, mais un des habits de l'entreprise de location de costumes semblait avoir été fait à mes mesures. Il est sur le siège à côté de moi en ce moment, enveloppé dans du papier de soie à l'intérieur de sa boîte. J'espère qu'il plaira à Élise.

Il est noir. La veste est en fait une redingote. Incroyablement longue, elle descend jusqu'aux genoux. Le type a essayé de m'attirer avec ce qu'il appelait une jaquette, mais la coupe – court par devant avec des basques en queue-de-pie – me paraissait en limiter un peu l'usage.

Le pantalon est assez étroit, avec des coutures latérales tressées. J'ai également une chemise blanche à haut col, un gilet beige droit à

revers et une cravate octogonale qu'on accroche derrière la nuque par une sorte de ruban. Je vais vraiment avoir l'air d'un dandy. J'espère que tout ça est bien dans le style de l'époque. Dans la glace, ça avait belle allure. Depuis la cravate jusqu'aux bottillons, noirs eux aussi.

Ça m'a fait une curieuse impression de parler au gars de l'entreprise de location. Curieuse parce que je ne me sentais que partiellement présent. Il m'a demandé quel usage je voulais faire du costume. Je lui ai dit que j'allais à une soirée 1890 demain soir – ce qui n'était pas totalement faux, maintenant que j'y pense. Je lui ai dit que je voulais avoir l'air aussi authentique que possible.

Pendant combien de temps voulais-je le louer ? J'étais tenté de répondre : pendant soixante-quinze ans. Pendant la durée du week-end, lui ai-je dit.

J'étais sur le point de quitter San Diego quand l'idée me vint que retourner en 1896 bien habillé ne suffirait pas à me payer ne serait-ce qu'un café. Il est incroyable que j'aie négligé quelque chose d'aussi élémentaire qu'assez d'argent liquide pour me permettre de tenir jusqu'à ce que je trouve du travail. Je me demande où j'avais la tête. Je ne pensais tout de même pas demander de l'argent à Élise ! Une telle idée me fait frémir. Bonjour, je vous aime, vous ne pourriez pas me prêter vingt dollars ? Seigneur Dieu !

Et, là encore, j'ai eu de la chance. Le premier magasin de timbres et de pièces anciennes avait un billet de vingt dollars or en bon état. Il me coûta soixante dollars, mais je m'estimai très heureux de le trouver. Le vendeur connaissait l'existence d'un billet de vingt dollars or qui n'avait jamais été mis en circulation et je fus tenté de l'acheter jusqu'à ce qu'il me prévienne qu'il me coûterait dans les six cents dollars.

C'est un joli billet avec, au recto, un portrait du président Garfield, un sceau rouge vif et les mots *Vingt Dollars/en pièce or/payables au porteur sur demande*. Au verso, il y a une gravure orange d'un aigle portant des faisceaux dans ses serres.

Pour plus de sûreté, j'achetai également un billet de dix dollars argent en assez bon état (prix : quarante-cinq dollars) avec un portrait de Thomas A. Hendricks, dont j'avoue qu'il est pour moi un illustre inconnu. Les deux billets sont nettement plus grands que les billets de banque d'aujourd'hui et auront évidemment pour moi beaucoup plus de valeur. Je ne devrais donc pas être pris au dépourvu, côté liquidités.

Côté liquidités. Pouah. Ça manque d'élégance victorienne, comme expression.

J'aurais sans doute dû passer plus de temps à chercher de l'argent

d'époque – d'autant que ce que je laisserai derrière moi ne me sera d'aucun secours –, mais j'avais hâte de rentrer à l'hôtel pour être à pied d'œuvre. Le temps presse.

J'ai eu une bonne idée sur le chemin du retour. Inutile de porter le casque stéréo. Je vais écouter l'électrophone, assis sur mon lit dans mes habits 1890, en me mettant en condition par l'écriture en attendant que le voyage commence.

Dix heures deux du matin. Prêt à partir.

Je suis tellement pressé de me mettre en route que j'ai garé la voiture derrière l'hôtel pour gagner du temps. Je viens de prendre une douche, de me raser et de me coiffer. J'espère que mes cheveux seront de la bonne longueur ; de toute façon, je n'y pourrai rien si ce n'est pas le cas.

J'ai démarqué la redingote, le gilet, la chemise et la cravate. Pour deux raisons. D'une part, je ne veux pas que quelqu'un voie les étiquettes en 1896 ; ce serait impossible à expliquer. D'autre part, et c'est plus important, je ne veux pas les voir moi-même. Une fois rendu, j'ai l'intention de chasser de mon esprit toutes les pensées se rapportant à 1971. J'ai gratté l'inscription imprimée à l'intérieur des bottillons. Un tout petit détail comme celui-là suffirait à tout mettre en l'air. Ni chaussettes ni sous-vêtements : ils sont trop modernes d'apparence.

Je suis paré. Plus rien d'actuel ne m'encombre – plus rien de tangible, s'entend. Je vais écrire mon conditionnement à côté de moi sur le lit et non pas sur mes genoux comme avant. Je suis sûr que je lâcherai le crayon quand ça arrivera. Pas d'écouteurs pour m'encombrer. Je suis paré pour un changement instantané.

Sauf qu'il y a mon cerveau, évidemment. Il faudra que je règle ce problème une fois rendu.

Bien sûr ! Je vais continuer à écrire mes instructions une fois arrivé ! Ça consolidera ma présence en 1896. Ça m'éloignera mentalement de 1971 jusqu'à ce que – je le prévois avec précision – j'oublie d'où je suis venu et je devienne, corps et âme, un habitant de 1896. Je me débarrasserai de mes vêtements et...

Vingt Dieux ! Pour un peu, je gardais ma montre !

Ça m'a secoué.

Mieux vaudrait que j'attende quelques instants, le temps que la marque du bracelet disparaisse. Je mets ma montre dans le tiroir de ma table de chevet pour éviter de la voir. Je viens de mettre le

téléphone sous le lit, la lampe de chevet dans l'armoire, et j'ai ôté le couvre-lit pour n'avoir plus que le blanc du drap dans mon champ visuel.

Par souci de continuité, je vais continuer à me conditionner pour le 19 novembre. C'est d'autant plus tentant maintenant que nous sommes vraiment le 19 novembre aujourd'hui.

Voyons voir. Rien oublié ? Vraiment rien ?

Je ne crois pas.

Je vais mettre la musique.

Dernier coup d'œil circulaire. Je quitte tout ça.

Aujourd'hui.

Onze heures quatorze du matin. Encore !

La même chose – mais plus longtemps cette fois. Plus qu'une étincelle ; mieux que l'instant entre deux clignements d'yeux. Cette fois, ça a duré. Quelques secondes probablement – cinq ou six tout au plus – mais dans les conditions actuelles, c'est aussi important que si ç'avait duré des siècles.

Le processus est engagé.

C'est arrivé alors que je passais l'adagio pour la troisième fois. J'étais en train d'écrire : *Je suis dans cette chambre le 19 novembre 1896* pour la trente-septième fois quand le changement a eu lieu. Le mot *novembre* s'arrête à la quatrième lettre ; un trait de crayon descend depuis le *e*, puis disparaît.

Je peux donc estimer l'heure à laquelle c'est arrivé. Le mouvement de la symphonie était presque fini quand je suis sorti de mon absorption. Par conséquent, ça a dû se produire approximativement une heure après le début, car l'adagio dure vingt et une minutes.

Ça s'est fait nettement plus vite que la première absorption.

J'appelle ça une *absorption* parce qu'à mon avis c'est le mot qui décrit le mieux le phénomène. C'est comme si, d'un seul coup, j'étais attiré en dedans. Ça commence par une sensation de rupture avec l'environnement, par un sentiment de dépaysement de plus en plus grand. J'entends la musique, mais elle a perdu tout son sens. Je regarde le crayon courir sur le papier, mais ce n'est pas ma main qui le guide. Les mots s'écrivent tout seuls. Une brume m'enveloppe, et mon champ visuel se réduit bientôt à la pointe du crayon. La musique devient assourdie, déformée, comme si j'étais en train de devenir sourd. Puis elle s'arrête complètement. Non, ce n'est pas ça. La

musique continue mais c'est moi qui, brutalement, ne suis plus en sa présence. Je sais que la musique continue. C'est seulement que je suis ailleurs et qu'elle n'atteint pas mes oreilles.

Cet ailleurs étant 1896.

Cette fois j'ai senti que mon corps y était aussi. J'ai senti le matelas – ou *un* matelas – sous moi. J'ai senti les vêtements et j'ai été conscient que je respirais. Ce qui veut dire que la première fois je n'ai fait le voyage que mentalement, que j'ai simplement eu conscience d'y être l'espace d'un instant, alors que cette fois j'y étais en chair et en os. J'étais physiquement étendu dans cette chambre en 1896. Pendant cinq ou six secondes, j'y étais complètement, corps et âme.

La sensation a également été différente lors du retour. La première fois, ç'avait été rapide, presque brutal. On aurait dit que j'avais été tiré d'un coup en arrière ; désagréable, comme impression.

Cette fois on aurait plutôt dit un... glissement ? Pas exactement. Mais quelque chose d'approchant. Une sensation physique proche de celle qu'on doit éprouver en tombant doucement en arrière à travers un voile. Laissons tomber, je n'arrive pas à exprimer la chose avec des mots. Je sais seulement que c'est arrivé. L'essentiel, c'est que la zone de conjonction, si je puis dire – l'entrée, la brèche, le voile –, est quelque chose de très proche et de très mince.

Et de très disponible. Je sens qu'elle m'entoure en ce moment même, alors que je suis assis ici, ostensiblement en 1971, à essayer de la décrire. Faute de mieux, je l'appellerai le Deuxième Temps.

Il est à portée de notre main en permanence. Non, ça aussi, c'est faux. En fait, il ne nous quitte pas. Nous n'avons pas conscience de sa présence, voilà tout. Mais en s'appliquant, on arrive à en prendre conscience et à l'atteindre.

Je vais faire un nouvel essai.

Je me sens si proche du but maintenant. Je me demande si je devrais me passer du papier et du crayon. Ces phrases, écrites des centaines de fois, sont gravées dans mon esprit. Pourquoi ne pas m'allonger en me les répétant mentalement et en écoutant la musique ?

Oui, après tout, pourquoi pas ?

Treize heures quarante-trois. Je dois dicter ça rapidement avant d'oublier les détails.

Le disque était arrêté quand je suis sorti de mon absorption, et je ne sais donc pas quand ça s'est passé.

Mais c'était fantastique.

Ça a dû durer plus d'une minute. Ça m'a semblé beaucoup plus

long mais je ne veux pas surestimer la durée de la chose.

Mais ça a duré assez longtemps pour que j'aie le temps de voir un tableau sur le mur qui ne se trouve pas dans cette chambre tandis que je dicte ces mots.

Quand c'est arrivé, c'est la certitude qui a fait son apparition la première. Ça semble être une constante du phénomène. J'avais les yeux fermés, mais j'étais éveillé et je savais que j'étais en 1896. Peut-être que je le « sentais » autour de moi ; je ne sais pas. Mais cela ne faisait aucun doute dans mon esprit. Et il y a eu, de plus, une preuve tangible devant moi quand j'ai ouvert les yeux.

Étendu sur le lit, j'ai entendu un drôle de crépitement. Je n'ai pas ouvert les yeux de peur de perdre l'absorption. Je suis resté couché sur le matelas, sans bouger, le sentant sous moi, sentant mes vêtements, sentant l'air entrer et sortir de mes poumons, sentant la chaleur de la pièce et entendant ce curieux crépitement. J'ai même levé la main à un moment donné pour me gratter le nez, parce que ça me démangeait. Ça n'est pas grand-chose, apparemment, mais réfléchissez un peu aux implications de la chose.

C'était mon premier acte physique en 1896.

J'étais là-bas, mon corps reposait sur ce lit en 1896. J'y étais tellement solidement enraciné que j'avais pu lever la main pour me gratter le nez sans pour autant perdre le contact. Quelque dérisoire qu'ait pu être l'action, le moment lui-même était prodigieux.

L'heure de l'horloge n'avait pas encore repris ses droits dans mon système, malheureusement. Cela aussi fait partie du processus, dirait-on. Pour atteindre le Deuxième Temps, il me faut quitter le Premier Temps complètement. Mais une fois en 1896, je dois remettre mon système à l'heure du Premier Temps pour pouvoir y fonctionner et y rester. Ce qui pourrait expliquer pourquoi j'étais revenu si brutalement la première fois ; parce que mon esprit était si profondément immergé dans le Deuxième Temps que je n'avais pas d'ancre pour me retenir en 1896. Le mot ancre est par trop malhabile. Disons de fibres de connexion, ces fibres de connexion étant, du moins initialement, le Premier Temps.

Mais cette fois, j'ai bel et bien pris suffisamment conscience du Premier Temps pour examiner ce qui m'entourait. Car ce crépitement qui me laissait aussi perplexe que les théories les plus avancées d'Einstein, j'ai fini par comprendre d'où il venait.

C'était le feu de cheminée.

J'étais allongé dans la chambre en 1896 et j'écoutais le crépitement du feu dans la cheminée.

Mon cœur bat à se rompre tandis que je dis ces mots.

Je me demande vraiment en combien de temps tout ça s'est passé. Une bonne partie de mon être conscient est, je crois, restée dans le Deuxième Temps ; si ce n'était pas le cas, je serais encore en 1896. J'en conclus que mon interprétation du temps d'horloge en 1896 devait être erronée. Je n'ai pas dû y rester le dixième du temps que je m'imagine y avoir passé.

Toujours est-il qu'au bout d'un moment j'ai ouvert les yeux. Je m'étais gratté le nez, c'est vrai, mais ça n'avait pas été un geste délibéré ; je crois qu'il devait sa réussite précisément au fait qu'il était involontaire. Faire un geste conscient, toutefois, un geste volontaire, me semblait plus périlleux en ceci qu'il défiait en quelque sorte la situation dans laquelle je me trouvais.

Donc je ne fis rien ; je restai là dans une immobilité totale, à regarder le plafond et à essayer de distinguer d'autres sons que le crépitement du feu, mais en vain. Deux explications possibles à cela : Ou bien le crépitement du feu noyait tous les autres bruits, ou bien je n'étais pas suffisamment là pour les entendre.

J'ai le sentiment que j'étais, en fait, dans une *poche* de 1896. Peut-être est-ce comme cela que ça marche ? Je ne peux certes pas le prouver, et ne le pourrai sans doute jamais. Mais à l'heure actuelle, cela semble bien décrire le phénomène : à savoir que pour voyager dans le temps, on commence par son noyau – son esprit, bien sûr – et on étend la sensation vers l'extérieur, d'abord en affectant le corps, puis en prenant contact avec l'environnement immédiat. Le sentiment qu'on a de crever un voile pourrait bien être le moment où on a étendu la certitude au-delà des limites du corps.

En somme, si ma théorie est fondée, j'étais étendu sur le lit en 1896 et j'entendais le feu qui brûlait en 1896 – mais, au-delà de cette limite, 1971 avait toujours cours.

Ça paraît inepte. Et pourtant, pourquoi cette conviction est-elle si forte ? Pourquoi, par exemple, n'ai-je pas entendu le bruit du ressac en 1896 ? J'aurais dû l'entendre beaucoup plus nettement que maintenant parce qu'à l'époque la mer s'avavançait beaucoup plus près de l'hôtel. Et pourtant, je ne l'ai pas entendu. Je n'ai pas entendu les bruits de 1971 non plus, parce que j'étais enveloppé dans mon cocon de 1896. Au-delà de ce cocon, je n'entendais rien. Ce qui semblerait indiquer que ma théorie n'est pas totalement fausse.

Peu importe. Je m'éloigne de l'essentiel.

Une fois de plus, je ne sais pas combien de temps je suis resté là à regarder le plafond. Je savais seulement que j'étais en 1896, que le lit qui me supportait était en 1896, ainsi peut-être que la chambre tout

entière. Le feu continuait à crépiter et je voyais le plafond, et il n'était pas de la même couleur que maintenant.

J'osai finalement faire un mouvement. Ça n'a rien de sensationnel en soi, je l'admets, mais pour moi c'était sensationnel en raison de ses implications. Parce que ce geste était volontaire ; calculé.

Je tournai la tête sur l'oreiller. (J'ai oublié de parler de l'oreiller, mais il était là aussi, en 1896, sans l'ombre d'un doute.) J'ajouterai que je le fis avec une lenteur infinie ; avec une infinie appréhension. J'avais peur de laisser échapper ce moment et de me retrouver en 1971. La confiance que j'avais dans la possibilité d'atteindre 1896 n'avait rien d'évident à cet instant. Je savais très bien que j'étais là, mais je n'étais pas sûr de pouvoir y rester.

Il est étrange de penser, maintenant, que pendant tout ce temps je n'évoquai pas une seule fois Élise ni le fait qu'elle se trouvait dans le même endroit que moi. Peut-être parce qu'elle n'y était pas vraiment ? Si ma théorie est bonne, elle n'était pas là pour la simple raison que j'existais dans un fragment seulement de 1896, et pas dans sa totalité.

Bon, revenons-en à l'essentiel, une fois de plus. Je tournai la tête très lentement sur l'oreiller.

Et vis un tableau accroché au mur.

Laissez-moi le décrire. Il y avait deux personnages centraux ; une mère et son fils, d'après ce que je pus comprendre. La femme portait une robe grise et un tablier blanc. Elle n'avait pas l'air jeune. Ses cheveux étaient tirés en arrière. Elle se tenait tout près de son fils. Elle avait mis ses mains sur ses épaules. Non. Sa main droite reposait sur l'épaule gauche de son fils. Il m'avait semblé que son autre main était aussi sur son épaule, mais c'était seulement une impression.

Le jeune homme faisait une tête de plus qu'elle. Il portait un manteau et tenait un chapeau dans sa main gauche – ce qui signifiait, selon toute probabilité, qu'il était en train de partir. Ou de revenir. Non, l'impression que dégageait le tableau était sans équivoque ; il s'agissait d'une scène d'adieux. Je me souviens maintenant d'un parapluie noir à la gauche de la mère. Il était appuyé contre quelque chose, mais je ne suis pas arrivé à distinguer quoi ; je ne voyais pas assez nettement cette partie du tableau. Il y avait aussi un chien près du parapluie. Assis par terre. De taille moyenne. Regardant le jeune homme qui partait, du moins je le suppose.

Il y avait d'autres personnages dans le coin opposé du tableau. Un vieillard – homme ou femme – assis à une table. J'ai oublié de dire que la mère et le fils se tenaient près de cette table et qu'il y avait une chaise derrière la mère. L'expression de celle-ci n'avait rien de gai. Le jeune homme était représenté de profil. Il paraissait ne pas regarder sa

mère en face. Peut-être était-il censé dominer à grand-peine son émotion, mais je n'en suis pas sûr non plus.

Je clignais des yeux pour mieux voir lorsque je fus ramené en 1971.

Cette fois ce fut encore moins net et rapide. Comme je clignais des yeux, le tableau s'estompa et je sentis comme un effet de succion sur tout mon corps, comme si j'étais aspiré. Je savais que je revenais en 1971. Je me souviens avoir eu le temps de le regretter. On ne peut donc pas dire que ça s'est fait en une fraction de seconde.

Ensuite j'ai dû dormir, ou m'évanouir, ou... qui sait ? Tout ce que je sais, c'est que quand j'ai rouvert les yeux, j'étais revenu.

Je me demande ce qui m'a ramené. Pourquoi suis-je revenu, alors que j'étais si solidement ancré là-bas ? Est-ce une question de répétition ? Il me faut l'accepter comme hypothèse de travail. Tout comme j'ai dû répéter – verbalement, par écrit et en pensée – mes autosuggestions, il va de toute évidence falloir consolider ma position en 1896 par des tentatives répétées jusqu'à ce qu'elle soit inébranlable. C'est irritant, maintenant que j'ai vu de près comment c'était de l'autre côté. Enfin, je devrai me faire une raison. Le processus doit être respecté. Je ferai tout ce qu'il faut pour rendre la chose permanente.

Je dois y retourner tout de suite, en tout cas ; ça, j'en suis certain. J'ai l'impression d'avoir réduit au minimum ma relation avec le présent. Je sais que je ne dois pas – à aucun prix – m'éloigner de cet endroit et agrandir de nouveau cette relation.

Il me faut retraverser le voile dès que possible.

Plus tard.

J'y étais encore.

Ça a duré plusieurs minutes.

Les minutes... là-bas... sont-elles les... minutes d'ici ?

Quand je suis revenu... l'adagio n'était pas fini.

L'ai-je remis ? Peux pas me souvenir.

Me sens vraiment... bizarre.

Irréel.

1971... fait la même impression... que 1896.

Irréel.

D'être étendu ici ça me fait...

Le même effet qu'en 1896.
Comme si je... devais me surveiller...

Sous peine de le perdre.

Drôle.

Est-ce que je devrais... tourner la tête... décrire un tableau... sur le mur ?

Pour prouver que je suis là ?

C'est l'effet que ça me fait.

Un sentiment... d'impermanence.

Comme si j'étais... vraiment... un homme de 1896... essayant d'atteindre...

... Quoi ?

Drôle de sensation. N'y résiste pas.

Ça vient.

Seigneur, je sens que ça vient.

Dois m'arrêter... de parler. Fermer les yeux... m'auto-suggé... rer.

Me convaincre que... que... je suis... en...

Me laisse aller.

Lourd.

Je me sens... si lourd.

DEUXIÈME PARTIE

Le 19 novembre 1896

En ouvrant les yeux, je vis les murs et le plafond illuminés par le feu du soleil couchant.

Au début, je ne compris pas ce qui avait changé. Je restai allongé sur le dos sans bouger, la tête et le corps tout engourdis comme si j'avais trop bu. Mais je savais pertinemment que je n'avais rien bu. Cet engourdissement était provoqué par autre chose.

J'écoutai le bruit du ressac pendant de longs moments avant de comprendre.

Il était incomparablement plus fort qu'avant.

J'étais arrivé.

Cette révélation provoqua un picotement au bout de mes doigts et sur mon visage. Je baissai les yeux pour regarder mon corps – le costume noir et les bottillons pointus au pied de mon lit. Puis j'accommodai ma vue à ce qui se trouvait au-delà.

Là où se dressait auparavant le bureau, il y avait à présent une cheminée. Je n'en voyais pas le foyer en raison de ma position couchée, mais je voyais l'encadrement en merisier ciré et entendis, à la faveur d'une brève accalmie du ressac, le crépitemment d'une flambée.

Je me redressai imprudemment sur le coude. Pendant dix ou quinze secondes, la pièce chavira dans le noir et j'eus peur d'avoir perdu le contact.

Puis, progressivement, les lois de la perspective reprirent leurs droits et je regardai le feu. À ma grande surprise, je vis que c'était du charbon qui brûlait dans l'âtre ; je m'étais attendu à voir un feu de bois. Immédiatement, je compris à quel point ce serait imprudent. Un hôtel construit en bois avec des centaines de feux de bois incontrôlables disséminés dans ses chambres ? Ce serait une invitation à la catastrophe.

Je portai mon regard vers les fenêtres et eus un deuxième choc en constatant qu'elles étaient équipées de stores vénitiens. Je les regardai avec une sorte de stupeur et finis par comprendre avec une extrême lenteur d'esprit que, maintenant, ils étaient faits en bois.

Je poursuivis mon inspection. Au lieu des rideaux, il y avait des

voilages d'un blanc translucide attachés de part et d'autre des fenêtres. Le bureau et la chaise avaient disparu. Contre le mur, sous les fenêtres, il y avait une table basse rectangulaire en bois ciré, recouverte d'un napperon en dentelle, sur lequel on avait posé un plat en cuivre.

Je tournai la tête vers la gauche. Il n'y avait qu'un lit dans la chambre, et la cloison de la salle de bains avait disparu. À l'emplacement de la baignoire et du bac à douche, il y avait une commode massive surplombée par une grande glace carrée.

Je me retournai précautionneusement pour regarder l'estampe encadrée sur le mur. Je ne la voyais pas très bien. Laborieusement, je me mis à genoux sur le matelas moelleux.

Elle était telle que je me la rappelais, sauf que maintenant je pouvais distinguer tous les détails. Une vieille femme était assise dans l'ombre près du chien, le parapluie appuyé sur ses genoux. Il y avait également trois autres personnages dans la partie droite du tableau : deux hommes et une jeune fille. Un des hommes avait le dos tourné et tenait un balluchon dans sa main gauche. L'autre se tenait dans l'encadrement d'une porte et observait la mère et son fils. Mon regard descendit jusqu'à la plaque fixée sur le cadre. *L'Adieu au foyer*, par Thomas Hovenden.

En m'agrippant d'une main au dossier en bois du lit, je me hissai doucement sur mes pieds. Quelque précautionneux qu'il fût, mon mouvement fit vaciller la pièce dans un tourbillon noir et je dus me retenir au lit pour éviter de tomber. Finalement, je dus m'affaler sur le lit et rester étendu les yeux fermés, avec l'impression que ma tête s'était déboîtée et roulait librement sur mes épaules. *Faites que je ne perde pas le contact*, pensai-je, mais j'aurais été bien en peine de dire qui j'implorais de la sorte.

Au bout d'un moment, la sensation passa et je rouvris les yeux, pour me trouver en train de regarder les arabesques fleuries de la moquette. Quand j'eus repris un peu mes esprits, je levai la tête et regardai vers la commode. Un des tiroirs du bas était entrouvert, et j'aperçus une chemise à l'intérieur. Je la regardai sans comprendre. Était-elle à moi ?

Une fois de plus, la vérité se fit jour en moi avec ce qui me parut être une incroyable lenteur. La chemise appartenait, bien sûr, à la personne qui occupait cette chambre. J'avais eu la chance d'y parvenir pendant son absence.

Je regardai le lustre qui pendait du plafond. Chacun des quatre globes blancs qui le composaient était fixé au bout d'une tige en métal recourbée. *De l'électricité*, pensai-je. Je savais que ça existait, mais ça

me faisait quand même l'effet d'un anachronisme.

Mon regard descendit jusqu'au placard, qui était au même endroit. Un des battants de la porte était entrouvert et j'aperçus deux complets accrochés à des cintres, ainsi qu'une paire de bottillons et deux chapeaux sur l'étagère supérieure. Je les fixai sans réagir pendant plusieurs minutes jusqu'à ce que, d'un seul coup, l'idée me vienne que le propriétaire de ces objets pouvait faire irruption dans la chambre d'un moment à l'autre. Il fallait que je quitte les lieux.

Et puis soudain, cela me frappa.

J'étais sous le même toit qu'Élise.

Je tentai de me lever trop rapidement, et une fois de plus l'obscurité tourbillonnante faillit m'engloutir. Je refusai de me laisser retomber sur le lit. En m'agrippant au montant comme à une planche de salut, j'aspirai un grand coup plusieurs fois malgré mes tremblements convulsifs, et le vertige finit par se dissiper quelque peu. Je lâchai alors le montant du lit et tentai de me tenir debout sans appui. Je dus immédiatement me raccrocher au bois massif. Mon Dieu, pensai-je, est-ce que c'est comme ça que ça va se passer ? Comment pouvais-je espérer naviguer dans un hôtel alors que je ne pouvais même pas tenir sur mes jambes ?

Je serrai les dents et me forçai à lâcher le montant du lit, résistai à l'envie de le reprendre aussitôt, et réussis à me tenir à grand-peine sur mes jambes avec l'assurance d'un nourrisson sur le point de faire ses premiers pas. Le rapprochement est particulièrement bien adapté à la situation. En tant qu'homme de 1896, j'étais, au sens presque littéral du mot, un nouveau-né – obligé d'apprendre l'usage de mes membres dans ce monde nouveau et peu familier.

Le tremblement finit par passer et, après avoir aspiré un grand coup (d'air de 1896, pensai-je), j'essayai de faire mon premier pas.

Mes jambes se dérobaient sous moi et je fis mon deuxième pas en titubant, comme un homme ivre. Très vite, j'en fis un autre, puis un autre, tout à fait dans le style chancelant du monstre de Frankenstein interprété par Boris Karloff, les mains battant l'air à la recherche d'un appui. Je parvins tout juste à atteindre la commode sans tomber. Je m'affalai sur elle, m'appuyai sur le plateau des deux mains et regardai dans la glace mon image qui ondulait comme si je la voyais à travers de l'eau agitée. Je fermai les yeux.

Plus d'une minute plus tard, je crois, je les rouvris et regardai prudemment mon image. La pâleur de mon visage me fit grimacer. J'avais l'air de m'être levé de mon lit de mort. Était-ce une conséquence physique du voyage dans le temps ?

« Je crois que ton sang est resté là-bas », dis-je à l'étranger livide

qui me regardait. Il parut sursauter en entendant le bruit inattendu de ma voix, puis sourit faiblement. Je vis sa pomme d'Adam bouger tandis qu'il déglutissait. « Mais tu t'en tireras. »

Il hocha la tête en signe d'assentiment.

Je regardai le plateau de la commode et fus surpris de constater que je n'avais fait tomber aucun des objets posés dessus : un plat à barbe à liséré d'or contenant un blaireau humide placé le manche en bas, un rasoir à manche d'ivoire, une brosse à habits ouvragée, et un objet que je ne reconnus pas, une sorte de manche de couteau en argent.

Poussé par la curiosité, je le pris avec ma main droite et l'examinai de plus près. Je ne compris pas pour autant de quoi il s'agissait. Je me redressai et avec la main gauche, tirai sur un ruban qui dépassait le manche. Ce faisant, je dégageai un faisceau d'étroites bandes de tissu liées par un ruban. La bande supérieure était en métal et portait l'inscription : *Je guéris toutes les blessures sauf celles de l'amour*. L'une des faces de ces bandes de tissu était un peu collante, et j'en déduisis au bout d'un moment qu'il s'agissait d'une sorte de produit hémostatique pour les coupures qu'on se faisait en se rasant.

Je remis les bandelettes dans le manche et le reposai. Il me fallait quitter la pièce avant le retour de son occupant. La perspective de devoir tenter d'expliquer ma présence ici me faisait frémir. Il serait particulièrement grotesque de n'avoir réussi à atteindre 1896 que pour me faire arrêter pour effraction. Ou utilisaient-ils une autre expression ?

Je pouvais me tenir debout sans appui à présent, bien qu'avec peine. Je dévisageai de nouveau le spectre à l'air traqué dans la glace. Comment est-ce que j'espérais m'en sortir ? Il m'était déjà difficile de tenir sur mes jambes. L'idée d'arpenter des couloirs interminables à la recherche d'Élise me terrifiait.

Je me surpris à regarder la brosse à vêtements. Elle portait l'inscription : *Point trop n'en faut*. Je la ramassai et fus surpris d'entendre un glouglou caractéristique. Une fois de plus mon cerveau réagit avec une lenteur incroyable. Je finis néanmoins par comprendre que *Point trop n'en faut* ne faisait pas du tout allusion à des coups de brosse sur un habit.

Je fus aussi malhabile qu'un enfant en essayant de dévisser le manche. Ma faiblesse me consternait. Quand finalement il commença à céder, j'étais convaincu que je n'arriverais à rien faire dans ce nouvel environnement.

Je finis par dévisser le manche et portai le goulot ainsi révélé à mon nez. L'odeur puissante du cognac envahit mes narines et remonta

jusqu'à mes orbites, ce qui eut pour effet de me faire tousser. J'écartai le flacon et attendis quelques moments avant d'en avaler une gorgée.

Le filet de feu qui me descendit le long de la gorge me fit hoqueter. Je fus secoué par une quinte de toux et faillis laisser tomber le flacon. À mon horreur, mon corps me faisait maintenant l'effet d'être fait d'un verre lourd et pourtant fragile qui menaçait de se désintégrer chaque fois que je toussais. Appuyé de tout mon poids contre la commode, les yeux fermés, les traits déformés par l'effort, je luttais pour contrôler mon spasme.

Lorsque finalement j'y arrivai, j'ouvris les yeux et regardai mon image à travers une brume de larmes. Je remis la brosse à sa place après avoir revissé le manche et me frottai les yeux. Mon image devint plus nette. J'avais toujours une mine de déterré, mais un peu de couleur était revenue sur mes joues. Pas étonnant que le cognac soit indiqué en cas de crise cardiaque, pensai-je. Je le sentais qui me réassemblait comme une espèce de colle corrosive tandis que mon regard plongeait dans le tiroir entrouvert. À côté de la chemise, il y avait une boîte ouverte de boutons de chemise nacrés, ainsi qu'une revue intitulée *La Sélection des soirées à cinq cents*.

Je me redressai. Le cognac m'avait considérablement requinqué. Ma tête me semblait nettement moins lourde et mes jambes paraissaient être faites d'os et de muscles plutôt que de guimauve. Le souffle court, je me rendis compte que, finalement, je trouverais peut-être la force de me mettre à sa recherche.

Je vérifiai une dernière fois ma tenue dans la glace. Cravate bien droite, vêtements rajustés. Je levai lentement la main pour aplatir les mèches de cheveux rebroussées par l'oreiller ; vérifiai que l'argent était toujours dans la poche intérieure de ma redingote. J'aspirai enfin un grand coup d'air tiède de la chambre, m'éloignai de la commode et m'approchai de la porte à petits pas prudents. J'avais encore le vertige mais je pouvais au moins contrôler le fonctionnement de mes jambes.

Je refermai la main autour du bouton de porte métallique, le tournai, et tirai vers moi. La porte ne s'ouvrit pas. Fermée à clé, bien sûr, pensai-je en souriant de ma naïveté. Je cherchai plus bas une clé ou un verrou.

Il n'y en avait pas.

Le problème était tellement inattendu que je me trouvai incapable de le résoudre. Une fois de plus, j'étais aussi ébahi et aussi amorphe qu'un enfant qui vient de naître.

Étais-je remonté soixante-quinze ans dans le temps pour être tenu en échec par une simple serrure de porte ?

Je secouais la tête sans même m'en apercevoir, en me répétant

stupidiement la même phrase : *Ce n'est pas possible.*

Et pourtant si. J'en avais la preuve devant moi. L'homme avait quitté la chambre, verrouillé la porte de l'extérieur avec un passe-partout – et en avait fait une prison pour moi.

Je ne sais combien de temps je restai à regarder cette porte bêtement, l'esprit vidé, en attendant qu'une solution me tombe du ciel, incapable que j'étais de comprendre qu'il n'y en avait pas. Je finis par m'éveiller à la dure réalité et ne pus réprimer un gémissement de désespoir. Je tournai les talons et retournai devant la commode, puis me mis en devoir de fouiller tous les tiroirs (tout devenait noir chaque fois que je me baissais) dans l'espoir fou d'y trouver une deuxième clé.

Il n'y en avait pas. Ce qui était pis encore, c'est que je ne trouvais rien qui pût me servir à crocheter la serrure – ni ciseaux, ni lime à ongles, ni canif, rien. Je gémis de nouveau. Ce n'était pas possible !

Je me précipitai à la fenêtre en titubant et regardai au-dehors. Pas d'échelle à incendie. Je gémis de nouveau en regardant l'allée sinueuse en contrebas, les vastes pelouses vertes, les deux courts de tennis asphaltés à l'endroit où s'étendait avant la partie nord du parking, et quelque chose qui m'étonna malgré l'état dans lequel j'étais : la mer à vingt mètres à peine de la partie arrière de l'hôtel.

Je regardai l'étroit ruban de la plage battu par l'écume et qui semblait dégager une sorte de lueur orangée. Je sursautai comme un couple avec deux enfants pénétrait dans mon champ de vision. De les voir déambuler sur la plage fit battre mon cœur plus vite, car c'étaient les premiers résidents de 1896 que je voyais. Quelques instants auparavant, aucun d'entre eux n'avait été vivant, sauf peut-être les enfants, au soir de leur vie. Maintenant ils marchaient sous mes yeux, incarnés. Si j'avais douté auparavant de l'endroit où je me trouvais, le spectacle de cet homme avec son chapeau haut de forme et sa canne, de cette femme en bonnet et en robe longue à crinoline et de ses enfants, aurait dissipé toute incertitude.

Je me retournai en criant presque de dépit. C'était rageant, à la fin ! Il fallait que je trouve Élise ! Je titubai jusqu'à la porte, je tournai le bouton et tirai comme un forcené. L'effort subit me donna le vertige, et je dus m'appuyer contre le bois sombre de la porte, et y poser le front. J'étais manifestement dans un tel état de nerfs que je ne pourrais jamais quitter cette pièce. En désespoir de cause, je commençai à tambouriner sur la porte avec mon poing droit en espérant qu'un garçon d'étage passerait par là et m'ouvrirait.

Aucun garçon d'étage ne se manifesta. Je fus saisi de tremblements convulsifs pendant presque une minute et eus peur de ne plus pouvoir dominer mes nerfs. Le tour que prenaient les

événements était par trop absurde. Si j'attendais le retour de l'homme qui louait cette chambre, il ne manquerait pas de porter plainte auprès de la direction de l'hôtel. Je pourrais m'enfuir en bénéficiant de l'effet de surprise, mais ils me retrouveraient quand je me mettrais à la recherche d'Élise. On m'interrogerait, on m'arrêterait, peut-être même qu'on m'emprisonnerait. *Dieu ! Être jeté en prison après tout ce que j'avais traversé !*

Je me retournai brusquement lorsque l'idée me vint, une idée dictée sans aucun doute par le désespoir, la première pensée constructive que j'avais eue depuis que j'étais arrivé en 1896. En quelques enjambées mal assurées, je fus devant la commode et m'emparai du rasoir à manche d'ivoire. Retournant devant la porte, je sortis la lame et me mis en devoir d'entailler le chambranle près de la gâche. Dieu me garde s'il revient maintenant, pensai-je. Mais je refusai de me laisser impressionner et continuai d'attaquer le cadre avec le tranchant de la lame, copeau par copeau, en tirant périodiquement sur la porte pour voir si elle cédait. Je ne tins aucun compte du voile noir qui obscurcissait ma vue par intermittence. Il me fallait trouver Élise. Rien d'autre ne comptait.

Quelques minutes plus tard, la porte céda dans un grand fracas de bois fendu et je risquai un coup d'œil dans le couloir, le cœur battant la chamade. Personne en vue. Je regardai les copeaux jonchant le tapis. La première réaction du bonhomme serait de croire qu'il avait été victime d'un cambrioleur.

Je me retournai pour jeter le rasoir à travers la pièce ; il rebondit sur le lit et tomba sur le tapis. Pauvre homme, pensai-je avec un soupçon de mauvaise conscience en fermant la porte derrière moi. Voilà un mystère qu'il ne résoudrait jamais ; ni lui ni personne d'autre, d'ailleurs. Quelqu'un était *sorti* de sa chambre par effraction ? Je riais presque du côté « Dickson Carrien » de la chose en me dirigeant vers le bout du couloir. Les clients et le personnel n'auraient pas fini d'en parler.

J'eus une brève prémonition en prenant conscience du fait que, déjà, j'avais marqué 1896 de ma présence en faisant des dégâts matériels et en créant un problème insoluble. Était-ce *permis* ?

Je ne pouvais pas me permettre de m'attarder outre mesure sur ce problème ; n'ayant aucun moyen d'y remédier. Je devais trouver Élise ; et n'avais que faire du reste.

Je n'avais pas tourné à droite en sortant de la chambre. Je ne sais pas pourquoi ; c'était pourtant le chemin le plus court. Peut-être appréhendais-je de rencontrer des gens trop tôt ? Il y aurait un garçon

d'ascenseur ; je supposais qu'il y avait un ascenseur. Même s'il n'y en avait pas, il me faudrait emprunter l'escalier et je ne manquerais pas de tomber sur quelqu'un dans le patio. Pour une raison ou pour une autre, l'idée d'être physiquement proche de quelqu'un me rendait nerveux et je voulais éviter l'inévitable le plus longtemps possible.

Est-ce comme ça que se sentent les fantômes ? me demandai-je. Craignent-ils de rencontrer des gens de peur que ces gens ne voient à travers eux et qu'ils perdent ainsi l'illusion fragile d'être encore en vie ? Même le fait d'avoir vu ce couple sur la plage avec ses enfants m'avait angoissé. C'est une chose d'être dans une chambre et de regarder des meubles et des objets qui portent la marque de leur époque. C'en est une autre d'être confronté à des êtres humains de cette époque. Je me demandais comment je réagirais quand il me faudrait parler à l'un d'eux – le regarder dans les yeux et sentir sa présence physique, tangible.

Comment réagirai-je une fois que je me trouverai en sa présence à elle ?

Les murs de l'étroit couloir défilaient indistinctement. J'avais l'impression d'avancer dans un rêve. Allais-je me perdre une fois de plus comme l'autre jour ? *Quel autre jour ?* La contre-question tomba, battant en brèche la logique. Il n'y avait pas moyen d'y répondre. Dans ma mémoire, ce jour-là appartenait au passé. Et pourtant j'appartenais en cet instant à un passé beaucoup plus lointain encore.

Je chassai la contradiction de mon esprit avant qu'elle ne puisse me désorienter. Je touchai en passant un tuyau à incendie enroulé et fixé au mur, histoire de vérifier son existence et la mienne. Cela était le présent d'où devaient partir tous mes souvenirs et tous mes projets. Je passai devant un tonneau fermé, et regardai les seaux et les haches accrochés au mur. Je me souviens de m'être demandé pourquoi ils étaient là. En me réveillant, j'avais noté la présence de buses d'extincteur au plafond.

Laisse tomber, me dis-je. C'était déjà difficile de se sentir une personne réelle dans un environnement réel ; il me fallait concentrer toute mon attention là-dessus. Quand je passai devant une glace richement décorée sur le mur, c'est avec un authentique sentiment de soulagement que je constatai la solidité de mon image.

Au fur et à mesure que je marchais, mon estomac commençait à me poser des problèmes. J'avais trop chaud et je me sentais congestionné. J'essayai de me souvenir si j'avais mangé récemment, mais cette pensée me troubla et me décontenança, elle aussi. Le jour où j'avais mangé pour la dernière fois n'était pas le jour dans lequel je marchais en ce moment. Mais mon corps le savait-il ? J'avais beau

avoir traversé des années, mon système n'était-il pas resté réglé sur son rythme horaire de départ ? Une fois qu'on avait admis cela, le fait que mon estomac était dérangé, ma tête comme enveloppée dans du coton et mon corps pétrifié n'avait rien de surprenant. J'étais passé de 1971 à 1896 en l'espace de quelques secondes.

Une pensée me frappa soudain avec une telle force que je dus m'arrêter et m'appuyer au mur en haletant. Comment mes poumons peuvent-ils respirer cet air ? me demandai-je, paniqué. Je fermai les yeux et fis un effort pour m'imposer la conscience du présent. J'étais là ! Cette certitude devait balayer toutes les autres. Je me trouvais, corps et âme, le...

Je frémis. Quel jour *était-ce* ? Je m'étais conditionné pour le 19 novembre. Mais c'était un vendredi que j'avais énoncé, puis écrit, puis pensé cette suggestion. Étions-nous vendredi. Ou le jeudi 19 ? Cette incertitude m'effraya. Si c'était vendredi, sa représentation serait donnée dans quelques heures et je ne trouverais peut-être jamais l'occasion de la rencontrer.

Je fus pris d'un tremblement incontrôlable. Je ne m'étais jamais penché sur les détails matériels de notre rencontre. Même si je croyais, comme j'étais obligé de le faire, que notre rencontre était inévitable, comment devais-je m'y prendre, en pratique ? Elle était peut-être en train de répéter, entourée des membres de sa troupe, protégée des curieux par Robinson ou même – qui sait ? – par une escouade de policiers en uniforme ? Elle était peut-être dans sa chambre, chaperonnée, par sa mère ? Elles devaient sans aucun doute partager une chambre, gardée elle aussi, peut-être, par la police ? Ou peut-être mangeait-elle à l'heure actuelle avec sa mère et probablement Robinson ? Rien ne prouvait qu'à chaque pas elle n'était pas sous bonne escorte. Comment m'y prendre pour lui parler, et à plus forte raison pour me faire entendre ?

D'un seul coup, avec une brutalité qui me coupa le souffle, je pris conscience du caractère désespéré de ma chimère. Je m'adossai au mur, les yeux fermés, submergé par le découragement. *Il n'y avait pas moyen*. La difficulté d'atteindre 1896 n'était rien à côté de la difficulté d'atteindre Élise. J'avais franchi la première étape seul, sans personne pour me faire changer d'avis ou pour m'en empêcher si ce n'est moi-même.

Mais il y aurait une foule d'obstacles humains pour m'empêcher d'atteindre la seconde étape.

Je suis sûr que pour moi, ce moment-là fut un moment de crise totale. Pendant plusieurs minutes – je ne sais au juste combien –, je restai adossé au mur, vidé de mes forces, incapable de poursuivre mon

chemin, trop affaibli même pour maudire mon aveuglement devant un obstacle aussi prévisible ; totalement désespéré parce que tout semblait si terriblement inaccessible.

J'y serais peut-être encore – en admettant que ma paralysie cérébrale n'eût pas fini par me renvoyer en 1971 – si je n'avais pas entendu un bruit de pas inattendu. J'ouvris les yeux et tournai vivement la tête pour voir un homme qui se dirigeait vers moi le long du couloir.

Je le regardai approcher avec inquiétude. Il portait un costume qui me rappelait celui qu'avait mon frère dans une de nos photos de famille : en tweed gris, avec une culotte serrée sous les genoux. Lorsque l'homme se fut un peu rapproché, je m'aperçus que sa veste était un peu différente et ressemblait davantage à une chemise ; et qu'il portait des chaussures grises à boutons et tenait un chapeau melon gris perle à la main. Il était impossible de deviner son âge en raison de sa barbe. Charles Dickens, pensai-je dans une sorte de rêve. Je savais que ça ne pouvait pas être lui, mais la ressemblance était tellement frappante...

D'un autre côté, je devais quant à moi lui paraître fantomatique, car son visage exprima une vive inquiétude, qui se mua presque aussitôt en sollicitude. Il hâta le pas et arriva rapidement à ma hauteur.

« Mon pauvre monsieur, seriez-vous souffrant ? » demanda-t-il.

Le son de la première voix que j'entendis depuis que j'étais arrivé en 1896 me traversa comme une décharge électrique et je ne pus réprimer un tremblement convulsif.

« Mon pauvre *Monsieur* », répéta l'inconnu.

Il me saisit le bras.

Je regardai fixement son visage, à quelques centimètres du mien. Ce matin (mon matin à moi), cet homme avait été mort depuis de nombreuses années ; je n'arrivais pas à chasser cette idée lugubre de mon esprit. Maintenant il était jeune et vigoureux. Vu de près, il paraissait même plus jeune que moi. Je sentais la pression de ses doigts puissants autour de mon bras, voyais ses yeux très bleus qui me scrutaient, alertes, et sentais même l'odeur caractéristique du tabac dans son haleine. Il était intensément, âprement vivant.

« Puis-je vous accompagner jusqu'à votre chambre ? »

Je déglutis avec difficulté et fis un gros effort de volonté pour reprendre le contrôle de moi-même. Il me fallait commencer à m'adapter sous peine de tout compromettre ; je ne le savais que trop.

« Non, je vous remercie, répondis-je. »

J'essayai de sourire.

« Je suis juste un peu... »

Je m'arrêtai, à nouveau décontenancé. J'étais sur le point de dire « grippé » quand je me rappelai que le mot n'existait certainement pas en 1896.

« ... sujet au vertige, poursuivis-je d'un ton peu convaincant. Je suis en convalescence.

— Peut-être qu'en vous allongeant quelques instants... » suggéra-t-il.

Sa sollicitude semblait vraiment sincère et je ne pus m'empêcher de penser quelle catastrophe cette première rencontre aurait été si j'étais tombé sur quelqu'un de froid et de désagréable qui n'aurait fait qu'accentuer mon désarroi.

Je réussis à sourire :

« Non, merci. Ça ira. Je vous remercie beaucoup.

— Mais c'est tout naturel, Monsieur. »

Il me lâcha le bras en souriant.

« Vous êtes sûr que je ne puis vous être d'aucune aide ?

— Non, merci bien. Ça ira. »

Je savais que je me répétais, mais c'étaient les seuls mots qui me venaient à l'esprit. Dans ce nouvel environnement, mes paroles semblaient empreintes de la même laborieuse inefficacité que ma démarche.

L'autre hochait la tête.

« Eh bien... »

Son front se plissa de nouveau.

« Vous êtes certain ? demanda-t-il. Vous m'avez l'air bien pâle. »

Je hochai la tête à mon tour.

« Oui, merci. Je... je suis presque arrivé à ma chambre, ajoutai-je sous le coup d'une soudaine inspiration.

— Très bien. »

Il me donna une petite tape affectueuse sur l'épaule :

« Soignez-vous bien. »

Comme il poursuivait son chemin le long du couloir, je me mis en marche dans la direction opposée pour qu'il ne me voie pas encore appuyé contre mon mur et se sente obligé de revenir sur ses pas. Je marchai lentement, mais, autant que je me souvienne, à peu près droit. Un moment capital, me répétais-je. Ma première rencontre avec un citoyen de 1896. L'obstacle avait été franchi avec succès.

Ce qui m'amena à penser que si je m'étais trouvé dans la même situation dans ce couloir en 1971, on ne m'aurait sans doute pas manifesté autant d'égards. À une époque où les gens regardent d'autres gens se faire tuer sans lever le petit doigt, combien y avait-il

de chances pour que moi, appuyé contre mon mur, pâle comme un linge, je m'attire autre chose qu'un regard empreint d'une curiosité toute clinique ?

Au fur et à mesure que je descendais l'escalier, je pouvais entendre un brouhaha de voix et une rumeur faite de bruits impossibles à identifier. Je me souviens distinctement d'avoir comparé ma descente à un plongeon dans le maelström. L'épreuve suivante, plus périlleuse, et de loin, que la précédente. Au lieu d'un homme seul et plein de sollicitude dans un couloir, je devais maintenant confronter le grand monde, un monde évoluant dans son habitat régi par les mœurs et les coutumes de 1896.

Je m'arrêtai sur une marche, inondé de sueur froide, en me demandant si j'aurais la force d'entrer dans l'arène. Je n'avais jamais senti avec autant de force à quel point il est plus facile d'atteindre une autre époque que de s'adapter à celle-ci.

Il *fallait* que je m'y adapte, pourtant. Je ne pouvais pas me permettre de baisser les bras maintenant qu'Élise était à quelques mètres de moi. Agrippant la rampe d'une main aussi ferme que possible, je poursuivis ma descente, la palpitation de 1896 m'englobant progressivement, me sommant de m'accorder à son rythme si peu familier sous peine de le perdre complètement.

Je m'arrêtai sur le dernier palier et contemplai une sorte de petit salon triangulaire. Sur le mur de droite, il y avait une cheminée dans laquelle se consumait un feu de charbon. Elle était entourée d'une table couverte d'une nappe et de quatre chaises légères. Je contemplai ce décor pendant une bonne minute, repoussant au maximum le moment où je subirais l'assaut des images et des sons qui m'attendaient plus bas.

Puisqu'il fallait bien que je me jette à l'eau, je finis par tourner les talons et me dirigeai vers la partie du palier qui surplombait le hall de réception.

Je suis sûr que c'est par pure coïncidence, mais comme j'étais à mi-chemin, les lumières du hall s'allumèrent. Je sursautai, le cœur battant, et m'arrêtai. Je fermai les yeux. Du calme, mon vieux, me dis-je, ou me suppliai-je – je ne sais plus.

Un ronronnement sur ma droite me fit de nouveau sursauter et j'ouvris les yeux pour voir d'où il venait. L'ascenseur grillagé descendait dans sa cage en fer forgé noir.

Je dévisageai le couple qui se tenait à l'intérieur. Ils ne furent à ma hauteur que l'espace d'un instant, mais leur image est gravée dans ma mémoire : lui dans un long pardessus croisé avec un col et des manchettes en fourrure, un chapeau noir satiné maintenu contre sa

poitrine ; elle en cape de fourrure, un petit chapeau perché sur le haut de sa tête, ses cheveux roux sombre ramenés sur sa nuque en un chignon très serré.

Le tableau qu'ils formaient tous les deux, si fugitif fut-il, symbolisait pour moi l'élégance et la distinction de l'époque que j'avais atteinte. Le fait qu'ils ne daignèrent pas prêter la moindre attention à l'inconnu qui les regardait avec autant d'insistance ne fit que renforcer mon impression. Lorsque l'ascenseur s'arrêta au rez-de-chaussée, je m'approchai de la balustrade pour les regarder sortir l'un après l'autre, la main de la femme se posant légèrement sur l'avant-bras de l'homme comme il arrivait à sa hauteur. Très impressionné, je les regardai flotter jusqu'aux portes d'entrée avec une sérénité terriblement aristocratique. En tant qu'êtres humains c'étaient peut-être des monstres, mais en tant que représentants de leur époque et de leur classe sociale, ils atteignaient la perfection.

Finalement, je me détournai, me dirigeai vers l'escalier et descendis jusqu'au hall.

Ma première réaction fut d'être déçu, car il n'était pas aussi luxueux que je l'avais espéré. Dans l'éclairage quelque peu austère, il paraissait presque miteux comparé au hall que j'avais vu en 1971. Le lustre semblait déplumé avec ses petits abat-jour anguleux en verre blanc. Pas de fauteuils ni de sofas en cuir rouge ici. Ceux qui meublaient le hall étaient faits de rotin ou de bois sombre, et côtoyaient des palmiers en pots, des tables carrées, rondes et rectangulaires et même, à ma grande surprise, des crachoirs en cuivre poli disposés dans divers endroits stratégiques.

Le comptoir de la réception, au lieu d'être à l'endroit où je l'avais vu en 1971, se trouvait à droite de la cage d'ascenseur, là où auparavant (ou devrais-je dire par la suite ?) il y avait eu un espace vide limité par la vitrine du kiosque à tabac. Son emplacement de 1971 était présentement occupé par un guichet surmonté d'une enseigne portant l'inscription : Bureau de la Western Union Telegraph, et d'un comptoir faisant à la fois kiosque à journaux et boutique de cadeaux, ce qui était attesté par la présence sur le comptoir d'une vitrine présentant divers articles. Juste à côté, il y avait un passage garni d'une tenture à franges qui donnait dans ce que je devinai être une salle de billard.

De plus, l'impression de silence presque liturgique était totalement absente de ce hall dont le sol n'était pas recouvert de moquette, mais fait de parquet en marqueterie sur lequel le bruit des pas des clients et du personnel résonnait, amplifié par le plafond très haut.

C'est au prix d'un effort considérable que je me forçai à le traverser, non sans croiser des gens en chemin. Je me mis volontairement des œillères, bien décidé que j'étais à ne pas même remarquer leur sexe, et encore moins leur apparence, car j'avais le sentiment que la seule façon de m'adapter consistait pour moi à ne tenir aucun compte de la masse de détails vivants et inertes qui m'entourait mais à m'attaquer plutôt aux problèmes isolés au fur et à mesure qu'ils se poseraient à moi.

Je devais encore paraître pâle et visiblement déboussolé ; le regard que posa sur moi le réceptionniste à moustache tombante habillé d'un sobre costume noir ne me permettait pas d'en douter. J'essayai, dans la mesure du possible, de prendre une contenance digne en me dirigeant vers lui.

« Monsieur ? » demanda-t-il.

Je déglutis, conscient pour la première fois de la soif qui me desséchait le gosier.

« Pourriez-vous me dire ?... » Je fus forcé de tousser et de déglutir à nouveau avant de finir ma phrase. « Pourriez-vous me dire, je vous prie, dans quelle chambre se trouve Mlle McKenna ? »

J'eus des sueurs froides en l'imaginant subitement en train de me dire qu'aucun client répondant à ce nom ne logeait actuellement à l'hôtel. Après tout, comment pouvais-je savoir si on était le 19 ou le 20 novembre ? Ça pourrait tout aussi bien être un autre jour, ou un autre mois, ou – Seigneur ! – une autre *année* !

« Puis-je me permettre de vous demander pourquoi vous désirez le savoir ? »

La question était poliment formulée, mais son ton était manifestement soupçonneux. Encore un obstacle imprévu. Ils n'allaient évidemment pas donner le numéro de chambre d'une femme aussi célèbre au premier venu. J'improvisai sur-le-champ :

« Je suis son cousin. Je viens d'arriver. J'ai la chambre 527. »

Encore une sueur froide. Il n'avait qu'à vérifier son registre pour voir que je mentais.

« Est-ce qu'elle attend votre visite, Monsieur ? demanda-t-il.

— Non », m'entendis-je répondre, et tout de suite je me félicitai de mon mensonge ; toute autre réponse n'aurait fait que créer des complications. « Mais elle sait que je suis en Californie, et je lui ai écrit que je ferais mon possible pour assister à son avant-première de ce soir, mais... c'est bien ce soir, n'est-ce pas ? demandai-je en faisant un effort pour paraître désinvolte.

— Non, Monsieur. Demain soir. »

Je hochai la tête.

« Ah ! bon. »

Combien de temps restâmes-nous à nous regarder en chiens de faïence, je ne saurais le dire. Sans doute quelques secondes au plus, mais elles me parurent des heures. Quand finalement il consentit à parler, mes tripes étaient un tel sac de nœuds que je ne l'entendis même pas. Je dus murmurer, les traits déformés :

« Je vous demande pardon ?

— Je dis que je vais appeler un chasseur pour qu'il vous conduise à sa chambre. »

Sa chambre. Ces mots me firent frissonner.

« Vous êtes souffrant, Monsieur ? demanda le réceptionniste.

— Seulement un peu secoué après le voyage en train.

— Je vois. »

Il hocha une fois la tête, puis me fit tressaillir en levant brusquement la main droite et en claquant des doigts.

« *George !* » appela-t-il, d'une voix qui claquait, elle aussi.

Un homme petit et râblé pénétra dans le champ de vision que je m'accordais. Pendant qu'il parlait, je remarquai son uniforme noir boutonné jusqu'au cou.

« Oui, monsieur Rollins, dit-il.

— Veuillez accompagner Monsieur jusqu'à la chambre de Mlle McKenna. »

La façon dont il le dit me donna l'impression qu'il ajoutait implicitement : « ... et restez avec lui jusqu'à ce que vous soyez sûr que tout va bien. » Peut-être que je me l'imaginais. Cela dit, il aurait pu me donner le numéro de la chambre plutôt que de me faire accompagner.

« Bien, monsieur Rollins », répondit le chasseur.

Je ne sais pas si l'appellation « chasseur » est correcte ; il devait avoir plus de cinquante ans. Il me regarda et fit un geste de la main.

« Si Monsieur veut bien me suivre. »

Je me mis en devoir de lui emboîter le pas le long du couloir latéral en essayant, mais en vain, de ne prêter aucune attention aux différences d'aménagement qui me sautaient aux yeux. À la place du kiosque à tabac, il y avait une salle de lecture. À la place des toilettes pour hommes, il y avait ce que je supposai être – à en juger par l'assemblée d'hommes pipe ou cigare entre les dents – une salle réservée aux fumeurs. Et, à la place du salon victorien, je vis une salle dont je n'arrivai pas à identifier la fonction ; plusieurs hommes et femmes y étaient assis en bavardant.

Je sentis les battements de mon cœur s'accélérer en voyant les portes de la salle de bal devant nous. Dans cette salle, à quelques

mètres de moi, on avait installé le décor ou on était en train de l'installer à l'instant même. J'inspirai avec difficulté en voyant le panneau posé sur un chevalet à droite de l'entrée. Comme dans un rêve, je lus l'inscription. *La célèbre actrice américaine Élise McKenna dans une pièce de M. J. M. Barrie* LE PETIT MINISTRE le vendredi 20 novembre 1896 à 20 h 30.

Ma voix tremblait lorsque je demandai au chasseur :

« Serait-il possible qu'elle y soit en ce moment, en train de répéter ?

— Non, Monsieur, il n'y a personne dans la salle de bal en ce moment, sauf peut-être un ou deux machinistes. »

Je hochai la tête. Qu'aurais-je fait si elle *avait* été là ? Serais-je entré et l'aurais-je abordée ? Quels mots aurais-je pu utiliser ? *Ravi de faire votre connaissance, mademoiselle McKenna. Je viens de traverser soixante-quinze ans pour vous voir ?* Grands Dieux. Le simple fait d'imaginer une telle phrase me révoltait.

La vérité, c'est que je ne pouvais pas m'imaginer en train de lui parler face à face. Et pourtant il fallait bien que je trouve une première remarque, une phrase d'introduction. Là encore, je péchais par défaut de préparation. J'avais été tellement obsédé par les moyens à mettre en œuvre pour rejoindre Élise que je n'avais pas pensé une minute à ce que j'allais lui dire le moment venu.

Mais déjà le chasseur m'avait précédé le long du plancher nu d'une véranda. En regardant au-dehors à ma gauche à travers d'étroites fenêtres, je ne vis ni piscine ni court de tennis, mais une allée trois mètres en contrebas, surplombant elle-même plusieurs terrasses étroites auxquelles on accédait par des marches. Une fois de plus, je fus pris au dépourvu par la proximité de la mer. En cas d'orage, l'écume devait certainement fouetter les vitres de la véranda.

Tandis que nous passions par une vaste porte qui donnait sur un escalier descendant vers l'allée, je jetai un coup d'œil à travers la vitre d'une des portes et vis trois silhouettes marchant côte à côte vers l'hôtel, emmitouflées dans des capes et des chapeaux, leur sexe indiscernable dans la lumière aveuglante du soleil couchant.

Je clignai des yeux pour réadapter ma vue aux petites distances tandis que le chasseur tournait à droite et que nous traversions un petit couloir débouchant sur le patio. Je m'arrêtai, stupéfait.

« Il y a quelque chose qui ne va pas, Monsieur ? » demanda le chasseur en s'arrêtant pour me regarder.

Je cherchai rapidement quelque chose à dire.

« Le patio est si verdoyant, dis-je en guise d'explication.

— Le patio, Monsieur ? »

Je le regardai sans comprendre.

« Vous voulez dire la cour intérieure, sans doute ? »

Je le suivis le long du côté ouest de la *cour intérieure*. Malgré la différence dans l'éclairage et la disposition des lieux, ce qui m'impressionnait le plus, c'était la sensation d'immuabilité qui s'en dégageait. Peut-être était-ce la silhouette massive de l'hôtel, présente de quelque côté qu'on se tourne, je n'aurais pu le dire. J'essayai d'analyser cette impression, mais en vain. Le fait de savoir que chaque pas me rapprochait d'Élise submergeait toute autre pensée dans mon esprit. Dans quelques minutes, dans quelques secondes peut-être, je serais devant elle.

Qu'allais-je lui dire ?

Mon cerveau était incapable de répondre à la question. Tout ce qu'il avait trouvé jusque-là, c'était : « Puis-je vous parler, mademoiselle McKenna ? », après quoi c'était le vide complet. La seule idée de prononcer ces mots anodins suffisait à me crispier. Comment imaginer qu'elle réagirait favorablement à des avances aussi maladroites venant d'un homme qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam ?

Non content du désarroi qui régnait déjà dans mon esprit, mon imagination se mit de la partie à coups de surenchère. Les répétitions l'auraient fatiguée, c'était couru. Elle serait nerveuse, irritable, peut-être. Et si la répétition avait mal marché ? Et si elle s'était disputée avec Robinson ou avec sa mère ? Le vertige me reprenait au fur et à mesure qu'une multitude d'obstacles jaillissaient tout droit de mon imagination, chacun d'entre eux de nature à m'empêcher de prononcer plus que quelques mots maladroits avant qu'elle ne s'excuse, ne me claque la porte au nez, et ne disparaisse de ma vie à tout jamais.

Un jour, quand j'avais huit ans, je me suis perdu à Coney Island. L'émotion qui me serrait à la gorge au fur et à mesure que je m'approchais de sa chambre ressemblait à celle que j'avais ressentie à ce moment-là : une angoisse paralysante, une terreur presque insupportable, une nervosité frisant la panique. Pour un peu j'aurais pris mes jambes à mon cou. Comment osais-je me présenter devant elle ? Avoir fait tout ce chemin pour bégayer quelques mots maladroits et laisser passer ma chance me tuerait. J'essayai désespérément de me raccrocher au souvenir de ces livres où il était question d'une rencontre qu'elle avait faite à l'hôtel pendant son séjour ici ; une rencontre avec quelqu'un qui...

Je m'arrêtai pile, figé sur place, mon cœur battant si fort que ça me faisait l'effet d'une espèce de fou martelant l'intérieur de ma cage

thoracique avec un bélier.

Et si elle avait déjà rencontré ce quelqu'un et était avec lui en ce moment ?

Le chasseur ne remarqua pas que je m'étais arrêté. Loin devant moi, il tourna à gauche et disparut. Je restai paralysé, mes battements de cœur me faisant carrément souffrir tandis que je l'imaginais ouvrant la porte, et moi apercevant un jeune homme dans la pièce derrière elle. L'homme auquel les livres faisaient allusion. Celui qui était à l'origine de son « scandale du Coronado ». L'homme que j'avais cru être moi par le jeu d'une auto mystification dont j'avais été dupe au point que j'avais réussi à vaincre le temps lui-même pour la rejoindre.

Le chasseur réapparut, une expression interrogative sur son visage. Je serrai les dents et aspirai un grand coup, non sans peine.

« Je regardais la cour », marmottai-je.

Je ne suis pas sûr que ma voix fût audible, mais si elle l'était, mon mensonge devait être horriblement apparent.

Il se contenta de hocher la tête et de dire :

« Oui, Monsieur, après quoi il désigna une porte. C'est ici, Monsieur. »

Je m'approchai de lui avec l'aisance et la souplesse d'un centenaire. Une fois de plus, tous mes espoirs semblaient vains. Je n'avançais que parce que je n'avais pas le courage de reculer.

Nous pénétrâmes dans un salon public qui donnait sur quatre chambres à coucher. L'énormité de mes prétentions avait sur moi un effet tellement débilitant que je ne remarquai rien du décor ni du mobilier. Mon cœur continuait à battre lentement, lourdement.

Je sentais le sang battre à mes tempes et me demandai vaguement si j'allais m'évanouir, tandis qu'une partie de mon cerveau insensible à ma détresse me soufflait que ça vaudrait bien n'importe quelle autre façon de me présenter.

Le chasseur s'arrêta devant une des portes garnie d'une lourde plaque ovale en métal sur laquelle était gravé le numéro 41. Je tressaillis comme il frappait à la porte avec les phalanges de sa main droite, sentis le sol se dérober sous moi, vis les murs prendre un aspect gélatineux. C'est parti, me dit calmement la voix intérieure. Je tendis une main mal assurée et m'appuyai contre le mur.

L'expression « faire un bond de trois mètres » faillit devenir réalité grâce à moi quand soudain une voix de femme stridente demanda derrière nous :

« Cherchez mam'zelle McKenna ? »

Je fis volte-face, m'étrangeant presque, faillis perdre l'équilibre et dus rechercher de nouveau à tâtons la présence secourable du mur. Une jeune femme replète nous regardait. Curieux, les détails insignifiants qu'on remarque dans les moments les plus déroutants. Tout ce qui me marqua, chez elle, ce furent ses lèvres gercées.

« Oui. Elle est là ? demandait le chasseur.

— Elle est sortie il y a quelque temps. »

La jeune femme me toisa, puis tourna de nouveau son regard vers le chasseur.

« Vous ne savez pas où elle est allée ? demanda-t-il.

— J'ai cru l'entendre dire à sa mère qu'elle allait faire une promenade sur la plage.

— Merci », murmurai-je en passant devant elle, non sans humer au passage une odeur que j'identifiai plus tard comme étant celle de la lessive.

Je me dirigeai vers la porte du salon en espérant que ma démarche semblait plus assurée qu'elle ne l'était en réalité. Je me demandai brièvement s'ils pensaient que j'étais ivre.

« Vous ne voulez pas laisser un message, Monsieur ? » La question du chasseur sembla flotter à mes trousses.

« Non, non », dis-je en faisant un geste qui s'efforçait de paraître nonchalant. Mon message, quel qu'il fût, n'aurait évidemment eu pour elle ni queue ni tête.

Je réussis tant bien que mal à passer la porte, puis tournai à gauche et empruntai l'allée qui menait à la façade nord de l'hôtel.

Oh ! misère, j'ai oublié de lui donner un pourboire, pensai-je, puis je me souvins que je n'avais que mes deux gros billets.

Je regardai l'escalier descendant à la cave et me demandai – ce qui en dit long sur mon état mental – ce qu'était devenu le panneau du musée de l'hôtel. Je m'engageai dans le couloir et passai devant le petit ascenseur ; celui-ci existait donc bien. Le tout jeune garçon d'ascenseur me dévisagea de telle manière que je sus que je n'avais toujours pas l'air dans mon assiette. Mes jambes se mouvaient sous moi, mais elles me faisaient l'effet d'appartenir à quelqu'un d'autre tandis que d'un pas lourd j'atteignais la sortie, ouvrais la porte, et me glissais au-dehors.

Je frissonnai dans l'air froid de la mer en descendant les marches du porche avec de grandes précautions, me tenant à la rampe. Je

m'étais senti plus rassuré en apprenant qu'elle se promenait sur la plage, en partie parce que ça m'évitait de l'aborder dans sa chambre, en partie parce que cela semblait apporter à la situation un semblant de validation : j'avais lu qu'elle aimait la marche, et voilà qu'elle marchait, confirmant ainsi ce que j'avais lu sur elle.

Mon regain de confiance fut de courte durée, toutefois. J'avais très peu de chances de la rencontrer sur la plage. Et c'était en même temps ma dernière chance, j'en avais le sentiment. Si je n'arrivais pas à la trouver maintenant, elle ne tarderait pas à aller dîner, puis sans doute elle répéterait encore quelque temps ; et enfin elle irait se coucher.

Je suivis d'un pas mal assuré le dessin sinueux de la promenade sous une haie d'arbres qui gouttaient ; jusque-là je n'avais pas prêté attention aux nombreux signes indiquant qu'il avait plu récemment. Je passai devant les courts de tennis déserts et gagnai le sentier du bord de mer. Le soleil avait déjà sombré aux trois quarts sous l'horizon et jetait des lueurs de métal fondu. Des nuages noirs surplombaient la lointaine péninsule, leurs bords inférieurs illuminés par le soleil couchant. Le long de l'allée, on avait placé des globes électriques sur des poteaux ; ils balisaient mon chemin à intervalles réguliers comme autant de lunes blafardes. Je passai devant un banc en bois sur lequel un homme, un chapeau haut de forme noir sur la tête, fumait un cigare. Et si c'était Robinson ? pensai-je tout à coup. S'il exerçait sur elle une surveillance de tous les instants ? Il m'empêcherait de lui parler même si je la voyais.

Tout en marchant, je surveillais la plage devant moi et à ma gauche. Contrairement à la plage que j'avais connue, celle-ci n'avait qu'une quinzaine de mètres de large. Et si elle n'est pas là ? pensai-je. Mon esprit retourna aussitôt la question comme un défi : et si elle *est* là ? Je n'en continuai pas moins de marcher – si on pouvait appeler ça marcher – en scrutant la plage, l'œil aux aguets.

Au bout d'un moment, je dus m'arrêter pour me reposer, en tournant le dos au vent qui n'était pas particulièrement fort, mais très froid. Le spectacle de l'hôtel me coupa le souffle, sa silhouette gigantesque, illuminée, se découpant contre le ciel comme un château de conte de fées en carton-pâte.

Brusquement, j'eus le pressentiment angoissant que je m'étais aventuré trop loin, que mon emprise sur 1896 se limitait à l'hôtel proprement dit et que maintenant j'allais perdre prise et me trouver inexorablement ramené en 1971. Je fermai les yeux et m'opposai de toutes mes forces à la menace de transfert. Ce ne fut qu'après un long moment que j'eus le courage d'ouvrir les yeux et de regarder à

nouveau l'hôtel. Il était toujours là, inchangé.

Quand je me tournai de nouveau vers l'étroite bande de sable, je l'aperçus.

Comment ai-je su que c'était elle ? Elle apparaissait tout au plus comme une minuscule silhouette bougeant presque imperceptiblement sur le fond bleu sombre de la mer. En d'autres circonstances, je n'aurais jamais pu l'identifier avec autant de certitude à cette distance. Mais à cet instant, je sus que ce ne pouvait être qu'Élise.

En l'apercevant ainsi pour la première fois, je fus pris d'un frisson qui me traversa des pieds à la tête, et je sentis mon cœur commencer à battre comme un fou. À présent, la seule sensation que j'avais était une sensation de terreur paralysante à la pensée que ce moment n'allait pas durer, qu'ayant finalement réussi à la rejoindre, je me retrouverais rappelé à mon point de départ. Que si je parvenais à l'aborder, elle n'éprouverait que du mépris devant ma présomption. Contre toute logique, j'avais espéré que le fait de la voir finalement devant moi me donnerait du courage. En fait, exactement le contraire se produisait. Mon assurance était au plus bas tandis que je restais planté là à me demander ce que j'allais bien pouvoir dire pour la convaincre qu'elle n'avait pas affaire à un aliéné.

Mon sang battait lentement à mes tempes et j'avais le corps tout engourdi par une sensation de froid comme je la regardais marcher près de la ligne où venaient mourir les vagues en retroussant sa longue robe au-dessus du sable. Elle approchait avec une lenteur de rêve, comme si, dès l'instant où je l'avais aperçue, le temps s'était de nouveau modifié, changeant les secondes en minutes, les minutes en heures, annulant complètement le Premier Temps. Une fois de plus, je me retrouvais en dehors du domaine des horloges et des calendriers, condamné à la regarder venir vers moi pour l'éternité sans jamais m'atteindre.

Dans un sens, j'étais soulagé, n'ayant aucune idée sur ce que je pouvais bien lui dire. Mais dans une perspective plus large, je souffrais mille morts à la pensée que nous pourrions ne jamais vraiment nous rejoindre. Une fois de plus, j'eus le sentiment d'être un fantôme. Je l'imaginais arrivant à ma hauteur et passant son chemin sans même me regarder, puisque pour elle je ne serais pas là.

Je ne sais à quel moment je me décidai finalement à aller à sa rencontre suivant une trajectoire qui intercepterait la sienne. Je pris conscience que je bougeais quand mes bottillons commencèrent à déraiper le long de la pente qui descendait vers la plage, un mètre en contrebas, puis crisser sur le sable humide en direction de l'eau. Rehaussant cette sensation de rêve éveillé, le soleil finissait de se

coucher dans un ciel maintenant nuageux derrière le cap Loma. Mes yeux avaient le plus grand mal à s'adapter à la distance, et je la perdais parfois de vue tandis que nous marchions l'un vers l'autre comme des silhouettes dans un décor lunaire. Je me souvins de l'histoire du soldat sur Owl Creek Bridge qui avançait vers sa bien-aimée sans jamais l'atteindre parce que ses mouvements étaient les derniers mouvements furieux d'une chimère moribonde. De même, indéfiniment, Élise McKenna et moi nous dirigions l'un vers l'autre tandis que les vagues basses venaient se briser une à une sur la grève dans un fracas si ininterrompu qu'il faisait penser au mugissement lointain du vent.

Je ne sais au juste quand elle s'aperçut de ma présence. Je ne sus de façon certaine qu'elle m'avait vu que lorsqu'elle s'arrêta et resta immobile au bord de l'eau, noire silhouette contre les derniers rayons du soleil mourant. Elle me regardait ; j'en étais sûr sans pouvoir apercevoir ses yeux ou son visage, sans pouvoir imaginer avec quels sentiments elle me voyait approcher. Avait-elle peur ? Je n'avais pas prévu qu'elle pourrait me voir venir avec inquiétude. Notre rencontre avait paru si inévitable que je n'avais jamais envisagé une telle possibilité. Maintenant, je l'envisageais. Si elle partait en courant, ou criait à l'aide, que ferais-je ? Que *pourrais-je* faire ?

Enfin, je m'arrêtai devant elle, et nous nous regardâmes en silence. Elle était plus petite que je me l'étais imaginé. Elle devait presque renverser la tête en arrière pour me dévisager. Je ne pouvais pas voir son propre visage car elle tournait le dos au soleil couchant. Pourquoi restait-elle si immobile ? Je fus un peu soulagé de constater qu'elle ne criait pas au secours ni ne partait en courant. Cependant, pourquoi cette absence totale de réaction ? Était-il concevable qu'elle fut paralysée par la peur ? Cette pensée ne fit rien pour calmer mon appréhension.

Ce que j'avais ressenti en m'approchant n'était rien comparé à ce que je ressentais en ce moment. Mon corps et mon esprit semblaient paralysés. Je n'aurais pu bouger ou parler même si ma vie en dépendait. Une seule pensée filtrait jusqu'à la surface. Pourquoi restait-elle là, elle aussi, à me regarder sans dire un mot ? J'avais vaguement le sentiment que ce n'était pas à cause d'une panique incontrôlable, mais à part ça je n'arrivais pas à comprendre son comportement et je ne savais comment réagir.

Puis, brusquement, sans préambule, elle parla, et le son de sa voix me fit sursauter :

« *C'est vous ?* »

Si j'avais compilé une liste de toutes les remarques d'introduction

qu'elle aurait pu me faire, celle-là aurait figuré – en admettant qu'elle y eût figuré – tout en bas de la liste. Je la dévisageai, incapable d'en croire mes oreilles. Un enchantement dépassant toutes mes prévisions se serait-il produit pour qu'elle sache qui j'étais ? Je n'arrivais pas à y croire. Pourtant je sentis, dans la seconde qui suivit, que j'avais la possibilité miraculeuse de sauter peut-être des heures passées à tenter de la convaincre de m'accepter.

« Oui, Élise. »

Elle commença à vaciller et je tendis rapidement la main pour la retenir par le bras. Et comment décrire, après tous les rêves bâtis autour d'elle, ce que j'éprouvai en sentant sous mes doigts l'incarnation de ces rêves ? Elle se raidit à mon contact mais je ne pouvais la lâcher.

« Vous ne vous sentez pas bien ? » demandai-je.

Elle ne répondit pas, et malgré mon désir passionné de savoir ce qu'elle pensait, je ne pus proférer un mot de plus, rendu muet que j'étais par sa seule présence. De nouveau, nous fumes comme deux statues, à nous dévisager l'un l'autre. J'eus l'impression que mon silence allait compromettre le léger avantage que j'avais, mais mon cerveau refusait de fonctionner.

À ce moment-là, elle bougea, comme si elle sortait d'un état second.

« Je dois retourner à l'hôtel », murmura-t-elle, s'adressant apparemment davantage à elle-même qu'à moi.

Ses mots étaient inattendus et le peu d'assurance que j'avais récemment retrouvé commença aussitôt à fléchir. Je résistai à une envie de battre en retraite.

« Je vais vous raccompagner », dis-je.

Peut-être qu'en chemin, je trouverais quelque chose à dire.

Elle ne répondit pas, et nous nous mîmes en marche en direction de l'hôtel. Je me sentais tellement frustré que j'en étais malade. J'avais réussi dans mon incroyable entreprise : traverser le temps lui-même pour être auprès d'elle. Maintenant nous étions ensemble – *ensemble !* – à marcher côte à côte et j'étais muet comme une carpe. Je n'arrivais pas à comprendre.

Je tressaillis quand elle parla ; une fois de plus, le son de sa voix me prit au dépourvu :

« Puis-je savoir votre nom ? »

Sa voix était plus assurée à présent, quoiqu'elle fût encore un peu étranglée.

« Richard », dis-je sans trop savoir pourquoi je n'ajoutais pas mon nom de famille. Peut-être cela me semblait-il superflu. Pour moi, elle

était avant tout Élise. « Richard », répétais-je inutilement.

De nouveau, le silence. Ce moment me parut délirant. J'avais été incapable d'imaginer ce que nous pourrions nous dire en nous rencontrant, mais je n'aurais jamais cru que nous ne dirions rien. Je désirais ardemment connaître ses sentiments mais étais totalement incapable de tâter le terrain ; ou de lui faire connaître les miens.

« Vous logez à l'hôtel ? » demanda-t-elle.

J'hésitai, cherchant désespérément quelque chose à répondre. Finalement, je dis :

« Pas encore. Je viens d'arriver. »

Tout à coup, l'idée me frappa qu'elle avait eu peur de moi dès le début et qu'elle feignait le contraire, qu'elle n'attendait que l'occasion de s'enfuir dès que nous serions assez près de l'hôtel.

Il me fallait savoir.

« Élise, avez-vous peur de moi ? »

Elle me jeta un regard scrutateur, comme si j'avais lu ses pensées, puis tourna de nouveau les yeux.

« Non, dit-elle d'un ton qui ne me parut guère convaincant.

— Il ne faut pas avoir peur. Je suis le dernier homme au monde à vous vouloir du mal. »

Nous continuâmes en silence, mon esprit oscillant entre l'émotion et le bon sens. Du point de vue émotionnel, la cause était entendue. J'avais voyagé dans le temps pour la rejoindre, et maintenant que c'était chose faite, il ne fallait pas que je la perde. Du point de vue du bon sens, je savais que pour elle je représentais un facteur inconnu. Pourtant, pourquoi avait-elle demandé : « C'est vous ? » Je ne savais que penser.

« D'où venez-vous ? demanda-t-elle.

— Los Angeles. »

Ce n'était pas un mensonge, bien sûr, mais étant donné les circonstances, ce n'était pas non plus l'entière vérité. Je voulais en dire plus, lui faire comprendre le miracle de notre rencontre ; mais je n'osai en souffler mot. Le moyen par lequel j'avais pu la rejoindre était un secret que je ne devais jamais lui révéler.

Nous avions presque atteint la pente. Dans quelques secondes, nous atteindrions l'allée du bord de mer – dans quelques minutes, l'hôtel. Je ne pouvais continuer à marcher bêtement à ses côtés. Je devais sortir de ma léthargie, inventer quelque chose qui nous rapproche. Et pourtant, comment lui demander à la voir ce soir ? Elle allait sans aucun doute répéter, puis irait se coucher tôt.

Soudain, sans raison apparente – à moins que la crainte de perdre son attention ne fût devenue d'un seul coup une crainte de la perdre

complètement –, je fus convaincu que j'étais en train d'être ramené en 1971. Je m'arrêtai net, resserrant violemment mon étreinte sur son bras. La plage commença à vaciller autour de moi ; ma vue s'obscurcissait rapidement.

« Non », marmonnai-je involontairement.

Non, il ne faut pas que ça m'échappe.

Je ne sais pas combien de temps cela dura. Peut-être des secondes, voire des minutes. La première chose dont je me souviens, c'est de l'avoir vue debout devant moi en train de me regarder fixement. Je savais qu'elle avait peur maintenant. Toute sa contenance le montrait clairement.

« Je vous en supplie, n'ayez pas peur. »

Le son qu'elle émit m'apprit que j'aurais pu tout aussi bien lui demander de ne pas respirer.

« Je suis désolé. Mon intention n'était pas de vous effrayer.

— Vous allez bien ? » demanda-t-elle.

Je fus envahi par une vague de gratitude en entendant avec quel ton de sollicitude elle avait prononcé ces mots. J'essayai de sourire, émis un faible son censé traduire de l'ironie à mes dépens.

« Oui. Merci. Peut-être que plus tard je pourrai vous dire pourquoi... »

Je me repris. Il me faudrait me surveiller davantage.

« Vous vous sentez capable de continuer maintenant ? » demanda-t-elle comme si elle n'avait pas remarqué que j'avais laissé ma phrase inachevée.

Je hochai la tête. « Oui. »

Ma voix me paraissait à peu près calme, bien que j'eusse du mal à croire que nous parlions. Je n'avais pas encore tout à fait dominé la peur que provoquait en moi sa présence à mes côtés, le son de sa voix, la sensation de son bras sous mes doigts.

Je grimaçai en m'apercevant de la violence avec laquelle je m'étais agrippé à ce bras.

« Je vous ai fait mal ? demandai-je.

— Ce n'est rien. »

Un bref silence, puis nous nous remîmes en route vers l'hôtel.

« Vous avez été malade ? » demanda-t-elle.

Je ne pus m'empêcher de sourire intérieurement à sa question.

« Non, seulement... fatigué par mon voyage. »

Je respirai un grand coup.

« Élise ? »

Elle émit un petit bruit interrogateur.

« Puis-je vous inviter à dîner ? »

Elle ne répondit pas, et ma confiance se volatilisa aussitôt.

« Je ne sais pas », dit-elle finalement.

Je fus submergé par le sentiment d'incorrection impardonnable en prenant brutalement conscience du fait que nous étions en 1896. Des inconnus n'abordaient pas des femmes célibataires sur la plage, ne leur tenaient pas le bras, ne les accompagnaient pas sans y être invités et ne les invitaient pas à dîner. De telles mœurs convenaient à l'époque que j'avais quittée ; ici elles étaient déplacées.

Comme pour me rappeler à cette dure réalité, elle me demanda :

« Puis-je connaître votre nom de famille, Monsieur ? »

Je ne pus réprimer une grimace devant tant de cérémonie, mais répondis sur le même ton.

« Je suis désolé. J'aurais dû vous le dire. C'est Collier.

— Collier, dit-elle comme si elle essayait de trouver une certaine logique dans ce nom. Et vous savez qui je suis ?

— Élise McKenna. »

Je sentis un léger tressaillement dans son bras et me demandai si elle pensait que je l'avais abordée parce qu'elle était une actrice célèbre ; il n'y avait aucun mystère là-dessous : j'étais un soupirant déséquilibré ou quelque rusé aventurier.

« Ce n'est pas ça, dis-je comme si elle savait ce que je pensais. Je ne suis pas venu vers vous parce que vous êtes... ce que vous êtes. »

Elle ne fit aucun commentaire et je sentis l'angoisse m'étreindre tout en l'aidant à gravir la pente montant vers l'allée du bord de mer. Comment avais-je jamais pu penser que la rencontre m'apporterait la sérénité ? Elle n'avait pas tenté de s'enfuir ni de crier au secours, mais de toute évidence elle tolérait ma présence, sans plus.

« Je sais que tout cela a l'air... inexplicable », dis-je en espérant que ça n'avait pas l'air, au contraire, par trop évident et suspect. « Mais il y a une raison et elle n'est pas intéressée.

Pourquoi continuais-je à m'enfermer dans ces explications ? Une telle approche ne pourrait que renforcer ses soupçons à mon endroit.

Nous suivions la courbe de l'allée à présent. Je sentis mon rythme cardiaque devenir plus laborieux. Dans quelques instants nous serions parvenus à l'hôtel. Peut-être me quitterait-elle en courant pour aller s'enfermer dans sa chambre à double tour, mettant un point final à tout ça. Et je ne pouvais rien faire pour l'éviter. Remettre la question du dîner sur le tapis ne me semblait pas indiqué. Je ne savais plus que dire.

Nous gravissions à présent les marches raides du porche. Mes jambes étaient faites de plomb, et quand je lui ouvris la porte, elle me parut peser une tonne. L'instant d'après nous étions à l'intérieur et

nous arrêtions simultanément. Ou bien c'est moi qui m'arrêtai et elle m'imita, je ne sais plus. Tout ce dont je me souviens, c'est que pour la première fois je regardais, en pleine lumière, le visage d'Élise McKenna.

Ses photos mentaient. Elle est plus belle, bien plus belle qu'elles ne pouvaient le laisser imaginer. Ce n'est pas en énumérant les détails que je pourrais donner une idée du charme magique qu'ensemble ils dégageaient. Laissez-moi dire quand même que ses yeux gris-vert, ses pommettes hautes et délicatement dessinées, son nez parfait, ses lèvres pleines et rouges sans maquillage, son teint de la couleur de roses pâles au soleil, ses cheveux châtons chatoyants, luxuriants, coiffés en chignon en ce moment, tandis qu'elle me regardait avec une expression de curiosité si ouverte que je faillis lui dire sur-le-champ que je l'aimais.

Je crois que pendant ces quelques secondes, là, dans ce couloir silencieux, nous nous sommes regardés par-dessus un gouffre de soixante-quinze ans. Je crois qu'à chaque époque correspond une expression différente, une expression qui est propre à l'époque en question. Je crois qu'elle le vit sur mon visage comme je le vis sur le sien. C'est évidemment quelque chose d'intangible, qui ne peut être réduit à tel ou tel détail. J'aimerais pouvoir décrire la chose de façon plus détaillée, mais c'est impossible. Tout ce que je sais, c'est qu'elle me donna l'impression d'avoir senti 1971 dans ma présence, tout comme je sentais 1896 dans la sienne.

Je ne savais pas, en revanche, si cela expliquait pourquoi elle me dévisageait avec une candeur qui me paraissait anormale chez une femme de son époque et de sa classe sociale. Je n'exagère nullement. Elle me regardait comme si elle ne pouvait arracher son regard de mon visage, et moi, bien sûr, je la regardais de même. Nous restâmes ainsi littéralement les yeux dans les yeux pendant plus d'une minute, absorbés par une fascination mutuelle. Je voulais la prendre dans mes bras et l'embrasser, la serrer contre moi, lui dire que je l'aimais. Je restais immobile, comme pétrifié. Peut-être était-ce ce gouffre chronologique qui nous séparait, peut-être, plus simplement, étais-je intimidé. Quelle qu'en fût la raison, il ne restait plus au monde qu'Élise McKenna et moi, immobiles, les yeux dans les yeux.

Ce fut elle, de nouveau, qui brisa la première le silence.

« Richard », dit-elle, et j'eus le sentiment qu'elle ne prononçait pas tant mon nom pour s'adresser à moi que pour tâter mon identité, histoire de voir si son esprit la trouvait comestible.

Étant donné ce qui venait de se passer entre nous, j'eus du mal à comprendre pourquoi, tout à coup, son regard évita le mien et le

rouge lui monta aux joues. Je ne compris que plus tard qu'après avoir donné libre cours à sa curiosité, elle s'était brutalement rappelée aux convenances :

« Je dois y aller. »

Elle esquaissa un mouvement pour partir. Je sentis mon cœur se figer.

« Non », dis-je.

Elle se retourna vivement avec une expression presque effrayée.

« Non, je vous en prie. »

Ma voix tremblait.

« Ne me quittez pas. »

Il faut que je sois avec vous.

Une fois de plus ce regard si vulnérable, si candide. Elle faisait un effort, un gros effort pour comprendre.

« Je vous en supplie, acceptez de dîner avec moi », dis-je.

Ses lèvres bougèrent, mais aucun son n'en sortit. Puis elle murmura :

« Je dois aller me changer.

— Je ne peux pas... ne puis-je pas ? »

Je laissai ma phrase en suspens. Des préoccupations de syntaxe à un moment pareil ? Il y avait de quoi devenir fou. J'avais envie de rire et de pleurer en même temps.

« Élise, je vous en supplie... laissez-moi vous attendre. Vous n'avez pas une... antichambre, ou quelque chose comme ça ? »

Je mendiais, à présent.

« Élise ? »

Elle émit un son qui, si je l'interprétais correctement, voulait dire : « Pourquoi est-ce que je continue à vous parler ? Qu'est-ce qui me retient de m'enfuir en criant ? » Tout était contenu dans ce bref gémissement : l'incrédulité de la détresse qu'elle éprouvait devant la complaisance avec laquelle elle écoutait les divagations d'un malade mental.

« Je sais que je suis exigeant, dis-je. Je sais que mon comportement doit vous paraître étrange, que je vous ai troublée, tout à l'heure, sur la plage. Pourquoi avez-vous été aussi bonne avec moi, je ne le sais ? Pourquoi n'avez-vous pas cherché à me jeter du sable dans les yeux et à vous enfuir ? je... »

Je me tus. La beauté de son visage, quand elle était sérieuse, aurait suffi à me faire pleurer. Quand elle souriait, son visage s'illuminait d'une façon qui me donnait envie de me mettre à genoux. Je la regardai avec ce qui devait être une adoration proprement abjecte. Son sourire était si exquis, si doux, à la fois compréhensif et

médusé.

« S'il vous plaît », dis-je, retrouvant enfin ma langue. « Je vous promets de bien me tenir. Je vous attendrai tranquillement dans un fauteuil et... » Je m'interrompis en cherchant une façon de finir ma phrase. Deux mots seulement me vinrent à l'esprit. Ils étaient absurdes, mais je les dis néanmoins : « ... je serai sage. »

Son expression changea. Je sentis une certaine sollicitude chez elle, sans savoir quelle forme cette sollicitude allait prendre. Peut-être n'était-ce que de la pitié pour un de ses semblables en détresse. Je sais seulement qu'à cet instant elle céda à mes supplications.

L'expression disparut aussi vite qu'elle était venue, mais je savais que j'avais obtenu ce que je voulais, du moins pour l'instant. Elle soupira comme j'avais soupiré sur la plage – avec infiniment de tristesse et de résignation.

« D'accord », dit-elle.

Ivre de gratitude, me taisant de peur qu'elle ne revienne sur sa promesse, je parcourus le couloir à ses côtés, puis pénétrai avec elle dans le salon public qui donnait sur les chambres. Je me raidis en pensant tout à coup qu'elle avait peut-être mal compris, que c'était ici que je l'attendrais. Je me décripai lorsque nous eûmes traversé la pièce sans qu'elle eût rien dit et que nous nous arrêtâmes devant sa porte. J'attendis tandis qu'elle fouillait dans son sac à la recherche de sa clé, la trouvait, et l'introduisait dans la serrure.

J'avais les yeux fixés sur la clé. Voyant qu'elle ne la tournait pas, je levai les yeux pour voir qu'elle me dévisageait. Comment décrire ce regard ? Peut-être essayait-elle de se détacher de tout ce qui s'était passé. Après tout, qu'étais-je d'autre qu'un étranger de sexe masculin cherchant à se faire introduire dans sa chambre ? Quoi qu'il en fût, je crois que c'est ce qu'elle pensait, et je pris les devants :

« Je vais juste m'asseoir et vous attendre, c'est promis. »

Elle poussa de nouveau un soupir à fendre l'âme.

« C'est... »

Elle n'acheva pas sa pensée, mais tourna la clé et ouvrit la porte. Je devinais fort bien ce qu'elle avait été sur le point de dire : *C'est de la folie*. Elle ne croyait pas si bien dire.

La pièce était faiblement éclairée quand nous entrâmes ; je me tins un peu à l'écart tandis qu'elle fermait la porte. Je remarquai qu'il n'y avait pas de feu dans la cheminée, et entendis un sifflement de vapeur venant du radiateur que je ne voyais pas. Mon regard fut attiré par une statuette en marbre blanc sur la cheminée, représentant une nymphe tenant une corne d'abondance débordant de fleurs. Hormis ce détail, la chambre ne me fit qu'une impression générale : épais tapis,

meubles blancs, une glace à cadre doré accrochée au mur, un secrétaire près de la fenêtre.

Une toile de fond anonyme qui ne faisait que rehausser la grâce de sa silhouette tandis qu'elle traversait la pièce en déboutonnant son manteau.

« Vous pouvez m'attendre ici », dit-elle avec la voix d'une femme qui a accepté la folie de ses actions mais n'est pas pour autant au comble de la joie.

« Élise... »

Comme elle se retournait, je vis avec stupéfaction que sous sa veste, elle portait le même chemisier que sur sa photo *d'Acteurs et actrices célèbres* – un chemisier blanc avec une cravate noire nouée autour de la partie inférieure de son haut col. Je me rendis alors compte que le manteau était, lui aussi, le même que sur la photo – noir, croisé, avec de larges revers et tombant jusqu'au sol.

« Qu'y a-t-il, monsieur Collier ? » demanda-t-elle.

Je dus faire une grimace.

« Je vous en prie, ne m'appellez pas comme ça. »

Je sentais qu'elle l'avait fait comme pour se défendre contre ma présence avec elle dans cette pièce, comme pour ériger une barrière de politesse entre nous. Je n'en fus pas moins intimidé.

« Comment dois-je vous appeler, alors ? »

— Richard, répondis-je. Et je... »

Je respirai un grand coup.

« ... Je puis vous appeler Élise, n'est-ce pas ? Je ne peux pas vous appeler mademoiselle McKenna. *C'est au-dessus de mes forces.* »

Elle m'examina en silence. Se méfiait-elle à nouveau ? Cela ne m'aurait pas surpris outre mesure. Elle ne pouvait pas ne pas être méfiante si elle se donnait la peine d'analyser froidement la situation.

Malgré tout, son expression était plus avenante que ça.

« Je ne sais que dire, dit-elle.

— Je comprends. »

Un sourire peiné passa, fugace, sur ses lèvres.

« Vraiment ? » dit-elle, puis elle se détourna avec ce que je pris pour être presque du soulagement.

J'étais sûr qu'elle avait hâte de se retrouver seule pendant quelque temps pour réfléchir à cette énigme à tête reposée.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en s'approchant de la porte ouvrant sur la chambre contiguë. Pensait-elle que je lui avais emboîté le pas ? Je vis une mèche de cheveux auburn qui descendait le long de son cou et me sentis d'un seul coup submergé par une vague d'amour pour elle. Une de mes craintes au moins avait été sans

fondement : le fait d'être en sa présence n'avait réduit en rien mes sentiments pour elle. Je l'aimais plus que jamais.

Brutalement, je m'aperçus une fois de plus que j'avais la gorge horriblement sèche – aussi sèche, pensai-je, qu'un médium après une expérience psychique.

« Élise ? »

Elle s'arrêta devant la porte de la chambre et se retourna.

« Puis-je vous demander un verre d'eau ? »

Encore une fois, ce son où se mêlaient l'amusement et la stupéfaction. Je semblais sans cesse la prendre à contre-pied. Elle hocha une fois la tête et quitta la pièce.

Je traversai l'antichambre et m'arrêtai près de la porte ouverte. Dans la chambre, j'aperçus un lit double massif, laqué blanc, dans une alcôve dont les rideaux étaient ouverts. À sa droite il y avait une table de chevet blanche sur laquelle reposait une lampe en métal dont l'abat-jour métallique était serti de pierres rouges.

Je l'entendis qui remplissait un verre d'eau. Une salle de bains privée aussi, pensai-je. Je m'aperçus que mes jambes flageolaient. Il faudrait que je m'assoie bientôt.

Élise revint avec un verre d'eau qu'elle me tendit, et nos doigts se touchèrent l'espace d'un instant comme je le prenais.

« Merci. »

Son regard, quand il rencontra le mien, contenait une interrogation tellement désespérée que j'en fus décontenancé. Elle semblait mettre en question mon existence même, se mettre en question elle-même ainsi que sa réaction à cette existence – et se retrouver les mains vides.

Elle se détourna alors en murmurant : « Excusez-moi. »

Je me crispai comme elle fermait la porte, attendis le bruit d'un verrou, puis me détendis lentement en constatant que celui-ci ne venait pas.

« Élise ? » appelai-je.

Silence. Puis finalement, elle répondit.

« Oui ? »

— Vous n'allez pas... vous sauver par une fenêtre, n'est-ce pas ? »

Je me demandai comment elle réagissait. Souriait-elle ? Fronçait-elle les sourcils ? Était-ce exactement ce qu'elle avait eu l'intention de faire ? Je ne voulais pas le croire, mais mes craintes étaient enfantines à cet instant ; irrationnelles.

« Devrais-je le faire ? » finit-elle par demander.

— Non. Je ne suis pas un criminel. Je suis seulement venu pour... » *vous aimer*, acheva mon esprit. « ... être avec vous »,

terminai-je.

Plus un bruit. Je me demandai si elle était toujours de l'autre côté de la porte ou si elle avait commencé à se changer. Je fixai la porte avec angoisse, réprimant un désir de l'ouvrir et d'être de nouveau avec elle, craignant déjà que mon imagination n'ait fabriqué notre rencontre de toutes pièces. Je faillis l'appeler de nouveau, puis me forçai à m'éloigner de la porte. Il fallait lui donner le temps de réfléchir.

Mon regard fit le tour de cette pièce qui était si manifestement partie intégrante de 1896 et je me sentis un peu mieux. Il y avait un calendrier en argent debout sur le secrétaire. Dans les trois petites fenêtres apparaissaient, en caractère gothique, les mots *Jeudi/19/Novembre*. L'absence de référence à l'année me troubla en dépit du fait qu'un calendrier aussi luxueux ne pouvait pas, de toute évidence, être utilisé pendant une année seulement.

Je pris conscience du verre que je tenais à la main et en avalai le contenu d'un trait, en soupirant d'aise malgré son mauvais goût tandis qu'il coulait dans ma bouche et ma gorge déshydratées. Je bois de l'eau de 1896, pensai-je, et je trouvai l'idée assez grisante.

J'avais encore soif, mais n'osais redemander de l'eau à Élise. Mieux valait m'asseoir et me reposer. Je me dirigeai vers un fauteuil dans lequel je me laissai tomber avec un soupir et posai le verre sur une table toute proche.

Aussitôt, mes yeux commencèrent à se fermer et je tressaillis, consterné. Il ne fallait pas que je m'endorme, sous peine de tout perdre. Je secouai la tête, puis repris le verre au fond duquel restaient quelques gouttes d'eau. Je les vidai dans la paume de ma main gauche et m'en frottai le visage, puis reposai le verre.

J'essayai de rester éveiller en concentrant mon attention sur les détails de la pièce. Je contemplai un napperon en dentelle fixé au dos d'un des fauteuils. Je regardai la table qui se trouvait près de la porte et comptai les sculptures en forme de fleurs sur ses pieds. Je regardai fixement une horloge sur la table. Il était presque six heures ; du Premier Temps, pensai-je. Je levai les yeux pour contempler le lustre à six branches qui pendait du plafond. Je comptai et recomptai les lames en cristal. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas t'endormir. Tu ne dois pas t'endormir.

Mon regard se posa sur le calendrier du secrétaire. Je m'aperçus qu'il faisait partie d'un sous-main – une sorte de plateau argenté comportant deux bouteilles d'encre en verre taillé, un stylo en argent et le calendrier. Il n'a pas besoin d'indiquer l'année, pensai-je. Je savais où j'étais.

J'étais en 1896 et j'avais rejoint Élise.

Je m'éveillai en sursaut et ne pus retenir un cri de surprise en regardant autour de moi. *Où étais-je ?*

Puis la porte de la chambre s'ouvrit rapidement et Élise me dévisagea d'un air inquiet. Sans réfléchir, je tendis ma main droite dans sa direction. Elle tremblait violemment.

Elle hésita, puis vint vers moi et la prit dans ses mains. Je devais avoir l'air pathétique. Le contact de sa main chaude dans la mienne me fit l'effet d'une transfusion. Je vis ses traits se contracter et desserrai mon étreinte.

« Je suis désolé », dis-je avec peine.

Je la regardai avidement. Elle portait maintenant une robe en serge de laine bordeaux dont le haut col était bordé de soie noire et qui n'avait pas des manches gigot, mais au contraire des manches serrées sur toute la longueur du bras. Seuls le devant et les côtés de sa chevelure étaient ramenés vers le haut et maintenus en place par des peignes en écaille.

Elle me rendit mon regard avec la même expression interrogative, comme si elle cherchait sur mon visage la réponse à une question.

Finalement, elle baissa les yeux :

« Je suis désolée. Voilà que je vous dévisage à nouveau.

— Moi aussi, je vous dévisage. »

Elle reposa son regard sur moi.

« Je ne comprends pas, dit-elle calmement, comme si elle faisait une constatation. »

Tout à coup elle eut un haut-le-corps et arracha sa main à la mienne comme quelqu'un frappait à la porte. Nous regardâmes tous deux dans la direction d'où venait le bruit, puis mon regard revint vers elle. Son expression était un mélange de gêne et de – quoi, au juste ? Le mot qui me vient à l'esprit est calcul ; comme si elle réfléchissait déjà à ce qu'elle allait dire pour expliquer ma présence. J'espérais qu'elle avait une explication toute prête, car je n'en avais, pour ma part, aucune.

« Je serais désolé de vous compromettre. »

Elle me jeta un regard dans lequel je lus de la méfiance. Avais-je involontairement fait naître ses soupçons quant à des mobiles

inavouables de ma part ? Compromission, embarras, Seigneur, *chantage*, même ? J'en étais tout retourné.

« Excusez-moi », dit-elle.

Elle me fit sursauter en commençant tout à coup à me coiffer ; je n'avais pas remarqué jusque-là la brosse qu'elle tenait dans sa main gauche. Je la regardai, médusé, et mis un moment à comprendre que mes cheveux avaient dû être ébouriffés par le vent ou par mon sommeil. Elle essayait de me rendre plus présentable pour quiconque frappait à la porte.

Je pus humer son parfum tandis qu'elle se penchait sur moi. Je devais me retenir pour ne pas me pencher à mon tour et l'embrasser sur la joue. Elle me regarda. Je ne devais pas avoir l'air tout à fait dans mon assiette, car elle me demanda :

« Ça va bien ? »

Je savais que c'était une erreur, mais je ne pus résister.

« Je vous aime », chuchotai-je.

La main qui tenait la brosse tressaillit, et je vis la peau se tendre sur ses joues. Avant que j'aie pu m'excuser, on frappa derechef et une voix appela :

« Élise ? »

Je frémis. C'était la voix d'une femme plus âgée. Les dés sont jetés, pensai-je.

Élise s'était redressée brusquement à mon chuchotement. À présent, elle se dirigeait vers la porte.

« Je suis désolé », bafouillai-je.

Elle me jeta un regard par-dessus son épaule mais ne répondit pas. Je déglutis péniblement – ma soif était revenue –, me redressai puis, sachant que je devais être debout quand Mme McKenna entrerait, je me hissai sur mes pieds.

Je me levai trop vite et perdis l'équilibre ; j'agrippai le dossier du fauteuil juste à temps pour m'empêcher de tomber. Je regardai Élise. Elle s'était arrêtée près de la porte et me regardait anxieusement. Quel moment terrible ce devait être pour elle.

« Ça ira », dis-je en hochant la tête.

Ses lèvres s'ouvrirent comme elle aspirait un grand coup – ou, plus probablement, comme elle faisait une prière rapide en silence. Puis elle se tourna vers la porte, carra ses épaules de façon visible, et tourna le bouton de la porte.

Mme McKenna entra, commença à dire quelque chose à sa fille, puis s'interrompit brusquement avec une expression de stupéfaction outrée en m'apercevant dans la pièce. Qu'était-elle en train de penser ? Tout ce que j'avais lu me revint d'un coup en mémoire.

Jusqu'à ce jour précis, on s'accordait à dire que sa fille n'avait jamais eu de relation avec un homme. Celui avec lequel elle entretenait les rapports les plus suivis était Robinson, et ces rapports avaient un caractère strictement professionnel.

De trouver un étranger dans la chambre d'hôtel d'Élise avait dû faire à Mme McKenna l'effet d'une décharge électrique. Je remarquai qu'elle faisait un effort pour maîtriser sa réaction, mais le choc était intense.

La voix d'Élise était parfaitement maîtrisée lorsqu'elle parla ; c'était la voix d'une actrice professionnelle récitant son texte. Si je n'avais pas su qu'il en était autrement, j'aurais juré qu'elle était parfaitement calme.

« Mère, je vous présente monsieur Collier », dit-elle.

Protocole. Sobriété. Folie.

Je ne saurai jamais d'où je puisai alors la force de traverser la pièce, de prendre la main de Mme McKenna dans la mienne, de la serrer légèrement et de m'incliner en souriant :

« Enchanté.

— 'chantée », répondit-elle du bout des lèvres.

C'était tout à la fois une façon de prendre acte de ma présence et de contester son bien-fondé. Curieusement, la raideur de son attitude m'aida à m'adapter à la situation... Malgré mon malaise, son maintien rigide et sa désapprobation non dissimulée me permirent d'entrevoir, à travers le personnage inflexible qu'elle jouait, la vieille actrice pas tout à fait rompue à son rôle.

Ce n'est pas qu'elle jouât délibérément ce rôle pour moi, mais c'est un peu l'effet que ça me faisait. Je ne doute pas que son indignation en me trouvant là fut sincère. Mais son comportement me semblait exagéré par rapport à l'effet qu'elle me faisait en tant qu'individu ; bref, elle cherchait à outrer l'attitude que lui dictait sa nature. Mais c'était cousu de fil blanc. Elle avait grandi dans le monde mouvementé du théâtre rural du XIX^e siècle et n'avait rien d'une « grande dame » malgré tous les efforts qu'elle déployait pour me faire croire le contraire. L'instant d'après, elle allait se tourner vers sa fille, les sourcils en accent circonflexe, en attendant ses explications. L'instant d'après, c'est exactement ce qu'elle fit, et malgré ma nervosité persistante, je ne pus m'empêcher de sourire intérieurement.

« M. Collier séjourne à l'hôtel », annonça Élise, fournissant l'explication exigée. « Il est venu pour voir la pièce.

— Ah ? »

Mme McKenna me toisa. Je savais qu'elle voulait demander : Mais *qui* est-il, et que fait-il ici dans ta chambre ? Mais il était

contraire aux convenances d'attaquer de front. Pour la première fois, je me félicitai du formalisme qui régissait les rapports sociaux en 1896.

Le silence s'éternisait et je compris qu'il me fallait aider Élise. Je la laissais se défendre seule dans l'espoir inavoué qu'elle expliquerait ma présence sans que j'aie à intervenir. Mais c'était trop lui demander, et elle n'y arriverait pas si je ne volais pas à son secours.

« Votre fille et moi nous sommes rencontrés à New York », mentis-je (avec succès ou non, je ne saurais le dire), puis j'ajoutai, sous le coup d'une soudaine inspiration : « Après une représentation de *Christopher Junior*. Je venais de Los Angeles en voyage d'affaires, et j'ai décidé de loger à l'hôtel pour voir la pièce demain soir. »

Excellent, Collier, me dis-je. Confondant d'hypocrisie.

« Je vois », dit Mme McKenna d'un ton glacial.

Elle ne voyait rien du tout. Je pouvais raconter ce que je voulais, il n'y avait aucune raison que je me trouve dans la chambre d'hôtel de sa fille.

« Et quel genre d'affaires traitez-vous ? » s'enquit-elle.

Je ne m'attendais pas à pareille question et ne pus que la regarder d'un air stupide, visiblement désarçonné. Je mis un tel moment à comprendre qu'il valait mieux dire la vérité qu'elle dut prendre, j'en suis sûr, ma réponse pour un mensonge.

« Je suis écrivain. »

Je sentis mon estomac se nouer. Pourvu qu'elle ne me demande pas ce que j'écrivais. Elle n'en fit rien. Je suis sûr qu'elle n'avait cure de qui j'étais ou de ce que je faisais, et qu'elle ne voulait qu'une chose, c'était que je déguerpisse séance tenante de la chambre de sa fille. Le ton de sa voix le signifiait clairement lorsqu'elle marmonna, en se tournant vers Élise :

« Eh bien, ma chère ? » (N'est-il pas temps de congédier ce cuistre ?)

Mais Élise tint bon alors qu'elle n'avait aucune raison de me ménager, et je ne l'en aimai que davantage. Inclinant la tête en arrière en un geste royal qui en dit plus long sur ses dons innés d'actrice que tous les livres que j'avais pu lire, elle dit :

« J'ai invité M. Collier à dîner avec nous, Mère. »

Le laps de temps qui s'écoula avant que sa mère ne réagisse ne fit que souligner sa réponse :

« Ah ? » dit-elle.

J'essayai de lui rendre son regard glacial mais cela me fut difficile. Je tentai de dire quelque chose mais ne réussis à émettre qu'un gargouillis inaudible ; j'avais encore la gorge sèche.

Laborieusement, je m'éclaircis la gorge.

« J'espère que cela ne vous dérange pas », dis-je.

Erreur ! protesta aussitôt mon cerveau. Je n'aurais jamais dû lui fournir un tel prétexte.

Mais la brèche était ouverte et elle s'y engouffra rapidement.

« Eh bien, à *vrai dire*... »

Elle n'avait pas besoin d'ajouter un seul mot. Son attitude n'aurait pu être plus claire. Elle s'attendait que je bondisse sur ce sous-entendu comme le ferait n'importe quel « gentleman » digne de ce nom, que je m'excuse, batte en retraite et m'évanouisse dans le décor.

Je ne fis rien de tout cela. Je souris – faiblement, mais je souris. Ses traits se figèrent aussitôt en une expression censée traduire le dégoût aristocratique d'une dame du monde à qui l'on impose à son corps défendant une situation qui lui est odieuse. Encore une scène tirée de la même pièce.

Élise ne fit rien pour arranger les choses en disant :

« Je serai prête dans un instant », après quoi elle se retourna et se dirigea vers la porte de sa chambre. Je lui jetai un regard affolé. M'abandonnait-elle ? C'est alors que je vis les mèches de cheveux qui tombaient sur sa nuque, et cela ne fit qu'accroître ma détresse.

Non seulement elle avait été surprise dans sa chambre d'hôtel avec un étranger, mais en plus elle avait été surprise en déshabillé.

Sur le coup, je ne trouvais pas ça drôle du tout. J'étais sensible à son embarras. Était-ce parce que j'avais commencé à assimiler les mœurs et les coutumes de l'époque ? Je l'espérais. C'était le seul aspect positif de cette situation des plus négatives.

La porte de la chambre se referma avec un claquement sec et je me retrouvai seul avec Mme Anna Stuart Callenby McKenna, quarante-neuf ans, qui me détestait.

Nous restâmes plantés là comme des acteurs ayant oublié leur texte, tous deux raides comme des piquets, tous deux muets comme des carpes. La scène qui allait commencer se jouerait sur le mode cassant, c'était prévisible.

Comme de toute évidence Mme McKenna n'avait aucune intention d'engager la conversation, je m'éclaircis la gorge et lui demandai comment marchaient les répétitions.

« Très bien », répondit-elle sèchement. Fin de conversation.

Je grimaçai un sourire, puis me plongeai dans la contemplation du tapis. Je levai les yeux. Elle détourna les siens. Elle en avait profité pour m'examiner d'un œil fort peu amène. J'avais envie de lui annoncer quelque chose concernant son avenir, mais je savais qu'il me fallait résister à pareille tentation. Il fallait que j'apprenne très vite à

étouffer tout désir de profiter de l'atout injuste de ma prescience. Il fallait que je me conduise exactement comme si j'étais celui que je prétendais être, que je commence à me prendre moi-même à mon propre jeu. Faire partie intégrante de cette époque revêtait maintenant pour moi une importance capitale. Plus je m'y intérais, moins j'aurais à craindre de perdre mon emprise sur elle.

Ça me fera, commençai-je intérieurement. Non, pas de contractions. Le *cela* me paraissait bien artificiel mais je m'y habituerais.

« Cela me fera plaisir de revoir jouer Élise... »

Elle me transperça d'un regard arctique. Erreur ! pensai-je à nouveau. J'étais en 1896, et on ne badinait pas avec les convenances. J'aurais dû l'appeler mademoiselle McKenna. Seigneur, pensai-je en imaginant les épreuves qui m'attendaient. Comment allais-je tenir tête simultanément à Mme McKenna et à Robinson ? Je n'osai même y penser et je fus pris par la folle tentation de foncer dans la chambre à coucher, de fermer la porte à clé, et de supplier Élise de rester avec moi pour parler.

J'examinai en un clin d'œil la robe que portait Mme McKenna.

Sur une femme moins replète, elle aurait pu être jolie : une robe longue de brocart jaune bordé de noir avec des manches gigot en gaze noire, et un châle sombre drapé autour de ses épaules. Comme chez Élise, ses cheveux étaient ramenés vers le haut avec des peignes en écaille. Contrairement à Élise, elle n'irradiait que du dégoût et de la désapprobation...

« Vous avez une bien jolie toilette, dis-je néanmoins.

— 'rci », dit-elle sans même me regarder.

Si seulement elle s'asseyait. Ou se mettait à aller et venir. À regarder par la fenêtre. Au lieu de rester plantée là comme un garde de palais prêt à me bondir dessus au premier geste suspect. Une fois de plus, j'eus la tentation de courir jusqu'à la chambre. Cette fois la tentation n'était pas totalement dénuée de perversité ; j'avais envie de voir comment elle réagirait. Un rien irrité, je chassai cette pensée. J'avais pris pied dans une époque circonspecte. Il me fallait agir avec circonspection.

Je fus tellement soulagé quand Élise sortit de la chambre que je soupirai tout haut. Mme McKenna me toisa d'un air pincé. Je fis semblant de ne rien remarquer. Je regardai Élise comme elle traversait la pièce. Quelle grâce dans sa démarche ! Je me sentis submergé par une nouvelle vague d'amour pour elle.

« Vous êtes magnifique », dis-je.

Encore une erreur ; combien en commettrais-je avant de

comprendre ? Bien que j'eusse parlé sincèrement, je pouvais voir que mon compliment l'avait gênée en présence de sa mère.

« Merci », murmura-t-elle, mais ses yeux évitèrent les miens tandis que je tendais le bras pour ouvrir la porte.

Mme McKenna passa devant moi, suivie par Élise qui portait un châle en dentelle noire sur ses épaules et tenait un petit sac dans sa main droite. Son parfum délicat effleura mes narines et je ne pus m'empêcher de soupirer tout haut une fois de plus. Elle fit comme si de rien n'était, bien qu'elle n'eût pas pu ne pas m'entendre. *Tiens-toi correctement*, m'ordonnai-je.

Je passai à mon tour dans le salon extérieur et tirai la porte. Élise me tendit la clé. Je la pris, fermai la porte et la lui rendis. L'espace d'un instant, nos regards se rencontrèrent et je sentis cet étrange courant passer une fois de plus entre nous. Où puisait-il sa source chez elle, je n'en savais rien. Mais il n'y avait pas à se tromper quant à son existence. Sinon comment expliquer qu'elle ait toléré ma présence sur la plage, m'ait laissé l'attendre dans son antichambre, ait accepté que je dîne à sa table ? Sans parler de ces regards si intenses, si enveloppants. J'étais sûr d'une chose : mon charme personnel n'y était pour rien.

Cet instant privilégié prit fin comme elle se détournait en remettant la clé dans son sac à main. Sa mère ayant décidé de l'escorter personnellement, je ne fis rien pour marcher à leur hauteur et me contentai de les suivre à travers le salon et jusqu'à la cour intérieure.

Elles se retournèrent à mon cri de surprise. La cour était féerique avec ses centaines d'ampoules électriques de couleur, sa végétation tropicale illuminée de toutes les directions, sa fontaine centrale d'où surgissait et retombait en cascade une dentelle liquide chatoyante, étincelante.

« Je suis impressionné par la beauté du patio », leur dis-je.

Cour intérieure ! pensai-je, furieux d'avoir si peu de mémoire.

À compter de ce moment, je fus mis en quarantaine par Mme McKenna. Physiquement parlant, son volume m'empêchait de marcher à côté d'Élise, l'allée étant trop étroite. Sur le plan de la conversation, j'étais également isolé, forcé que j'étais de l'écouter parler de la pièce et d'acteurs et d'actrices que je ne connaissais pas. Je supposais qu'elle essayait de soustraire Élise à ma « séduction dolosive » en évoquant des sujets qui, par leur caractère personnel, m'excluaient de la conversation. Le fait que j'en savais beaucoup plus long sur la vie d'Élise que sa mère n'aurait pu l'imaginer ne m'était que d'un piètre réconfort. Je trouvais troublant que Mme McKenna essayât d'ores et

déjà d'ériger une barrière entre Élise et moi. Elle avait sans nul doute l'intention de me rendre le dîner aussi désagréable que possible, puis de m'enlever complètement Élise si elle le pouvait. Si Robinson était également présent, je serais doublement sur la sellette.

Tout en marchant à leur suite le long de l'allée, je me demandai vaguement pourquoi nous ne nous dirigions pas vers la véranda arrière pour suivre à rebours le chemin par lequel le chasseur cinquantenaire m'avait accompagné. Quand j'y pense maintenant – c'est une simple supposition, mais comment expliquer la chose autrement ? – je me dis qu'il avait choisi cet itinéraire parce qu'il était plus long et qu'il voulait retarder au maximum le moment où il lui faudrait regagner la réception – et retrouver M. Rollins.

À l'ennui d'être séparé d'Élise venait maintenant s'ajouter la gêne renouvelée que provoquait la proximité du hall. Descente dans le maelstrom, chapitre deux, pensai-je. J'allais m'enfoncer une nouvelle fois dans ce noyau épuisant de 1896. J'essayai de me confectionner un bouclier mental, mais je savais qu'une fois exposé de nouveau à l'énergie détaillée de cette époque, je serais virtuellement sans défense.

En voyant que le hall était rempli de monde, je me carrai mentalement et physiquement, puis ouvris la porte à Élise et à sa mère. Aussitôt, j'entendis les accords d'un petit orchestre à cordes qui jouait sur la mezzanine, noyés dans un brouhaha de voix. Je fus agréablement surpris de constater que l'effet global était minime comparé à la première fois. Était-il concevable que mon petit somme de tout à l'heure y fût pour quelque chose ?

Ma surprise et mon plaisir fondirent comme neige au soleil quand je compris que le repas serait effectivement compliqué par la présence d'un certain William Fawcett Robinson. Je le regardai traverser le hall avec appréhension ; Élise s'était arrêtée après avoir passé la porte et je marchais maintenant à ses côtés.

Robinson mesure dans les un mètre soixante-seize et il est du genre plutôt râblé. Je fus surpris de constater que j'avais omis de remarquer, en le voyant en photo, son étroite ressemblance avec Serge Rachmaninov. Un Rachmaninov pourvu d'une barbe noire qui échouait à cacher ses traits anguleux et solennels. Pas une trace d'humour sur son visage. Ses grands yeux sombres me fixaient avec une désapprobation glaciale qui ne cédait en rien à l'aversion de Mme McKenna. Il portait un costume noir, un gilet noir, des chaussures noires, un nœud papillon noir, et une chaîne de montre sur son gilet. Contrairement à Rachmaninov, il a une calvitie qui n'a épargné qu'une mèche de cheveux noirs clairsemés soigneusement plaqués sur le haut

de son front. Comme Rachmaninov, Robinson est affublé de grandes oreilles, mais je doute qu'il soit musicien pour un sou.

Je regardai Élise du coin de l'œil tandis que nous rejoignons son imprésario.

« William, je vous présente M. Collier », dit-elle d'une voix parfaitement maîtrisée.

Pour un peu, j'aurais cru qu'elle avait surmonté son désarroi initial et n'était plus du tout émue par ma présence.

La poignée de main de Robinson, elle, ne laissait aucune place aux conjectures ; je sus qu'il me serrait la main beaucoup plus fort que nécessaire.

« Collier », grogna-t-il.

Il n'y a pas d'autre mot pour décrire sa voix gutturale et désagréable.

« Monsieur Robinson », dis-je en retirant mes doigts broyés.

Attends un peu que je retrouve mes forces, Bill, pensai-je. Moi aussi, je sais serrer.

Si Mme McKenna avait hésité à me déclarer ouvertement *persona non grata*, Robinson, lui, ne s'encombrait pas de tels scrupules.

« Maintenant vous nous excuserez, m'informa-t-il en se tournant vers Élise et sa mère.

— M. Collier sera des nôtres », annonça Élise.

Une fois de plus, je fus impressionné par sa fermeté. Cela ne rendait que plus mystérieuse la facilité avec laquelle elle m'avait accepté, car manifestement, si elle avait voulu se débarrasser de moi elle aurait pu le faire sur-le-champ. J'en conclus qu'à aucun moment elle n'avait été sur le point de crier ou de s'enfuir en courant. Ce n'était tout simplement pas son genre.

Pas plus que ce n'était celui de Robinson d'accepter un échec.

« Il me semble que notre table est prévue pour trois, lui rappela-t-il.

— Ils n'auront qu'à ajouter un couvert », lui dit Élise.

Je savais qu'elle était sur la défensive et espérai qu'elle ne finirait pas par m'en vouloir à force de devoir prendre constamment ma défense. Si je n'avais pas ressenti ce besoin absolument impératif d'être avec elle, je me serais évidemment éclipsé de moi-même.

Au lieu de cela, je me contentai de devisager Robinson lorsqu'il ajouta perfidement :

« Je suis sûr que M. Collier a d'autres projets. »

Je faillis répondre, *Pas le moins du monde*, puis choisis de me taire, souris, pris Élise par le bras et commençai à l'escorter vers la salle royale. Tandis que nous nous éloignons, j'entendis Robinson

marmonner :

« Voilà sans doute qui explique la répétition d'aujourd'hui.

— Je suis désolé, Élise, murmurai-je. Je sais que je suis de trop, mais il faut que je sois avec vous. Je vous en prie, soyez indulgente. »

Elle ne répondit pas, mais je sentis à quel point son bras était contracté tandis que nous nous approchions d'un dandy moustachu en habit de soirée qui nous souriait de toutes ses dents, l'air aussi authentique qu'un mannequin de devanture. Même sa voix parut artificielle lorsqu'il susurra :

« Bonsoir, mademoiselle McKenna.

— Bonsoir », dit-elle.

Je ne la regardai pas pour voir si elle lui avait rendu son affreux sourire.

« M. Collier dînera avec nous.

— Mais *certainement* », répondit le maître d'hôtel d'un air absolument enchanté. Il sourit derechef. « Le plaisir est pour *nous*, monsieur Collier. »

Tournant les talons comme une ballerine, il s'engagea dans la salle à manger, Élise et moi à sa suite.

C'est à peine si j'avais entr'aperçu la salle royale en passant dans le hall. En tout état de cause, je n'y avais jamais mis les pieds, même en 1971. Elle est absolument gigantesque – plus de cinquante mètres de long sur vingt de large, une superficie équivalente à celle d'une demi-douzaine de maisons de bonne taille. Le plafond en sapin sombre culmine au moins à dix mètres et rappelle, par sa voûte large et chevillée, la coque d'un navire retourné. Pas un pilier, pas une colonne ne vient en briser le volume.

Imaginez alors ce vaste espace clos rempli d'hommes et de femmes en train de manger, de parler, *d'être* – une foule dense de gens de 1896 m'entourant. Malgré l'amélioration sensible de mon état, je commençais à me sentir atteint d'un léger vertige, tandis que le maître d'hôtel nous guidait à travers ce tourbillon d'activité fébrile. Il n'y avait pas de moquette et chaque bruit me paraissait assourdissant : le magma des conversations, le cliquetis répercuté à l'infini des couverts en argent sur la faïence, et le bruit de pas d'une armée de serveurs qui faisaient vibrer le sol en se déplaçant. Ce fracas ne semblait gêner personne, mais il faut dire que cette époque semble plus physique que celle d'où je viens : plus de bruit, plus de mouvement, plus de contact avec l'aspect matériel de l'existence.

Je jetai un coup d'œil en direction d'Élise et vis que son visage était tourné tandis qu'elle saluait diverses personnes installées à des tables devant lesquelles nous passions. La plupart d'entre elles me

regardaient avec une curiosité non dissimulée. Je ne compris que plus tard qu'il s'agissait de membres de sa troupe. Rien d'étonnant à ce qu'ils m'aient dévisagé ainsi. C'était probablement la première fois qu'ils voyaient Élise en compagnie d'un inconnu.

Le maître d'hôtel avait dû faire un signe à quelqu'un, car lorsque nous atteignîmes une table ronde près d'une fenêtre, il y avait déjà une quatrième chaise et un serveur achevait de disposer un couvert en argent supplémentaire sur la nappe couleur crème. Le maître d'hôtel tira une chaise pour Élise et elle s'assit avec la grâce d'une actrice dont chaque geste a été travaillé jusqu'à la perfection.

Je me retournai pour voir le sinistre duo qui nous suivait et tirai une chaise pour Mme McKenna. J'aurais tout aussi bien pu être invisible. Elle attendit que le maître d'hôtel lui présente une autre chaise, puis s'assit. Je fis semblant de ne rien remarquer et m'assis sur la chaise que je tenais, non sans avoir noté la façon dont la bouche d'Élise s'était contractée devant la grossièreté de sa mère. Le maître d'hôtel chuchota quelque chose à Robinson, qui s'assit à son tour, et un menu fut posé devant chacun d'entre nous.

« Dis-moi ce qu'il y a au programme, Élise », dit Mme McKenna.

Je regardai le menu et remarquai, tout en bas, le mot *Programme*, suivi du nom *R. C. Kemmermeyer, Chef d'Orchestre*. Je lus la liste des morceaux et tombai sur la *Valse de Babbie*, de William Furst. Babbie est le nom du personnage qu'Élise incarne sur scène dans *Le Petit Ministre*.

Ma serviette était enroulée dans un anneau en bois d'oranger. Exactement semblable à l'anneau que j'avais vu dans le musée de l'hôtel, pensai-je en déployant la serviette et en la posant sur mes genoux. Quel musée ? me dis-je. C'est *maintenant*. Je reposai l'anneau sur la table et regardai la couverture du menu, qui portait l'inscription *Hôtel del Coronado, Coronado, Californie* en grosses lettres. Dessous, il y avait une couronne de fleurs, avec au centre une couronne ducale. Sous la couronne de fleurs, les mots : *Directeur E. S. Babcock*. Il est ici en ce moment, me dis-je. L'homme qui avait dicté ces lettres jaunies, quasiment illisibles que j'avais lues dans cette minuscule pièce qui ressemblait à un four. Cela me fit une drôle de sensation.

Je consultai de nouveau la carte et fus frappé par le nombre de plats proposés. Mon regard descendit le long de la liste : *Consommé Franklyn, Petits Pâtés à la russe, Olives, Figues Confites au vinaigre. Filet de Saumon à la Valois, Filet de Bœuf aux lardons sauce Condé*.

Mon estomac émit un grondement de mauvais augure. Filet de bœuf aux *lardons* ? Mon organisme récemment consolidé renâclait devant cette image un peu trop lourde. J'essayai de la chasser de mon

esprit en passant directement aux desserts : *Tarte aux Oranges meringuée, Gâteau anglais.*

Je levai les yeux en entendant parler Élise.

« Je vous demande pardon ? »

— Qu'est-ce qui vous fait envie ? » demanda-t-elle.

Toi, pensai-je. Seulement toi.

« À vrai dire, je n'ai pas très faim. »

Qu'est-ce qu'on fait là ? pensai-je. On devrait être seuls quelque part tous les deux. Élise se replongea dans son menu et je fis de même. C'était bien parti pour être le repas le plus long de ma vie.

Je levai les yeux comme le serveur s'approchait pour prendre nos commandes et eus droit au vivifiant plaisir d'entendre Mme McKenna commander de la *Fausse Tortue au Xérès, un Canapé Rex, des Ris de Veau aux truffes Montpellier* et d'autres écœurantes délices. Au fur et à mesure qu'elle parlait, j'avais l'impression qu'un nuage d'odeurs commençait à s'agréger autour de moi. Sur le moment, je crus que la commande de Mme McKenna stimulait mon imagination. Maintenant, je comprends que mon odorat était lui aussi devenu hypersensible et que je détectais les odeurs de nourriture et de boisson qui m'entouraient. Cela ne fit rien pour améliorer mon état.

L'orchestre de chambre dans la rotonde termina les *Valses des Sentiers fleuris*, et sans attendre la fin des applaudissements, entama *l'Ile de Champagne*, tiré de l'opéra comique de Chassalagne ; en tout cas, c'est ce qu'affirmait le programme, et ce n'est pas moi qui le contredirai. Tâchant de chasser de mon esprit l'idée même de nourriture, je fermai le menu et jetai un coup d'œil sur la page arrière de la couverture. Je lus : *Buts de promenade dans les environs de l'hôtel*, et notai l'existence d'une *maison de bains*, d'un *musée* et d'un élevage d'autruches dans le carré n° 10-B, « un spectacle intéressant à l'heure du repas ». Moi aussi, pensai-je, je dois être un spectacle intéressant à l'heure du repas.

« Collier ? »

Je regardai Robinson.

« Vous commandez ? demanda-t-il.

— Juste un consommé et du pain grillé, dis-je.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette. Peut-être vaudrait-il mieux qu'on vous accompagne jusqu'à votre chambre ? »

Ma chambre, pensai-je. Ça vous plairait, ça, hein, monsieur Robinson. Je souris.

« Non, merci, ça ira. »

Voilà que ça recommence, pensai-je. Non. Merci. Ça ira.

Robinson reporta son attention sur le serveur, et mon estomac fut

de nouveau en état de siège tandis que j'essayais de ne pas l'entendre commander des *Huîtres géantes à la Villeroi*, une *Oie sauvage de Boston à la Compote de pommes*, des *Nouilles aux miettes*, une *Salade italienne*, et une bouteille de bière blonde. Comme on le voit, mes efforts pour ne rien entendre se révélèrent vains.

« Je parlais à Unitt, dit Robinson à Élise lorsque le serveur fut parti (sans d'ailleurs que j'eusse prêté attention à sa commande). Il a rencontré ce Babcock et a dû admettre qu'un feu sur la scène serait risqué, eu égard à la construction de l'hôtel. Unitt est en train de chercher une solution avec les machinistes. Ça n'aura pas le même effet qu'un vrai feu, mais étant donné les circonstances, il faudra qu'on se fasse une raison, je crois. »

Élise hocha la tête : « D'accord.

— Et tout est prêt pour qu'on parte demain soir dès que les trains seront chargés », ajouta-t-il en s'adressant davantage à moi qu'à elle, me sembla-t-il.

Elle ne va pas partir, lui dis-je mentalement. C'est *toi* qui vas partir. Mais je n'en étais pas aussi convaincu que je me plaisais à le penser.

J'étais sur le point de parler à Élise quand Robinson me demanda à brûle-pourpoint :

« Qu'est-ce que vous faites, dans la vie, Collier ? »

Sa question cachait-elle un piège ? Avait-il déjà vérifié ce que lui avait dit Mme McKenna ?

« J'écris, répondis-je.

— Ah ? »

Son ton était franchement incrédule.

« Des articles ?

— Des pièces de théâtre », répondis-je.

Est-ce que je me l'imaginai, ou y eut-il, l'espace d'un instant, une trace de respect dans sa voix lorsqu'il répéta : « Ah ? »

Peut-être. S'il était capable de me reconnaître la moindre qualité, c'eût été dans le domaine du théâtre.

Elle disparut lorsqu'il demanda :

« Et certaines de ces pièces ont-elles été produites ? Votre nom ne m'est guère familier, et pourtant je crois connaître tous les dramaturges importants. »

Il insista sur *importants*.

Je lui rendis en silence son regard sarcastique et résistai difficilement, mais Dieu merci, avec succès, à l'envie de lui répondre :

Oui, un de mes scénarios a été choisi comme « Film de la Semaine » sur la septième chaîne en septembre. Vous avez dû le voir,

n'est-ce pas ? Non que cela m'eût apporté une quelconque victoire. Cela aurait jeté momentanément la confusion dans son esprit, puis il m'aurait cru fou.

« Pas par une troupe professionnelle, lui dis-je.

— Non », dit-il.

Triomphant.

Je regardai Élise. Je voulais l'impressionner, et je savais que ma réponse ne pouvait que l'avoir déçue étant donné la place prépondérante du théâtre dans sa vie. Malgré tout, c'était plus sûr que de m'empêtrer dans un mensonge inextricable.

« De quelle sorte de pièces s'agit-il, monsieur Collier ? » demanda-t-elle, mue par un désir manifeste de soulager mon embarras.

Avant que j'aie pu répondre, Robinson dit :

« Je parie que ce sont des drames... que dis-je, des tragédies ! »

Il ne faisait plus aucun effort pour dissimuler un sourire sarcastique. Je sentis la colère monter en moi, mais réussis à me maîtriser en ayant recours à une contre-attaque aussi muette que facile : il ne serait pas si arrogant s'il savait qu'il allait mourir sur le *Lusitania*.

« Cela varie, dis-je à Élise. Certaines sont des comédies, d'autres des drames. »

Ne m'en demande pas plus, pensai-je. Je ne répondrai pas.

Elle n'insista pas, et je sentis à mon grand dam que, le mépris en moins, elle partageait l'attitude de Robinson : elle me prenait pour un amateur et je n'osais rien dire pour l'en dissuader.

À partir de cet instant, je perdis plus ou moins la notion du temps. Je ne le sentis pas passer. Seuls des détails minimes de la conversation me reviennent en mémoire – éclipsée qu'elle était par la nourriture.

Élise mangea très peu – un consommé, comme moi, une demi-tranche de pain, du vin rouge. J'imagine qu'elle doit toujours prendre un repas léger à l'approche d'une représentation. Il me semble avoir lu ça quelque part.

Robinson et Mme McKenna firent plus que compenser son manque d'appétit. Ce fut de les observer l'un et l'autre au travail sur leurs repas respectifs qui donna le coup de grâce à mon organisme – et à ma patience.

Je trouvais Robinson particulièrement déprimant. Le bonhomme mangeait avec une goinfrerie que je ne puis que qualifier de charnelle. J'avais des nausées en le regardant s'empiffrer et mastiquer. En détournant les yeux, je pouvais ôter de ma vue le spectacle de son impitoyable voracité – mais il m'était impossible d'en éliminer le

bruit. Je me retenais à grand-peine de me lever en hurlant et de me précipiter par la fenêtre. Maintenant, et maintenant seulement, je peux apprécier à sa juste valeur le caractère tragi-comique de cette scène. Ah ! beauté ! ah ! passion ! ah ! idylle grisante et passionnée ! Mon estomac bouillonnant comme un cratère de volcan tandis qu'ils mangeaient et parlaient ; parlaient et mangeaient ; mangeaient et mangeaient. Élise ne disait rien. Je ne disais rien. Elle mangeait son consommé et buvait son vin du bout des lèvres, l'air mal à son aise. Quant à moi, je grignotais mon pain grillé, touchais à peine à mon consommé et avais l'impression d'avoir déjà un pied dans la tombe.

À un moment donné, Robinson m'inclut dans sa conversation avec Mme McKenna – entendez plutôt qu'il me mit de nouveau sur la sellette. Est-ce que je chassais ? me demanda-t-il après avoir évoqué le gibier à plume du Coronado. Quand je secouai la tête, il dit :

« Dommage. On m'a dit qu'il y avait des pluviers, et qu'on trouvait aussi de la bécassine et du courlis... et puis aussi de la bernache. »

Je jure qu'il a dit exactement ça.

« Vous m'en direz tant », répondis-je.

Je n'avais pas vraiment cherché à être sarcastique, mais c'est ainsi que Robinson l'interpréta. Il me lança un regard furibond, mais le sourire en coin d'Élise m'apporta, au moins, un sursis momentané.

C'est vers cette heure-là que le maire de San Diego – un nommé Carlson, si je ne m'abuse – s'approcha de notre table pour se présenter et souhaiter la bienvenue à Élise au nom de la ville. Il me parut terriblement jeune malgré sa moustache tombante. Sa poignée de main, comme celle de Robinson, me laissa la main en compote.

Ma résistance était à bout tandis que Carlson et Robinson discutaient, Robinson se plaignant de la pénurie et de la mauvaise qualité des cigares depuis le début de la révolte cubaine, Carlson suggérant qu'il prenne le train de l'après-midi jusqu'au Vieux-Mexique où il pourrait acheter tous les bons cigares qu'il voudrait.

Pas le temps, répliqua Robinson, en s'adressant une fois encore plus particulièrement à moi, je crois. La troupe partait pour Denver dès la fin de la représentation.

C'en était trop. Que diable faisais-je là avec Robinson et Mme McKenna alors que par la seule force de ma volonté j'avais traversé soixante-quinze ans pour être seul avec Élise ?

J'étais sur le point de lui demander de venir se promener avec moi quand le bon sens l'emporta. Étant donné son état d'esprit en ce moment, je pouvais difficilement formuler de telles exigences. Il me fallait néanmoins la sortir de là.

La solution m'apparut, et joignant le geste à la pensée, je me penchai vers elle et l'appelai par son nom aussi discrètement que possible.

Elle leva les yeux de son assiette de consommé avec quelque chose de crispé dans le regard. Je me souvins que j'aurais dû l'appeler Mlle McKenna mais ne m'en préoccupai pas outre mesure.

« Je ne me sens pas bien. Je crois que j'ai besoin de prendre l'air, lui dis-je. Est-ce que vous ?... »

— Je vais vous faire raccompagner à votre chambre », interrompit Robinson.

De toute évidence je n'avais pas parlé assez bas.

« À vrai dire... »

Je m'arrêtai comme il se tournait pour appeler le maître d'hôtel. Est-ce que j'allais me laisser faire ? Lui permettre de découvrir que je n'avais pas de chambre, pas de bagages, rien ?

« J'ai seulement besoin de prendre l'air », lui dis-je.

Il me regarda avec indifférence.

« Comme vous voudrez. »

— Élise, je vous en prie, venez avec moi, dis-je, sachant que le seul moyen de vaincre la résistance opposée par Robinson était de faire appel aux sentiments d'Élise.

— Mlle McKenna, grommela-t-il à son tour, doit veiller à sa santé. »

Je décidai de ne prêter aucune attention à lui ; qu'aurais-je pu faire d'autre ?

« S'il vous plaît, aidez-moi. »

La voix de Robinson augmenta en volume comme il m'informait que je poussais trop loin les choses.

« En voilà assez », coupa Élise.

Nos regards se rencontrèrent au moment où nous nous levâmes et je vis dans ses yeux que je n'avais pas de quoi pavoiser. Elle allait faire ce que je lui demandais, mais pas par affection ; simplement pour éviter une scène désagréable et peut-être – l'idée me glaça tout à coup – pour se débarrasser de moi autre part.

« Élise », fit Mme McKenna d'un ton moins offusqué que contrarié.

Je sus à cet instant que ses convictions n'étaient pas, et de loin, aussi inflexibles que celles de Robinson et que c'était lui le seul véritable ennemi que j'avais à craindre.

Il était debout à présent, ivre de rage contenue.

« Je vais vous accompagner », déclara-t-il.

C'était moins une offre qu'un ordre.

« Ne vous dérangez pas, lui dit Élise d'un ton si peu assuré que je

me demandai si j'avais perdu plus que je n'avais gagné.

— Élise, je ne puis tolérer ceci, dit-il.

— Vous ne pouvez *tolérer*... »

Elle laissa sa phrase inachevée, ses pommettes tout à coup contractées.

Pas un mot de plus ne fut échangé. Je sentis ses doigts serrer très fort mon avant-bras tandis que nous quitions la table. En regardant Robinson, je fus saisi par l'expression de haine sur son visage : sa bouche n'était plus qu'une fente dure, mince et pâle, et ses yeux noirs me fusillaient du regard. C'était tout à fait l'expression qu'on associe à de « noirs desseins ».

Je faillis prodiguer à Élise quelques mots de réconfort lorsque je me souvins que je lui avais dit ne pas me sentir bien. Je me demandai jusqu'à quel point il fallait que je joue la comédie. Étant donné qu'il me faudrait, en toute conscience, lui dire tôt ou tard la vérité, je choisis de m'enfermer dans un silence embarrassé pendant que nous traversions la salle à manger. Embarrassé parce qu'il me sembla, sur le moment, que les regards non seulement de Robinson mais de tous les dîneurs nous suivaient. Je suis sûr, avec le recul, que pour une grande part c'était le fait de mon imagination.

Comme nous nous engagions dans le couloir qui menait à la véranda, je commençai à me demander où elle m'emmenait ; car ses doigts me guidaient, il n'y avait pas à s'y méprendre.

« Vous allez me jeter à la mer », dis-je.

Elle ne répondit pas et continua à regarder droit devant elle avec une expression qui me troublait. C'est en vain que j'y cherchai une trace de sollicitude.

« Je vous présente de nouveau mes excuses. Je sais... »

Furieux contre moi-même, je laissai ma phrase inachevée. Assez d'excuses. Je voulais la faire sortir de la salle royale et je l'avais fait. La fin justifie les moyens, m'assurai-je. Oh ! assez de lieux communs !

Lorsqu'elle ouvrit la porte de la véranda, j'eus un mouvement de surprise involontaire devant l'escalier qui descendait abruptement.

« Tenez-vous à la rampe », me dit-elle, prenant sans doute mon sursaut pour un mouvement de peur, et alourdissant du même coup ma conscience déjà chargée. Je hochai la tête et commençai à descendre.

Il y avait deux escaliers descendant vers le Paseo del Mar, l'un en direction du sud, l'autre en direction du nord ; nous empruntâmes l'escalier nord. J'essayai de descendre lentement, comme si l'air du large me faisait du bien. Inutile de faire tout un plat de cette histoire de malaise ; je ne voulais surtout pas qu'elle me considère comme une

mauviette cacochyme. D'un autre côté, je ne pouvais pas me permettre de me rétablir à une vitesse par trop miraculeuse ; et pour tout dire, l'emprise de ses doigts sur mon bras, le contact de son épaule contre la mienne étaient loin de m'être désagréables.

Nous marchions à présent sur l'allée du bord de mer, et toujours guidés par elle, nous nous dirigeâmes vers un autre petit escalier qui descendait le long d'une rampe de deux mètres de large et plantée de petits palmiers dont les feuilles dures crépitaient dans le vent. Devant nous, les vagues se brisaient sur la grève avec un fracas menaçant, à une distance que je trouvais dangereusement proche. La lune avait disparu derrière des nuages et je ne distinguais qu'à peine les vagues qui déferlaient rapidement vers nous. Il me sembla qu'elles nous submergeraient sous peu.

Nous descendîmes l'escalier et empruntâmes une autre allée. Convaincu que si nous faisions un pas de plus, nous serions submergés par les embruns, sinon par les vagues elles-mêmes, je dis avec une certaine inquiétude :

« Votre robe va être trempée.

— Non », me répondit-elle simplement.

Quelques instants plus tard, je constatai que le ressac était en effet plus loin que je ne pensais, car le bord de l'allée surplombait d'environ deux mètres un brise-lames fait de rochers. Il y avait un banc près du bord sur lequel Élise me pria de m'asseoir. Je lui obéis docilement. Elle hésita, puis s'assit à côté de moi en me conseillant de respirer profondément.

Au risque d'alourdir mon passif, j'appuyai ma tête contre son épaule. Malappris, pensai-je, plaisantant à moitié. Mais je n'en avais cure, en vérité. Toutes les heures que j'avais passées à préparer cet instant, à le rendre possible, passèrent comme un éclair dans ma tête. Je l'avais mérité, et je n'allais pas le laisser me filer entre les doigts à cause d'un noble aveu. Pas à cet instant, en tout cas.

Elle s'était raidie quand j'avais appuyé ma tête sur son épaule. À présent, petit à petit, je la sentais se décrisper.

« Vous vous sentez mieux ? demanda-t-elle.

— Oui. Merci. »

Peut-être pourrais-je remonter par étapes de mes prétendues profondeurs plutôt que par une confession brutale qui ne manquerait pas de l'irriter.

« Élise ?

— Oui ?

— Je voudrais que vous me disiez quelque chose. »

Elle attendit.

« Pourquoi êtes-vous si bonne avec moi ? Depuis l'instant où nous nous sommes rencontrés, je n'ai fait que vous rendre la vie difficile. Je n'ai rien fait pour mériter une telle bonté. *Ne vous arrêtez pas là*, ajoutai-je rapidement, au nom du ciel, ne vous arrêtez pas là, mais... *pourquoi ?* »

Elle ne répondit pas et je commençai à me demander s'il existait une réponse à ma question, ou si je n'avais fait que lui rendre les choses encore plus difficiles.

Elle mit si longtemps à répondre que j'avais perdu espoir lorsqu'elle parla :

« Je vous dirai ceci et pas un mot de plus. Je vous supplie de ne pas me demander de vous en dire plus pour le moment car je ne le puis. »

J'attendis, conscient des battements sourds de mon cœur dans ma cage thoracique.

« Je vous attendais », dit-elle.

Je sursautai si brutalement qu'elle eut un mouvement de recul.

« Qu'avez-vous donc ? » demanda-t-elle.

Je ne pouvais parler. Sans réfléchir, je levai la tête jusqu'à ce que ma joue touche la sienne. Elle commença à s'écarter de moi puis s'arrêta lorsque j'émis un faible gémissement. Et je suis près de croire que si j'étais mort à cet instant, sa joue contre la mienne, ses mots gravés dans mon esprit, je serais mort sans regrets.

« Richard ?

— Oui ? »

J'écartai ma tête pour la regarder. Elle contemplait l'Océan, l'air sombre.

« Quand nous étions sur la plage, tout à l'heure, vous avez dit : *Il ne faut pas que ça m'échappe*. Que vouliez-vous dire ? »

Je la regardai, consterné. Que lui dire ? Pas la vérité, en tout cas ; j'en étais absolument certain maintenant. *D'où me venais-tu ? Où t'en allais... ?*

Non. Je chassai le souvenir. Elle n'écrit jamais ce poème.

Son jardinier ne trouverait jamais ce morceau de papier.

« Permettez-moi de reprendre votre propre phrase, dis-je. Je vous supplie de ne pas me demander de vous l'expliquer pour le moment. »

Je vis ses traits se durcir et ajoutai rapidement :

« Ce n'est rien de terrible. C'est simplement que... eh bien, le moment n'est pas encore venu pour moi de vous le dire. »

Elle continua à fixer l'Océan, tout en amorçant un mouvement de va-et-vient de la tête. C'était trop lent pour qu'on pût dire qu'elle la secouait, mais il traduisait sans l'ombre d'un doute un sentiment

négatif.

« Comment ? » demandai-je.

Le son qu'elle venait d'émettre m'avait semblé procéder tout à la fois du désespoir et de l'humour noir.

« C'est vraiment trop fou, dit-elle comme si elle pensait tout haut. Je suis assise sur ce banc avec un inconnu et je ne sais même pas pourquoi. »

Elle se tourna vers moi.

« Si seulement vous pouviez comprendre.

— Je comprends.

— C'est impossible.

— Et pourtant je comprends. *Je comprends*, Élise. »

Elle se détourna à nouveau de moi en murmurant :

« Non.

— Passez du temps avec moi, alors. Apprenez à me connaître et décidez... »

Je m'interrompis, sur le point de dire : « ... par vous-même si je compte pour vous ». Je ne lui laisserais pas la possibilité de choisir. Il fallait que je compte pour elle ; il n'y avait pas d'autre possibilité.

« Passez simplement autant de temps que vous pourrez avec moi », achevai-je.

Elle demeura silencieuse un long moment, le regard fixé sur la mer. Puis elle dit :

« Je dois rentrer, à présent.

— Bien sûr. »

Je me levai et l'aidai à en faire autant, en réprimant un désir de la prendre dans mes bras. Petit à petit, pensai-je. Ne brusquons pas les choses. Lorsque nous nous retournâmes, je vis les lumières de l'hôtel, le grand toit à tuiles rouges, le drapeau claquant au vent tout en haut de la tour, et je sentis une vague d'affection pour ce bâtiment miraculeux qui m'avait permis de rejoindre Élise.

« Et maintenant je dois vous avouer quelque chose », lui dis-je comme nous gravissions l'escalier entre les palmiers.

Sa main quitta mon bras et elle s'arrêta.

« Continuez à marcher, dis-je. Prenez mon bras. Regardez droit devant vous et préparez-vous à une terrible révélation ! »

Je faisais de mon mieux pour avoir l'air de plaisanter, malgré la véritable angoisse qui m'étreignait.

« Que voulez-vous dire ? » demanda-t-elle d'un ton soupçonneux, sans suivre aucune de mes instructions.

J'aspirai un grand coup.

« Je n'étais pas souffrant.

— Je ne...

— Je vous ai dit que je ne me sentais pas bien dans le seul but de vous avoir à moi tout seul. »

Que traduisait son expression ? De l'approbation ? De l'indignation ? Du dégoût ?

« Vous m'avez *abusée* ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Mais c'est abject. »

J'eus l'impression que son ton s'inscrivait en faux contre la dureté du mot, et me sentis obligé de répondre :

« Oui, c'est vrai. Et si c'était à refaire, je le referais. »

Une fois de plus, ce regard, comme si elle essayait de me comprendre totalement. Puis, brusquement, elle se secoua en émettant un petit bruit d'impatience. Elle se retourna et se dirigea vers l'hôtel, moi à ses côtés.

« Il est temps que je me trouve une chambre », dis-je.

Elle me jeta un drôle de regard. Mon Dieu, est-ce que ça aussi ça aurait l'air louche ?

« Vous n'avez pas de chambre ? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas eu le temps d'en réserver une, lui dis-je. Je me suis mis à votre recherche dès que je suis arrivé.

— Dans ce cas vous aurez peut-être du mal à en trouver une. L'hôtel est bondé.

— Ah... » murmurai-je.

Encore un problème imprévu. Néanmoins, pensai-je avec un optimisme un peu forcé, il y aurait sûrement *quelque chose* de libre. Après tout, c'était la morte-saison.

Lorsque nous pénétrâmes dans la rotonde, Robinson se tenait debout près d'une des colonnes, attendant visiblement notre retour.

« Excusez-moi », dit Élise, et je vis ses narines pâlir tandis qu'elle se dirigeait vers lui.

Il y avait de l'électricité dans l'air entre ces deux-là, c'était certain ; les livres n'avaient pas menti.

Je me demandai momentanément comment j'allais faire pour la revoir, car nous n'avions convenu d'aucun rendez-vous. Puis je me rappelai qu'il me fallait trouver une chambre au plus vite, et je me dirigeai vers la réception. Mais comment pouvais-je avoir une chambre ? La contradiction me troublait. Ma signature devait être apposée sur le registre demain, pas ce soir.

La réponse ne se fit pas attendre. Le réceptionniste Rollins, plein de morgue satisfaisante, prit un plaisir évident à m'informer qu'il ne

restait pas une seule chambre de libre. Demain, peut-être.

Inévitablement demain, fus-je tenté de répondre. Au lieu de cela, je le remerciai, tournai les talons et m'éloignai du comptoir. Élise et Robinson discutaient toujours, et manifestement leurs propos n'avaient rien d'aimable. Je ralentis, puis m'arrêtai. Et maintenant ? pensai-je. Passer la nuit sur une chaise dans le hall ? J'eus conscience d'esquisser un sourire. Peut-être dans le fauteuil géant de la mezzanine. Voilà qui me procurerait une curieuse satisfaction – sinon un bon sommeil. Peut-être pourrais-je demander à Élise de dormir dans son wagon de chemin de fer privé cette nuit. J'écartai aussitôt cette idée. J'avais déjà bien assez alimenté ses soupçons comme cela. Je ne voulais pas risquer de les aggraver.

Je sursautai légèrement comme elle se détournait de Robinson, les traits crispés par une colère qui m'impressionna, bien que je n'en fusse pas la cible. En me voyant, elle changea de direction et se dirigea vers moi.

« Vous avez une chambre maintenant ? » me demanda-t-elle.

Je n'aurais pu dire si elle m'avait parlé avec un ton de sollicitude ou un ton de défi.

« Non, elles sont toutes occupées. Il me faudra redemander demain matin. »

Elle me regarda en silence.

« Ne vous inquiétez pas, je trouverai bien quelque chose », lui dis-je.

Elle n'avait pas l'air particulièrement inquiète, seulement encore un peu irritée. J'espérai qu'il s'agissait d'un résidu de sa conversation avec Robinson.

« Ce qui me préoccupe surtout, c'est de vous revoir... » commençai-je, mais je m'interrompis comme elle faisait volte-face et se dirigeait de nouveau vers Robinson.

Allons bon, pensai-je. Qu'est-ce qu'elle va faire ? Demander à Robinson de m'administrer une correction ? Avec un intérêt non dénué d'inquiétude, je la regardai s'arrêter devant lui et lui dire quelque chose. Il secoua la tête, me lança un regard furieux, la regarda de nouveau et lui parla avec une rage à peine contenue. Que diable pouvait-elle lui dire ? En tout cas, au vu de la réaction violemment négative de l'imprésario, j'avais dans l'idée qu'elle venait de lui demander de m'aider.

Il tendit brusquement la main et agrippa le bras droit d'Élise. Elle se libéra d'un geste sec, le visage empreint de cette expression d'autorité cinglante que j'avais déjà vue. Je ne pus m'empêcher d'être frappé par le fait que cette femme, qui était capable de faire preuve

d'une domination quasi despotique avait été aussi bonne envers moi. Si elle avait voulu, elle aurait pu m'envoyer paître en un tournemain ; c'était évident.

Non que Robinson parût particulièrement subjugué par son autorité. Mais elle lui tenait tête, en tout cas, et devait apparemment posséder les meilleurs atouts, car il se tut et se contenta de la fusiller du regard tandis qu'elle continuait de parler. Au bout d'un moment, elle se retourna et traversa de nouveau la rotonde vers moi, le visage toujours empreint de cette même expression qui m'intimidait. Était-ce à mon tour à présent de me faire mettre à ma place ?

« Il y a un lit supplémentaire dans la chambre de M. Robinson, me dit-elle. Vous pourrez y passer la nuit. Demain, il vous faudra trouver une chambre. »

J'aurais voulu refuser ; lui dire que je préférerais dormir sur la plage plutôt que passer la nuit en compagnie de son imprésario. Mais je n'en fis rien. C'eût été insultant après tout le mal qu'elle s'était donné une fois de plus pour moi.

« Parfait, dis-je. Merci, Élise. »

Pendant de longues secondes, je fus de nouveau soumis à son regard scrutateur qui cherchait le mien ; elle avait une expression d'incertitude tendue, comme si elle avait grande envie de se débarrasser de moi mais n'en avait pas tout à fait la force. Conscient du fait que ce sentiment constituait mon meilleur atout pour le moment, je ne dis rien.

Abruptement, elle murmura :

« Bonsoir. »

Puis elle tourna les talons et s'éloigna.

En restant planté là à la regarder s'en aller, je dus passer le moment le plus terrifiant de mon existence. Je dus faire appel à chaque parcelle de volonté pour réprimer le désir de me précipiter à sa suite, de lui agripper le bras et de la supplier de rester avec moi. Seule la certitude que cela l'éloignerait irrémédiablement de moi m'en empêcha. J'avais besoin d'elle à un degré presque insoutenable. Je restai là comme un enfant désemparé à regarder la personne à laquelle je tenais le plus au monde disparaître de ma vue.

Je ne l'avais pas entendu s'approcher. Je ne m'aperçus de sa présence que lorsqu'il s'éclaircit grassement la gorge à côté de moi. Je me tournai vers son visage granitique. Ses yeux noirs me regardaient avec une haine qui, disons-le tout de go, paraissait meurtrière.

« Sachez dès maintenant, dit-il, que je le fais par déférence envers Mlle McKenna et pour nulle autre raison. S'il ne tenait qu'à moi, je vous ferais expulser de ces lieux *manu militari*. »

Je n'aurais jamais cru, jusque-là, qu'une réflexion venant de lui aurait pu me sembler drôle. Et pourtant, malgré la détresse que j'éprouvais après le départ d'Élise, son commentaire me parut comique, tant il était résolument, caricaturalement victorien. Je dus réprimer un sourire.

« *Je vous amuse ?* » demanda-t-il.

L'amusement disparut devant la menace physique. Ce n'était pas un homme grand, mais il était massif. J'avais une bonne dizaine de centimètres de plus que lui et me sentais infiniment plus vigoureux qu'avant, mais il valait mieux ne pas le provoquer. « Vous, non », répondis-je.

Ma remarque se voulait conciliante, mais paraissait plus insultante qu'autre chose. Ce dut être une illusion d'optique, mais je crus voir le tissu de son complet se tendre de partout, comme si tous les muscles de son corps se contractaient simultanément sous l'effet de la fureur.

« Écoutez », dis-je, à bout de patience. « Monsieur Robinson, je ne veux pas discuter avec vous ni créer la moindre difficulté. Je sais ce que vous pensez – non, je retire ce que j'ai dit. Je ne sais pas ce que vous pensez de moi excepté que, de toute évidence, vous désapprouvez. Mais pour le moment, je voudrais proposer une trêve. Je n'ai vraiment pas le courage de livrer bataille ce soir. »

Il me regarda longuement de ses yeux noirs et froids, puis dit, le regard dur :

« Qui êtes-vous, Monsieur, et quel jeu jouez-vous ? »

Je laissai échapper un soupir de lassitude :

« Je ne joue à rien. »

Son sourire était mince, méprisant.

« C'est ce que nous verrons, fit-il observer, aussi sûrement qu'un œuf est un œuf. » Bonne réplique, pensai-je malgré la menace que contenaient ses paroles. Réflexe mental de l'écrivain. « Je vous préviens pour la première et pour la dernière fois, poursuivit-il. Je ne sais ce que vous avez pu dire à Mlle McKenna pour qu'elle ait pu vous accepter avec une telle crédulité. Vous vous trompez lourdement, toutefois, si vous pensez que je suis dupe de votre ruse, quelle qu'en soit la teneur. »

J'avais envie d'applaudir, mais je n'en fis rien. Je n'élevai aucune protestation parce que je savais que M. William Fawcett Robinson devait avoir le dernier mot. Nous passerions la nuit entière dans la rotonde si je ne comprenais pas cela et ne lui montrais pas que je l'avais compris. Par mon silence, je lui donnai donc acte de son avertissement.

« Pouvons-nous gagner votre chambre à présent ? » lui demandai-je.

Ses traits se tordirent en une expression de mépris.

« Nous le pouvons », répondit-il.

Tournant les talons, il se mit en devoir de traverser le hall à grandes enjambées. L'espace d'un instant, je restai planté là sans comprendre ce qu'il cherchait à faire. Puis, tout à coup, je compris qu'il n'avait nullement l'intention de m'accompagner. Si j'étais incapable de soutenir son rythme, il dirait simplement à Élise qu'il avait essayé de m'amener à sa chambre et que j'avais décliné son offre.

Je me secouai et me précipitai à sa suite aussi vite que je le pouvais. Espèce de salaud, pensai-je. Si je m'étais senti plus dynamique, je crois que je l'aurais rattrapé en courant et que je lui aurais collé mon poing dans la figure. Mais étant donné mon état, je m'estimai heureux simplement de ne pas le perdre de vue. Il attaqua l'escalier quatre à quatre dans l'intention évidente de me semer, et j'eus la douloureuse surprise de constater que je n'avais pas récupéré aussi totalement que je le pensais.

Dieu merci j'avais le sens de l'humour. C'est une réflexion que je me suis souvent faite, mais jamais avec autant de satisfaction qu'en cet instant-là. Si je n'avais pas été à même d'apprécier le caractère grotesque de cette course poursuite, je crois que j'aurais flanché. Mais j'avais beau être la victime de cette situation, j'en goûtais le côté comique. Je ne devais pas être triste à voir, escaladant tant bien que mal les escaliers, agrippé à la rampe et tâchant de ne pas le perdre de vue tandis qu'il filait devant moi comme je ne sais quelle gazelle empâtée. Plus d'une fois, mes jambes flanchèrent et je m'affalai contre la rampe à laquelle je m'agrippai comme à une planche de salut. À un moment donné, un homme descendit l'escalier vers moi, mais contrairement au premier homme que j'avais rencontré, il contempla mon ascension chancelante avec une désapprobation glaciale. Je crois même que je ris en le croisant, bien que pour lui ce dût ressembler davantage à un hoquet aviné qu'à un rire.

Lorsque finalement j'atteignis le troisième étage, Robinson avait disparu. Je me traînai jusqu'au couloir et regardai à droite puis à gauche, puis, ne voyant personne, je fis volte-face et titubai jusqu'aux escaliers et repris mon ascension. Les murs commençaient à s'estomper autour de moi et je savais que je n'en avais plus pour longtemps avant de perdre connaissance. Et moi qui pensais avoir complètement récupéré après mon voyage dans le temps. Encore une erreur.

Heureusement, je tombai sur lui au quatrième étage. Que diable fait-il au quatrième ? me demandai-je brumeusement en tournant à droite sur le palier et en le voyant au bout du couloir en train de parler avec quelqu'un. Je ne sais pas, même maintenant, s'il avait délibérément engagé la conversation avec cet homme pour me donner une chance de le rattraper. Dieu sait que ce n'aurait pas été par sollicitude, mais parce que la perspective d'essuyer le courroux d'Élise quand je lui aurais dit qu'il m'avait semé lui donnait à réfléchir. D'un autre côté, il avait très bien pu rencontrer le bonhomme et n'avoir pas pu éviter la conversation.

En tout état de cause, comme je m'approchais sur mes jambes flageolantes, je les entendis qui parlaient de la pièce. Une fois près d'eux, je m'arrêtai et m'appuyai contre le mur en soufflant comme un phoque et en refoulant à grand-peine les vagues noires qui obscurcissaient le monde autour de moi. Robinson choisit de ne pas me présenter à son interlocuteur, ce qui n'était pas plus mal étant donné qu'en guise de conversation je n'aurais guère pu articuler autre chose qu'un gargouillis indistinct. Il devait toutefois se demander qui diable pouvait bien être ce drôle de type qui suait sang et eau et semblait étayé par le mur.

La conversation prit fin et l'homme passa devant moi, non sans m'avoir examiné avec une curiosité discrète. Robinson s'engagea dans un couloir transversal ; je me propulsai à sa suite en prenant appui sur le mur. Sa chambre donnait sur la gauche. Je m'approchai en vacillant tandis qu'il ouvrait la porte, trop près de l'évanouissement à présent pour attendre son invitation.

Robinson fit une réflexion sur un ton aigre tandis que je fonçais dans la chambre en le laissant sur le seuil ; je n'en compris pas un traître mot. Ma vue qui s'embrumait à toute vitesse me permit de distinguer deux lits de l'autre côté de la chambre. Un journal étant déployé sur l'un d'entre eux, je titubai jusqu'à l'autre, surestimai la distance qui m'en séparait et me cognai le tibia contre le cadre. Gémissant de douleur, je sautai à cloche-pied jusqu'au bord du lit et m'affalai maladroitement sur le matelas, la main droite tendue pour amortir ma chute. La paume de ma main glissa sur le couvre-lit et je sentis ma joue droite entrer sèchement en contact avec lui. La chambre commença à tourner autour de moi comme un manège sombre et silencieux. *J' m'en vais !* me dis-je. Sur cette dernière et terrifiante pensée, je perdis connaissance.

Un bruit me fit revenir à moi. Ouvrant les yeux, je regardai le mur. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je me trouvais. Dix à quinze secondes passèrent avant que je ne sente un sursaut de

panique et ne tourne la tête.

Je suppose qu'il est paradoxal de dire que la vue de Robinson me rassura. Pourtant, c'est vrai, car je sus instantanément que je n'avais pas perdu mon emprise sur 1896. Malgré une période d'inconscience, mon système était resté en place. Ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : il commençait à me pousser des racines.

Je regardai fixement Robinson, intrigué par son attitude. Il me tournait le dos et semblait faire face à un mur nu. Il tenait quelque chose devant lui. Je ne pouvais voir ce que c'était, mais d'après le bruit de froissement, il s'agissait apparemment de papier.

Finalement il bougea, il y eut un bruit sourd, et il commença à se retourner. Je fermai les yeux, n'osant pas me mesurer de nouveau à lui. Au bout d'un moment, je les ouvris de nouveau un peu et vis qu'il s'était détourné de moi. Sur le mur, à l'endroit où il se tenait précédemment, je distinguai les contours d'un coffre-fort mural.

Je regardai de nouveau Robinson. Il était assis dans un fauteuil en rotin près de la fenêtre et enlevait ses souliers. Un trognon de cigare éteint était fiché dans le coin de sa bouche. Il avait enlevé sa veste, son gilet et sa cravate et je vis qu'il portait des élastiques sur les manches de sa chemise rayée, qui semblait brochée en fil d'argent. Les motifs sur ses bretelles noires semblaient également faits en brocart d'argent.

Le fauteuil gémit lorsqu'il laissa tomber sa deuxième chaussure – qui ressemblait davantage à un bottillon. Il soupira et posa ses pieds gainés de chaussettes noires sur un tabouret. Tendant la main vers le bonheur-du-jour près du fauteuil, il prit un canif en argent richement orné, l'ouvrit, et se mit en devoir de se curer les ongles. Il régnait un tel silence dans la chambre que je pouvais entendre le léger grattement qu'il produisait. Je remarquai la bague qu'il portait sur le majeur de la main droite – une bague en onyx noir incrusté d'un emblème en or rehaussé.

Je voulais jeter un coup d'œil circulaire dans la pièce, mais mes paupières s'alourdissaient de nouveau. Je me sentais bien, enveloppé dans une douce chaleur, malgré la présence de Robinson. Après tout, il ne faisait tout cela que dans ce qu'il pensait être l'intérêt d'Élise.

Je me mis à réfléchir à ce qu'elle m'avait dit derrière l'hôtel ; qu'elle m'avait attendu. Comment était-ce possible ? Toute réponse semblait impossible à moins de raisonner en termes de perception extra-sensorielle. Était-ce là qu'il fallait chercher une réponse ? J'étais perplexe, mais en même temps profondément reconnaissant. Quelle que fût l'explication, le fait qu'elle m'attendait faisait toute la différence. Elle était encore très, très loin de *m'accepter* comme je

voulais être accepté, mais au moins je tenais le bon bout.

Mes pensées s'embrumaient de nouveau. Cette fois, je ne ressentais aucune appréhension. Je savais que quand je me réveillerais, je serais toujours en 1896. Tout en glissant vers un grand trou noir, j'appliquai ce qui me restait d'attention à l'énigme qui m'intriguait plus que toutes les autres : tout cela était-il prédéterminé ? Le fait que j'aie vu sa photo, que je sois tombé amoureux d'elle, que j'aie décidé d'essayer de la rejoindre, et que finalement j'y aie réussi ? Une telle prédestination ne pouvait-elle fonctionner qu'équilibrée par son attente de ma venue ?

J'étais trop sonné pour tirer une telle question au clair. Je la laissai s'estomper, et avec elle, toute perception.

Le 20 novembre 1896

Je sais que les rêves peuvent refléter des expériences sensorielles, car je rêvais d'une cascade lorsque je fus réveillé par une pluie battante au-dehors.

Je tournai la tête pour voir la fenêtre et vis des trombes d'eau qui dégouлинаient depuis l'avancée du toit, et martelaient avec fracas le toit qui se trouvait en contrebas.

Puis j'entendis les ronflements de Robinson qui concurrençaient le déluge, et tournai mon regard vers l'autre lit. Il s'était endormi avec la lumière allumée, tout habillé, étendu sur le dos comme la victime d'un règlement de comptes, la bouche ouverte comme un gouffre noir émettant par intermittence des ronflements sonores qui ressemblaient à des feulements de fauve. Un cigare était tombé de ses lèvres et reposait à présent sur l'oreiller à côté de sa tête. Encore heureux qu'il ait été éteint lorsqu'il avait cédé au sommeil. C'eût été vraiment trop bête d'atteindre 1896 pour mourir dans l'incendie d'un hôtel.

Je me relevai tout doucement pour ne pas le réveiller. Précaution inutile. Robinson est le genre d'homme qu'une tornade ne réveillerait pas. Je le contemplai, en songeant à la grossièreté dont il avait fait montre à mon égard. Étant donné ce que j'avais lu à son sujet, je ne ressentais aucune animosité envers lui. C'est parfois un avantage d'avoir une prescience divine.

Tout à coup, j'éprouvai un besoin physique d'être avec Élise et me demandai comment elle réagirait si j'allais frapper à sa porte à une heure pareille. Question toute rhétorique, car je savais que c'était impossible. Les mœurs de cette époque l'interdisaient – sans parler de Robinson, qui, s'il avait vent de la chose, me tomberait sans doute dessus à bras raccourcis avec l'espoir de me laisser avec un pied dans la tombe.

Néanmoins, le fait de la savoir physiquement si proche de moi après avoir été à soixante-quinze ans de distance me troublait profondément. Que faisait-elle en ce moment ? Dormait-elle, bien au chaud dans son lit ? Ou bien – et je l'espérais, ce qui était humain, sinon peu charitable de ma part – se tenait-elle debout près de la fenêtre de sa chambre, le regard perdu dans la nuit pluvieuse, en

pensant à moi ?

Je n'avais qu'à quitter subrepticement la pièce et descendre quelques étages pour le savoir.

Pendant quelques minutes, je parvins à me rendre à moitié fou à force de l'imaginer en train de me faire entrer dans sa chambre. Elle portait – dans mon imagination – une chemise de nuit et un déshabillé, et tandis que je la serrais contre moi (ce que, dans mon phantasme, elle me permettait de le faire tout de suite), je sentais son corps chaud contre le mien. Nous allions même jusqu'à nous embrasser dans mon imagination ; ses lèvres étaient douces et frémissantes, et ses doigts s'agrippaient à mes épaules. Côte à côte, enlacés, nous nous dirigeions vers sa chambre à coucher.

Parvenu à ce stade, furieux contre moi-même, je parvins à faire taire mon imagination. *Petit à petit*, me dis-je. Nous sommes en 1896 ; ne fais pas l'idiot. J'aspirai un grand coup pour me calmer les nerfs et jetai un coup d'œil autour de moi dans l'espoir de me changer les idées.

Les effets de Robinson sur le bonheur-du-jour m'en donnèrent la possibilité. Je me levai, m'approchai du bureau et examinai sa montre ouverte. Il était trois heures sept. L'heure idéale pour aller frapper à la porte d'une jeune femme, pensai-je en contemplant le boîtier richement travaillé de la montre. Il était en or, avec des gravures complexes sur le pourtour et l'effigie d'un lion en son centre ; pas un lion vivant, mais plutôt un lion-statue comme ceux qui flanquent l'entrée de la bibliothèque municipale de New York.

En examinant la veste de Robinson, qu'il avait jetée sur le dossier de la chaise, je repérai l'extrémité d'un stylo qui dépassait d'une poche intérieure, et le sortis. À ma grande surprise, je m'aperçus qu'il s'agissait d'un stylo à plume à réserve d'encre incorporée. Curieux, cette tendance que j'ai de considérer cette époque comme tellement primitive. L'éclairage électrique m'avait étonné – maintenant, c'était au tour du stylo. Après tout, ce n'est pas le Moyen Âge, il s'en faut de beaucoup. Je crois même me souvenir qu'ils ont leur propre version de l'horloge à affichage digital.

Je tirai la chaise, m'assis doucement et ouvris précautionneusement le tiroir du bonheur-du-jour. J'y trouvai une liasse de papiers à en-tête de l'hôtel. Après avoir écarté les objets appartenant à Robinson – un portefeuille et une boîte d'allumettes en argent –, je commençai à écrire en réduisant le format de mes lettres au maximum et en faisant appel à ce qui me restait des cours d'écriture rapide que j'avais suivis, car j'avais beaucoup de choses à raconter et je ne voulais pas me trouver à court de papier. Et puis je

voulais rendre mon écriture indéchiffrable au cas où quelqu'un trouverait ces feuilles.

Cela fait maintenant des heures que j'écris. La pluie a cessé et l'aube ne va pas tarder, je crois ; le ciel semble avoir pris une teinte grisâtre.

Je suis frappé par le fait que mon style d'écriture semble avoir changé, comme si j'essayais de l'harmoniser davantage avec cette époque. Les scénarios de téléfilms n'exigent rien de leur auteur sinon une certaine économie de présentation. Le fait de les dicter n'a rien fait pour compenser la sécheresse de style qui leur est propre.

Maintenant je semble avoir adopté la volubilité nonchalante de cette époque. Ce n'est pas désagréable, comme sensation. Le grattement de cette plume sur ce papier est le seul bruit dans la pièce à l'exception du fracas lointain du ressac – même Robinson ne ronfle plus, du moins provisoirement. Écrivant ainsi, assis à ce bureau, je me sens tout à fait dans la peau d'un gentleman de 1896.

J'espère n'avoir rien oublié d'important. Je sais que j'ai omis une infinité de moments et de nuances d'émotion. Il y a eu des paroles d'échangées, même entre Élise et moi, dont je ne me souviens plus. Malgré tout, je crois avoir évoqué les moments *essentiels*.

La visibilité est presque redevenue normale au-dehors. Seules quelques gouttes de pluie tombent encore de l'avancée du toit. De l'autre côté de Glorietta Bay, j'aperçois un chapelet de lumières et, dans le ciel, quelques étoiles qui brillent comme des diamants. Je distingue la silhouette sombre de la cheminée de la blanchisserie de l'autre côté du domaine, la plage qui mène au Mexique, et, à ma droite, la silhouette fantomatique de la jetée métallique qui s'avance dans la mer.

Je me demande si ce n'est pas hasardeux, voire dangereux, de réfléchir aux contradictions soulevées par ce que j'ai fait. Sans doute serait-il préférable de concentrer toute mon attention sur le Premier Temps de 1896. Toute autre approche est, je le sens, truffée d'embûches.

N'empêche, il est difficile de ne pas examiner ces contradictions, ne fût-ce qu'en passant. Que se passera-t-il, par exemple, le 20 février 1935 ? J'ai l'intention de rester où je suis. Dans ce cas, que se passera-t-il ce jour-là ? Le moi adulte disparaîtra-t-il spontanément ? Et le moi bébé, est-ce qu'il vivra, ou sera mort-né, ou ne sera-t-il même pas conçu ? Pis encore, mon retour créera-t-il l'énigme grotesque de deux Richard Collier vivant simultanément ? Il y a de quoi être troublé, et j'aurais voulu n'y avoir jamais pensé.

Peut-être la réponse réside-t-elle, plus simplement, dans la

possibilité suivante : en restant, je changerais progressivement d'identité, de sorte que quand arriverait l'année 1935, il n'y aurait plus, littéralement parlant, de Richard Collier à remplacer.

Une idée saugrenue me vient à l'esprit – saugrenue dans la mesure où elle ne me vient que maintenant à l'esprit.

C'est que des hommes et des femmes célèbres qui ont peuplé mes lectures sont vivants aujourd'hui.

Einstein est adolescent en Suisse. Lénine est un jeune avocat qui n'a encore rien d'un révolutionnaire. Franklin Roosevelt fait ses études à Groton, Ghandi est un avocat en Afrique, Picasso un enfant, Hitler et De Gaulle des écoliers. La reine Victoria occupe encore le trône d'Angleterre. Teddy Roosevelt ne sait pas qu'il va bientôt se battre à San Juan Hill. H. G. Wells vient tout juste de publier *La Machine à voyager dans le temps*. McKinley a été élu ce mois-ci. Henry James vient de partir pour l'Europe. John L. Sullivan a tout récemment raccroché les gants. Les écrivains Grane, Dreiser et Norris commencent tout juste à former ce qu'on appellera l'école réaliste.

Et, au moment même où j'écris ces mots, à Vienne, Gustav Mahler prend ses fonctions de chef d'orchestre à l'Opéra royal.

Il vaudrait mieux que je pense à autre chose, car... Seigneur.

Ma main tremble si fort que je peux à peine tenir le stylo.

J'ai dormi des heures et des heures et je n'ai pas de migraine.

J'ai l'impression de retenir encore mon souffle, le changement est si électrisant pour moi que je n'ose y penser.

Au début, je n'y ai pas pensé. Avec un soin délibéré, j'ai concentré mon attention sur ce que je faisais. J'ai plié soigneusement les feuilles de papier en me laissant pénétrer par la sensation tactile que cela me procurait et en écoutant le bruit de froissement qu'elles faisaient tandis que je les mettais dans la poche intérieure de mon veston. J'ai de nouveau examiné la montre de Robinson, qui dormait toujours en gargouillant à chaque inspiration. Je m'octroyai même le luxe de penser avec ennui à mon costume fripé.

J'allai me passer en revue dans la glace de la salle de bains après avoir allumé la lumière. J'avais une barbe naissante. J'avisai le blaireau et le plat à barbe de Robinson sur le lavabo. Pas le temps. Je voulais sortir de là, concentrer mon attention sur des détails – pas me dévisager dans une glace. Il fallait que j'évite cette pensée envahissante. Je n'étais pas encore prêt à y faire face.

Rapidement, je me passai de l'eau froide sur la figure et me séchai, puis essayai, sans grand succès, de me coiffer avec les doigts. Il fallait que je m'achète un peigne et un rasoir, un plat à barbe avec un gobelet, une chemise, et surtout – j'étais gêné rien que d'y penser –

des chaussettes et des sous-vêtements.

Je quittai la pièce aussi discrètement que possible, comptant sur l'insensibilité de Robinson dans le sommeil pour qu'il ne se réveille pas au moment où je refermerais la porte derrière moi. Ce faisant, je vis le numéro 472 gravé sur la plaque. Tournant à gauche, je gagnai l'extrémité du petit couloir transversal, tournai de nouveau à gauche, m'aperçus que j'allais dans la mauvaise direction et repartis dans la direction opposée.

En descendant l'escalier, je pris conscience du silence qui régnait dans l'hôtel. Pas de bruits d'autos ni de rugissements d'avions décollant ou atterrissant. Exception faite du grondement lointain du ressac, le silence était total, et j'entendais distinctement le bruit mat de mes pas chaque fois que je posais le pied sur une marche.

Arrivé au deuxième étage, je gagnai l'escalier extérieur par le couloir afin d'éviter la rotonde. En m'approchant de la porte qui donnait sur l'extérieur, je me souvins qu'à neuf heures dix-huit, j'allais signer le registre et recevoir la clé de la chambre 350.

J'eus un sentiment de « déjà vu » en sortant sur la terrasse qui surplombait la cour intérieure. Bien que d'apparence elle fut très différente – il n'y avait pas une telle abondance de plantes tropicales en 1971 : figuiers, citronniers, orangers, bananiers, goyaviers, grenadiers, etc. –, j'éprouvai une sensation comparable à celle que j'avais eue lors de mon premier matin à l'hôtel. Sauf évidemment que l'expression « déjà vu » est impropre puisqu'en toute logique je ne mettrais pas les pieds ici avant soixante-quinze ans.

Comme ce paradoxe me mettait mal à l'aise, je le chassai de mon esprit en descendant l'escalier extérieur. Je traversai la cour intérieure détrempée et passai devant des parterres de fleurs, des rangées de chaises blanches, sous des arches taillées dans d'épaisses haies, contournant la fontaine avec son jet d'eau surmonté de la statue d'une femme nue tenant une cruche sur sa tête. Je sursautai lorsqu'un canari jaune fila à quelques pas de moi avant de disparaître dans un buisson. En passant devant un olivier, un mouvement me fit lever les yeux et je fus étonné de voir un perroquet au plumage bariolé assis sur une branche basse en train de faire sa toilette. Je lui souris, et mon sourire engloba ce monde nouveau tandis qu'une vague de joie me submergeait. J'avais dormi, je m'étais réveillé sans migraine, et j'allais voir Élise !

Mon humeur, elle, n'avait rien de morne lorsque j'entrai dans le salon morne et silencieux, et je dus réprimer une envie de siffloter joyeusement pour rompre le silence. Ce ne fut qu'en atteignant sa porte que je fus de nouveau en proie à l'incertitude. Était-il encore

trop tôt ? Serait-elle troublée, irritée, même, si je frappais à sa porte à cette heure ? Je ne voulais pas la réveiller. Cela dit, il suffisait de réfléchir froidement à la question pour comprendre qu'il serait vain de partir en espérant la revoir plus tard. Si j'attendais que tout le monde soit réveillé, sa mère et Robinson me barreraient de nouveau le chemin. J'aspirai un grand coup, levai le poing devant le bois sombre de la porte, regardai fixement pendant quelques instants la plaque métallique portant le numéro de la chambre, puis frappai.

Trop timidement, pensai-je. Elle ne pouvait pas avoir entendu. Mais je n'osais frapper plus fort de peur de réveiller quelqu'un dans les chambres avoisinantes et de l'inciter à sortir pour voir de quoi il retournait. Sa mère pouvait très bien dormir à côté ; c'était même probable. *Seigneur* pensai-je soudain. Et si Mme McKenna avait tenu à passer la nuit dans la chambre de sa fille ?

Je ruminais ces noires pensées lorsque j'entendis la voix d'Élise de l'autre côté de la porte :

« Oui ? demanda-t-elle doucement.

— C'est moi », dis-je.

La pensée qu'elle pût ne pas savoir qui était « moi » ne m'effleura même pas.

Mais elle le savait. J'entendis le bruit d'un verrou qu'on tirait, et la porte s'ouvrit, et elle fut devant moi, portant un déshabillé encore plus joli que celui que j'avais imaginé : il était couleur bordeaux pâle, avec un col en dentelle et deux bandes de dentelle verticales sur le devant. Ses cheveux tombaient librement sur ses épaules en une cascade mordorée et ses yeux gris-vert me fixaient d'un air sombre.

« Bonjour », dis-je.

Elle me regarda en silence. Finalement, elle murmura :

« Bonjour.

— Puis-je entrer ? »

Elle hésita, mais j'eus le sentiment que ce n'était pas l'hésitation d'une femme pour qui introduire un homme dans sa chambre dans des circonstances peu convenables semblait contraire à la bienséance. Il s'agissait plutôt de l'hésitation d'une femme qui se demandait si elle voulait se laisser entraîner plus avant dans une affaire qui déjà lui avait coûté beaucoup.

Son hésitation prit fin, et elle recula pour me laisser entrer. Après avoir refermé la porte, elle se tourna vers moi pour me regarder. Elle a l'air si fatigué, pensai-je, si triste. Qu'étais-je donc en train de lui faire ?

Je m'apprêtais à présenter des excuses lorsqu'elle parla.

« Asseyez-vous, je vous prie », dit-elle.

Il est des fois où l'on a, littéralement, l'impression que le cœur se serre. J'en parle en connaissance de cause car cela m'arriva à cet instant-là. Allais-je avoir droit à la scène finale, à l'adieu soigneusement formulé ? Je déglutis avec peine en me dirigeant vers une chaise.

Il n'y avait aucune lumière allumée dans l'antichambre ; elle était pleine de grandes ombres. La prémonition d'un malheur me fit frémir tandis que j'attendais qu'elle s'asseye. Lorsqu'elle s'installa au bord du sofa, je me laissai tomber doucement sur la chaise avec le sentiment d'être un pion dans la scène qui allait commencer, ignorant tout du dialogue et de l'intrigue.

Elle leva les yeux et me regarda.

« Qu'y a-t-il ? » demandai-je comme elle ne se décidait pas à parler.

Un soupir las, découragé. Elle secoua lentement la tête. « Je ne sais pas pourquoi je fais tout ça, dit-elle d'un ton douloureux. Je n'ai jamais rien fait de semblable de ma vie. »

Je sais, pensai-je. Heureusement, je restai coi. Mais vous m'attendiez, faillis-je dire. Mais j'y renonçai aussitôt. Mieux valait ne rien dire.

Il y avait comme un défi dans sa voix quand elle parla à nouveau.

« Mon cerveau me dit que vous et moi nous sommes rencontrés pour la première fois sur la plage hier soir, dit-elle, et que jusque-là, nous étions des étrangers l'un pour l'autre. Mon cerveau me dit que je n'avais aucune raison de me comporter envers vous comme je l'ai fait. Absolument aucune raison. »

Sa voix mourut tandis qu'elle regardait ses mains. Au bout d'un moment qui me parut très long, elle ajouta, sans lever les yeux : « Et pourtant je le fais.

— Élise... »

Je fis mine de me lever.

« Non, ne bougez pas, dit-elle en levant rapidement les yeux. Je veux qu'il y ait... une certaine distance entre nous. Je ne veux même pas vous voir distinctement. Rien qu'en voyant votre visage... » Elle s'interrompit et inspira laborieusement : « Ce que je veux, c'est *réfléchir*. »

J'attendis en silence une analyse, une explication qui me permettrait de situer ce qu'elle avait dit. Rien ne vint, et je compris qu'elle avait formulé plus un vœu qu'un projet.

Au bout d'un long moment, elle leva la tête et me regarda. « Et dire que je dois jouer ce soir. Mais comment voulez-vous que j'y arrive ?

— Vous y arriverez. Vous serez sublime. » Je crus la voir secouer la tête.

« Vous y arriverez. J'y serai. » Elle émit un bruit sans joie. « Ce qui ne fera rien pour arranger les choses. » Elle me regarda en silence pendant un moment, puis tendit la main droite et tira sur le cordon actionnant l'interrupteur de la lampe de bureau. Je clignai des yeux quand la lumière s'alluma.

Elle continua à me dévisager à la lumière avec une expression difficilement déchiffrable. Malgré la gravité de celle-ci, je crus déceler un début d'acceptation chez elle. Le mot est peut-être trop fort, disons de tolérance. Du moins avais-je repris pied sur ce niveau inférieur.

Elle baissa la tête.

« Je suis désolée, dit-elle. Me voilà en train de vous dévisager à nouveau. Je ne sais pas pourquoi, je ne peux pas m'en empêcher. »

Elle soupira.

« En fait, je le sais, bien sûr. C'est votre visage. »

Elle leva les yeux vers moi.

« Il y a quelque chose derrière sa belle apparence. Mais quoi ? »

Je voulais dire ou faire quelque chose, mais je ne savais quoi. J'avais peur que ça tombe comme un pavé dans la mare.

Elle regardait de nouveau ses mains.

« Je croyais connaître le monde, dit-elle. *Mon* monde, en tout cas. Je croyais m'être adaptée à ses moindres rythmes. » Elle secoua la tête. « Et voilà qu'il m'arrive cette chose incroyable. »

Mon intention avait été de respecter son désir – de garder mes distances –, mais avant d'avoir eu le temps de comprendre ce que je faisais, je me retrouvai en train de traverser la pièce vers elle. Elle me regarda approcher, sans véritable gêne, d'après ce que je pouvais voir, mais sans plaisir non plus. Je m'assis à côté d'elle sur le sofa et lui souris avec toute la douceur dont j'étais capable :

« Je suis désolé que vous n'ayez pas dormi.

— Cela se voit à ce point ? » demanda-t-elle, et je m'aperçus que je n'en avais pas vraiment pris conscience jusque-là.

« Je n'ai pas beaucoup dormi non plus. J'ai passé la plus grande partie de la nuit à... à réfléchir. »

Je pensai qu'il n'était pas indiqué de mentionner ce que j'avais écrit.

« Moi aussi », dit-elle. Ses mots auraient dû nous rapprocher, mais je sentais encore la présence d'une barrière entre nous.

« Et vous en concluez ? »

— Que tout cela est si compliqué, dit-elle, que j'ai renoncé à comprendre.

— *Non*, dis-je impulsivement. Ce n'est pas compliqué du tout, Élise. C'est simple. Nous étions destinés à nous rencontrer.

— Par *quoi* ? » demanda-t-elle presque douloureusement.

Il n'existait aucune explication que je pusse me permettre de lui fournir.

« Vous m'avez dit que vous m'attendiez, répondis-je évasivement. Ça me paraît, à moi, porter la marque du destin.

— Ou d'une incroyable coïncidence. »

Je sentis une pointe de douleur me déchirer la poitrine.

« Vous ne croyez pas ce que vous dites, dis-je.

— Je ne sais pas ce que je dois croire.

— Pourquoi m'attendiez-vous ?

— Me direz-vous d'où vous venez ? riposta-t-elle.

— Je vous l'ai dit.

— *Richard*. »

C'était dit sans colère, mais avec un ton de reproche certain.

« Je vous promets de vous le dire le moment venu, dis-je. Je ne peux pas vous le dire maintenant parce que... – je cherchai les mots adéquats... – ça risquerait de vous troubler.

— De me *troubler* ? »

Son rire fut bref et teinté d'amertume.

« Comment pourrais-je être plus troublée que je ne le suis ? »

J'attendis en silence. Elle mit si longtemps à se décider que je crus devoir renoncer à ce qu'elle me le dise. Puis, finalement, elle rompit le silence en me demandant à brûle-pourpoint :

« Vous n'allez pas rire ?

— Est-ce donc drôle ? »

Je ne pus retenir ma repartie et m'en voulus au moment même où elle m'échappait.

Heureusement, elle ne la prit pas mal, et un sourire las vint adoucir les traits de son visage.

« D'une certaine façon, dit-elle. Inhabituel, en tout cas.

— Laissez-moi en juger. »

Encore une longue hésitation. Finalement, elle se redressa comme pour mieux affronter son récit, et commença :

« C'est une histoire en deux parties, dit-elle. À la fin des années quatre-vingt, je ne me souviens plus de la date exacte, ma mère et moi avons donné plusieurs représentations à Virginia City. »

Novembre 1887, pensai-je sans même chercher.

« Un soir, après le spectacle, poursuivit-elle, des gens amenèrent une vieille Indienne à l'hôtel où nous étions descendus. Ils me dirent qu'elle savait prédire l'avenir, alors, pour rire, je lui ai demandé de me

prédire le mien. »

Je sentis les battements de mon cœur s'amplifier.

« Elle m'a dit que quand j'aurais vingt-neuf ans, je rencontrerais l'ho... »

Elle s'arrêta.

« ... un homme, corrigea-t-elle. Qu'il viendrait vers moi... » Elle aspira brusquement. « ... Dans des circonstances très étranges. » Je regardai son merveilleux profil et attendis. Comme elle ne disait plus rien, je l'encourageai à continuer. « Et la deuxième partie ? » Elle parla aussitôt.

« Il y a une habilleuse dans notre troupe dont la mère était gitane. Elle prétend avoir – comment dire ? – le pouvoir de divination ? »

Mon cœur battait sourdement à présent. « Et alors ? murmurai-je.

— Il y a six mois, elle m'a dit... » Elle s'arrêta, gênée. « Je vous en prie, dites-moi. » Elle hésita, puis se décida de nouveau à parler. « Que je rencontrerais cet... homme en novembre. » Je l'entendis déglutir. « *Sur une plage* », ajouta-t-elle.

J'étais incapable de parler tant le choc fut violent. Le miracle qui avait eu lieu dans ma vie semblait maintenant contrebalancé par le miracle qui avait eu lieu dans la sienne. Non que je crusse être le seul homme au monde qui pût la rendre heureuse, loin de là. C'est seulement que je sentis ce qu'on ne peut appeler que du respect teinté de crainte devant le phénomène de notre rencontre.

Elle retrouva l'usage de la voix avant moi. Elle fit un geste de la main droite, un geste d'incompréhension.

« À l'époque, dit-elle, je ne pouvais pas soupçonner qu'on viendrait ici pour donner une avant-première du *Ministre*. L'invitation n'est arrivée que bien plus tard. Et je n'ai jamais fait le rapprochement entre Del Coronado et ce que m'avait dit Marie. » Elle sembla contempler ses souvenirs. « Ce n'est qu'en arrivant à l'hôtel que tout cela m'est revenu à la mémoire, poursuivit-elle. Je regardais par cette fenêtre, là-bas, mardi après-midi, quand tout à coup la plage m'a rappelé ce que m'avait dit Marie – puis ce que la vieille Indienne m'avait dit. » Tournant la tête vers moi, elle me regarda d'un air accusateur, bien que ce fût une bien douce accusation. « Depuis ce moment, je me conduis de la façon la plus étrange. J'ai joué horriblement mal à la répétition, hier. » Je me souviens de la remarque qu'avait faite Robinson la veille. « Je sautais des passages entiers de mon texte, j'avais des trous de mémoire – tout y est passé. Et cela ne m'arrive jamais. *Jamais*. » Elle secoua la tête. « Et pourtant cela m'est arrivé hier. Rien ne me réussissait. Je n'arrivais à penser qu'à une chose : je me trouvais près d'une plage, nous étions en

novembre et on m'avait dit, pas une fois mais à deux reprises, que je rencontrerais un homme à cette époque, dans un endroit tel que celui-ci. Je ne *voulais* pas rencontrer un homme. Je veux dire... » Elle s'arrêta et je la sentis énervée d'avoir trahi ainsi sa pensée. Elle fit un geste des deux mains, comme pour renier son aveu. « En tout état de cause, c'est pour cette raison que je vous ai demandé : *Est-ce vous ?* Ce que je n'aurais jamais fait en temps normal. » Elle secoua la tête une fois de plus, en émettant cette fois un son d'animal blessé. « Quand vous avez dit *Oui*, je me suis presque évanouie.

— Je me suis presque évanoui quand vous avez demandé : *Est-ce vous ?* »

Elle me regarda vivement.

« Vous ne saviez pas que je vous attendais ? »

J'espérai n'avoir pas commis une lourde erreur, mais, de toute manière, il était trop tard pour faire marche arrière.

« Non, dis-je.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous dit : *Oui* ?

— Pour que vous m'acceptiez. Je crois très fort que nous étions destinés à nous rencontrer. Seulement je ne savais pas que vous m'attendiez. »

Elle me regarda intensément, comme pour me capter avec son regard.

« D'où venez-vous, Richard ? » demanda-t-elle.

Je faillis lui dire. Cela semblait si naturel à l'époque que je faillis lui dire la vérité. Mais à la dernière seconde, une voix intérieure m'arrêta, en me faisant comprendre que c'est une chose de se faire prédire l'avenir par une vieille Indienne et une habilleuse d'origine gitane, et que c'en est une autre de voir l'avenir brutalement incarné par quelqu'un qui en vient.

Comme je ne disais rien, elle produisit un son si désespéré que j'en eus le cœur serré.

« Le revoilà, dit-elle. Ce nuage que vous maintenez au-dessus de moi. Ce *mystère*.

— Mon intention n'est pas de le maintenir au-dessus de vous. Mon intention est seulement de vous protéger.

— Mais de *quoi* ? »

Une fois de plus je dus rester muet, faute de pouvoir lui fournir une réponse satisfaisante.

« Je ne sais pas », dis-je finalement. Comme elle s'écartait de moi, j'ajoutai rapidement : « Je sens simplement que cela vous ferait du mal, et je ne puis envisager une chose pareille. » Je tendis la main vers la sienne. « Je vous aime, Élise. »

Elle se leva avant que j'aie pu la toucher, et s'éloigna du divan à pas nerveux et rapides.

« *Ne soyez pas injuste*, dit-elle.

— Je suis désolé. C'est seulement que... » Que lui dire ?

« ... Que je me suis engagé si totalement qu'il m'est difficile...

— *Je ne puis m'engager*, coupa-t-elle, *en quoi que ce soit.* »

Je restai prostré, vaincu, à la regarder. Elle se tenait près de la fenêtre, les bras croisés, le regard fixé sur la mer. Je la sentais terriblement tendue, tourmentée par quelque chose qu'elle ne gardait enfoui au plus profond d'elle-même qu'au prix d'un immense effort. Quelque chose que je ne pouvais espérer atteindre, puisque je ne savais même pas ce que c'était. Tout ce que je savais, c'était qu'il ne restait plus rien de ce sentiment d'affinité qui, quelques instants seulement auparavant, m'avait paru si fort.

Je crois qu'elle dut sentir à quel point j'étais abattu ; sentir, en tout cas, qu'elle m'avait remis trop sèchement à ma place, car son attitude s'adoucit et elle dit :

« Ne le prenez pas mal. Ce n'est pas vous. Ce n'est pas que je ne sois pas... attirée par vous. Manifestement, je le suis. » Elle gémit doucement en se tournant vers moi. « Si vous saviez comment j'ai vécu, dit-elle. Si vous saviez à quel point mon attitude envers vous est aux antipodes de tout ce que j'ai pu faire dans le passé... »

Je le sais, pensai-je. Et cela ne m'était d'aucune consolation de le savoir.

« Vous avez vu l'effet que votre présence ici a produit sur ma mère hier soir, dit-elle. Et l'invitation que je vous ai faite à dîner avec nous. Vous avez vu comment a réagi mon imprésario. Ils étaient *abasourdis* ; il n'y a pas d'autre mot. » Elle émit un son mi-peiné, mi-amusé. « Et pourtant, ils n'étaient pas plus abasourdis que moi. » Je ne répondis pas. Je ne voyais pas ce que je pouvais dire de plus. J'avais dit ce que j'avais à dire, j'avais plaidé ma cause. Il ne me restait plus qu'à prendre du champ et lui donner du temps. Du temps, pensai-je ; toujours le temps. Ce temps qui m'avait rapproché d'elle. Ce temps qui, maintenant, devait m'aider à la conquérir.

« Je trouve votre engagement... flatteur, dit-elle d'une façon un peu trop formelle pour que je me sente rassuré. J'ai beau vous connaître à peine, il y a quelque chose chez vous que je n'ai jamais vu chez aucun homme. Je sais que vous ne me voulez pas de mal ; j'irai même jusqu'à dire que je... vous fais confiance. »

De toute évidence, son aveu l'étonnait elle-même, ce qui en disait long sur ce qu'avait été son attitude envers les hommes pendant de longues années.

« Mais me fiancer ? poursuivit-elle. Non. » Je devais avoir triste figure, car le spectacle que j'offrais parut l'émouvoir et elle revint s'asseoir auprès de moi. Elle sourit, et je pus – à grand-peine – lui rendre son sourire.

« Vous rendez-vous compte ? commença-t-elle. Non, vous ne le pouvez pas, mais me croirez-vous si je vous dis que c'est ainsi – que c'est tout simplement incroyable qu'un homme soit assis à côté de moi dans ma chambre d'hôtel ? Et que je le reçoive en déshabillé ? En tête à tête ? C'est... *surnaturel*, Richard. »

Son sourire essaya de me faire comprendre à quel point c'était surnaturel. Mais évidemment, je le savais déjà et ne pouvais guère m'en réjouir.

Elle émit un son exprimant l'ahurissement. « Vous ne pouvez pas rester ici, dit-elle. Si ma mère entrerait et vous trouvait ici, à cette heure, avec moi en chemise de nuit et en peignoir, elle... elle *exploserait*. »

Le comique d'une telle image dut nous frapper en même temps, car nous éclatâmes de rire simultanément.

« Arrêtez, s'inquiéta-t-elle brusquement. Elle dort à côté et vous entendra. »

Dans les romans d'amour, le rire partagé entre un homme et une femme se termine invariablement par des regards intenses, des étreintes pleines de ferveur et des baisers passionnés. Pour nous, rien de tel. Nous reprîmes tous deux notre sérieux, puis elle se leva simplement et dit :

« Vous devez partir, maintenant, Richard.

— Pouvons-nous prendre le petit déjeuner ensemble ? » demandai-je.

Elle hésita avant d'opiner de la tête, puis dit :

« Je vais m'habiller. »

J'aurais voulu éprouver un sentiment de victoire, mais la partie logique de moi-même s'y opposait. Je la regardai traverser la pièce, entrer dans sa chambre et fermer la porte.

Je gardai les yeux fixés dessus, en essayant de toutes mes forces de susciter un sentiment de confiance en nos rapports. Mais je n'y arrivai pas. Entre nous, il y avait ce mur que représentaient ses origines et son mode de vie ; ce qu'elle *était*. Ce qui ne simplifiait rien, c'était le moins qu'on pût dire. Une chimère m'avait fait tomber amoureux d'une photo et voyager dans le temps jusqu'à elle. Une chimère l'avait peut-être même avertie de ma venue.

Cela dit, la situation relevait, et relève toujours, de la dure réalité. Seules des actions concrètes peuvent désormais déterminer notre

avenir.

Le panneau au-dessus de la porte portait l'inscription « Salle des Petits Déjeuners ». Nous passâmes sous la petite voûte de l'entrée, et un petit homme habillé d'un costume noir fraîchement repassé nous guida vers une table.

La salle n'aurait pas pu paraître plus différente de ce qu'elle était en 1971 – je veux dire, de ce qu'elle va être. Seules les boiseries du plafond sont les mêmes. Il n'y a pas d'arches périphériques, et la pièce est nettement plus petite que dans mes souvenirs. Les fenêtres sont moins hautes et plus étroites, avec des stores vénitiens en bois, et il y a des tables aussi bien rondes que carrées entourées de chaises à claire-voie, et recouvertes de nappes blanches sur lesquelles on a disposé des vases de fleurs fraîchement coupées.

En passant devant une des tables, un petit homme râblé avec des cheveux blonds frisés sauta sur ses pieds et s'empara de la main d'Élise, qu'il baisa avec maniérisme ; un acteur, sans aucun doute, décidai-je. Élise me le présenta comme étant M. Jepson. M. Jepson me scruta avec une curiosité non dissimulée avant et après que nous eûmes décliné son invitation à nous asseoir à sa table.

Le maître d'hôtel nous guida jusqu'à une table près de la fenêtre, s'inclina avec un sourire crispé et sans chaleur, et s'en alla. En m'asseyant, je compris pourquoi la pièce avait l'air plus petite : à l'endroit où je me souvenais de m'être assis, il y avait une véranda extérieure meublée de fauteuils à bascule.

J'observai M. Jepson à la dérobée et constatai que ses petits yeux porcins étaient toujours fixés sur nous.

« On dirait que je suis de nouveau en train de vous compromettre, dis-je. Je m'en excuse.

— Le mal est fait, Richard. »

Je dois dire qu'elle ne semblait pas s'en inquiéter outre mesure, ce qui me donna l'impression qu'elle ne semblait pas accorder plus d'importance que nécessaire à la mauvaise opinion que les autres pouvaient avoir d'elle. Encore un bon point pour elle. Comme si elle en avait besoin.

En prenant la serviette qui était roulée en cornet sur l'assiette devant moi, j'entendis un homme dire d'une voix forte à quelques pas de là :

« Notre nation est forte de soixante-quinze millions d'âmes, Monsieur. »

Ce chiffre me surprit. Cent millions de plus dans les soixante-quinze ans à venir ? pensai-je. Seigneur.

Du coup, je n'entendis pas la question d'Élise. Je lui demandai pardon.

« Vous avez faim ? répéta-t-elle.

— Je commence. »

Je lui souris.

« Vous répétez, aujourd'hui ? » lui demandai-je.

Elle hochait la tête. « Oui.

— Et... »

Ça avait du mal à passer.

« ... vous avez toujours l'intention de... quitter l'hôtel après la représentation ?

— C'est ce qui est prévu. »

Je la regardai, en proie à une détresse soudaine, incontrôlable. Je sais qu'elle le remarqua mais que, cette fois, elle ne se permit pas d'y réagir. Elle tourna son visage vers la fenêtre et j'essayai de concentrer mon regard sur la carte, mais les caractères se brouillaient. Nous sommes peut-être en train de vivre nos derniers instants ensemble, ne puis-je m'empêcher de penser.

Non. Je chassai cette sombre pensée. Je n'étais pas encore prêt à déposer les armes. *Détends-toi. Tu as tout le temps,* me dis-je. Je réprimai un sourire. Pendant des années, j'avais eu cette phrase sous les yeux, imprimée sur un carton que j'avais agrafé au mur de mon bureau, à Hidden Hills. Le fait de la voir m'aidait toujours non seulement mentalement mais aussi viscéralement. Et le fait de m'en souvenir aujourd'hui avait sur moi, une fois de plus, un effet bénéfique. Tout ira bien, me dis-je ; tu trouveras une solution.

Cela ne servait à rien. La carte se brouilla de nouveau tandis que mon méprisable cerveau d'écrivain se mettait en devoir d'improviser un sombre mélodrame victorien intitulé *Mon destin*. Dans ce mélodrame, Élise quitte l'hôtel ce soir et me laisse ici. À court de ressources, je ne tarde pas à faire la plonge dans les cuisines de l'hôtel. Dans trente ans, le vieillard gâteux aux cheveux blancs que je suis, radotant au sujet d'un amour perdu, tombe la tête la première dans l'eau de vaisselle et se noie. Ci-gît le plus grand perdant du siècle. La fosse commune. Mes os enterrés avec ceux des chiens. L'image était si grotesque, et en même temps si horrible que je ne savais pas si je voulais rire ou pleurer. Je me tirai de ce dilemme en ne faisant ni l'un ni l'autre.

« Richard, êtes-vous ?... »

Elle venait de commencer de parler lorsque sa voix fut couverte par une voix d'homme qui disait :

« Ah ! bonjour, mademoiselle McKenna ! »

Un homme corpulent (tous les hommes sont-ils donc corpulents à cette époque ?) s'approchait de la table en souriant onctueusement à Élise.

« Je gage que tout se passe à votre convenance, dit-il.

— Oui, merci, monsieur Babcock », répondit-elle.

Je le dévisageai malgré moi, frappé de le voir en dépit de mon état déprimé. Élise fit les présentations et il me serra la main – et croyez-moi, peu de sensations peuvent se comparer à celle de sentir la vigoureuse poignée de main d'un homme que, jusque-là, vous avez considéré comme mort depuis longtemps.

Tandis qu'il expliquait à Élise à quel point tout le monde était « emballé » à l'idée de voir la pièce ce soir, je me revis assis dans cette cave suffocante, en train de lire des lettres jaunies, écrites à la machine, que, pour la plupart, il n'avait pas encore projeté d'envoyer, et encore moins dictées. Ce paradoxe, comme les autres, me troubla plus qu'autre chose, et je fis un effort pour le chasser de mes pensées.

Lorsque Babcock fut parti, je regardai de nouveau Élise.

En voyant comment elle réagissait à ma propre expression, je compris que je ne faisais vraiment rien pour me faire aimer d'elle.

Si je restais prostré là, l'air déprimé, elle finirait par se lasser de moi, quels que fussent ses sentiments à mon égard.

« J'ai eu droit à une jolie course-poursuite, hier soir, lui dis-je en m'efforçant de prendre un ton plaisant.

— Vraiment ? »

Elle esquissa un demi-sourire absolument charmant.

Quand je lui parlai de la façon dont j'avais dû poursuivre Robinson, son sourire s'élargit franchement.

« Je suis désolée. J'aurais dû me douter qu'il ferait quelque chose dans ce genre-là.

— Pourquoi a-t-il pris une chambre à un étage si élevé ? demandai-je.

— Il le fait toujours. Il monte et descend les escaliers à toute allure pour maintenir ce qu'il appelle sa *vigueur physique*. »

Je souris et faillis secouer la tête en pensant à sa corpulence.

« Que pense-t-il de moi, à votre avis ? » demandai-je. Je levai la main avant qu'elle ait pu parler. « Non, après tout, je préfère ne pas le savoir. Dites-moi plutôt ce que pense votre mère. Elle doit être un tantinet plus charitable.

— Vous croyez ? »

Elle réprima un sourire naissant.

« C'est à ce point ?

— Si vous tenez vraiment à le savoir... »

Elle inclina la tête d'une fraction de degré, et l'espace d'un instant, je pensai à ce que John Drew avait écrit au sujet de la grâce et du charme qu'elle dégageait sur scène.

« ... Elle pense que vous êtes une canaille et un coquin.

— Vraiment. » Je secouai la tête, jouant les contrits. « C'est vraiment navrant. »

Voilà, c'était mieux. Elle préférait sûrement ce genre de badinage à la grande scène du dépit amoureux.

« Et vous lui avez répondu ?

— Qu'il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que je vous trouve exquis. »

Je la regardai, j'en ai peur, avec des yeux ronds. Se moquait-elle de moi ? pensai-je avec un soudain serrement de cœur.

« Vous ne savez pas ce que c'est qu'une canaille ou un coquin ? » demanda-t-elle.

Je clignai des yeux.

« Je croyais le savoir.

— Les friandises ?

— Les friandises ? »

Je commençais à patauger sérieusement.

Elle m'expliqua que les canailles étaient des sucres d'orge jaune vif à cœur blanc et les coquins des bonbons du même genre, mais de forme carrée. Je me sentis tout bête.

« Je suis désolé. Je ne dois pas être très bien renseigné. »

Sauf sur toi et ta vie, pensai-je.

« Parlez-moi de ce que vous écrivez », dit-elle.

J'eus l'impression qu'elle le demandait par politesse, mais je n'étais plus en mesure de critiquer ses motivations.

« Que voulez-vous savoir ?

— Qu'avez-vous écrit ?

— Je suis en train d'écrire un livre. »

Je me contractai, puis m'obligeai à me détendre. Qu'est-ce que je risquais à lui dire ça ?

« De quoi parle-t-il ?

— C'est une histoire d'amour.

— J'aimerais le lire quand il sera fini.

— Je vous le ferai lire dès que je saurai comment il se termine. »

Elle sourit légèrement.

« Vous ne le savez pas encore ? »

Je sentis que je m'étais aventuré aussi loin qu'il m'était possible d'aller dans cette direction. J'assurai mes arrières en disant :

« Non, je ne le sais jamais avant d'écrire la fin.

— Curieux. J'aurais cru qu'il vous faudrait savoir exactement où menait votre histoire. »

C'est parce que tu pensais savoir exactement où menait *ton* histoire, pensai-je.

« Pas toujours, dis-je.

— En tout état de cause, j'aimerais lire votre livre quand vous aurez fini de l'écrire. »

Le lire ? pensai-je, mais tu le vis.

« C'est promis », lui affirmai-je.

Je me demandai, toutefois, si j'oserais jamais lui faire lire. Il est temps de changer de sujet, suggéra une voix intérieure.

« Puis-je vous regarder répéter aujourd'hui ? »

Elle se rembrunit. Avais-je fait une gaffe ?

« Ne pourriez-vous pas attendre jusqu'à ce soir ? demanda-t-elle finalement.

— Si vous y tenez.

— Je ne cherche pas à vous être désagréable. C'est seulement que je... eh bien, je n'aime pas que des gens de l'extérieur me regardent en train de... » Elle s'interrompit en voyant ma réaction. « Ce n'est pas le mot qui convient, dit-elle. Ce que j'essaie de vous dire, c'est que... » Elle prit une laborieuse inspiration. « ... Cette situation me trouble. Je ne pourrais pas travailler si vous me regardez.

— Je comprends. Je connais vos besoins en tant qu'actrice. Vraiment. »

Sur ce point, en tout cas, je ne mentais pas.

« Je serai heureux d'attendre ce soir. Non, ce n'est pas vrai. Je n'en serai pas heureux du tout, mais j'attendrai. Pour vous faire plaisir.

— Vous êtes très compréhensif. »

Non, je ne le suis pas, pensai-je. Ce que j'ai vraiment envie de faire, c'est de nous attacher ensemble avec des menottes.

La suite de notre petit déjeuner ne présente guère d'intérêt. Pour commencer, nous ne parlâmes presque pas, car la salle devenait de plus en plus bruyante au fur et à mesure que de nouveaux clients arrivaient pour prendre leur petit déjeuner. Cette époque est sans aucun doute dominée par la nourriture. Les gens font entrer leur système digestif en action dès qu'ils sont levés et le font fonctionner à plein régime toute la journée et jusque tard dans la nuit. J'avais cru que mon estomac était revenu à son état normal jusqu'à ce que les odeurs mélangées de jambon, de bacon, de grillades, de saucisses, d'œufs, de gaufres, de crêpes, de céréales, de pain et de biscuits

chauds, de lait, de café, etc., commencent à remplir la pièce. Je fus alors soulagé de constater qu'Élise ne mangeait pas beaucoup plus que moi, et notre repas fut bref.

Comme nous quitions la salle des petits déjeuners et nous apprêtions à traverser la rotonde, elle dit :

« Je dois me préparer pour la répétition à présent. Nous commençons à neuf heures trente. »

Je crois que je parvins, pour la première fois, à ne rien laisser paraître du début de panique que je sentis naître en moi.

« Serez-vous libre à un moment ou à un autre de la journée ? » demandai-je d'une voix qui me parut calme.

Elle me regarda comme si elle soupesait mes mots ; peut-être même la place que j'occupais dans sa vie.

« Si cela vous est possible, ajoutai-je. Vous savez que je veux être avec vous. »

Finalement, elle se décida à parler.

« Serez-vous libre à une heure ? »

Je souris.

« Mon emploi du temps est chargé. Il consiste à vous voir chaque fois que je le pourrai. »

Encore une fois, ce regard ; cet examen intense de mon visage comme si elle y cherchait la réponse à toutes les questions qu'elle ne pouvait pas ne pas se poser. Je ne sais combien de temps cela dura, mais cela me parut un long moment. Je ne fis rien pour y mettre fin, car je sentais que ces instants étaient cruciaux pour elle et qu'un mot de ma part suffirait à les détruire.

Finalement, le moment passa, elle jeta un coup d'œil vers la cour intérieure, puis me regarda de nouveau.

« Là-bas ? demanda-t-elle. Près de la fontaine ?

— Près de la fontaine à une heure. »

Elle tendit la main ; je la pris aussi doucement que possible, la portai à mes lèvres et l'embrassai.

Je restai sans bouger, buvant ses moindres gestes du regard tandis qu'elle s'éloignait à travers la cour intérieure. Je frissonnai quand elle disparut dans le salon. Plus de quatre heures à attendre. Je ne pouvais pas imaginer d'être séparé d'elle si longtemps. Certes, le laps de temps avait été plus long hier soir, mais j'avais dormi.

Dormi, pensai-je. Pour la première fois depuis que c'était arrivé, je me permis de prendre tout à fait conscience de ma condition physique. Je fermai les yeux et adressai une prière de reconnaissance à la puissance qui m'avait touché de sa grâce, car, apparemment, je n'avais pas ne fût-ce que l'ombre d'un mal de tête. Je n'ai aucun moyen de communiquer l'intensité de l'effet que cela produisait chez moi. Seul quelqu'un ayant fait pareille expérience pourrait comprendre ce que je ressentais et ce que je ressens toujours. Hier matin, bien que ce fût dans une autre époque, je me suis réveillé avec l'habituelle migraine paralysante, le symptôme familier de mon mal.

Ce matin, plus rien. Je me dirigeai vers la réception en souriant et demandai au préposé où je pouvais acheter quelques effets de toilette. Il me dit qu'il y avait une pharmacie-bazar au sous-sol, près de l'escalier. Mais elle n'ouvrait qu'à neuf heures.

L'espace d'un instant, j'eus la folle tentation de lui demander une chambre et de signer le registre. Le pourrais-je ? Ou en serais-je empêché par quelque chose ? Je décidai alors de ne pas tenter le sort, et me dirigeai vers l'escalier après l'avoir remercié.

En descendant, je pensai à Élise, et m'aperçus que chaque fois que je pensais à elle, c'était du point de vue de ses rapports avec moi. Il fallait que je commence à penser à elle sous l'angle de son existence propre. Si je veux la conquérir, il ne faut pas que je pense en termes d'amour aveugle et inconditionnel. Je ne la connais que depuis quelques heures. Derrière elle, se profilent vingt-neuf années avec lesquelles il me faut compter.

La pharmacie-bazar est située à l'endroit où je me souvenais d'avoir vu une agence immobilière. J'attendis cinq ou six minutes devant la porte avant l'ouverture. Plusieurs cuisiniers chinois passèrent devant moi tandis que j'attendais, en parlant dans leur langue maternelle. Finalement, le préposé déverrouilla la porte et l'ouvrit. C'était un homme assez petit, brun, portant une chemise à haut col qui semblait fait de celluloïd, une mince cravate noire, et une veste en mousseline blanche, haut boutonnée, avec des revers étroits. Je vis qu'il commençait tout juste à se faire pousser la moustache, d'après l'aspect de sa lèvre supérieure, qui semblait davantage maculée de suie que couverte de poils. J'en conclus qu'il devait être très jeune.

N'eût-ce été ce détail, j'aurais été bien en peine de lui donner un âge, car à l'instar de beaucoup d'hommes de tous âges à cette époque, il arborait un air très sérieux, comme s'il était sur le point de s'atteler à un travail long et difficile, et le savait ; mieux encore, l'acceptait. Son « Bonjour, Monsieur », bien que n'ayant rien de désagréable, était bref et très « venons-en-au-fait », comme s'il n'avait pas une minute à perdre. Il a un nom à se faire, ce jeune homme. Il doit ressembler à Horatio Alger s'il existe vraiment quelqu'un répondant à ce nom.

Tandis qu'il me servait – j'achetai un rasoir à main (non par préférence mais parce que c'était le seul modèle existant), un blaireau, un plat à barbe et du savon, un peigne et une brosse à cheveux, une brosse à dents, du dentifrice en poudre, et un stylo à plume – j'eus tout le loisir d'inventorier les lieux.

Les murs étaient couverts d'affiches publicitaires : *Teinture capillaire Damschinsky* ; *Pour vos douleurs, l'Orangéine soulage/revigore/guérit* ; *Bromo-Quinine pour les rhumes* ; *Le Céleri/guérit de la constipation* – ce dernier problème doit préoccuper beaucoup de gens, étant donné la façon dont tout le monde mange. Il y avait des dizaines

d'autres choses, mais il est inutile que je les énumère ici ; ceci n'étant pas un ouvrage historique mais mon histoire personnelle. Je me contenterai donc de dire que les étagères et les vitrines étaient bourrées de flacons et de boîtes de toutes formes et de toutes tailles.

Je jetai un coup d'œil à la pendule murale et fus étonné de voir qu'il était neuf heures onze. En toute hâte, je demandai au vendeur s'il y avait un magasin dans les environs où je pourrais acheter de la « lingerie pour homme ». Ce fut l'expression que j'employai ; une partie de moi-même est fondamentalement très « fin de siècle », je crois.

Il est possible d'ailleurs que j'en aie trop fait, car le vendeur sembla réprimer une envie de sourire tout en m'informant qu'il y avait un « magasin d'effets masculins » contigu à la pharmacie-bazar ; il n'avait pas encore eu l'occasion d'allumer les lumières.

J'achetai rapidement des sous-vêtements et des chaussettes, puis, au dernier moment, une chemise blanche, après quoi je sortis mon billet de dix dollars et le posai sur le comptoir.

« Hum, fit le vendeur. Ça fait un bout de temps que je n'en ai pas vu un comme celui-là. »

Oh ! misère ! pensai-je. Mon argent n'avait-il plus cours ? Je commençais à sentir poindre la panique. Je savais que j'étais censé signer le registre à neuf heures dix-huit et sentais monter en moi la certitude affreuse que si je ne le faisais pas à ce moment précis, quelque chose d'horrible se produirait ; tout l'édifice de ma présence en 1896 s'écroulerait comme un château de cartes.

Heureusement, le vendeur encaissa mon billet sans autre commentaire, mit mes achats dans un sac et me rendit ma monnaie. Malgré mon angoisse, je ne pus m'empêcher d'être impressionné par le fait que l'addition pour le tout se montait à un total de moins de cinq dollars. Secouant la tête, je quittai le magasin, et empruntai rapidement le couloir en direction de l'escalier.

Arrivé à ce stade, j'avais tellement peur de rater mon heure de signature qu'arrivé à l'escalier, je gravis les marches quatre à quatre, traversai la rotonde en quelques longues enjambées et m'arrêtai devant le comptoir de la réception, mon cœur battant la chamade.

Un coup d'œil à l'horloge m'informa qu'il était neuf heures et quart légèrement passées.

Le réceptionniste s'approcha et je lui demandai une chambre.

« Oui, Monsieur. Vous venez d'arriver ? »

À la façon dont il me toisa, je devinai que sa question relevait davantage du défi que de la curiosité ; mon apparence devait lui paraître des plus suspectes.

Je fus étonné par la facilité avec laquelle je mentis ; mon histoire coula avec spontanéité, sans être démentie ni par le ton de ma voix, ni par mes gestes, ni par mon expression. J'avais été si souffrant en arrivant hier soir que j'avais dû passer la nuit dans la chambre d'un ami, et je commençais tout juste à me sentir suffisamment bien pour prendre une chambre à moi.

Peut-être le réceptionniste ne fut-il pas aussi dupe de mon mensonge que je me plus à le croire, mais du moins ne se sentit-il pas assez sûr de lui pour me questionner plus avant. Il se détourna, examina le casier à clés, puis se retourna vers moi au bout d'un moment et posa une clé munie de sa plaque sur le comptoir devant moi.

« Voilà. Une chambre à un lit ; trois dollars par jour ; l'usage de la salle de bains en supplément. Puis-je vous demander de signer le registre, Monsieur ? »

Il me tendit un stylo.

Je regardais la clé, pétrifié. La plaque portait le numéro de la chambre 420. Soudain, je me sentis de nouveau désorienté, comme si le fait de voir cette clé avait annulé, en un instant, tout le travail d'adaptation que je croyais avoir mené à bien.

« Euh... Vous êtes sûr ? marmonnai-je finalement.

— Plaît-il ? »

Je ne sais pourquoi ce moment me parut si terrifiant. J'étais là, en 1896. J'allais retrouver Élise à une heure et, bien qu'il restât du pain sur la planche, nos rapports étaient aussi fermement établis que je pouvais raisonnablement l'espérer. Néanmoins, j'étais tellement abasourdi par les implications de ce numéro de chambre différent que la peur me figeait sur place.

« Vous êtes sûr que c'est la bonne clé ? » demandai-je.

J'avais la voix qui tremblait et je sais que je parlai trop fort.

« La bonne clé, Monsieur ? »

Le réceptionniste me regarda comme si j'avais perdu la jouissance de mes facultés intellectuelles.

Dieu sait ce que j'aurais dit ou fait si un autre employé n'était pas passé à ce moment-là, n'avait pas regardé la clé, et ne l'avait pas ramassée d'un geste nonchalant.

« Oh ! désolé, monsieur Beals, dit-il. Cette chambre est réservée. J'ai oublié de mettre un mot dans le casier. »

Je ne pus retenir un soupir de soulagement parfaitement audible. Le réceptionniste décocha un regard furibond à son collègue, puis, après m'avoir regardé d'une façon qui me glaça, se retourna pour prendre une autre clé. Je pris conscience, à cet instant, de l'étendue de

ma vulnérabilité vis-à-vis des événements qui touchent de près ou de loin à mon voyage dans le temps. Je ne sais pas quand ce sentiment de vulnérabilité passera, mais c'est en tout cas pour moi en ce moment un compagnon de tous les instants – et un compagnon potentiellement dangereux.

Le réceptionniste se retourna, sans s'être départi de son expression de curiosité soupçonneuse. Si celui-ci est différent aussi, pensai-je, je vais tomber au trente-sixième dessous.

Je ne pus retenir un deuxième soupir – accompagné d'un sourire aussi large qu'involontaire – en voyant le numéro de la clé. Dans le mille, pensai-je. Ma tension s'évapora comme le réceptionniste me tendait de nouveau le stylo.

Je le pris et regardai la page qui s'étalait sous mes yeux. L'émotion me reprit – une émotion semblable à celle que j'avais ressentie en serrant la main de Babcock. Je savais qu'un jour, ce registre fraîchement imprimé reposerait, craquelé et recouvert d'une épaisse couche de poussière grise, dans la petite pièce suffocante du sous-sol, et que je l'ouvrirais.

Je chassai cette pensée et lus le dernier nom apposé sur le registre : *Le Révérend L. Jenks et son épouse, San Francisco*. Ma main commença à trembler ; je me dis que si je ne signalais pas immédiatement, je pouvais encore rater l'heure. C'était irréel, comme impression. Il me suffisait de rester là, à ne rien faire, pour que tout soit modifié. *L'altération d'une étoile*, pensai-je sans savoir où j'avais pu lire cette expression.

L'instant d'après, je regardais ma main signer *R. C. Collier, Los Angeles*. Ça aussi, ça avait des prolongements troublants. J'aurais pu signer Richard Collier. En temps ordinaire, c'est exactement ce que j'aurais fait. Le fait que j'aie vu, en 1971, mon nom écrit de façon si inhabituelle, puis que je sois revenu à l'époque de la signature et que j'aie copié ce que j'avais lu soixante-quinze ans après avoir signé constituait un tel embrouillamini de causes et d'effets entrecroisés que ça me donnait le vertige.

« Merci, Monsieur », dit le réceptionniste.

Il retourna le registre et je le vis écrire *Chambre 350* et l'heure. Et re dans le mille, pensai-je en frissonnant.

« Dans quelle chambre se trouvent vos bagages. Monsieur ? demanda le réceptionniste. Je les ferai transférer. »

Je ne pus que le regarder bêtement tandis qu'il attendait ma réponse. Puis je souris ; ce devait être un sourire horriblement artificiel.

« Ce ne sera pas la peine, annonça R. C. Collier. Je passerai les

prendre moi-même. Il n'y en a pas tellement. »

C'est le moins qu'on puisse dire, pensai-je.

« Très bien, Monsieur. »

J'avais ravivé les soupçons du réceptionniste, mais maintenant j'étais un client, et on ne se montre pas ouvertement soupçonneux à l'égard d'un client. Il claqua ses doigts, ce qui me fit sursauter, et un chasseur apparut. M. Beals lui donna la clé, et le chasseur me fit un signe de tête.

« Par ici, Monsieur », dit-il.

Il me précéda jusqu'à l'ascenseur et nous montâmes. La porte se ferma avec une lenteur grinçante mais majestueuse, et l'ascension commença. Pendant la montée, le chasseur et le garçon d'ascenseur échangèrent quelques remarques au sujet des lumières électriques récemment installées dans l'ascenseur. Je ne prêtai guère attention à leur conversation, préoccupé que j'étais par la précarité persistante de ma situation ; une situation que j'avais crue de plus en plus solide mais qui, je m'en apercevais maintenant, était plus périlleuse que jamais. Mentalement, j'étais sur la corde raide. À tout moment, quelque chose pouvait se produire – un mot, un incident, une pensée, même – qui précipiterait ma chute. Une telle chute ne pouvait se terminer que par un atterrissage terrible – en 1971. Je le savais avec certitude, et cela me terrifiait.

Nous sortîmes de l'ascenseur au troisième, et le chasseur (qui, comme le précédent, n'avait plus depuis belle lurette la frimousse d'adolescent qu'on associe généralement à cet emploi) me précéda dehors et le long de la véranda extérieure jusqu'à la façade de l'hôtel qui donnait sur la mer. J'aperçus deux tourterelles qui gravissaient l'escalier extérieur vers le quatrième étage en laissant derrière elles de minuscules empreintes sur les marches, et je me souviens que le chasseur fit une réflexion à leur sujet, comme quoi elles appartenaient à l'intendant et que M. Babcock se montrait « tyrannique » au sujet des saletés qu'elles faisaient.

Tandis que nous parcourions de nouveau un couloir intérieur, je repérai un journal par terre devant la porte d'une chambre. Comme il paraissait avoir été lu et jeté, je le ramassai au passage en feignant de ne pas remarquer le regard que me décocha le chasseur. Encore ce sentiment de déjà vu (à rebours, bien entendu). C'était le *San Diego Union* que j'avais ramassé.

Le bouton de porte de la chambre 350 était en métal sombre rehaussé de fleurs sculptées. Je l'examinai tandis que le chasseur ouvrait la porte à l'aide de la clé. L'espace d'un instant, je songeai à la chambre dont j'étais « sorti par effraction » la veille et me demandai si

la direction de l'hôtel se creusait toujours les méninges pour essayer de résoudre ce mystère.

Le chasseur me tendit la clé avec sa plaque ovale en métal bronzé et demanda :

« Y a-t-il autre chose pour votre service, Monsieur ? »

— Non, merci. »

Je lui donnai une pièce de vingt-cinq *cents* en pensant que ce serait assez. Peut-être était-ce trop. Il parut écarquiller légèrement les yeux avant de tourner les talons en murmurant :

« *Merci*, Monsieur.

— Attendez, il y a autre chose », lui dis-je comme l'idée me venait. Il s'arrêta et se retourna. « Voulez-vous attendre un instant ? »

— Oui, Monsieur. »

Je fermai la porte, ôtai prestement ma veste et mon pantalon, non sans avoir au préalable enlevé mes bottillons. Puis je passai le bras par l'entrebâillement de la porte et les donnai au chasseur.

« Pourriez-vous les faire repasser et me les rapporter dans une heure ? »

Sa voix me parvint depuis le couloir :

« Certainement, Monsieur. »

Je me demandai ce qu'il pensait. Un client à l'hôtel del Coronado avec un seul costume ? On aura tout vu.

Après son départ, je me retournai et examinai la chambre.

Elle est petite, pas plus de quatre mètres sur cinq. Le mobilier est réduit au strict minimum : un lit en bois sombre, une table rectangulaire à deux tiroirs sur un piétement massif ; une grande commode sombre avec des pieds en forme de griffes ; un fauteuil en rotin et une glace dans un cadre rococo accrochée au mur au-dessus de la commode. Aucune lampe, la lumière étant fournie par un lustre ressemblant à celui que j'ai vu en me réveillant dans la chambre 527, hier après-midi. La cheminée se trouve dans le coin droit, au fond quand on entre. Ai-je oublié quelque chose ? Ah ! oui, le crachoir en porcelaine installé près du fauteuil en rotin, le *nec plus ultra* du savoir-vivre fin de siècle. Il va falloir que je m'entraîne à cracher.

Avant d'enlever mon costume, j'avais jeté le sac contenant mes emplettes sur le lit. Je le pris et allai le porter jusqu'à la commode, en retirai mes achats un à un et les posai sur le dessus du meuble, après quoi je pris conscience du bruit du ressac et m'approchai d'une fenêtre.

Une fois de plus, je fus frappé par la proximité de l'Océan. La mer était grosse et les vagues coiffées d'écume déferlaient sur la plage avec un grondement ininterrompu. J'aperçus un homme debout sur une

digne de rochers ; un client de l'hôtel, sans doute. Il portait un chapeau haut de forme et un manteau long, et fumait l'inévitable cigare en regardant la mer. Est-il besoin d'ajouter qu'il était corpulent ? Il semblait y avoir une sorte de bâtiment de guerre ancré très loin dans la baie.

Je regardai vers la droite, vers l'endroit de la plage où Élise et moi nous étions rencontrés pour la première fois. Longtemps je restai ainsi, à penser à elle. Que faisait-elle ? La répétition allait commencer d'un moment à l'autre. Pensait-elle à moi ? Je fus submergé par une terrible envie de la voir que je réprimai du mieux que je pus. J'avais encore trois heures et demie à tenir. Je n'y arriverais jamais si je ne cessais pas de penser au besoin que j'avais d'elle.

Je trouvai du papier dans le tiroir supérieur de la commode et m'en servis pour consigner par écrit les derniers événements.

Je suis assis sur le lit en ce moment dans mes sous-vêtements tout neufs – dont on ne peut pas dire qu'ils soient particulièrement chic – à feuilleter les pages de l'*Union*, lisant les nouvelles de la journée qui, hier (mon hier à moi), appartenait à un passé lointain.

Cette particularité mise à part, on ne peut pas dire que l'actualité proprement dite soit passionnante. Les nouvelles quotidiennes de la vie en 1896 ont quelque chose de tristement familier. Voici, pour prendre un exemple, un titre : IL A AVOUÉ / UN PASTEUR RECONNAÎT AVOIR TENTÉ D'EMPOISONNER SA FEMME. Sous-titre : *Le misérable est condamné à six ans de prison*. Voilà ce que j'appelle du journalisme objectif.

Les autres titres tendent également à démontrer que si 1896 et 1971 sont éloignés sur le plan chronologique, ils ne le sont guère sur celui de la vie quotidienne : LA FIN D'UN POLITICIEN / *Mort d'un élu de Denver à New York*. UNE CHUTE TERRIBLE / *Une plate-forme portant trente personnes s'effondre*. Et mon titre préféré : MANGÉ PAR LES CANNIBALES.

Il y a un petit entrefilet que je trouve troublant, pour ne pas dire carrément horrible. Je le reproduis *in extenso* : « Krupp, le fabricant d'armes prussien, annonce un chiffre d'affaires d'un million sept cent mille dollars par an. Cette somme constituerait la base de départ d'un vaste consortium Krupp couvrant plusieurs pays. »

Je ne dois plus me laisser aller à ce genre de pensées ; je dois résister à l'envie de m'appesantir sur les aspects les plus sombres de ce qui est maintenant pour moi l'avenir. Ce serait dangereux. Je dois essayer de fermer complètement mon esprit à ce genre de choses. Comme ça, je n'en saurai pas plus long sur cette époque qu'un autre. C'est la seule solution, j'en suis sûr. La prescience ne peut être qu'une torture. À moins – j'y pense tout à coup – que je n'« invente » quelque

chose et ne devienne extraordinairement riche. Quelque chose comme l'épingle de sûreté, par exemple.

Non. Ça aussi, il faut en faire ton deuil. Tu as déjà suffisamment modifié l'histoire comme ça. Pose ton papier, Collier. Pense à Élise.

Je dois me souvenir de ceci : ma vie, à ce stade, est simplifiée à l'extrême. Toutes les complications de mon « passé » ont disparu. Je n'ai qu'un besoin : me faire aimer d'elle. Ce que je pourrais être amené à faire d'autre dans les jours à venir est pour l'instant le cadet de mes soucis.

Pour elle, c'est différent. Mon apparition dans sa vie a pu la perturber, mais malgré tout elle est encore mêlée à la totalité de sa vie. Pendant vingt-neuf ans, elle s'est fixé – et s'est vu fixer – un cap bien précis. Il se peut que pour l'instant je sois une brise contraire, mais le courant entraîne toujours son navire, le vent de la vie gonfle toujours ses voiles. Pas brillant, comme métaphore ; enfin, passons. Ce que j'essaie de dire, c'est que les mille détails de son existence n'ont pas été effacés, comme pour moi. Elle doit compter avec eux tout en comptant avec moi.

Par voie de conséquence, je dois la ménager le plus possible.

Quand le groom me rapporta mon costume repassé, j'enfilai le pantalon et les bottillons, pris mon nécessaire de rasage, ma brosse à dents et mon dentifrice en poudre, et me dirigeai vers la salle de bains au bout du couloir.

Une fois installé devant la glace, je me mis en devoir de me couper en lanières. Malgré mon désir de tourner le dos à 1971, je ne puis m'empêcher de gémir : Mon royaume pour un rasoir Philips !

À un moment donné de cette boucherie, alors que mon sang se répandait par onze coupures distinctes et que le rasoir-couteau ouvrait une douzième, je me demandai sérieusement si j'arriverais à bout de ma sanglante entreprise ou si on devrait me faire une transfusion sanguine entre-temps. Si ma barbe n'avait pas été aussi visible – je savais que cela avait gêné Élise mais qu'elle avait été trop polie pour m'en faire la remarque –, j'aurais tout bonnement renoncé et passé ma tentative aux profits et pertes.

Tiens. Peut-être qu'un jour je me laisserai pousser la barbe. Ça cadrerait bien avec l'époque et m'aiderait à me créer une nouvelle identité – aussi bien à mes yeux qu'aux yeux des autres.

En tout état de cause, je m'injuriai copieusement pour n'avoir pas songé à apprendre le maniement du rasoir-couteau. Le coup de main n'est pas des plus faciles à acquérir, mais je suis sûr que j'y arriverais rapidement si d'aventure Élise me préférerait glabre.

En contemplant mon visage tailladé dans la glace, je fus pris d'un fou rire incontrôlable. Finalement, je dus m'arrêter de me raser de peur de me trancher la gorge. Je m'imaginai frappant à la porte de la chambre 527 et demandant au quidam qui l'occupait de me passer un peu de son produit hémostatique. D'imaginer comment il réagirait à ma demande, puis à l'aveu que c'était moi qui avais abîmé *son* rasoir à main en tailladant le chambranle de la porte ne fit rien pour calmer mon fou rire. Je suppose qu'il s'agissait d'une forme de défoulement. Ce qui n'ôte rien au fait que c'était pour le moins suicidaire de rester là en tenant cet engin de mort d'une main secouée de tremblements convulsifs. Quand finalement j'eus maîtrisé ma crise de fou rire et fus venu à bout de ma maladroite entreprise, des filets de sang coulaient sur mon visage tailladé. Je me passai de l'eau sur la figure.

Un homme attendait dans le couloir lorsque je sortis ; j'avais oublié que ce n'était pas une salle de bains privée. Il devait être de mauvaise humeur après avoir attendu si longtemps. Et il devait aussi m'avoir entendu rire, car lorsque je sortis il me regarda comme un gardien de zoo regarde un spécimen particulièrement nuisible. Je parvins à me maîtriser, mais dès que je fus passé devant lui, je ne pus m'empêcher de pouffer et dus foncer vers ma chambre, poursuivi, sans aucun doute, par son regard meurtrier.

Une fois de retour dans ma chambre, je passai la chemise propre, remis la cravate, lustrai mes chaussures avec la chemise sale, et remis un peu d'ordre dans mes cheveux ; c'était plus facile avec un peigne. Je m'examinai dans la glace. C'est pas la grande classe, R. C., pensai-je en regardant les croûtes de sang séché qui parcouraient mon visage comme des chaînes de montagnes sur une cane topographique. « C'est pour toi que je l'ai fait, Élise », dis-je à l'individu balafré qui me regardait, et il me sourit comme l'imbécile heureux – et amoureux – qu'il était.

Je ne savais pas quelle heure il était en quittant ma chambre, mais j'avais le sentiment très net qu'il était loin d'être une heure ; et même que midi n'avait pas encore sonné. J'allai jusqu'à la porte donnant sur l'extérieur et sortis sur la véranda.

Je restai là un long moment à contempler la végétation luxuriante de la cour intérieure en contrebas, en essayant de me laisser pénétrer par l'atmosphère de 1896, de me laisser prendre par elle. Je suis de plus en plus convaincu que le secret d'un voyage dans le temps réussi consiste à accepter de perdre en fin de compte son identité temporelle. J'ai l'intention d'oublier aussi vite que possible tout ce qui a trait à « l'autre année ».

Mon désir d'être avec Élise devenait si intense qu'il dominait

chaque pensée et chaque sentiment. Je descendis au rez-de-chaussée, traversai la rotonde et m'approchai de la porte de la salle de bal, devant laquelle je m'arrêtai, l'oreille tendue. À l'intérieur, une voix résonna sur ce ton déclamatoire propre au théâtre et je sus qu'ils répétaient toujours. J'avais envie d'entrer en catimini, de m'asseoir dans un fauteuil du dernier rang et de la regarder, mais je me dominai. Elle m'avait demandé de ne pas le faire et il me fallait respecter son désir.

Je retournai vers la cour intérieure, me trouvai un fauteuil à bascule dans lequel je m'installai, face à la fontaine, et regardai l'eau jaillir tout autour de la naïade en pierre. Si je peux voyager soixante-quinze ans en arrière, pensai-je, pourquoi ne pourrais-je pas voyager une heure et demie en avant ? Je fronçai les sourcils et chassai cette idée frivole de mes pensées. Je regardai le dos de ma main gauche et fus stupéfait de voir qu'un moustique s'était posé dessus. En novembre ? pensai-je. Je l'écrasai et m'essuyai le dos de la main. Je me demandai si je venais de changer l'histoire, en pensant à la nouvelle de Ray Bradbury dans laquelle la mort d'un papillon bouleverse l'avenir.

Je soupirai et secouai la tête. Peut-être devrais-je dormir ; c'était une façon comme une autre de voyager dans le temps. Je n'avais plus peur du sommeil, et je fermai donc les yeux. Je savais qu'il aurait été préférable de me promener pour me familiariser avec ce monde nouveau, mais je n'en avais pas le courage. Je commençais à me sentir las. Après tout, je m'étais levé de bonne heure pour écrire. J'avais les paupières lourdes. Détends-toi, tu as tout le temps, pensai-je. Un petit somme ne te ferait pas de mal. Malgré tous les bruits qui m'entouraient, je succombai au sommeil.

Je sentis une main sur mon épaule et ouvris les yeux. Élise se penchait vers moi, les cheveux ébouriffés, sa robe déchirée.

« Mon Dieu, mais que se passe-t-il ? » demandai-je, affolé.

« Il veut me tuer, dit-elle d'une voix étranglée. Il veut me tuer. »

J'allais répondre quand elle tourna les talons en laissant échapper un cri et traversa la cour intérieure en courant en direction de l'entrée nord de l'hôtel. Je me retrouvai pour voir Robinson venant vers moi au pas de charge, une canne à la main, ses cheveux noirs tombant en mèches désordonnées devant ses yeux. Je restai figé sur place à le regarder approcher.

À ma grande surprise, il passa devant moi sans s'arrêter, sans même me voir tant il était absorbé par la poursuite d'Élise. Je sautai sur mes pieds.

« Vous ne pouvez pas faire ça ! » criai-je en me lançant à leur poursuite.

Ils étaient déjà loin devant moi.

Je sortis à toute vitesse par la porte latérale, descendis les marches jusqu'au parking tout en les cherchant des yeux. Attends, pensai-je, ça ne pouvait pas être un parking. Je dus sauter par-dessus une colonie de souris blanches qui me barrait le chemin. Puis j'aperçus Robinson en train de poursuivre Élise sur la plage.

« Tu peux faire ta prière si tu la touches, Robinson », hurlai-je.

Je le tuerais s'il lui faisait du mal.

J'étais sur la plage. J'essayais de courir sur le sable, mais n'y arrivais pas. Je vis leurs silhouettes diminuer dans le lointain. Élise courait tout près de l'eau. Je vis une vague énorme déferler vers la plage et lui criai de faire attention. Elle ne m'entendit pas. *Elle est tellement terrorisée par Robinson qu'elle ne sait plus ce qu'elle fait !* pensai-je. J'essayai de courir plus vite, mais ne pouvais à peine bouger.

Elle sembla courir directement vers la vague, qui s'abattit sur elle avec fracas, dans un grand jaillissement d'écume. Mes jambes flanchèrent et je tombai sur le sable. Je me redressai et scrutai la plage, horrifié. Robinson avait disparu lui aussi. La vague les avait emportés tous les deux.

Je sentis une main sur mon épaule et ouvris les yeux. Élise était penchée sur moi.

Pendant quelques instants, je fus incapable de distinguer le rêve de la réalité. Je dus la regarder d'un drôle d'air, car elle prononça mon nom d'un ton inquiet.

Je regardai autour de moi, m'attendant à voir Robinson courant vers nous. Comme nous étions seuls, je la regardai de nouveau et finis par comprendre que j'avais rêvé.

« Mon Dieu, murmurai-je.

— Qu'y a-t-il ? »

J'expirai brutalement.

« Un cauchemar. Un cauchemar vraiment... »

Je m'interrompis en m'apercevant que j'étais toujours assis et me levai prestement.

« *Qu'est-il arrivé à votre visage ?* » demanda-t-elle, consternée.

Je mis un moment à comprendre de quoi elle parlait.

« Ah... euh... Je crains ne pas avoir le coup de main pour me raser. »

Elle étudia mon visage avec l'expression d'une femme qui vient de découvrir que son compagnon n'est plus en possession de ses

facultés intellectuelles. Un homme de mon âge incapable de se raser ?

« Et vous ? demandai-je. Vous allez bien ? »

Son hochement de tête fut si imperceptible que pour un peu je ne l'aurais pas remarqué.

« Oui, mais marchons, voulez-vous ?

— Bien sûr. »

Je lui pris le bras sans y penser, puis, quand elle me regarda, lâchai son bras et lui offris le mien. Comme nous nous mettions en route le long de l'allée courbe qui menait à l'entrée nord, je la vis regarder par-dessus son épaule. Son geste me fit froid dans le dos, car il me rappelait mon cauchemar comme si je le revivais.

« Vous fuyez quelqu'un ? demandai-je en m'efforçant de paraître amusé.

— Dans un sens, oui.

— Robinson ?

— Bien sûr », murmura-t-elle en jetant de nouveau un coup d'œil par-dessus son épaule.

Quand nous atteignîmes l'entrée latérale, j'ouvris la porte et nous sortîmes. Un timide rayon de soleil réchauffait l'atmosphère. Je regardai vers ma gauche en descendant l'escalier et vis des ouvriers chinois en train de ratisser des feuilles mortes et de l'herbe sur le Paseo del Mar, et de les porter par brassées jusqu'à la plage où d'autres ouvriers les brûlaient.

Lorsque nous atteignîmes le bas de l'escalier, Élise dit :

« Allons par là, voulez-vous ? » en faisant un geste en direction d'Orange Avenue, et elle me donna l'impression fugitive d'une femme plus habituée à faire des suggestions qu'à les recevoir. Nous empruntâmes la promenade qui contournait l'hôtel par sa façade orientale.

« Comment s'est passée la répétition ? »

De toutes les questions que j'aurais pu lui poser, c'était sans doute la moins indiquée.

« Abominablement.

— À ce point ? »

Elle soupira.

« À ce point.

— Je suis désolé.

— C'était ma faute. La troupe n'y est pour rien.

— Et M. Robinson ? »

Elle eut un sourire sans joie.

« Il n'était pas à proprement parler parmi les non-combattants, admit-elle.

— Encore désolé. Je suis sûr que c'était à cause de moi.

— Non, non, fit-elle d'un ton assez peu convaincant, il a de ces crises par moments.

— C'est seulement parce qu'il se sent responsable de votre carrière.

— C'est en tout cas ce qu'il ne cesse de me répéter, répondit-elle. La terre entière doit le savoir à l'heure qu'il est. »

Sa phrase me fit sourire.

« Il le pense sincèrement. »

Elle me regarda comme si elle était surprise de m'entendre prendre la défense de Robinson, après la façon dont il m'avait traité. Et pourtant comment aurais-je pu faire autrement ? C'était vrai qu'il considérait sa carrière comme sacro-sainte ; je le savais mieux que quiconque, mieux qu'Élise même. Si des sentiments personnels venaient s'en mêler – ce qui ne me paraissait guère douteux –, c'était une autre affaire.

« Oh ! sans doute ! dit-elle. Mais il est tyrannique quand il a ces accès d'humeur. Au train où vont les choses entre nous, il serait miraculeux que j'aie encore un imprésario dans vingt-quatre heures. »

Je souris et hochai la tête, mais en vérité, j'enviais le caractère privilégié de leurs rapports, même si ceux-ci étaient fondés davantage sur la friction que sur l'harmonie. Peut-être ai-je tendance à exagérer le sentiment que j'imagine les unir. Je ne peux pas vraiment imaginer Élise amoureuse de lui, quoique je puisse très bien l'imaginer, lui, en train de l'idolâtrer à « noble » distance et de transformer cette dévotion secrète en une sorte de contrôle tyrannique sur sa vie.

Sans transition, elle me serra le bras et sourit à nouveau, mais cette fois joyeusement et – me l'imaginai-je ? – affectueusement.

« Mais je vous ennuie avec mes histoires. Pardonnez-moi.

— Je n'ai rien à vous pardonner », lui dis-je en lui rendant son sourire.

Elle me dévisagea intensément pendant quelques mètres, puis se détourna, fâchée contre elle-même.

« Voilà que je recommence. » Elle jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. « Richard, je me demande si vous vous rendez réellement compte à quel point il est remarquable que je vous parle aussi librement, dit-elle. C'est la première fois que je me conduis ainsi avec un homme. Je veux que vous sachiez à quel point il est flatteur pour vous que je puisse le faire.

— Et je veux que vous sachiez que vous pouvez me parler absolument de tout. »

Encore ce regard. Elle secoua la tête, comme médusée.

« Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

— Vous m'avez *manqué*. »

La stupéfaction qui transparaissait dans sa voix me fit sourire.

« Comme c'est curieux, dis-je en la regardant avec adoration. Vous ne m'avez pas manqué du tout. »

Son sourire s'élargit et elle me serra de nouveau le bras. Puis, comme si son plaisir devait éclater dans quelque chose, elle regarda devant elle et s'écria :

« Oh ! regardez ! »

Je tournai la tête et vis un groupe d'hommes et de femmes à bicyclette sur l'allée centrale qui menait à l'hôtel. Ils pédalaient vers Orange Avenue. Je ne pus m'empêcher de rire tout haut tant le spectacle était à la fois amusant et charmant. Toutes les bicyclettes avaient une roue d'un diamètre aussi grand que celui d'une roue de camion – tantôt derrière, tantôt devant – et une autre aussi petite qu'une roue de tricycle. Ça, c'était l'aspect amusant. Le côté charmant venait des couples sur chaque bicyclette, les hommes en culotte serrée au-dessus du mollet et portant des casquettes ou des chapeaux melon, les femmes en jupe longue avec des chemisiers ou des chandails et des couvre-chefs ressemblant à des casquettes. Dans chaque cas, la femme était assise devant ; parfois elle aidait à pédaler, parfois elle laissait son compagnon le faire seul. Sept couples en tout, formant une chaîne sinieuse qui s'éloignait de l'hôtel en bavardant et en riant.

« Ça a l'air amusant.

— Vous n'en avez jamais fait ? demanda-t-elle.

— Pas sur... » J'étais sur le point de dire : pas sur ce genre de bicyclette. « ... des rues goudronnées, terminai-je. Mais j'aimerais bien en faire avec vous.

— Peut-être aurons-nous l'occasion de le faire », dit-elle, et je connus la griserie d'entendre, de la bouche d'une personne aimée, la promesse à peine déguisée de moments futurs passés ensemble.

Je remarquai qu'elle retroussait sa jupe et ses jupons de la main droite tout en marchant, et l'idée me vint qu'en 1896, une femme qui marche est une femme qui n'a qu'une main de libre, puisque l'autre est toujours occupée à maintenir ses jupes au-dessus de la poussière ou de la boue ou de la neige ou des flaques d'eau. Je me souris à moi-même. Du moins pensai-je que c'était à moi-même, car Élise le remarqua et me demanda pourquoi je souriais.

Je sus immédiatement que lui dire la vérité ne servirait qu'à accentuer cette atmosphère de différence qui m'entourait, aussi lui dis-je :

« Je pensais à la réaction de votre mère quand elle m'a trouvé

chez vous hier soir. »

Elle sourit.

« Elle ne tempête jamais, dit-elle, mais on n'en sait pas moins que le vent a soufflé. »

L'expression m'amusa.

« A-t-elle eu du succès, en tant qu'actrice ? »

Aucun des livres n'avait évoqué cette question.

Son sourire se teinta de mélancolie.

« Je sais ce que vous pensez, dit-elle, et il y a peut-être de ça. Mais elle ne m'a jamais forcée à devenir actrice. Je suis venue à la scène de moi-même. »

Je n'avais pas eu l'intention de m'aventurer dans le domaine épineux d'une mère actrice médiocre recherchant le succès par fille-actrice célèbre interposée, mais je me tus et me contentai de sourire lorsqu'elle ajouta :

« Et elle a connu un succès considérable, à sa façon.

— J'en suis convaincu. »

Nous marchâmes pendant quelque temps sans rien dire. Je ne sentais aucun besoin de parler et je crois qu'elle non plus ; peut-être encore moins que moi, me semble-t-il maintenant. L'air du large, le calme, et la sensation apaisante de bouger sur la terre, sous le ciel ; c'est pour ça qu'elle aime tant marcher. Ça lui donne la possibilité d'échapper aux tensions de sa vie professionnelle.

Je commençai à rêver de mon avenir avec Élise. Il n'y avait, pour commencer, aucune raison valable pour que je ne reste pas avec elle. Certes, mon inquiétude au sujet de mon enracinement dans 1896 subsistait, mais j'avais le sentiment qu'il s'agissait d'une inquiétude plus irrationnelle que vraiment fondée. N'avais-je pas dormi trois fois de suite sans perdre mon emprise ? Avec ou sans inquiétude, tout prêtait à croire que chaque minute qui passait m'enracinait plus profondément dans cette époque.

En conséquence, j'avais toutes les raisons de penser que je pouvais rester avec elle. Nous nous marierions et, puisque je suis écrivain de mon état, j'étudierais, puis écrirais des pièces de théâtre. Je ne chercherais pas à bénéficier de ses appuis pour les faire jouer. Leurs seules qualités leur vaudraient tôt ou tard d'être portées sur la scène. Je ne doutais pas qu'elle me proposerait de m'aider, mais je voulais éviter que nos rapports reposent sur une telle base. Je ne voulais plus jamais prendre le risque de lire le doute sur son visage.

Le fait que tous les livres que j'avais lus à son sujet seraient différents ne me préoccupait absolument pas. Je riais maintenant de mes scrupules concernant mon intrusion dans ce nouvel

environnement – scrupules qui avaient été jusqu'à me faire hésiter à endommager ce fameux chambranle de porte. J'avais décidé que l'histoire, tout bien réfléchi, devait être caractérisée par une certaine souplesse à son niveau le plus bas. Je suis loin, après tout, de vouloir modifier une bataille de Borodino^[2] imminente.

Mon attention fut attirée, à ce moment-là, par la vue d'une voiture de chemin de fer immobile sur une voie de garage à une centaine de mètres de l'angle sud-est de l'hôtel. L'idée me vint qu'elle pouvait appartenir à Élise, et je lui posai la question. Elle répondit par l'affirmative. Je ne fis aucun commentaire mais cela me fit une drôle d'impression de me voir rappeler d'une façon aussi tangible qu'Élise était une femme riche. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait eu des soupçons à mon égard ; à ce qu'elle en ait peut-être encore, bien que je ne le pense pas. Je faillis demander si elle pouvait me faire visiter l'intérieur, mais compris à temps que ce n'était pas très indiqué.

Nous traversâmes l'allée cochère, passâmes à côté d'un parterre de fleurs circulaire et quittâmes les terres de l'hôtel. À notre gauche, il y avait une longue barre en bois pour attacher les chevaux et, devant nous, une profusion d'arbres et de buissons. Nous traversâmes le bosquet et parvînmes jusqu'à une allée en planches qui suivait la plage entre la mer et Glorietta Bay.

Comme nous nous engageons sur l'allée, je regardai vers le large et vis de grands morceaux de ciel bleu dans le lointain et des nuages blancs qui filaient vers le nord, poussés par le vent. À deux cents mètres environ devant nous, se dressaient le toit pointu du musée et l'établissement de bains, auxquels faisait face, de l'autre côté de l'étroite bande de sable, la remise à bateaux, qui leur était reliée par une autre allée en planches. Devant nous, mais vers la droite, l'énorme jetée métallique s'avancait dans la mer, soutenue par une structure qui paraissait faite de V renversés ; une demi-douzaine d'hommes et une femme se tenaient debout sur la jetée, une canne à pêche à la main. La plage était très étroite – pas plus de dix mètres de large – et paraissait très mal entretenue, jonchée qu'elle était de monceaux d'algues, de coquillages et de ce qui ressemblait à s'y méprendre à des ordures, ce que je trouvais difficile à croire.

Ayant parcouru environ soixante-dix mètres, nous nous accoudâmes à la rambarde qui longeait l'allée et restâmes là à regarder les grosses vagues s'abattre sur la grève. La brise marine était assez forte et presque froide, et nous fouettait le visage de gouttelettes minuscules qui nous picotaient délicatement la peau.

« Élise ?

— Richard ? »

Elle avait si bien imité le ton de ma voix que je ne pus m'empêcher de sourire.

« Assez badiné », dis-je, faussement sévère. « J'ai quelque chose de sérieux à vous dire.

— Oh ! misère !

— Enfin, ce n'est pas si sérieux que vous ne puissiez le supporter », m'empressai-je de préciser, avant de me contredire en ajoutant : « Du moins, je l'espère.

— Je l'espère aussi, monsieur Collier.

— J'ai pensé à nous alors que nous étions séparés ce matin.

— Ah ? »

Il n'y avait plus trace d'insouciance dans sa voix, qui traduisait presque de la gêne.

« Et je me suis rendu compte à quel point j'avais manqué d'égards envers vous.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je m'attendais que la force des sentiments que je vous porte...

— Je vous en prie.

— Si, laissez-moi le dire, insistai-je. Ce n'est pas si terrible que ça. »

Elle me regarda avec inquiétude, puis soupira.

« C'est bon.

— Tout ce que je veux dire, c'est que je sais qu'il vous faut du temps pour vous habituer à l'idée que je fais partie de votre vie, et que j'ai l'intention de vous donner tout le temps nécessaire. »

Comme cela me parut assez arrogant, j'ajoutai en souriant :

« Du moment que vous comprenez que je fais bel et bien partie de votre vie désormais. »

La remarque, qui se voulait spirituelle, tomba complètement à plat. Élise regarda vers le large, l'air de nouveau traqué. Misère de misère, pourquoi faut-il donc que je parle toujours à tort et à travers ? pensai-je.

« Mon intention n'est pas de vous harceler. Excusez-moi si c'est l'impression que je donne.

— Je vous en supplie, laissez-moi réfléchir », répondit-elle.

Ce n'était ni un ordre ni une prière, mais quelque chose d'intermédiaire.

Le passage de deux hommes discutant de la saleté régnant sur la plage ne fit rien pour alléger l'atmosphère. Il ressortait de leur conversation que c'étaient bien des ordures que j'avais aperçues. La péniche chargée de déverser en mer les ordures de l'hôtel ne

franchissait presque jamais ce qu'ils appelaient la « barre ». Par voie de conséquence, tous les « détritux » déversés revenaient « souiller » la plage.

Je regardai brusquement Élise.

« Devez-vous partir ce soir ? demandai-je.

— Nous sommes censés être à Denver le vingt-trois », dit-elle.

Ce n'était pas à proprement parler une réponse, mais il faudrait que je m'en contente.

Je pris sa main et la serrai dans la mienne.

« Encore pardon. À peine vous ai-je dit que je ne voulais pas vous harceler, que je me prends en flagrant délit de harcèlement. »

Brusquement je me rendis compte que ma tournure de phrase pouvait lui paraître étrange ; et je sentis renaître mon embarras.

Celui-ci ne fit qu'accroître quand je m'aperçus que nous nous étions remis en marche, mais vers l'hôtel. J'aurais voulu dire quelque chose pour retrouver cette complicité que nous avions connue tout à l'heure en marchant en silence, mais je ne trouvais rien à dire qui n'eût aggravé la situation davantage.

Un couple nous croisa, lui, dans une longue redingote noire, avec un chapeau haut de forme, une canne à la main et un cigare entre les dents, elle, dans une robe longue de couleur bleue avec un bonnet assorti. Ils nous sourirent en nous croisant et l'homme toucha le bord de son chapeau en disant :

« Nous attendons la représentation de ce soir avec impatience, mademoiselle McKenna.

— Merci. »

Et mon moral chuta de quelques degrés supplémentaires après cet incident me rappelant que j'avais choisi de tomber amoureux de nulle autre qu'Élise McKenna, la « Célèbre Actrice américaine ».

Je me creusai la cervelle pour trouver quelque chose à dire qui pourrait dissiper ce sentiment d'aliénation croissante.

« Vous aimez la musique classique ? » demandai-je.

Quand elle répondit que oui, je me montrai enthousiaste :

« Moi aussi. Mes compositeurs préférés sont Grieg, Debussy, Chopin, Brahms et Tchaïkovski. »

Erreur. Je sus d'après le regard qu'elle me lança que j'aurais mieux fait de me taire, ayant donné l'impression d'être un séducteur bien documenté plutôt qu'un véritable mélomane.

« Mais mon compositeur préféré est Mahler », ajoutai-je.

Je mis un moment à enregistrer sa réponse. Je la dévisageai pendant un long moment, le temps que mon cerveau confirme qu'elle avait bien répondu : « Qui ? »

Je connus un moment de confusion totale. Le livre avait expliqué en toutes lettres que Mahler était son compositeur préféré.

« Vous ne connaissez pas son œuvre ?

— Je n'ai jamais entendu parler de lui. »

De nouveau, ce sentiment d'être désorienté. Comment était-il possible qu'elle n'ait jamais entendu parler de Mahler alors que le livre le donnait comme son compositeur préféré ? Je fus en proie au désarroi le plus total jusqu'à ce qu'une idée me vienne à l'esprit : peut-être était-ce moi qui devais lui faire connaître la musique de Mahler ? Si cette hypothèse était la bonne, devais-je en conclure que nous allions passer davantage de temps ensemble ? Ou le simple fait que j'aie prononcé son nom avait-il suffi à éveiller l'intérêt d'Élise et fournir le point de départ d'une passion pour Mahler ?

Je me débattais dans ces pensées contradictoires lorsque Élise se tourna vers moi et me sourit ; ce n'était pas un sourire d'amour, loin de là, mais il ne m'en mit pas moins du baume au cœur.

« Excusez-moi si je suis devenue distante, dit-elle. C'est que je suis en proie à un conflit. Tirillée par des forces contradictoires. Les circonstances de notre rencontre et ce quelque chose chez vous que je ne comprends pas mais dont je ne puis me détourner me tirent d'un côté. Ma... eh bien, ma méfiance envers les hommes me tire de l'autre.

« Je dois être honnête avec vous, Richard. Cela fait de nombreuses années que je repousse les avances des hommes – j'ajouterai même, sans la moindre difficulté. Avec vous... » Elle eut un pâle sourire. « ... Avec vous, c'est *tellement* difficile que j'en viens à me demander si je suis la même femme qu'avant. » Elle hésita, puis poursuivit. « Vous comprenez, je le sais, que tout est fait pour que les femmes se sentent des êtres inférieurs sur le plan des résultats objectifs auxquels elles peuvent prétendre. » J'en restai bouche bée. Ce passage du coq-à-l'âne était déjà surprenant en lui-même, mais... une profession de foi féministe en 1896 ? « C'est pourquoi, continua-t-elle, les femmes sont enfermées dans un état de subjectivité ; c'est-à-dire qu'elles sont forcées de donner au *moi* plus d'importance qu'il n'en a – d'accentuer l'apparence et la vanité plutôt que l'intelligence et la compétence.

« Ma réussite professionnelle m'a évité ce sort – mais au prix de ma respectabilité fondamentale. Les hommes se méfient des femmes dans le monde du théâtre. Ils se sentent menacés dans leur hégémonie par notre réussite. Même quand ils louent les qualités qui ont rendu cette réussite possible, c'est avec des mots qui ne s'écartent pas du rôle traditionnel que l'homme assigne à la femme. Les critiques parlent toujours du charme et de la beauté des actrices, jamais de leur

aptitude à camper un personnage. À moins, bien sûr, que l'actrice dont on parle ne soit si âgée que c'est le seul compliment qu'on puisse encore lui faire. »

Tandis qu'elle parlait, deux sentiments distincts se faisaient jour en moi. L'un était de l'adhésion aux pures vérités qu'elle énonçait. L'autre était du respect mêlé de crainte devant la profondeur brusquement révélée de cette femme dont j'étais tombé amoureux. De toute évidence, je n'avais pas pu déceler cette profondeur dans une photo jaunie, et pourtant elle possède la qualité que j'admire le plus chez une femme : une personnalité progressiste sous une nature discrète. Je l'écoutai, fasciné.

« Comme toutes les actrices, poursuivit-elle, je dois me plier aux exigences masculines qui veulent que seuls les attributs féminins traditionnels aient droit de cité. J'ai déjà joué Juliette, mais je ne me plais pas dans ce rôle, car on ne me laisse jamais la possibilité de la présenter comme un être humain déchiré par un conflit intérieur, seulement comme une jolie soubrette adonnée aux discours fleuris.

« Ce que j'essaie de dire, c'est qu'en raison de ma condition de femme en général, et d'actrice en particulier, j'ai élaboré au fil des années un système de défense affectif contre l'attitude des hommes. Ma réussite financière n'a fait que renforcer ce système de défense en ajoutant une couche supplémentaire de méfiance à l'égard des avances masculines. Aussi comprenez – je vous en supplie, comprenez – que ma présence à vos côtés n'est de ma part rien moins qu'un retournement miraculeux. Et le fait que je me confie ainsi à vous dépasse de loin le miraculeux. »

Elle soupira.

« J'ai toujours essayé de faire taire mon penchant pour l'occulte parce que, étant femme, j'avais le sentiment que cela tendrait à saper ma résolution, à me rendre crédule alors qu'il me fallait être vigilante et forte ; en un mot, à me rendre vulnérable.

« Et pourtant, je ne puis attribuer mon attitude envers vous qu'à ce penchant. J'ai le sentiment... inéluctable... de vivre quelque ineffable mystère ; un mystère qui me trouble au plus haut point, mais dont je ne puis me détourner. »

Elle eut un triste sourire.

« Ce que j'ai dit n'était pas trop incohérent ?

— C'est parfaitement cohérent, Élise. Je comprends – et je respecte profondément – tout ce que vous avez dit. »

Elle émit un son de soulagement, comme si un grand poids venait de lui être retiré.

« Eh bien, c'est déjà cela, dit-elle.

— Élise, pourrions-nous aller nous asseoir dans votre voiture de chemin de fer pour parler de tout ça ? demandai-je. Nous approchons des vérités fondamentales ; il ne faut pas qu'on s'arrête maintenant. »

Cette fois elle ne montra aucune hésitation. Sa réponse fut immédiate, spontanée.

« Oui, allons nous asseoir et parlons. Nous devons percer le mystère. »

Après avoir traversé le bosquet d'arbres et de buissons, nous tournâmes à droite vers la voie de garage. Devant nous, se dressait une sorte de petit kiosque blanc surmonté d'une coupole miniature. Plus loin, la voie de chemin de fer formait une ligne droite entre deux rangées d'arbres. Nous passâmes devant un petit îlot de verdure et tournâmes à gauche vers la voiture. Lorsque nous l'atteignîmes, j'aidai Élise à monter sur la plate-forme arrière.

Tout en déverrouillant la porte, elle dit, non pas comme en s'excusant mais comme le simple énoncé d'une simple vérité :

« C'est plus fastueux que nécessaire. M. Robinson l'a fait aménager pour moi. J'aurais été tout aussi heureuse dans un décor plus simple. »

Son commentaire ne me prépara pas au spectacle qui s'offrit à mes yeux. Je dus rester bouche bée pendant plusieurs secondes.

« Mince ! » m'exclamai-je, perdant toute prétention à paraître *fin de siècle*.

Je la regardai en l'entendant rire sous cape.

« Mince ? répéta-t-elle.

— Je suis impressionné. »

Et c'était vrai. Pendant qu'elle me faisait faire le tour du propriétaire, j'avais l'impression d'être entouré d'une splendeur royale. Murs lambrissés et plafond en marqueterie. Tapis de haute laine. Fauteuils et divans richement tapissés, avec de gros coussins moelleux, le tout dans les tons vert et or. Des lampes à balancier comme sur les bateaux, prévus pour rester verticaux quelle que soit l'inclinaison de la voiture. Des rideaux bordés de franges dorées. Partout le mauvais goût le plus agressif. Elle avait bien fait de m'avertir que c'était Robinson qui l'avait fait aménager.

Derrière le compartiment-salon de la voiture, il y avait son boudoir. Ici, le « faste » dont elle avait parlé devenait presque suffocant. Les tapis étaient orange, les murs et le plafond capitonnés, le plafond doré, les murs d'un pourpre impérial, auquel faisait écho le pourpre du sofa et des fauteuils richement rembourrés. Le long du mur, il y avait un bonheur-du-jour avec sa chaise, éclairé par une petite lampe dont l'abat-jour était assorti à la couleur du plafond. Au bout de la pièce, je vis une porte à panneaux de couleur havane, munie d'une étroite fenêtre qu'obscurcissait un rideau. À supposer que je n'eusse pas compris d'entrée de jeu l'attitude de Robinson envers Élise, je ne pouvais pas ne pas être édifié maintenant. Pour lui, elle était une reine – mais une reine qui devait rester seule sur le trône.

Je me demande si ce fut alors que nous nous tenions sur le seuil de sa chambre à coucher que le déclic se produisit.

J'ai du mal à croire qu'un symbole aussi évident que la vue de son grand lit en cuivre ait pu être déterminant à un tel moment, après tout ce qui avait été dit sur notre besoin réciproque de compréhension.

D'un autre côté, peut-être est-ce justement ce rappel symbolique de notre attirance fondamentale l'un pour l'autre qui nous fit rester là en silence, côte à côte, le regard plongé dans la pénombre de la chambre.

Très lentement, je commençai à me tourner vers elle, et elle aussi, comme animée par la même impulsion, se tourna jusqu'à ce que nous fussions face à face. Était-ce parce que nous étions enfin seuls, à l'abri de toute intervention extérieure ? Je ne sais. Tout ce que je peux évoquer avec certitude, c'est l'aura d'émotion qui, régulièrement, irrésistiblement, nous entourait.

Je levai lentement les mains et la pris par les épaules. Elle inspira brusquement, trahissant tout à la fois sa peur et son besoin. Toujours lentement, très lentement, je l'attirai vers moi, puis me penchai en avant et appuyai mon front contre le sien. Je sentis le parfum de son souffle haletant me réchauffer les lèvres, et jamais de ma vie je n'ai connu de chaleur aussi ineffable. Elle prononça mon nom d'une voix sourde, presque effrayée.

Je reculai un peu ma tête, remontai les mains – toujours lentement, très lentement –, pris son visage entre les paumes de mes mains et l'inclinai légèrement vers l'arrière avec toute la douceur dont j'étais capable. Elle plongea son regard dans le mien, cherchant pour la dernière fois avec un besoin de savoir désespéré, presque implorant ; comme si elle savait, indépendamment de ce qu'elle pouvait y trouver ou ne pas y trouver, qu'il était trop tard pour reculer.

Je me penchai en avant et l'embrassai doucement sur la bouche. Elle frissonna au contact de mes lèvres, et son haleine coula dans ma bouche comme du vin chaud.

L'instant d'après je la serrais dans mes bras tandis qu'elle murmurait, d'une voix presque chagrine :

« Comme j'aimerais savoir ce qui m'arrive, Seigneur, comme j'aimerais le savoir.

— Vous êtes en train de tomber amoureuse. »

Elle répondit d'une voix faible, vaincue :

« Tomber est le terme qui convient.

— *Élise.* »

Je la serrai plus fort, le cœur battant.

« Oh ! mon Dieu, *Élise*, je vous aime ! »

Notre deuxième baiser fut passionné ; elle avait passé ses bras autour de moi et me serrait avec une force qui me stupéfia.

Puis, sans transition, elle appuya son front contre ma poitrine, les mots s'échappant de sa bouche en un flot ininterrompu.

« Le théâtre est la seule vie que j'aie jamais connue, Richard ; j'y ai été élevée. Je croyais que c'était la seule voie possible pour moi, que si j'y consacrais tous mes efforts, le reste suivrait, et que si le reste ne suivait pas, c'est qu'il n'avait pas d'importance. Mais il en a, je sais qu'il en a. J'éprouve un tel *besoin* en ce moment ; un besoin de me défaire de... comment dire ?... du pouvoir ? De ma volonté ? De mes ressources ? De tout ce que j'ai érigé autour de moi, toute ma vie durant. Ici, avec vous, en ce moment, j'ai un tel désir d'être faible, de me donner entièrement, de m'en remettre à vous, de libérer de mon esprit cette femme si tendue que j'ai maintenue prisonnière pendant toutes ces années parce que j'avais le sentiment qu'elle en avait besoin. Je veux lui rendre la liberté, à présent, Richard, je veux qu'elle puisse se sentir protégée. »

Elle gémit.

« Doux Seigneur, je n'arrive pas à croire que c'est moi qui parle ainsi. Savez-vous seulement à quel point vous m'avez changée en si peu de temps ? Le savez-vous ? Il n'y a jamais eu personne, jamais. Ma mère me disait toujours que plus tard, j'épouserai un homme riche, un homme titré. Mais je n'y ai jamais cru. Je savais, en mon for intérieur, qu'il n'y aurait personne dans ma vie. Mais vous voilà ; soudainement, si soudainement. Me dépouillant de ma volonté, de ma résolution, de mon *souffle*, Richard. Et, j'en ai peur, de mon cœur. »

Elle s'écarta brusquement de moi, me regarda, son joli visage en feu, ses yeux étincelants de larmes sur le point de tomber.

« Je *vais* le dire ; je *dois* le dire », s'exclama-t-elle.

À cet instant précis, la chose la plus exaspérante qui eût pu arriver arriva. Totalelement seuls, ai-je dit ? À l'abri de toute intervention extérieure ?

On frappa à la porte de la voiture et la voix forte et ô combien reconnaissable de William Fawcett Robinson retentit :

« Élise ! »

Elle accusa le coup. Dès l'instant où elle entendit sa voix, toutes les raisons qui l'avaient poussée à se défier des hommes semblèrent revenir d'un seul coup ; elle s'écarta d'un bond en étouffant un cri et se tourna vers l'arrière de la voiture, le visage décomposé.

« Ne lui répondez pas », dis-je.

Autant parler à une sourde. Comme Robinson l'appelait de nouveau, Élise se dirigea rapidement vers une glace qui pendait au

mur, et devant son image, émit un son consterné en portant les deux mains à ses joues en feu, comme pour les cacher. Elle jeta un regard circulaire, puis s'approcha prestement d'un comptoir, transvasa un peu d'eau d'un pichet dans une bassine, y trempa les doigts et s'humecta les joues. *Compromise*, pensai-je, étonné de constater à quel point cela m'affectait. J'étais plongé dans un drame victorien peut-être absurde mais terriblement réel dans lequel une femme du monde est prise dans un piège intolérable, un piège qui menace de saper, comme on dit, les fondements mêmes de sa réputation. Et ce n'était pas drôle ; ce n'était pas drôle du tout. Je restai immobile à la regarder se sécher les joues, les lèvres serrées – de colère ou pour les empêcher de trembler, je ne sais.

« Je sais que vous êtes à l'intérieur, Élise ! cria Robinson.

— *Un moment, je vous prie* », dit-elle d'un ton si glacial que j'en fus tout retourné.

Elle passa devant moi sans un mot et se dirigea vers le salon. Je lui emboîtai le pas, comme engourdi. Il nous a suivis, pensai-je. C'était la seule possibilité.

J'avais franchi la moitié du boudoir quand je me demandai si elle voulait que je reste hors de vue. Je ne me posai pas la question longtemps. Si Robinson nous avait suivis, je ne ferais qu'empirer les choses en me cachant. De toute manière – l'idée me hérissait – qui était-il pour me forcer à me cacher ? Je hâtai le pas et me trouvai directement derrière Élise lorsqu'elle ouvrit la porte.

Le visage de Robinson était un tel masque de haine que je connus un moment d'effroi. S'il avait un revolver dans la poche de son veston, c'en était fait de moi. Une manchette de journal passa en un éclair dans ma tête : L'IMPRESARIO D'UNE ACTRICE CÉLÈBRE ABAT UN HOMME. Ou serait-ce : ABAT L'AMANT DE CELLE-CI ?

« Je crois que vous feriez mieux d'aller vous reposer, dit-il à Élise d'une voix basse et tremblante.

— Vous m'avez suivie ? demanda-t-elle.

— L'heure n'est pas à la discussion, il me semble, répliqua-t-il sèchement.

— Je suis sous contrat chez vous en tant qu'actrice, monsieur Robinson, pas en tant que paillason, dit-elle d'une voix si tranchante que je serais rentré sous terre si j'en avais été la cible. *N'essayez pas de vous essayer les pieds sur moi.* »

Il était là dans toute sa force : ce système de défense dont elle m'avait si patiemment expliqué l'existence et dont elle se servait à présent pour l'attaquer de façon si cinglante.

Robinson sembla pâlir à ces mots – si tant est qu'il eût pu être

plus pâle qu'il ne l'était déjà. Sans un mot, il se retourna et descendit les marches de la plate-forme arrière. Élise sortit et je la suivis. Je la regardai fermer la porte à clé, et compris un peu tard qu'un homme du monde l'aurait fait à sa place. Mais déjà elle descendait les marches devant moi. Robinson lui tendit la main mais elle n'y prêta aucune attention ; ses traits étaient crispés sous l'effet de la colère.

Quand je mis pied à terre, Robinson me jeta un regard si haineux que je faillis avoir un haut-le-corps.

« Monsieur Robinson, commençai-je.

— Il suffit, Monsieur, coupa-t-il d'une voix sourde, ou je ne réponds plus de moi. »

Il n'y avait pas à se tromper sur le sens de sa phrase : il me menaçait physiquement.

Robinson regarda Élise et tendit le bras. Seigneur Dieu, le regard qu'elle lui jeta. Un regard de déesse prise d'une fureur céleste.

« M. Collier m'accompagnera », dit-elle.

Les joues de Robinson devinrent si dures qu'une balle aurait pu rebondir dessus. Ses yeux, déjà plutôt globuleux, parurent sur le point de sortir de leurs orbites. Jamais de ma vie je n'ai vu un homme à ce point hors de lui. Je sentis mes deux bras se contracter malgré moi et mes poings se serrer automatiquement tandis que je me préparais à me défendre. N'était son respect inconditionnel pour Élise, je suis sûr que nous en serions venus aux mains.

Au lieu de cela, il tourna brusquement les talons et s'éloigna en direction de l'hôtel à grandes enjambées furieuses. Au lieu d'offrir mon bras à Élise, je lui pris le sien et je sentis combien elle tremblait tandis que nous nous éloignions de la voiture de chemin de fer. Sentant qu'elle ne voulait pas parler, je me tus et me contentai de lui tenir fermement le bras tout en réglant mon pas sur son pas irrégulier et en observant de temps en temps du coin de l'œil son visage crispé et livide.

Nous parvînmes jusqu'à la porte de sa chambre sans avoir échangé un mot. Là, elle se tourna pour me regarder et, faisant un effort pour sourire, ne réussit qu'à produire une vague grimace.

« Je suis désolé pour ce qui vient de se passer, Élise, lui dis-je.

— Vous n'y êtes absolument pour rien. Toute la responsabilité en incombe à Robinson. Il est prêt à tous les coups bas, maintenant. »

Elle eut une expression évoquant irrésistiblement un animal montrant les dents, me donnant l'impression, fugitive mais surprenante, d'avoir affaire à une tigresse sous une apparence de jeune femme rangée.

« Ça passe vraiment les bornes, marmonna-t-elle. Il ne s'imaginer

tout de même pas qu'il va pouvoir me donner des ordres !

— C'est un fait qu'il a un comportement assez princier », dis-je pour essayer d'alléger l'atmosphère.

Je ne parvins pas à la dérider, mais elle émit un bruit sarcastique.

« Il faudrait une épidémie pour qu'il devienne prince. »

Je ne pus m'empêcher de sourire de sa remarque. Elle s'en aperçut et son visage se renferma ; elle pensait sans doute que je me moquais d'elle, mais comprit presque aussitôt pourquoi je souriais et parvint à forcer un pâle sourire sur ses propres lèvres.

« J'ai toujours été sa vedette la plus docile... et la plus lucrative, dit-elle. Il n'a absolument aucune raison de se comporter envers moi comme il le fait. Comme si nous étions liés par un contrat de mariage plutôt que par un contrat de travail. »

De nouveau, le bruit sarcastique.

« Il s'est même trouvé des gens pour croire que nous étions secrètement mariés, ajouta-t-elle. Il n'a jamais rien fait pour le démentir. »

Je pris doucement ses deux mains dans les miennes et lui souris. Je pouvais voir qu'elle faisait un effort pour maîtriser sa colère, mais, apparemment, le geste de Robinson l'avait atteinte en profondeur, et sa colère refusait de se laisser calmer.

« Eh bien, il se trompe. S'il croit que ce qu'il y a entre nous est scandaleux et sordide, tant pis pour lui. C'est mon cœur, c'est ma vie. »

Elle prit une inspiration frémissante.

« Embrassez-moi une fois et laissez-moi », dit-elle.

C'aurait pu être une demande mais cela avait toutes les apparences d'un ordre. Je ne cherchai pas à discuter. Je me penchai vers elle et appuyai mes lèvres contre les siennes. Elle n'eut aucune réaction et je me demandai si sa requête n'exprimait pas davantage une sorte de défi à Robinson qu'un désir de se faire embrasser par moi.

L'instant d'après, comme par enchantement, elle était partie et je regardais la porte fermée de son appartement en pensant que rien n'avait été convenu au sujet d'un nouveau rendez-vous. Cela voulait-il dire qu'elle ne voulait plus me voir ? Eu égard à ce qui s'était passé dans la voiture de chemin de fer, cela me paraissait inconcevable. Malgré tout, on ne pouvait pas dire que j'avais le moral.

Je poussai un soupir, puis tournai les talons et quittai le salon public en direction de la cour intérieure. Je me rendis jusqu'à l'escalier extérieur et montai d'un pas lourd jusqu'à ma chambre au troisième. Après avoir ouvert la porte, j'entrai, enlevai ma veste et mes

bottillons, et m'étendis sur le lit. En m'étirant, je m'aperçus que j'étais recru de fatigue. Heureusement qu'on avait évité la bagarre, pensai-je. Robinson m'aurait réduit en bouillie.

La tension provoquée par son intervention m'avait épuisé. Avec quelle sauvagerie il la protège ! Manifestement, les sentiments qu'il lui porte dépassent de très loin la sollicitude d'un imprésario pour sa cliente. Ce dont je puis difficilement lui faire grief.

J'essayai de réfléchir à un moyen de la revoir. De toute évidence, il lui fallait se reposer maintenant. Mais après ? Avait-elle fait le nécessaire pour que je puisse assister à la représentation ? Peut-être pas. Je frémis à l'idée que je pourrais me présenter à la porte de la salle de bal et me voir refuser l'entrée. Et pourtant, cela n'avait rien d'impossible.

J'essayai de reconstituer en pensée la totalité de la scène qui s'était déroulée dans la voiture de chemin de fer mais une seule phrase me revenait sans arrêt à l'esprit, celle qu'elle m'avait murmurée d'une voix faible et résignée : « Tomber est le terme qui convient. » Cette phrase revenait sans arrêt à mes oreilles, et chaque fois je sentais un picotement sur tout mon corps. Elle m'aimait. J'avais rejoint Élise McKenna et elle m'aimait.

Quand je me réveillai, il faisait nuit. Aussitôt, je fus saisi par l'angoisse et je regardai autour de moi. Ne voyant rien qui me permette de me situer, je me dressai sur mon séant et essayai de me souvenir où se trouvait l'interrupteur. Ma mémoire ne me fut d'aucune aide mais je savais qu'il devait être près de la porte ; aussi me levai-je et me dirigeai-je en titubant dans cette direction. Je tâtonnai maladroitement mais finis par trouver l'interrupteur.

La lumière jaillit et je poussai un profond soupir de soulagement. J'étais toujours en 1896. Le soupir céda la place à un sourire confiant. J'avais dormi quatre fois sans perdre mon emprise, quatre fois sans me réveiller avec une migraine.

Ma deuxième peur fut d'avoir dormi trop longtemps ; d'avoir raté le début de la représentation. C'était moins grave, mais il y avait tout de même de quoi s'inquiéter, et je me demandai comment je pourrais faire pour savoir l'heure. Appeler le standard, pensai-je automatiquement. Fronçant les sourcils, je chassai cette idée aussitôt. N'apprendrais-je donc jamais ?

J'ouvris prestement la porte. Ce faisant, je vis deux petites enveloppes par terre sur le tapis, l'une blanche, l'autre jaune pâle. Je les ramassai et examinai l'écriture qu'elles portaient au dos. Toutes deux étaient fines et soignées, mais l'enveloppe de couleur crème

portait un cachet de cire vert pâle portant l’empreinte délicate d’une rose. C’était si caractéristique du charme de cette époque, et en même temps si émouvant pour moi car je savais que la lettre ne pouvait venir que d’elle, que je restai là à sourire béatement comme un collégien.

J’avais envie de la lire séance tenante, mais tout d’abord il me fallait savoir quelle heure il était. Je sortis dans le couloir et jetai un regard à droite et à gauche. Personne. Je sentis un début de panique, car cela semblait indiquer que tout le monde assistait à la représentation. Je parcourus le couloir presque en courant et sortis sur la véranda.

La cour intérieure s’étalait une fois de plus comme un jardin féerique constellé de lumières multicolores. Frissonnant dans la fraîcheur de l’air nocturne qui transperçait ma chemise, je balayai la cour intérieure du regard et finis par repérer un homme en train de la traverser. Je le hélai, et, à ma deuxième tentative, il s’arrêta et leva les yeux, étonné.

Je devais lui faire un drôle d’effet, debout en manches de chemise tenant mes deux lettres à la main, les cheveux ébouriffés.

Il ne fit néanmoins aucune remarque sur ma tenue lorsque je lui demandai l’heure, mais se contenta de sortir sa montre de son gousset, de l’ouvrir, et de m’annoncer qu’il était dix-huit heures treize minutes et vingt-deux secondes. Précis, le gaillard.

Je le remerciai profusément et regagnai ma chambre. J’avais largement le temps de faire un brin de toilette, de dîner, et de me rendre à la salle de bal. Je fermai la porte, puis m’assis sur le lit et ouvris l’enveloppe blanche en premier, voulant me réserver celle d’Élise pour la fin.

Dans l’enveloppe, je trouvai une carte blanche de huit centimètres sur dix environ sur laquelle étaient imprimés les mots : *La direction de l’hôtel del Coronado vous prie de lui faire l’honneur de votre présence le* (la suite est écrite à la main) *vendredi 20 novembre 1806 à 20 h 30. Audessous, on avait ajouté à la main : Dans la salle de bal – Le Petit Ministre – avec mademoiselle Élise McKenna dans le rôle principal.* J’eus un sourire plein de reconnaissance. Elle avait tout prévu.

J’ouvris prestement la deuxième enveloppe, en essayant – en vain – de ne pas briser le cachet. La lettre était bien d’elle ; et j’avoue avoir été sidéré par la beauté de son écriture. Où donc avait-elle appris la calligraphie ? Mon gribouillage va être un affront à ses yeux.

Et puis, sous une forme écrite, ses mots sont tellement plus expansifs – et plus sûrs – que lorsqu’elle me les avait dits. Est-ce mon absence qui lui permet cette liberté d’expression ? Peut-être qu’en

1896, les lettres sont le seul moyen pour une femme d'exprimer ses émotions.

Richard (écrivait-elle), j'espère que vous excuserez l'aspect quelque peu dépenaillé de mon enveloppe. (J'ai oublié de préciser que celle-ci était un peu froissée.) C'est la seule que j'aie. Ce qui en dit long sur la fréquence de mes relations épistolaires avec les hommes.

Pardonnez-moi si émotion et expression sont présentes simultanément dans cette lettre. Depuis que nous nous sommes rencontrés sur la plage, je vis dans une sorte de folie lucide^[3], les sens exacerbés ; tout ce que je vois a une netteté étonnante, tout ce que j'entends est clair et distinct. En somme, depuis que je vous ai rencontré, je sens les choses avec davantage d'acuité.

Étais-je très pâle quand je vous ai regardé en entrant pour la première fois dans l'hôtel hier soir ? C'est l'impression que j'ai eue. La sensation d'être exsangue. Je me sentais faible et tout à fait irréaliste – tout comme, vous le savez sans doute, je me suis sentie cet après-midi quand nous étions dans ma voiture.

Je dois vous avouer que, malgré cette perception exacerbée que votre entrée dans ma vie a produite chez moi, j'ai cru au début que vous n'étiez qu'un aventurier très malin et très habile – ce dont je vous demande de me pardonner. Si je vous le dis, c'est parce que je veux que vous sachiez tout. Dieu me pardonne ma nature méfiante, j'ai même été jusqu'à soupçonner Marie (mon habilleuse, vous vous souvenez ?) d'avoir ourdi avec vous un stratagème destiné à me mystifier. Je vous présente toutes mes excuses. Je ne vous en aurais même rien dit si je n'avais décidé d'être tout à fait honnête avec vous.

Quand nous étions ensemble cet après-midi, je sentais un tel bonheur déferler en moi qu'il submergeait toutes mes émotions. J'en sens encore les effets en ce moment même, alors que je suis assise dans ma chambre à vous écrire, mais les vagues, Dieu merci, se sont calmées, laissant la place à un courant régulier et continu.

Malgré mon comportement en dents de scie durant notre promenade, vous devez savoir que j'y ai pris plaisir. Non, le mot est trop faible. Vous devez savoir que j'étais émue. Au point que d'être loin de vous m'a remplie d'une tristesse qui entre en conflit avec le déferlement de bonheur dont j'ai parlé plus haut. Mes émotions cet après-midi sont en proie à la confusion la plus extrême.

Je ne cesse de penser à mes défauts. Après avoir cherché (en vain, je l'avoue) des défauts chez vous, je passe d'un extrême à l'autre et ne puis plus voir que les miens. Il me semble que je devrais être bien meilleure que je ne suis pour mériter votre dévotion.

Richard, je n'ai jamais connu l'amour. Je vous l'ai dit et je tiens à le répéter par écrit. Il n'y a jamais eu personne – et j'en suis heureuse, si heureuse. Je n'ai jamais vraiment cru – malgré des rêves enfantins – qu'un homme pourrait jamais susciter en moi de tels sentiments. Eh bien, cher monsieur Collier, je commence à voir maintenant à quel point je me trompais.

Les femmes comme moi, qui sont constitutionnellement incapables d'aimer plus d'un homme dans leur vie, sont soit les plus heureuses des femmes, soit les plus malheureuses. Je suis l'un et l'autre à la fois. Le fait que vous m'aimiez et que vous occupiez une place de plus en plus grande dans mon cœur m'apporte le bonheur.

Ma tendance naturelle à toujours imaginer le pire m'inflige la souffrance.

Même maintenant, je suis frappée par l'étrangeté de notre rencontre ; même maintenant, je me demande, au plus profond de moi-même, d'où vous venez. Non, je vous promets de ne pas vous le demander. Le moment venu, vous me le direz – et en tout état de cause, l'essentiel est que vous soyez là. À compter de ce jour, je croirai sincèrement aux miracles.

À compter de ce jour, aussi, mes émotions sont libérées. Et pourtant, qu'elles sont complexes ! Parfois, j'ai envie de dire au monde entier ce que je ressens. L'instant d'après, je veux tout garder jalousement pour moi. J'espère que je ne suis pas en train de vous rendre fou. Je vais m'efforcer d'être égale à moi-même et de ne plus zigzaguer comme une planète ayant perdu son chemin. Car j'ai enfin trouvé mon soleil.

Je dois vous quitter à présent, rester seule avec ma fièvre – mettre la dernière main à la préparation de la représentation, puis tâcher de prendre un peu de repos. J'ai demandé qu'on vous fasse parvenir une invitation. Si vous n'avez rien reçu, vous pouvez la réclamer à la réception. Je leur ai demandé de vous réserver un fauteuil de premier rang – ce en quoi j'ai eu tort, sans aucun doute. Si jamais je vous aperçois, j'en oublierai à coup sûr mon texte et jusqu'au déroulement de la pièce.

Eh bien, c'est un risque à prendre. Je vous veux aussi près de moi que possible pendant la représentation.

Cet homme épouvantable nous a dérangés au moment précis où j'allais prononcer les mots que je pensais ne jamais dire à un homme de ma vie. Je les écris maintenant. Sachez que je m'y tiendrai toujours, car toujours ils seront vrais.

Je vous aime.

Élise.

Imaginez un homme éperdu d'amour, assis sur son lit comme si le

monde n'existait plus autour de lui, relisant cette lettre, puis la relisant encore et encore – jusqu'à ce que les larmes lui viennent aux yeux, jusqu'à ce que sa joie déborde en une seule phrase, la seule qui lui vienne à l'esprit :

Merci, mon Dieu.

Il était dix-huit heures quarante-cinq lorsque je pénétrai dans la rotonde et me dirigeai vers la salle royale. Au balcon du second étage, l'orchestre à cordes jouait une sorte de marche et j'étais tellement en forme que pour un peu j'aurais marché au pas cadencé. Ce fut avec un sourire ravi que je découvris dans le hall le spectacle inattendu d'*Une Heure de pêche à la traîne en haute mer* (c'est ce que disait l'écriteau). Il est pour le moins curieux de voir d'énormes poissons pendus dans le hall de réception d'un grand hôtel comme celui-ci.

Il n'y avait aucun membre de la troupe dans la salle ; je m'en aperçus dès que l'on me guida jusqu'à une table. Ils devaient tous être dans leurs chambres respectives ou dans la salle de bal, à se préparer pour la représentation. Pourtant, le fait d'être seul ne m'affectait pas outre mesure. Je commençais à me sentir tout à fait chez moi dans cet environnement. Ce en quoi j'étais en net progrès par rapport à la veille au soir.

Je commandai du consommé, du poulet désossé, du pain, du fromage et du vin et restai assis là à savourer le spectacle de la salle et les bribes de conversation que parvenaient à capter mes oreilles indiscretes. Je faillis rire tout haut de la remarque que mon voisin fit à l'adresse de son compagnon ; des représentants en tournée, sans doute. Parlant de la corpulence de sa femme, il déclara : « Elle s'est accrue, elle s'accroît, et devrait être fichtrement diminuée. »

Retenant à grand-peine mon rire, je tournai la tête pour les regarder et constatai qu'ils étaient tous deux petits et râblés. Est-ce que je me fais des idées, ou les gens de cette époque sont-ils plus petits en moyenne ? Cela semble être le cas. La plupart des hommes que j'ai vus me viennent à l'épaule.

Encore des bribes de conversation venant des deux hommes ; parfois c'est amusant, parfois c'est instructif, et parfois c'est totalement incompréhensible. Je les écris comme elles me reviennent en mémoire. « Ce garçon a une âme comme une trique » (une âme de meneur d'hommes, d'entrepreneur ?). « Les Kaffirs sont plutôt mal dégraissés (pas *dégrossis*) mais ils pourront vous donner des tuyaux. » (À classer dans la catégorie « incompréhensible ».) « Savez-vous qu'il a fallu deux millions de tuiles pour faire la toiture de cet hôtel ? » (Instructif.) « C'est La Mecque. Je vous dis que c'est La Mecque. » (En

parlant de l'hôtel.)

L'un des deux hommes fit une remarque comme quoi l'évolution de la civilisation était arrivée à son « apogée », et je réfléchis à ce qu'il dit et à la façon dont il le dit.

Ce qui ressort de cette réflexion, c'est que tout semble être pris davantage au sérieux en 1896. La politique et le patriotisme. Le foyer et la famille. Les affaires et le travail. Ce ne sont pas de simples sujets de conversation, mais des convictions profondes qui peuvent susciter de violentes passions.

Dans un sens, je trouve cela regrettable. Étant libéral de nature et sémanticien par conviction, je crois à l'attitude philosophique qui consiste à considérer que les mots ne sont pas des choses. Le fait que les mots peuvent provoquer la haine, et qu'au niveau le plus bas ils peuvent semer la destruction et la mort, me paraît être un phénomène désolant et terrifiant.

D'un autre côté, il y a quelque chose de séduisant dans des êtres humains qui croient profondément à ce qu'ils font. Je ne veux pas me lancer dans une critique de l'époque que j'ai quittée. Je voudrais seulement dire que ma mémoire est marquée par le souvenir d'attitudes indifférentes à l'égard de beaucoup de choses, y compris de la vie elle-même.

Ainsi donc, les attitudes de 1896, malgré leur tendance à la démesure et parfois à la brutalité, ont le mérite de prendre ouvertement acte d'un certain nombre de principes. On prête attention, on accorde de l'importance. Se sentir concerné est une action, pas seulement une expression galvaudée.

Ce que j'essaie de dire, c'est que l'autre extrême est rafraîchissant par l'équilibre qu'il établit. Quelque part entre la rigidité crispée de son attitude et l'apathie totale, on trouve la motivation qui peut sauver l'âme des hommes.

Je pensais à ces choses lorsque mon regard se fixa sur un homme qui traversait la salle vers moi. Je sentis mes jambes se replier automatiquement sous la table ; c'était Robinson.

Je le regardai approcher sans savoir du tout comment me préparer physiquement ou mentalement. J'avais du mal à croire qu'il ait pu choisir le moment où je me trouvais dans une salle à manger bondée pour m'attaquer. Mais je ne l'en croyais pas totalement incapable, et je sentis les muscles de mon ventre se contracter. Finalement, je posai ma cuillère et attendis avec inquiétude qu'il veuille bien manifester ses intentions.

Pour commencer, il ne me demanda pas la permission de se joindre à moi, mais tira carrément une chaise et s'assit devant moi, le

visage aussi impassible qu'un masque, ne me laissant rien deviner de ses intentions.

« Oui ? » dis-je, prêt à dialoguer ou à lui jeter mon consommé au visage si, par hasard, il tirait un pistolet de sa poche, ce qui était l'image – limitée, je l'avoue – que je me faisais d'une agression, style 1896.

« Je suis venu pour vous parler, dit-il. D'homme à homme. »

J'espère que le soulagement que je ressentis en apprenant que je n'étais pas sur le point de me faire trouser la peau ne se lut pas trop clairement sur mon visage.

« Soit », dis-je, d'une voix que je voulus posée et calme.

Trop posée et trop calme, apparemment.

« Quoi ? demanda-t-il.

— J'ai dit *soit* », répétais-je, ma tentative pour paraître conciliant, compromise aussitôt que commencée.

Il me scruta intensément ; mais pas à la manière d'Élise. Son regard exprimait plus de la froide méfiance que de la curiosité non dissimulée.

« Je veux savoir exactement qui vous êtes, dit-il. Je veux savoir exactement ce que vous cherchez.

— Je m'appelle Richard Collier. Et je ne cherche rien. Il se trouve que je suis... »

Je m'interrompis comme ses lèvres produisaient un bruit sarcastique.

« Vous ne pensez tout de même pas me faire avaler ça à *moi*, Monsieur, dit-il. Vos manières peuvent paraître inexplicables à certaine personne du sexe féminin, mais je les déchiffre très bien pour ma part. Vous cherchez le lucre.

— Le lucre ? »

Je le dévisageai.

« *De l'argent* », grogna-t-il.

Là, il me prit complètement au dépourvu. Désarmé, j'éclatai de rire. S'il avait été plus près, je lui aurais ri au nez, au sens propre de l'expression.

« Vous plaisantez », dis-je, sachant évidemment qu'il n'en était rien, mais incapable de trouver une meilleure réaction.

Son visage redevint de bois et je perdis toute envie de rire.

« Je vous préviens, Collier », gronda-t-il. (C'était un véritable grondement, je le jure.) « Il y a des lois et je n'hésiterai pas à en faire usage. »

Il passait les bornes. Je sentis la moutarde me monter au nez.

« Robinson...

— *Monsieur* Robinson, coupa-t-il.

— Oui, bien sûr. *Monsieur* Robinson, vous dites n'importe quoi. »

Il tressaillit comme si je l'avais giflé. Une fois de plus, je me sentis me contracter. À cet instant-là, je ne doutai plus qu'il me voulait du mal et qu'il pouvait passer du désir à l'acte pour peu qu'il fût incapable de se maîtriser.

Non que cela me parût important au point où en étaient les choses. J'ai horreur de la bagarre, et j'ai tout fait dans ma vie pour l'éviter. Cela dit, le moment approchait rapidement où – pour reprendre son expression – je ne répondrais plus de moi. J'avoue avoir eu une envie presque irrésistible de lui écraser le nez d'un coup de poing. Je me penchai en avant et dis :

« Je voudrais éviter d'en venir aux mains, Robinson, mais ne croyez pas un instant que je me défilerais si c'est ça que vous cherchez. Si vous voulez vraiment savoir, j'ai en ce moment même une forte envie de vous envoyer au tapis. Je ne vous aime pas. Vous êtes une brute et je n'aime pas les brutes ; je ne les aime pas du tout. Me suis-je bien fait comprendre ? »

Jamais nous n'étions passés plus près de l'empoignade qu'à cet instant-là. Nous nous faisions face comme des cerfs au moment du combat. Puis un mince sourire remonta les commissures de ses lèvres ; c'était le sourire le plus méprisant qu'on m'ait jamais adressé.

« C'est facile de faire le bravache dans une salle bondée, dit-il.

— *On peut sortir, si vous voulez.* »

Dieu, que j'avais envie de lui taper dessus ! Je n'ai jamais de ma vie rencontré un homme qui ait provoqué chez moi une telle hostilité.

Mon serveur désamorça la situation en venant me demander si Robinson dînait avec moi.

« Non, dis-je. Absolument pas. »

Je dus être plus sec que nécessaire. Le serveur dut penser que j'en avais après lui, mais je ne pouvais guère faire mieux étant donné les circonstances.

Lorsque le serveur fut parti, Robinson me dit :

« Vous n'abuserez jamais de la crédulité de Mlle McKenna, c'est moi qui vous le dis.

— Vous avez tout à fait raison, répondis-je. Je n'abuserai en effet jamais de sa crédulité. Ce qui n'aura strictement rien à voir avec ce que vous pouvez me dire ou ne pas me dire. »

Ses traits se durcirent de nouveau et ses yeux prirent l'aspect de deux fentes métalliques.

« Concluons un marché, me proposa-t-il. Quel est votre prix ? »

Il était ahurissant. Je ne pus m'empêcher de rire derechef, malgré

la fureur dans laquelle ça le mettait.

« Vous ne voulez vraiment pas comprendre ? » dis-je d'une voix incrédule.

Une fois de plus il m'étonna. Au lieu de pâlir de colère, il eut un sourire glacial.

« Vous jouez mal, Collier, dit-il. Maintenant, je sais au moins que vous n'êtes pas un acteur sans emploi en quête de lucre. »

J'émis un gémissement incrédule.

« Vous y tenez. *En quête de lucre.* »

Je secouai la tête.

« Vous ne pouvez pas voir. Vous êtes incapable de voir ce qui est là, sous votre nez. »

De nouveau, un sourire glacial.

« Ce que je vois, c'est un coquin, dit-il.

— Oui, et une canaille, je sais », ajoutai-je en pensant à ce que m'avait dit Élise.

Je soupirai.

« Soyez gentil, levez-vous et allez-vous-en.

— Des individus dans votre genre, j'en ai rencontré des dizaines dans ma carrière, me dit-il. Et je leur ai toujours réservé le sort qu'ils méritaient. »

Je hochai la tête avec lassitude. « Mm-hmm. »

Et c'est alors que cela me revint une fois de plus, modifiant de fond en comble mon état d'esprit. Injuste, d'une certaine façon ; une conséquence débilitante de la prescience. Car, en me souvenant de la façon dont cet homme allait mourir, je me sentis brusquement submergé par une vague de pitié à son égard. Il allait périr noyé dans l'eau glaciale de l'Atlantique sans avoir jamais connu l'amour de la femme que manifestement il idolâtrait. Comment haïr un homme qu'attendait un tel destin ?

Ne l'ayant pas cru jusque-là assez sensible pour déceler de telles nuances, ce n'est pas sans surprise que je le vis remarquer mon changement d'expression ; il en était complètement désarçonné. La colère était une réaction à laquelle il savait faire face ; pas la pitié. Je crois que d'une certaine manière, ça l'effraya, car sa voix n'était plus aussi ferme quand il parla à nouveau.

« Je saurai la convaincre de vous congédier, Monsieur. Vous pouvez compter là-dessus.

— Je suis navré, monsieur Robinson », dis-je.

Ce fut comme si je n'avais pas ouvert la bouche.

« *Faute de quoi* », dit-il, sa voix couvrant la mienne, « sachez que je suis parfaitement capable de vous régler votre compte. »

Je n'étais pas assez attentif. Il me fallut une bonne quinzaine de secondes pour comprendre qu'il venait de me menacer de mort.

« Comme vous voudrez », dis-je.

Un rictus aux lèvres, il repoussa sa chaise si violemment qu'elle faillit tomber. Puis il se leva, tourna les talons et s'éloigna à grandes enjambées. Quelles émotions pouvaient bien l'agiter à cet instant ? Je me le demande. Malgré la haine qu'il me vouait, je ne pouvais m'empêcher de le plaindre – encore une déformation professionnelle qui va jusqu'à détraquer un mécanisme aussi indispensable que l'autodéfense. Mais il n'y avait aucun moyen d'y échapper. Il aimait Élise autant que moi, et son amour était beaucoup plus ancien que le mien.

Comment aurais-je pu ne pas compatir à son malheur ?

Il était à peine plus de sept heures trente lorsque je donnai ma carte d'invitation à un homme posté à la porte de la salle de bal et fus guidé jusqu'à un fauteuil de premier rang. Il n'y avait qu'une poignée de gens dans la salle, ce qui me permit d'écrire sans me faire remarquer. Maintenant que je suis là, bien installé, je peux enfin jeter un coup d'œil autour de moi.

La salle de bal est loin d'être aussi spectaculaire qu'elle ne l'est en 1971, il me semble. Elle a quelque chose de caverneux et de lugubre, avec son plafond extrêmement haut composé de panneaux inclinés supportés par des poutres transversales. Les fenêtres sont étroites et hautes, les murs lambrissés de bois sombre, le sol est garni d'un parquet nu et austère. Même la chaise sur laquelle je suis assis est une chaise pliante en bois. Ce n'est pas le grand luxe.

La scène, bien que plus large – elle doit mesurer une douzaine de mètres d'un coin à l'autre –, ne paraît pas aussi somptueuse. L'avant-scène est galbée, dépourvue de marches permettant d'y accéder de la salle. Je ne puis estimer la profondeur de la scène car le rideau est baissé. Une activité intense semble régner derrière le rideau ; j'entends des voix, des bruits de pas, des grattements, des bruits mats. J'aurais voulu pouvoir la rejoindre dans les coulisses pour lui souhaiter bonne chance, mais je sais que je dois la laisser tranquille. Une première est déjà suffisamment difficile sans la tension supplémentaire que j'ai créée. J'espère qu'elle va bien.

Je regarde le programme à présent. Sur la couverture figurent le titre de la pièce et une photo d'Élise. *Une photo ? La photo.* Cela me fait vraiment une curieuse impression de la regarder et de penser jusqu'où m'a amené l'emprise qu'elle a eue sur moi.

Au bas de la couverture, il y a les mots : *Hôtel del Coronado* –

Directeur E. S. Babcock – Coronado Beach, Californie. Je retourne le programme. Sur son dos figure une annonce publicitaire vantant « le nombre et la diversité des attractions » de l'hôtel. La plus grande desquelles étant de loin, pour le modeste écrivassier que je suis, une actrice menue et gracile appelée Élise.

En ouvrant le programme, je trouve sur la page de gauche les mots : M. William Fawcett Robinson présente / MADEMOISELLE ÉLISE MCKENNA / dans la Production Originale d'une Nouvelle Comédie en Quatre Actes Intitulée / Le Petit Ministre / par J. M. BARRIE / Tirée de son roman du même nom. Puis viennent deux portées musicales avec une mélodie composée par W. Furst et intitulée *La Musique de Lady Babbie (Tempo di valse)*. J'essaie de la fredonner intérieurement en rappelant le peu qu'il me reste des leçons de piano de mon enfance.

Sous les portées, il y a des noms de personnages tels que Gavin Dishart, Lord Rintoul et le capitaine Halliwell. Le quatrième nom est Lady Babbie, fille de Lord Rintoul, et au bout du pointillé, Élise McKenna. Je suis grisé – il n'y a pas d'autre mot – à la pensée de la voir jouer.

Même s'il n'y avait que cela, ce serait un moment grisant : voir jouer un des grands noms de la scène américaine. Même si elle n'a pas encore atteint l'apogée de sa carrière, elle doit jouer merveilleusement bien. Le fait que cette même femme m'ait écrit cette tendre lettre qui se termine par les mots *Je vous aime* me remplit d'une telle joie que j'ai envie de crier. Mon émotion est symétrique à la sienne : d'un côté, je voudrais attraper chaque passant par le bouton et tout lui raconter ; de l'autre, j'ai envie de garder jalousement mon secret.

Je dus fermer les yeux et laisser couler en moi ce trop-plein de bonheur. Est-il possible d'être aussi heureux ? Ça doit l'être, car je le suis. Même la menace de Robinson est reléguée au plan des mauvais souvenirs.

Je regarde la salle de bal se remplir lentement de monde. Là-bas, je vois une femme en train d'observer avec des jumelles de théâtre le balcon étroit et apparemment inutilisé qui surplombe la scène. J'y découvre (en souriant) un homme en train d'avaler subrepticement une gorgée d'un flacon qu'il tient à la main. Il le glisse dans sa poche, s'essuie la barbe d'un geste nerveux. Je crois que je vais cesser d'écrire maintenant.

La pièce est sur le point de commencer. La lumière baisse, l'orchestre cesse de jouer. Mon cœur est comme suspendu à une corde de violon ; c'est une timbale jouée sur un rythme lent et grave. Je puis à peine écrire en raison de l'obscurité.

Là ! Le rideau se lève. L'orchestre recommence à jouer ; d'après le programme, il s'agit d'un *Soir d'avril au clair de lune*. En plus de l'écriture rapide, je vais utiliser des phrases plus courtes pour pouvoir noter mes impressions au fur et à mesure.

Un petit bois. Clair de lune. Voilà le faux feu de bois dont avait parlé Robinson – pas très convaincant. Deux hommes assis près du feu, endormis. Un troisième fait le guet. Un quatrième homme, à présent, qui descend d'un arbre. Ils parlent du *Petit Ministre*. « Aucune tentation terrestre ne poussera Gavin à... » Pas compris le reste. Dieu ! Quels accents !

Ils parlent et ils parlent. Dans combien de temps doit-elle entrer sur scène ? Je bous...

Le ministre arrive. Il veut les faire partir. Ils s'y opposent en se plaignant des fabricants. L'intrigue s'épaissit. (*Où est Élise ?*)

Thrums quadrillé par les sergents de ville, sous les ordres de Lord Rintoul et du capitaine Halliwell. Coup d'œil rapide au programme. Lord Rintoul, c'est son père. Le capitaine Halliwell veut l'épouser. D'où son empressement à travailler avec Lord Rintoul pour mettre la main sur les meneurs de la révolte. Les hommes sur scène ont l'intention de donner l'alarme quand les troupes apparaîtront pour que les meneurs puissent s'enfuir. J'ai à peu près compris maintenant, malgré des accents à couper au couteau.

Une femme chante en coulisses. Est-ce *elle* ? Elle chante *aussi* ? Quelle voix merveilleuse. Dieu, que je l'aime. Je tremble en attendant son apparition sur scène.

La voilà ! Elle arrive en *dansant* ! Seigneur qu'elle est belle, qu'elle est gracieuse. Habillée en Gitane, rien de moins. Cheveux tombants, chemisier blanc, long châle à franges drapé sur son épaule droite et tombant jusqu'au bas de sa jupe sombre. Un long foulard à franges porté comme un tablier, un collier de perles sombres. Quels étaient ces qualificatifs, déjà ? Aérienne ? Luminescente ? *Oh ! oui*.

Elle a les pieds nus ! (Je n'utilise jamais de points d'exclamation ! Ils trahissent ma surexcitation.) Comment puis-je être surexcité par ses *pieds* ? J'ai vu des femmes vautreées sur des plages, presque nues. Rien. Mais ces pieds nus – ses pieds à *elle*. C'est incroyable. Je la regarde, enchanté. J'ai perdu le fil de la pièce.

Elle a quitté la scène en dansant, après avoir envoyé un baiser au ministre. C'est tout ? Bien sûr que non ; c'est elle la vedette. Mais quelle déception. La scène est vide sans elle.

Maintenant elle est vraiment vide. Tout le monde est parti. Un homme entre et commence à escalader un arbre. Ah ! la revoilà !

Ils parlent. Sa voix est merveilleuse ; un instrument de qualité.

Que disent-ils ? Ah ! Il sait qui elle est, il l'a aperçue au château de Rintoul alors qu'il chassait – les *taupes* ? J'ai dû mal comprendre.

Elle lui demande de ne rien dire – est venue les avertir de l'arrivée des soldats – a entendu Halliwell parler avec son père – a décidé de leur couper l'herbe sous le pied. Mais les Tuniques rouges barrent le chemin. La seule façon d'avertir les meneurs, c'est d'utiliser le cor que l'homme porte au côté. Il faut le sonner trois fois. L'homme a peur. Les Tuniques rouges vont « l'épingler » s'il le fait.

L'homme est parti. Élise – Babbie – essaie de le sonner elle-même. Charmant. Elle n'y arrive pas. Elle gonfle les joues mais aucun son ne sort. Elle est vraiment délicieuse. Se peut-il qu'elle soit la femme qui me regardait si gravement ? Sur scène, elle est radieuse comme le soleil et pétillante comme le champagne.

Voici venir le ministre. Il la gourmande, croyant avoir affaire à une Gitane. Elle lui dit – Seigneur, mais que lui dit-elle ? Voilà qu'elle aussi a un accent incompréhensible maintenant. Il aurait fallu faire sous-titrer la pièce, ça n'aurait pas été du luxe. Non que je m'intéresse outre mesure au dialogue quand elle est sur scène. Je suis trop ému par le spectacle total qu'elle m'offre, par la grâce de ses mouvements, par la musique de sa voix.

Allez, tâchons de suivre l'action. Il est question de quelqu'un qui est... perdu ? Ah ! Elle lui demande de sonner le cor trois fois pour que son père puisse la retrouver.

Et il s'exécute ! Drôle. Il remarque une certaine agitation sur la place du village (en coulisses). Il est désarmé. Elle lui dit que l'alarme a été donnée. « Après que je l'eus interdit ? » dit-il.

L'expression sur son visage ! Elle vient de lui dire que c'est lui qui l'a donnée. Il est furieux, jette le cor par terre et court après Babbie.

Entrent Lord Rintoul et le capitaine Halliwell. L'acteur qui joue Rintoul est celui qu'on avait rencontré au petit déjeuner. Jepson, c'est bien ça ? Ils surveillent la ville de Thrums et disent qu'ils voient le ministre en train d'exhorter la foule à rendre les armes. Il y a une Gitane qui les incite à la révolte. Halliwell promet à Rintoul qu'il fera mettre la Gitane sous les verrous avant l'aube. J'en doute.

Gavin de retour. Rintoul le remercie. Un soldat entre. Les meneurs se sont enfuis. Rintoul et Halliwell sortent, furieux. Le ministre se retrouve seul.

Elle est de retour, mon adorable Élise. Je vais encore perdre le fil de l'histoire si je continue à la dévorer des yeux comme je le fais. Sait-elle où je me trouve ? Cela n'aurait aucune importance. Elle est trop absorbée par son personnage. Elle n'est pas Élise en ce moment, elle est Babbie – *totale*ment. Ce doit être cela, son secret : une identification

totale avec son personnage.

Où en sommes-nous ? J'ai oublié de dire qu'elle portait un bonnet et une longue cape. On la poursuit. Aidez-moi, supplie-t-elle en s'adressant au ministre. Arrière ! s'écrie-t-il. Deux soldats entrent.

C'est marrant. Elle lui a pris le bras et, dans un anglais parfait, lui a dit : « Vous ne me présentez pas, chéri ? » Le ministre, Dishart, la regarde, les yeux ronds. Elle est en train de dire au sergent que par une nuit pareille, la place de toute épouse digne de ce nom est « aux côtés de son mari ». Le ministre reste sans voix. Se libère à présent. « Sergent, je dois vous informer...

— Oui, oui, chéri, à propos de la Gitane habillée en gitane. »

Ministre ahuri tandis qu'elle désigne une direction en coulisses.

« Elle s'est glissée furtivement jusqu'ici, et puis elle est partie en courant par là-bas », dit-elle au sergent.

Dishart fait une nouvelle tentative.

« Sergent, il est de mon devoir de...

— Chéri, rentrons à la maison, l'interrompt-elle.

— Chérie ! » s'écrie-t-il.

Elle sourit. J'adore son sourire.

« Oui, mon amour », dit-elle.

Soldats partis.

« Vous avez dit que vous étiez ma femme, dit Dishart.

— Vous ne m'avez pas démentie, réplique-t-elle.

— Non, c'est vrai », marmonne le ministre.

Elle dit qu'elle prendra tout sur elle au cas où les soldats découvrirait sa « conduite inqualifiable ». Il proteste. Il ne veut pas la voir en prison. Déjà il est épris. Rien d'étonnant à cela. Non seulement je suis amoureux d'elle, mais le public l'est aussi. Il émet des murmures d'attendrissement qui se propagent dans la salle comme des vagues. Son charme est irrésistible. Il franchit l'avant-scène. Elle est magnétique.

Elle lui donne une fleur qu'elle porte à la ceinture – en s'en allant. Ne pars pas, Élise.

Gavin regarde la fleur. Un homme entre précipitamment, se saisit de la fleur et la jette par terre. Ramasse-la si tu oses ! crie-t-il. Dishart la ramasse et la met à sa boutonnière tout en s'éloignant. Rideau. Fin du Premier Acte.

Entracte. Je pense à sa façon de jouer. Elle est comme sa personnalité. Candida. Honnête. Avec une telle économie de moyens. Pas de chichis. J'avais peur qu'elle ne soit comme certains des acteurs de la pièce – flamboyante, trop mûre. Ce n'est pas le cas. Elle n'utilise

aucun truc. Elle est sans prétention. Son sens du comique est pour moi une source de joie intarissable. Elle est charmante et ravissante parce qu'elle a l'air charmée et ravie. Il y a une gaieté espiègle chez elle qui la rend littéralement pétillante. Sa coquetterie apparaît de façon fugitive, aux moments les plus inattendus. Elle donne à tout instant une impression de confiance en ses pouvoirs de séduction, et si elle se fait une juste idée de la vulnérabilité du ministre, cette force est compensée par une grande tolérance. Est-ce pour cela qu'elle est si populaire chez le public féminin ? Chacun de ses gestes est empreint d'une délicatesse pleine de vivacité. Et puis, de temps en temps, on devine qu'une autre corde est caressée, créant une vibration plus profonde. Toutes les qualités d'une grande tragédienne sont réunies en elle, cela ne fait aucun doute. Elles émergeront naturellement, toutefois, sans que j'y sois pour quoi que ce soit.

Que puis-je dire de plus ? Que quelle que soit la force avec laquelle elle campe son personnage, elle donne toujours l'impression d'en avoir plus (beaucoup plus) en réserve. Et c'est vrai. J'ai lu un livre un jour... non, il ne faut plus que je ramène tout à ce genre de référence.

Allez, juste une fois ; c'est tellement pertinent. Ce livre parlait d'un champ d'énergie émis par les acteurs et les actrices ; un prolongement de ce qu'on appelle l'aura. Ce champ d'énergie – toujours d'après le livre – pouvait, dans les conditions adéquates (un rapport exceptionnellement intense entre spectateur et acteur), s'étendre au point d'englober le public tout entier – phénomène qui est confirmé par plusieurs médiums. Ayant vu Élise jouer, je suis tout prêt à le croire.

Elle nous a tous enveloppés.

Et maintenant je...

Je m'arrêtai d'écrire en m'entendant appeler par mon nom. Levant les yeux, je vis l'homme qui m'avait pris mon carton me tendre un morceau de papier plié.

« C'est pour vous, Monsieur », dit-il.

Je le remerciai, pris le papier et il s'éloigna. Je mis le stylo et les feuilles dans la poche intérieure de ma veste, dépliai le morceau de papier et lus : *Collier, je dois vous entretenir immédiatement au sujet de la santé de Mlle McKenna. C'est une question de vie ou de mort, aussi je compte sur vous. Je vous attends dans le hall. W. F. Robinson.*

Le message me fit l'effet d'une douche froide. *Une question de vie ou de mort ?* Très inquiet, je me levai et me hâtai vers l'entrée, puis parcourus le couloir à grandes enjambées. Que pouvait-il donc s'être

passé ? Je venais de la voir sur scène et elle avait l'air radieuse. Malgré tout, s'il y avait une chose qui importait à Robinson, c'était bien l'état de santé d'Élise.

Je débouchai dans le hall et regardai autour de moi. Aucun signe de Robinson. Je fendis la foule qui se pressait dans le hall, le cherchant des yeux. Peut-être m'attendait-il dans un coin ? J'explorai la salle du regard dans l'espoir de le repérer. Dieu me pardonne mon incurable naïveté ; je ne compris même pas lorsque je vis deux hommes bâtis en force converger vers moi.

« Collier ? demanda l'un d'eux, un homme sur le retour avec des dents protubérantes et jaunies et une moustache tombante très fournie.

— Oui ? »

Sa main se referma sur mon bras avec une telle force que je faillis crier.

« Marchons.

— Quoi ? » marmonnai-je en le dévisageant.

Jusqu'où ne va pas la crédulité d'un homme ? Je ne comprenais toujours pas.

« J'ai dit *marchons* », répéta-t-il, sa lèvre supérieure retroussée en un sourire sans joie.

Il commença à m'entraîner vers l'entrée principale tandis que l'autre m'agrippait le bras gauche tout aussi douloureusement.

Ma première réaction fut la stupéfaction, ma seconde, la colère – contre Robinson parce qu'il m'avait roulé, contre moi parce que je m'étais laissé rouler. J'essayai de me libérer les bras, mais leur étreinte était impossible à briser.

« À votre place, je ne résisterais pas, marmonna le plus vieux. Vous le regretteriez.

— Pour sûr », dit l'autre.

Je tournai la tête dans sa direction. Il avait à peu près mon âge, était rasé de près, et avait des joues couperosées. Comme son collègue, il était corpulent et son costume le serrait un peu trop. Il me regarda de ses yeux bleu pâle.

« Suivez-nous sans faire d'histoires », ajouta-t-il.

Une nouvelle réaction chassa les autres : l'incrédulité, l'amusement. C'était par trop ridicule.

« Lâchez-moi, dis-je, presque en riant.

— Vous trouverez ça moins drôle tout à l'heure », dit le plus vieux.

Mon envie de rire disparut comme par enchantement. Je le dévisageai, sentant son haleine chargée d'effluves de whisky.

Nous étions presque arrivés à la porte d'entrée. Une fois dehors, je serais fait comme un rat.

« Lâchez-moi ou je crie au secours, leur dis-je. *Maintenant.* »

Je retins mon cri tandis que le plus jeune se collait contre moi, la main droite dans la poche de son veston, et que je sentais le contact d'un objet dur contre mon flanc.

« Ouvrez la bouche et vous êtes un homme mort, Collier. »

Je regardai, ahuri, son visage impassible tandis que nous approchions de la porte. Ce n'est pas vrai, je rêve, pensai-je. C'était la seule défense que mon cerveau était capable de trouver. Une situation aussi mélodramatique, aussi tirée par les cheveux n'avait pas sa place dans la vraie vie. Se faire enlever par deux truands musclés ? C'était tellement absurde que je ne pouvais pas y croire.

Et pourtant je devais y croire, parce que c'est ce qui m'arrivait – la porte d'entrée qui s'ouvrait, les deux hommes qui m'entraînaient dehors sous le porche. D'un seul coup, je repris mes esprits. J'étais revenu soixante-quinze ans en arrière pour être avec Élise, et c'est ainsi que cela allait se terminer ?

« Non, dis-je en me débattant et en parvenant à libérer mon bras gauche. Vous n'allez pas... »

Ma voix fut coupée par un hoquet sourd – le mien – comme le plus vieux des deux se tournait rapidement pour me faire face et m'enfonçait un poing américain dans l'abdomen. Je tombai sur lui, plié en deux, une douleur fulgurante irradiant dans mon ventre et ma poitrine, un voile noir tombant sur mes yeux. Je les sentis me soulever pratiquement de terre et m'entraîner vers le bas des marches. J'eus vaguement conscience de gens qui passaient et j'essayai d'appeler à l'aide, mais j'étais vidé de mon souffle. Je ne pouvais pas parler.

L'instant d'après nous étions sur la promenade et traversions l'allée centrale en biais vers la plage ; un vent froid me raviva. J'inspirai à pleins poumons.

« ... de ne pas faire ça, Collier. »

Des mots se détachaient du bourdonnement que j'avais dans les oreilles.

« C'était une erreur stupide.

— Lâchez-moi. »

L'espace d'un instant, je crus qu'il pleuvait, puis je compris que le

coup de poing m'avait arraché des larmes.

« Lâchez-moi.

— Pas encore », dit le plus âgé.

Nous étions sur la promenade en planches à présent, et nous dirigions vers la maison de bains. J'essayai de reprendre mes esprits et de faire le point. Je devais avoir un moyen de m'en sortir. Je déglutis, toussai.

« Si c'est de l'argent que vous voulez, je vous paierai plus que Robinson.

— On connaît pas de Robinson », dit le plus jeune en enfonçant ses doigts dans mon biceps.

Pendant quelques instants, je le crus, puis me souvins du mot qui m'avait entraîné dans tout ça.

« Si, vous le connaissez, dis-je, et je vous dis, moi, que je suis prêt à vous payer plus cher si vous...

— Nous allons nous promener, jeune homme », coupa le plus vieux.

Je jetai un coup d'œil à l'hôtel par-dessus mon épaule et fus pris de panique.

« Ne vous en prie, dis-je. Ne faites pas ça.

— *Nous le faisons*, dit le vieux d'un ton qui me fit frémir. »

Brusquement je pris conscience du gouffre qui nous séparait.

Avec ou sans aversion, il y avait des aspects de la personnalité de Robinson dans lesquels je me reconnaissais. Cet homme-là – et son acolyte – m'était totalement étranger ; ils représentaient un type d'homme de 1896 avec lequel je n'avais absolument rien en commun. Ç'aurait pu être un Martien tant son attitude m'était étrangère. Peut-être était-il même capable de me tuer. Cette pensée me bouleversa. J'aspirai un grand coup et lui demandai où il m'emmenait.

« Vous le saurez en temps utile, répliqua-t-il. Et maintenant taisez-vous si vous ne voulez pas être frappé de nouveau. »

Un frisson me remonta le long de l'échine. Était-il possible que Robinson leur ait donné l'ordre de m'assassiner ? Pensée horrible, mais pas inconcevable. N'était-ce pas le moyen le plus simple de se débarrasser de moi ? M'étais-je donc trompé à ce point sur son compte, en le prenant simplement pour une brute alors qu'il était prêt à ne reculer devant rien pour protéger ses intérêts en la personne d'Élise ?

Je commençai à parler, puis m'interrompis en grimaçant comme leurs doigts s'enfonçaient de nouveau dans mes bras. Toute velléité de résistance physique était vouée à l'échec ; j'en avais la terrifiante conviction. Si je voulais m'en sortir, il me faudrait avoir recours à la

ruse et non à la force.

Je regardai brusquement de côté lorsque nous passâmes devant la maison de bains ; la porte s'ouvrait et un jeune couple en sortait. À l'intérieur, j'aperçus un balcon, et au-delà, deux grandes citernes en béton pleines d'eau dont l'une était équipée d'un toboggan. Dans la piscine d'eau chaude (elle dégageait de la vapeur), deux jeunes garçons étaient assis à califourchon sur un tonneau et leurs gloussements résonnaient dans le bâtiment chaque fois qu'ils risquaient de perdre l'équilibre. Ils étaient surveillés depuis le bord par un homme âgé avec une barbe blanche et portant un maillot de bain deux-pièces dont la partie supérieure avait un col montant et des demi-manches et dont la partie inférieure lui descendait aux genoux.

L'instant d'après, la porte se refermait et le couple se dirigeait vers nous. Je dévisageai le jeune homme en me demandant s'il serait capable de me venir en aide. L'homme qui était à ma droite parut deviner mes pensées car il m'étreignit le bras si fort que la douleur me fit grincer des dents.

« Ne dites rien », me conseilla-t-il d'une voix menaçante.

J'en tremblai à force de retenir mon souffle tandis que le couple nous croisait et poursuivait son chemin en direction de l'hôtel.

« C'était plus sage, dit le vieux.

— Où m'emmenez-vous ?

— Au Vieux-Mexique, dit le plus jeune.

— *Quoi ?*

— On vous y emmène pour vous couper en petits morceaux que nous jetterons au fond d'un puits. »

Je frémis.

« Très drôle. »

Mais je n'étais pas vraiment sûr qu'il plaisantait.

« Vous ne me croyez pas ? insista-t-il avec un plaisir sadique. Vous croyez que je vous raconte des histoires ? »

Tournant la tête, je jetai un regard désespéré à l'hôtel.

« Vous ne me croyez pas ? demanda-t-il en m'enfonçant le dos de la main dans les côtes.

— Allez au diable », marmonnai-je.

Ses doigts s'enfoncèrent si profondément dans la chair de mon bras que je laissai échapper un cri.

« Je n'aime pas que les jeunes godelureaux dans votre genre me parlent sur ce ton, dit-il. Je crois que ce que vous cherchez, c'est un deuxième coup de poing dans le bide. »

Une fois de plus, ses doigts me garrottèrent le bras.

« *Pas vrai*, Collier ?

— C'est bon, dis-je. J'ai compris. »

Son étreinte se desserra.

« Tu sais ce qu'on va faire de toi ? »

Ce n'était pas vraiment une question.

« On va t'emmener en mer, te ficeler à une ancre et te flanquer à l'eau pour le plus grand plaisir de nos copains les requins.

— Allez, Jack, dit le plus âgé. Arrête de lui faire peur comme ça. Il va attraper des cheveux blancs pour rien.

— Ce n'est *pas* pour rien », assura Jack.

C'est à ce moment-là que je fus frappé par toute l'horreur de la situation et que je regardai l'hôtel par-dessus mon épaule sans pouvoir réprimer un gémissement en le voyant si loin.

« Il a gémi, Al, dit le plus jeune. Tu crois qu'il est malade ? »

Je ne prêtais aucune attention à lui, submergé que j'étais par le désespoir. Mon histoire approchait-elle donc de sa fin ? Mon long voyage jusqu'à Élise devait-il donc se terminer par un meurtre sur une plage déserte ? Comment avais-je pu sous-estimer Robinson si aveuglément ? La dernière fois qu'il m'avait adressé la parole, ç'avait été pour me menacer de me « régler mon compte ». De la menace il était passé à l'acte, et j'allais perdre Élise pour toujours, après avoir passé seulement quelques brefs moments avec elle. Ces fameux livres ne seraient pas écrits différemment ; sa vie serait exactement comme ils la décrivaient. Son « scandale du Coronado » était déjà terminé. Nous ne nous reverrions plus jamais jusqu'à cette nuit de 1953 quand, lors d'une soirée, elle verrait mon visage sur un jeune homme de dix-neuf ans et mourrait quelques heures plus tard. Voilà tout ce que j'avais réussi à faire de mon voyage – une triste boucle sans fin, un cycle indéfini où je revenais pour me faire tuer, puis naissais et vivais jusqu'au jour où je revenais me faire tuer à nouveau.

Je me tournai vers le plus âgé des deux hommes.

« Je vous en prie, dis-je. Ne faites pas ça. Vous ne comprenez pas. Je suis venu de 1971 pour être avec Mlle McKenna. Nous nous aimons et...

— C'est-y pas touchant, fit Jack d'un ton faussement compatissant.

— C'est *vrai* », dis-je, ignorant son sarcasme. « Je l'ai vraiment fait. J'ai voyagé dans le temps pour...

— Hou, hou, hou ! fit Jack.

— Allez vous faire foutre ! criai-je.

— Non, c'est *toi* qui vas te faire foutre ! »

Je sentis ma gorge se nouer en voyant la main droite de Jack plonger dans la poche de sa veste. Je suis mort, pensai-je.

« Fais pas l'idiot. »

Le plus vieux me lâcha pour lui agripper le bras.

« T'es pas fou ? Si près de l'hôtel ?

— Je m'en fiche ! lui dit Jack. Je veux lui mettre une balle dans sa tête de petit prétentieux.

— T'as pas intérêt à sortir ton feu de ta poche, Jack, ou Dieu m'assiste, je te casse la tête, dit le plus vieux d'une voix qui montrait sans équivoque que c'était lui le chef – et de loin le plus dangereux des deux. »

Jack le fusilla du regard, sans bouger. Le vieux lui donna une tape sur l'épaule.

« Allez, mon garçon, dit-il. Fais marcher ta matière grise. Tu veux nous créer des ennuis avec la loi ?

— Aucun godelureau ne m'a jamais insulté sans s'en mordre les doigts, marmonna Jack.

— Il est un peu nerveux, Jack. Mets-toi à sa place.

— Et il sera mort aussi, je t'en donne ma parole, répliqua Jack.

— Nous verrons cela, dit Al. Allons-y maintenant. »

Ses mots me glaçaient beaucoup plus que ceux de Jack, car je les savais prononcés avec assurance plutôt qu'avec forfanterie. S'il décidait de me tuer, je serais tué. C'était aussi simple que cela.

Nous repartîmes et je regardai Al avec surprise en l'entendant rire dans sa barbe.

« Qu'est-ce que vous avez dit tout à l'heure ? demanda-t-il. Je n'ai jamais entendu un homme demander grâce avec des arguments pareils. »

Il me donna l'impression d'avoir passé sa vie à tuer des gens, et je ne pus m'empêcher de frémir.

J'allais renoncer à lui répondre, puis décidai que je n'avais rien à gagner en me taisant.

« Je vous ai dit la vérité. Je suis venu à cet hôtel il y a soixante-quinze ans – en 1971. J'ai décidé de...

— Quand êtes-vous né ? coupa-t-il.

— En 1936. »

Un rire rauque s'échappa de ses lèvres, et je fus enveloppé de relents de whisky.

« Eh bien, dit-il. Puisque vous n'êtes pas encore né, comment se fait-il que vous soyez là à marcher avec nous ?

— Il est timbré, dit Jack. Débarrassons-nous-en. »

Je pris conscience avec un serrement de cœur de la difficulté que j'aurais à expliquer ce que j'avais fait. Cependant, je n'avais pas le choix.

« Écoutez-moi. Je suis venu à cet hôtel le 14 novembre 1971. J'ai vu une photo de Mlle McKenna et je suis tombé amoureux d'elle.

— Oooh », fit Jack.

Je serrai les dents et continuai.

« Je me suis documenté sur le temps et suis revenu en 1896 par la seule force de ma volonté. C'est *vrai*, ajoutai-je précipitamment en voyant Al sourire. Je le jure. Je suis né le 20 février 1936. Je suis allé... »

Je m'interrompis en sentant la main d'Al se poser rudement sur mon épaule.

« Vous êtes un bon gars, Collier, mais vous débloquez complètement... »

Je compris alors qu'il serait vain d'essayer de lui faire comprendre la situation. Tout ce que je pouvais espérer maintenant, c'était qu'en m'éloignant autant de l'hôtel, je perdrais mon emprise sur 1896 et que je leur échapperais ainsi ; autant dire que cela ou me faire tuer, c'était du pareil au même.

Nous parvînmes au bout de l'allée en planches et descendîmes sur la plage, poursuivant notre chemin vers le sud. Je regardai de nouveau l'hôtel. Il semblait à des kilomètres. En le contemplant, je sentis naître en moi une détermination farouche : je n'allais pas me laisser faire comme un veau à l'abattoir.

« Ce n'est pas la peine de me tenir les bras, dis-je. Je ne vais pas m'envoler.

— En effet, dit Al. Vous ne vous envolerez pas. »

Il me lâcha le bras. Jack ne l'imita pas immédiatement. J'attendis, les nerfs tendus. Au bout d'une minute environ, il laissa retomber sa main.

Instantanément, je fonçai en avant et commençai à courir aussi vite que je pus en m'attendant d'une seconde à l'autre à entendre claquer le pistolet de Jack et à sentir l'impact fulgurant d'une balle dans mon dos.

« Non, Jack ! » entendis-je Al crier, et je sus que mes craintes étaient justifiées.

J'essayai de courir en zigzags en levant les jambes au maximum, sachant que la seule chance qui me restait était de les distancer.

Cet espoir ne me semblait pas déraisonnable, puisqu'ils étaient tous les deux beaucoup plus corpulents que moi.

Je regardai droit devant moi tout en courant, sans oser me retourner. Il n'y avait rien vers quoi courir ; pas de maison, pas de signe de vie. J'amorçai un large virage vers la gauche dans l'espoir de décrire un vaste demi-cercle qui finirait par me ramener vers l'hôtel.

Je crus entendre un bruit de pas précipités derrière moi mais sans en être sûr. Toujours pas de coup de feu. Un espoir momentané naquit au plus profond de moi-même.

Vite étouffé comme quelque chose s'écrasait contre mes jambes par-derrière et m'envoyait dinguer de tout mon long dans le sable. Je me retournai pour voir la silhouette massive de Jack penchée sur moi. Étouffant un juron, il ramena son poing en arrière et je levai le bras gauche pour parer le coup. Je faillis hurler quand son poing fermé heurta mon avant-bras ; il avait la dureté du roc. Encore quelques coups comme celui-là et je serais réduit à l'état de bouillie sanguinolente et sans connaissance.

Mais déjà l'autre était sur lui et avant que Jack ait pu m'allonger un deuxième coup de poing, il fut soulevé de terre et projeté sur le côté. Mon soulagement fut de courte durée, car Al se pencha sur moi et m'agrippa par le revers de la veste. Aussitôt, je me remis sur mes pieds en le voyant ramener son poing en arrière. J'essayai de dévier le coup mais il était donné avec une telle force que mon bras fut projeté de côté ; sa paume s'écrasa sur ma joue et une douleur fulgurante éclata dans ma mâchoire et jusque dans mon orbite.

« En voilà assez », dit-il. Il me secoua comme un adulte aurait secoué un enfant, avec une force inimaginable.

« Encore un coup comme celui-là et on vous tuera *vraiment*. »

Il me projeta à terre et se tourna pour arrêter la charge en avant de Jack, qu'il maintint à distance aussi facilement qu'il m'avait maintenu.

« Laisse-le-moi, vociféra Jack, hors de lui. Laisse-le-moi, Al ! »

Je me levai, à moitié aveuglé, et regardai le plus âgé des deux hommes maintenir son collègue et le calmer.

« Tout doux, mon vieux, tout doux. Reprends ton sang-froid. »

Ainsi donc, ils n'allaient pas me tuer. Mais le soulagement que je ressentis sur le coup se mua vite en un sentiment de frustration intense. Si j'avais su, j'aurais pu attendre une meilleure occasion pour tenter ma chance. Après cette tentative manquée, ils veilleraient à ce qu'une nouvelle occasion ne se présente pas.

Il fallut que le plus vieux se mette en colère et dise à Jack que c'était lui qui dirigeait les opérations et que Jack avait intérêt à ne pas l'oublier, pour que ce dernier cesse de se débattre. Quelques instants plus tard, ils m'encadraient de nouveau en me tenant par les bras, et m'entraînaient en suivant la plage. Les doigts de Jack s'enfonçaient impitoyablement dans mon biceps, mais je fis comme si de rien n'était. Serrant les dents, je demandai au plus âgé ce qu'il comptait faire de

moi.

« Te *tuer*, dit Jack avant que l'autre ait pu ouvrir la bouche. Te crever comme une baudruche.

— Non, Jack, dit Al d'une voix presque lasse. Je ne suis pas homme à commettre un meurtre et tu le sais.

— Que comptez-vous faire, alors ?

— Vous empêcher de retourner à l'hôtel jusqu'au départ du train, m'informa Al.

— C'est ça que Robinson vous a dit de faire ?

— Je crois que c'est en effet ainsi que s'appelait ce monsieur, dit Al en hochant la tête. Et dites-vous bien que vous lui devez la vie. Il a longtemps insisté sur le fait qu'on ne devait pas vous faire de mal, seulement vous éloigner de l'hôtel pendant quelques heures. »

Il émit un claquement de langue dégoûté.

« Et on ne vous aurait fait aucun mal si vous n'aviez pas cherché à résister. Enfin, il faut bien que jeunesse se passe. Mon fils Paul était pareil. »

Il ne dit rien de plus et je me demandai pourquoi Robinson s'était montré si scrupuleux au sujet de ma vie alors qu'il semblait n'espérer qu'une chose, sa conclusion dans les meilleurs délais. M'étais-je, là aussi, trompé sur son compte ? Je chassai cette idée en fronçant les sourcils. Quelle importance, de toute façon ? Perdre Élise n'était pas moins terrible que perdre la vie. Certes, j'avais lu qu'elle était demeurée à l'hôtel, mais comment miser ma vie là-dessus ? Cela avait-il un sens qu'elle reste seule une fois sa troupe partie ? Que sa mère, et particulièrement Robinson, partent sans elle ? Robinson l'aurait-il laissée sur place après s'être donné tout ce mal ?

De plus, ma brusque disparition ne pourrait que lui faire penser que j'étais parti comme j'étais venu – mystérieusement, inexplicablement. L'idée que Robinson avait pu me faire enlever ne lui viendrait même pas à l'esprit. Elle partirait avec sa troupe. C'était la seule hypothèse plausible. Et moi, il ne me resterait qu'une solution : gagner assez d'argent pour la suivre à New York, solution qui présentait des problèmes insurmontables. Quel travail pouvais-je espérer trouver qui ne requerrait pas des mois pour amasser l'argent du billet de train ? Des mois pendant lesquels les sentiments d'Élise pourraient changer à mon égard. Sans parler du sentiment toujours présent (presque une conviction maintenant) que mon emprise sur 1896 serait limitée pendant un certain temps à l'hôtel et à ses environs immédiats. Si j'avais peur de perdre prise alors que l'hôtel était toujours en vue, comment pouvais-je envisager de m'en éloigner de plusieurs milliers de kilomètres ? Que me restait-il ? Lui écrire ? En

espérant qu'elle reviendrait ? Robinson surveillerait son courrier. Ma lettre ne lui parviendrait jamais.

Je sursautai lorsque le plus âgé des deux hommes dit :

« La voilà. »

Je scrutai l'obscurité devant moi et finis par distinguer la silhouette basse et sombre d'une remise.

« Voici votre demeure pour les heures qui suivent, Collier, dit Al.

— Et pour toujours », dit calmement Jack.

Je le regardai, effaré.

« Qu'est-ce que tu viens de dire ? » demanda Al.

Jack se tut et je déglutis avec peine.

« Il a l'intention de me tuer.

— Personne ne va vous tuer », rétorqua Al.

Mais c'est Jack qui a le revolver, pensai-je. Et si son désir de me tuer était si fort qu'il abattait également Al pour le satisfaire ? Règlement de comptes entre truands, pensai-je. Me revoilà en plein mélodrame ridicule ; ce qui n'ôte rien à son atroce réalité.

Nous avons atteint la remise et Al tirait la porte qui s'ouvrit avec un grincement sonore, puis il me poussa à l'intérieur. Je chancelai avant de retrouver mon équilibre, ce qui raviva la douleur dans mon œil gauche et me fit grimacer. Il régnait une obscurité totale dans la remise. L'espace d'un instant, je songeai à chercher à tâtons sur le sol quelque chose avec lequel les frapper. Mais Jack avait toujours son pistolet dans sa poche et j'hésitai. Un instant plus tard, j'entendis le grattement d'une allumette, et la flamme éclaira leurs visages d'une lumière vacillante ; des visages d'hommes ayant vécu des vies difficiles, et irrémédiablement durcis par elles.

Je regardai Al sortir une bougie de sa poche et allumer la mèche, puis l'enfoncer dans le sol en terre battue jusqu'à ce qu'elle tienne toute seule. La flamme s'allongea en jaunissant, et la lumière se fit plus vite. Je promenai un regard circulaire autour de moi. Pas de fenêtres, seulement des murs faits de planches fendues.

« Bon, ligote-le, dit Al à l'adresse de son collègue.

— À quoi bon ? objecta l'autre. Avec une balle dans la peau, il nous poserait moins de problèmes.

— Jack, fais ce que je te dis. Tu vas finir par me faire perdre patience. »

Un sifflement exaspéré s'échappant d'entre ses dents, Jack se dirigea vers un coin de la remise, puis se baissa et ramassa un morceau de cordage sale. En le voyant se retourner vers moi, je sus, en un sursaut de panique, que le moment final était arrivé. Si je ne leur échappais pas maintenant, je ne reverrais jamais plus Élise. L'idée me

galvanisa, et, avec l'énergie du désespoir, je serrai le poing et en frappai Jack au visage en y mettant toute la force dont j'étais capable. Il bascula en arrière contre le mur en criant. Je fis volte-face, juste à temps pour voir un début de réaction s'inscrire sur le visage de son collègue. Sachant que je n'avais aucune chance de lui faire mordre la poussière, je bondis sur le côté et m'élançai vers la porte que j'ouvris d'un coup d'épaule. Je terminai mon plongeon dehors, roulai une fois sur le sol et m'apprêtai à bondir sur mes pieds.

C'est alors que je sentis la grosse main d'Al agripper le pan de ma veste et je fus brutalement attiré dans la remise et jeté sur le sol. Mon bras gauche se tordit sous le poids de mon corps et je criai de douleur.

« Vous n'apprendrez donc jamais, Collier, dit-il avec fureur.

— Cette fois, c'est un homme mort. »

J'entendis la voix rauque de Jack derrière moi et me retournai. Il se tenait debout avec peine et plongeait sa main dans sa poche.

« Va attendre dehors, dit Al.

— *C'est un homme mort, Al.* »

Jack retira sa main de sa poche et tendit le bras pour me viser. Je le regardai sans penser et sans réagir, comme paralysé.

À aucun moment, je ne vis Al bouger. La première chose dont j'eus conscience, ce fut que Jack recevait un coup sur le côté de la tête et qu'il s'écroulait tandis que son arme volait à plusieurs mètres. Al la ramassa et la fourra dans sa poche, puis se pencha sur Jack, l'agrippa par la ceinture et le col de sa veste, le porta jusqu'à l'entrée et le flanqua dehors comme un sac de patates.

« Essaie un peu de rentrer et c'est *toi* qui te retrouveras avec une balle dans la peau ! » cria-t-il.

Il se retourna, le souffle court, et me regarda.

« Vous ne nous facilitez pas la tâche, jeune homme. C'est le moins qu'on puisse dire. »

Je déglutis sans le quitter des yeux, sans oser ouvrir la bouche. Sa respiration ralentit, puis, d'un mouvement brusque, il saisit le morceau de corde et le déroula d'un mouvement sec du poignet. Il s'agenouilla et se mit en devoir de m'en entourer le corps, le visage impassible.

« Je vous conseille de ne plus bouger, dit-il. Vous venez de passer à deux doigts de la mort. Mieux vaudrait ne pas vous en approcher davantage. »

Je restai immobile et silencieux tandis qu'il me ligotait et m'efforçai de ne pas faire la grimace quand il serra la corde. Je ne bougerai plus. Et je ne le supplierai plus de me laisser la liberté. J'encaisserai la suite sans broncher.

Tout à coup, de façon tout à fait inattendue, il rit sous cape, ce qui me fit sursauter. L'espace d'un fol instant, je pensai : Mon Dieu, c'était une blague, il va me laisser partir. Mais il se contenta de dire :

« J'aime ton cran, gamin. T'es un dur à cuire. Jack n'est pas une mauviette et tu l'as presque étalé pour le compte. »

De nouveau, il rit dans sa barbe.

« Je me souviendrai longtemps de son air ahuri quand il s'est relevé. »

Il tendit la main et m'ébouriffa les cheveux.

« Tu me rappelles mon fils Paul. Lui aussi, il avait du cran ; il en avait même à revendre. Il aura bien fallu qu'ils se mettent à douze, les sauvages, avant de lui faire mordre la poussière, je t'en fiche mon billet. Satanés Apaches. »

Je le dévisageai, les yeux ronds, tandis qu'il achevait de serrer les nœuds. Un fils tué par les Apaches ? Mon cerveau refusait d'enregistrer l'information, tant elle lui paraissait extravagante. Tout ce que je savais, c'était que je lui devais la vie et que, quoi que je dise, il ne me libérerait pas. Il ne me restait plus que l'espoir de pouvoir me délier rapidement après leur départ.

Il fit un dernier nœud, dur comme un roc, se leva avec un gémissement et me regarda.

« Eh bien, Collier, nous allons nous séparer à présent. »

Il chercha quelque chose dans la poche arrière de son pantalon et dut tirer assez fort pour le dégager. Je le fixai des yeux, sentant les battements de mon cœur s'accélérer. Mon sang se glaça quand l'objet apparut dans sa main. Plus question de me libérer de mes liens. Plus question d'arriver avant le départ du train.

Il passa derrière moi.

« Comme l'idée de rester là à te surveiller pendant des heures ne me dit rien du tout, dit-il, il va falloir que je t'endorme.

— Non », murmurai-je malgré moi.

C'était la première fois de ma vie que je voyais une matraque en cuir. C'est une arme vraiment très peu engageante.

« J'ai pas le choix, gamin, me dit-il. Ne bouge pas. Si tu restes immobile, je pourrai taper au bon endroit. Si tu te débats, je risquerais de te fracturer le crâne. »

Je fermai les yeux et attendis. *Élise*, pensai-je. L'espace d'un instant, j'eus l'impression fugace de voir son visage, de voir ses grands yeux d'animal traqué fixés sur moi. C'est alors qu'une douleur fulgurante éclata dans ma tête, et je sombrai dans l'obscurité.

Je revins à moi en passant lentement en revue un long répertoire

de douleurs : un élançement lancinant à l'arrière de ma tête, une douleur sourde dans les abdominaux, une raideur de mes bras et de mes jambes, un engourdissement glacial de tout mon corps. Finalement, j'ouvris les yeux et scrutai l'obscurité en essayant de me souvenir de l'endroit où je me trouvais. Je sentais les cordes serrées autour de mes jambes comme autour de mes bras et de mon tronc ; j'étais donc encore en 1896, forcément. Mais quelle heure pouvait-il être ?

Je tentai de me dresser sur mon séant. En vain, il m'avait ligoté si serré qu'une profonde inspiration me meurtrissait la poitrine. Je regardai devant moi en clignant les yeux. Petit à petit, l'obscurité se fit moins dense et je décelai une légère lueur à travers les fentes du mur. J'étais donc bien en 1896 ; ligoté dans la remise. J'essayai de remuer les jambes et grimaçai de douleur ; leurs liens étaient si serrés que la circulation ne passait presque plus.

« Allez », dis-je.

Je m'intimai l'ordre de penser, d'agir. Si seulement je parvenais à me lever, je pourrais sauter à pieds joints jusqu'à la porte et l'ouvrir d'un coup d'épaule, puis, avec un peu de chance, trouver quelqu'un pour m'aider sur la plage. Je fis un effort pour soulever mon dos de terre et ne me rendis compte qu'à ce moment-là à quel point le sol était froid. Mon costume doit être dans un de ces états, pensai-je. Je fus irrité par la frivolité de cette pensée et tentai à nouveau de me redresser.

Je retombai en arrière comme une masse, ce qui raviva la douleur à l'arrière de mon crâne et m'arracha un cri. Al m'avait-il fracturé le crâne malgré mon immobilité ? C'est l'impression que ça me donnait. Je dus fermer les yeux un long moment avant que la douleur n'accepte de se calmer. Je pris conscience de l'odeur qui régnait à l'intérieur de la remise, une odeur de bois pourri et de terre humide et froide. L'odeur de la tombe, pensai-je. La douleur irradiait de nouveau dans ma tête. *Détends-toi.* Je fermai les yeux. Le train était-il déjà parti ? Élise pouvait retarder quelque peu son départ dans l'espoir de me voir revenir ; c'était possible. Il me fallait me libérer.

J'ouvris les yeux et regardai autour de moi pour tenter de me repérer. Je crus voir les contours de la porte et, me carrant mentalement contre la marée montante de la douleur, je me mis en devoir de ramper jusqu'à elle. Je m'imaginai en train de me tourner et de me tortiller sur le sol ; l'image me parut ridicule, mais pas drôle pour un sou. Un poisson hors de l'eau, pensai-je. J'en étais un à tous égards, à ce moment-là.

Je dus m'arrêter, haletant si fort que chaque inspiration me faisait

mal à la poitrine et m'envoyait des vagues d'obscurité jusqu'au cerveau. Détends-toi ; détends-toi, pensai-je. C'était davantage une prière qu'un ordre à présent. J'essayai de contrôler ma respiration, de me dire que c'était une longue pièce, une pièce en quatre actes ; qu'il faudrait un long moment pour démonter les décors et charger les wagons ; que même une fois ce travail terminé, Élise pouvait retarder leur départ. C'était possible. Il me fallait le croire. Il n'y avait pas de...

Je retins mon souffle et restai parfaitement immobile tandis que, l'espace de quelques secondes – cinq, six, davantage ? –, j'eus la même sensation que celle que j'avais connue sur le lit dans la chambre n° 527, juste avant de commencer mon voyage dans le temps : la sensation de glisser dans les limbes, de ne me trouver nulle part si ce n'est dans la transition à l'état pur. Mon Dieu, non, pensai-je, je vous en supplie, *non*. Comme un enfant dans le noir, priant pour que s'éloigne quelque terreur informe, je restai étendu là sur le fil du rasoir séparant deux époques.

L'instant d'après c'était fini, je me trouvais de nouveau dans la remise, fermement implanté en 1896. Il n'y a pas d'autre mot. C'est quelque chose qui est ressenti davantage dans la chair que dans la pensée ; une conscience viscérale du lieu. J'attendis encore un peu, histoire de m'assurer que c'était du solide, puis repris ma reptation vers la porte. Cette fois, je ne m'arrêtai pas, même lorsque l'impossibilité dans laquelle était ma poitrine de se dilater me donna l'impression que ma respiration était refoulée, enflait les tissus de ma gorge et m'étouffait.

Je finis par atteindre la porte avec le sentiment que ma poitrine allait éclater. Une crise cardiaque, pensai-je ; c'est l'effet que ça devait faire. J'essayai de sourire pour chasser cette pensée, mais ne dus produire qu'un rictus. Il ne manquerait plus que ça. Je m'affalai contre la porte et y appuyai la tête en attendant que la douleur se calme. Elle décrut progressivement, ainsi que celle, lancinante, de ma tête. Maintenant, pensai-je. Je me redressai autant que je pus et me laissai retomber contre la porte.

Elle ne bougea pas d'un millimètre.

« Oh ! *non... non* », ne pus-je m'empêcher de gémir.

Ils ne l'avaient tout de même pas fermée à clé ? Je regardai la porte, consterné. Je pourrais rester dans cette remise pendant des jours entiers. Un frisson me parcourut. Seigneur, je pourrais y mourir de soif. Cette idée me fit frémir. Non, ça ne peut pas être vrai. C'est un cauchemar. Je vais bientôt me réveiller. Mais tout en me le répétant, je savais pertinemment que je ne rêvais pas.

Il me fallut un certain temps pour reprendre mes esprits ;

finallement je parvins à maîtriser suffisamment ma peur pour pouvoir penser. Je pivotai lentement, en serrant les dents, jusqu'à ce que mes bottes fussent appuyées contre la porte. Je me reposai quelques instants, puis ramenai mes jambes en arrière aussi loin que je pus et assenai un grand coup à la porte.

Je gémis de soulagement lorsqu'à la troisième tentative, la porte s'ouvrit avec un craquement. Je restai là à sourire malgré la douleur qui me tenaillait les tempes. Il y avait une lune qui m'éclairait de sa lumière blafarde. Je regardai mon corps. Ficelé au niveau du torse et des bras, et des cuisses aux chevilles. Il n'avait pas fait les choses à moitié.

Lentement, je rampai au-dehors avec des mouvements qui évoquaient irrésistiblement ceux d'un ver de terre. En passant la porte, je constatai qu'elle avait été fermée à l'aide d'un loquet en bois que mon coup de pied avait fracturé. Si ç'avait été une serrure ! pensais-je. Je chassai cette idée de mon esprit. Ne perds pas ton temps à ruminer des peurs rétrospectives, me dis-je. Il y en avait bien assez d'actuelles. Je le regardai de nouveau. Le seul endroit où je pouvais commencer était près de ma main droite. En tirant, je parvins à atteindre un nœud ; il avait la dureté d'un caillou. Je ne pus que le triturer faiblement, ce qui ne donna aucun résultat. Je me demandai pourquoi ma main droite me faisait si mal jusqu'à ce que je me souvienne en avoir frappé Jack.

Je tripotai le nœud avec une inefficacité totale. Tout à coup je m'arrêtai, submergé par un mélange d'angoisse et d'exaspération.

« Au secours ! hurlai-je d'une voix qui me parut étranglée et rauque. Au secours ! »

L'oreille tendue, j'attendis une réponse. Il n'y eut rien que le fracas lointain du ressac. Je criai de nouveau, criai jusqu'à en perdre la voix. C'était inutile. Il n'y avait pas âme qui vive dans les parages. Il me faudrait compter sur mes propres moyens. Je me tournai sur le flanc dans l'espoir d'apercevoir l'hôtel, mais il n'était pas visible d'où je me trouvais. Élise, ne pars pas, pensai-je. Attends-moi ; je t'en supplie, attends-moi.

L'espace d'un instant, je crus que je perdais prise de nouveau, que je glissais vers ce voile ténu qui séparait les époques. Je restai immobile en attendant que ça passe ; ce fut plus rapide, cette fois. Que se passait-il ? Qu'est-ce qui causait ces alertes ? Le coup que j'avais reçu sur la tête ? La distance qui me séparait de l'hôtel ? Ou le traumatisme créé par la situation en général ?

J'avais peur qu'à trop y réfléchir, je ne provoque le retour du malaise. Aussi m'examinai-je en détail pour essayer de trouver un

moyen par lequel me débarrasser de mes liens. Voyant une possibilité, je me mis au travail sur la corde qui m'entourait les jambes, en m'efforçant d'écarter les genoux pour créer du jeu. En faisant levier sur les bords de mes semelles, j'arrivais à exercer une poussée plus forte sur les cordes avec mes genoux. Un sourire apparut sur mes lèvres lorsque je m'aperçus que mes liens commençaient à avoir du jeu ; je pouvais desserrer les jambes à présent.

Tout en m'efforçant d'oublier la douleur lancinante assaillant mon crâne, les mille couteaux qui me lardaient la poitrine, je poursuivis mon œuvre jusqu'à ce que je puisse passer la pointe de mon bottillon droit sous la dernière boucle. Je ramenai mon pied vers l'avant, la semelle glissa sur la corde. Sans me décourager, je répétais l'opération, et, cette fois, je sentis mes liens descendre un peu le long de mes chevilles.

Je ne sais combien de temps cela prit, mais, peu à peu, je réussis à faire descendre la corde jusqu'à ce qu'elle fût entortillée autour de mes chevilles. J'essayai de sortir mon pied droit mais n'y arrivai pas. Au prix d'un effort considérable (mon activité avait dû détendre également un peu les liens autour de mon torse, car je respirais plus librement), je réussis à bloquer le bottillon gauche contre le bottillon droit jusqu'à ce que mon pied fût déchaussé. Je dégageai mon pied droit des cordages, puis mon pied gauche encore chaussé. J'avais les jambes libres !

Mon sentiment de victoire fut de courte durée, car je me rendis vite compte que l'autre moitié de l'entreprise était autrement plus difficile. Tâchant de résister au découragement, je consacrai toute mon énergie à me mettre debout. Il me fallut plus d'une minute pour arriver à mes fins, tant mes jambes étaient engourdies. Les cinq premières fois, je tombai. Puis, le sang recommençant à circuler, charriant ses piquants, ses aiguilles et ses fourmis, je réussis à me hisser lentement, avec force hésitations, sur mes pieds.

Je regardai autour de moi. Et maintenant ? Retourner en courant jusqu'à l'hôtel, à moitié ligoté et à moitié chaussé ? L'idée était grotesque. Je devais me libérer complètement. Mon regard explorateur s'arrêta sur le soubassement de la remise, qui était fait de pierres liées avec un mortier qui avait tendance à s'effriter. À un endroit, le mur était très en retrait par rapport au soubassement et le coin en mortier semblait très rugueux. Je m'approchai prestement, tombai à genoux, me penchai en avant et me mis en devoir de frotter les cordes contre l'angle en maçonnerie.

Au bout de quelques minutes, les cordes commencèrent à donner des signes d'usure et j'aspirai un grand coup dans l'espoir de les

affaiblir davantage. Cela n'eut aucun effet. Je les frottai à nouveau contre l'angle en maçonnerie, de plus en plus vite.

Je dus m'arrêter et appuyer mon front contre la remise ; la tête me tournait et je savais que j'étais sur le point de perdre connaissance. *Pas maintenant*, pensai-je. Pas maintenant que j'allais bientôt être libre. Je hoquetais à chaque inspiration. Ne pars pas, Élise. Empêche le train de partir. Je ne vais plus être long. C'est comme si c'était fait.

Mon vertige disparut progressivement et je me remis à frotter les cordes contre le coin en maçonnerie. Une minute plus tard, les boucles étaient suffisamment usées pour que je puisse les étirer, les faire descendre le long de mes hanches et m'en dégager complètement. Je pris une profonde inspiration. Mon visage et mon cou étaient couverts de sueur. Je sortis mon mouchoir et m'essuyai, puis inspirai de nouveau profondément et me mis en route vers l'hôtel.

Je crus, tout d'abord, que je me dirigeais dans la mauvaise direction, car je ne voyais aucune lumière à l'horizon. Je m'arrêtai et me retournai. Aucune lumière par là-bas non plus. Je sentis un début de panique s'emparer de moi. Comment savoir quelle direction était la bonne ? Attends, pensai-je. L'entrée de la remise faisait face à la mer, à peu de chose près ; je devais donc me diriger dans la bonne direction. Je me retournai de nouveau et commençai à trotter le long de la plage.

Je m'aperçus que le terrain montait en pente douce. Je devais être tellement désespéré tout à l'heure que je ne l'avais pas remarqué. J'essayai de soutenir le rythme, mais j'avais des jambes en plomb. Je dus m'arrêter pour souffler, et portai la main gauche à l'arrière de ma tête pour calmer la douleur qui m'élançait. La bosse que j'y trouvai me stupéfia ; on aurait dit qu'une balle de tennis avait été coupée en deux et cousue sous la peau. Le simple fait de l'effleurer m'arrachait des gémissements de douleur.

Quelques instants plus tard, je me forçai à reprendre ma course. En atteignant le sommet du monticule, j'aperçus l'hôtel dans le lointain ; il devait être au moins à deux kilomètres, probablement à trois. Avec un gémissement de consternation devant la distance que j'avais à parcourir, je descendis le versant opposé du monticule en dérapant légèrement. Une fois en bas, je marchai péniblement dans le sable jusqu'au bord de l'eau où le sable était dur, puis je me mis à courir en souplesse, en essayant de ne pas heurter le sol des talons. Je m'efforçai de chasser la douleur et l'appréhension de mon esprit en regardant fixement le dôme de l'hôtel. Elle n'est pas partie. C'était la seule pensée que je m'autorisai.

Lorsque j'atteignis l'allée en planches, je respirais si

laborieusement et mes jambes étaient si lourdes que je dus m'arrêter malgré ma détermination. Par moments, maintenant, le sentiment de dépaysement allait et venait en moi presque au rythme de ma respiration. Je tentai de l'analyser pour mieux pouvoir combattre ses incessantes incursions. C'était certainement dû aux épreuves que j'avais traversées. Cela passerait dès que je serais auprès d'Élise ; son amour serait l'ancre qui me maintiendrait dans cette époque.

Avant que mon cerveau n'ait pu suggérer qu'elle ne se trouvait peut-être plus à l'hôtel, je me remis à courir en titubant sur l'allée en planches, serrant les dents et regardant fixement l'hôtel. Elle est toujours là, pensai-je. Elle ne partirait pas. La voiture de chemin de fer serait toujours là ; elle aura exigé qu'elle reste jusqu'à...

Je m'arrêtai, pris de vertige. Ce n'est pas vrai, pensai-je. Mais mes yeux pouvaient voir distinctement que ça l'était. La voie de garage était vide.

« Non. »

Je secouai la tête. Soit, la voiture était partie. Mais Élise était restée, en dépit qu'on en ait. Je l'avais lu, oui ou non ? Elle avait laissé partir sa troupe avec l'intention de la rejoindre à Denver. Mais, elle était toujours là.

Je courais de nouveau ; je m'étais mis à courir sans même y penser. Il y avait très peu de lumières allumées dans l'hôtel ; la plupart des chambres étaient plongées dans l'obscurité. Il devait être dans les trois ou quatre heures du matin. *Ça ne fait rien*, pensai-je. Elle est dans sa chambre, éveillée. Elle m'attend. Je ne voulais pas évoquer une autre possibilité ; je ne *pouvais* pas en évoquer une autre. Au plus profond de moi-même, était tapie une peur tellement incommensurable que si je me permettais de l'écouter elle me dévorerait. Elle est là, pensai-je. Je me répétais cette phrase à satiété, l'érigeai en barrière entre la peur et moi. Elle est là. Elle est là.

En traversant l'allée centrale au pas de course, je jetai un coup d'œil à mes vêtements et vis à quel point ils étaient sales et fripés. Si je traversais le hall dans cet état, je risquais de me faire interpeller, et il me fallait rejoindre Élise sans plus tarder. J'obliquai vers la gauche, descendis la rampe qui menait au Paseo del Mar et contournai l'hôtel. À présent son énorme face blême défilait sur ma droite ; j'entendais le bruit de mes bottes résonner sur la promenade. Mon souffle me labourait les poumons. Ne t'arrête pas, me dit une voix intérieure. Elle est là, tiens bon. Tu y es presque. Cours. Je ralentis, le souffle pantelant. Une fois arrivé à l'escalier sud, je me mis à gravir les marches en m'agrippant à la rampe. Un siècle semblait s'être écoulé depuis que nous avions gravi ces marches ensemble ; un millénaire

depuis notre rencontre sur la plage. Elle est là, insista la voix. Cours. Elle est là.

La porte de la véranda. Je l'ouvris en gémissant sous l'effort, me précipitai à l'intérieur et courus vers le couloir transversal. Elle est là, elle attend dans sa chambre. Exactement comme dans le livre. Mes bottes résonnaient sur le parquet. Tout commençait à se brouiller devant moi.

« Novembre 1896, marmonnai-je anxieusement. On est en novembre 1896. »

Je débouchai dans la cour intérieure et empruntai l'allée en courant. Elle est là, pensai-je. Si tout paraissait flou autour de moi, c'était parce que j'avais des larmes aux yeux – je m'en aperçus quand une larme coula le long de ma joue. Elle est là, dis-je. Là.

Je fis irruption dans le salon public, titubai jusqu'à sa porte et m'affalai contre elle tout en frappant.

« Élise ! »

J'attendis, l'oreille aux aguets, mais n'entendis que les battements de mon cœur. Je frappai de nouveau.

« Élise ! »

Pas un bruit. Je déglutis avec peine et appuyai mon oreille droite contre la porte. Elle *devait* être à l'intérieur. Sans doute dormait-elle. Dans un instant, elle serait levée et courrait ouvrir la porte. Je frappai encore, et encore. Elle m'ouvrirait, se jetterait dans mes bras, mon Élise. Elle ne serait pas partie. Pas après cette lettre. Elle court vers la porte en ce moment. Maintenant. Maintenant. *Maintenant*.

« Dieu ! »

D'un seul coup, tout espoir me quitta. *Elle était partie*. Robinson l'avait persuadée de venir avec eux. Elle était en route pour Denver ; je ne la reverrais plus jamais.

En un instant, je fus comme vidé de mes forces. Je me retournai, le dos à la porte, puis me laissai glisser lentement jusqu'au tapis, les yeux grands ouverts sur le flou qui m'entourait. Je pressai les deux mains sur mon visage et me mis à pleurer. Tout comme j'avais pleuré, il y avait une éternité de cela, dans cette pièce poussiéreuse et surchauffée du sous-sol. Mais à l'époque j'avais pleuré de bonheur, de soulagement, de joie, parce que je savais que j'allais la rejoindre. Maintenant je pleurais de douleur et de désespoir parce que je savais que je ne la rejoindrais plus. Le temps pouvait faire de moi ce qu'il voulait à présent. Peu m'importait dans quel siècle j'allais mourir. Plus rien n'avait d'importance. J'avais perdu Élise.

« Richard ! »

Je levai brusquement la tête, trop sidéré pour réagir. Je ne pus

littéralement pas en croire mes yeux en la voyant traverser en courant le salon.

« Élise. »

Je tentai de me lever, mais mes bras et mes jambes étaient sans force.

« Élise ! » criai-je.

L'instant d'après, elle était à genoux près de moi et nous nous étreignions follement, désespérément.

« Mon amour, mon amour, murmura-t-elle. Ô mon *amour* ! »

Je tournai la tête et enfouis mon visage dans sa chevelure soyeuse, chaude et parfumée. Elle n'était pas partie. Elle m'avait attendu malgré tout. Je lui embrassai les cheveux, le cou.

« Oh ! mon Dieu, Élise ! J'ai cru que je t'avais perdue.

— Richard. *Mon amour*. »

Elle écarta brusquement son visage et, l'instant d'après, nous nous embrassions et je sentais ses lèvres douces frémir sous les miennes. Elle s'écarta en haletant, et une expression inquiète tendit tout à coup ses traits tandis qu'elle portait la main à ma joue.

« Vous êtes blessé.

— Ça va très bien. Ça va très bien. »

Je lui souris, puis portai ses deux mains à mes lèvres et les embrassai l'une après l'autre.

« Mais que vous est-il arrivé ? » demanda-t-elle, son merveilleux visage encore empreint de sollicitude.

« Laisse-moi te tenir dans mes bras », dis-je.

Elle se pressa contre moi et nous nous étreignîmes une deuxième fois.

« Richard, mon Richard », murmura-t-elle en me caressant les cheveux.

Je tressaillis lorsqu'elle toucha la bosse à l'arrière de ma tête. Elle étouffa un cri et s'écarta de nouveau de moi, bouleversée à présent.

« Seigneur, mais que vous est-il *arrivé* ? demanda-t-elle.

— J'ai été... pris.

— Pris ?

— Enlevé. »

Je ne pus m'empêcher de sourire en prononçant ce mot.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, lui dis-je en lui caressant la joue. Ça ira, ne vous en faites pas.

— Mais je m'en *fais*, Richard. On vous a frappé. Votre joue est meurtrie et toute décolorée.

— Je dois être horrible à voir, dis-je.

— Ô mon amour ! »

Elle mit ses deux mains sur mes joues et m'embrassa doucement sur la bouche.

« Pour moi vous êtes le plus beau spectacle sur terre.

— Élise. »

Je pouvais à peine parler. Je l'étreignis et lui embrassai la joue, le cou, les cheveux.

Je fus le premier surpris de m'entendre rire, ou plutôt émettre une série de sons rauques.

« Je dois être absolument horrible à voir.

— Non, non. Je me fais seulement du souci pour vous. »

Elle me rendit mon sourire, et je promenai mon doigt sur sa joue pour essuyer ses larmes tièdes.

« Entrez, je vais vous mettre un linge sur la joue.

— Je vais très bien », lui assurai-je.

Aucune douleur au monde n'aurait pu me démoraliser à présent.

J'avais retrouvé mon aimée.

Le 21 novembre 1896

Elle avait pris ma veste pour la broser, car elle était maculée de terre et de sable. À présent, en gilet et sans cravate, j'étais assis sur le sofa de sa chambre à la regarder avec adoration tandis qu'elle lavait doucement mon visage et mes mains à l'eau chaude. Lorsqu'elle toucha ma main droite, je tressaillis et m'aperçus pour la première fois en la regardant à quel point celle-ci était meurtrie ; la peau de plusieurs des phalanges était entamée.

« Qu'en avez-vous fait ? demanda-t-elle, alarmée.

— J'ai frappé quelqu'un. »

Son expression s'assombrit tandis qu'elle me lavait la main avec précaution.

« Richard, dit-elle finalement. Qui vous a... enlevé ? »

Je sentais à quel point elle était tendue.

« Deux hommes. »

Je la vis distinctement avaler sa salive. Puis elle leva les yeux, son beau visage grave et pâle.

« Aux ordres de William ? demanda-t-elle d'une voix très calme.

— Non », dis-je sans hésitation, ce qui la rassura et me surprit moi-même.

Pourquoi est-ce que je cherche à le protéger ? me demandai-je. Peut-être parce que sur le moment, je ne voulais pas provoquer chez elle une colère ou un désarroi qui eussent détruit ce délicieux instant.

Elle me regardait avec cette expression que je connaissais si bien, ce désir intense de savoir.

« Vous ne me mentiriez pas ? demanda-t-elle.

— Non, dis-je. Je suis allé me promener pendant le premier entracte et ces deux hommes ont... décidé de me voler, sans doute. » Tout à coup, j'eus peur qu'elle ait vu l'argent intact dans la poche de ma veste.

« Ensuite, ils ont sans doute décidé de me ligoter et de me laisser dans une remise pour avoir le temps de fuir avant que j'aie averti la police. »

Je savais qu'elle ne me croyait pas, mais je savais aussi qu'il me fallait continuer à mentir. Robinson tenait encore une place

importante dans sa vie professionnelle ; elle serait consternée de devoir le considérer comme un scélérat après toutes ces années. Et quoi qu'on en dise, il l'avait bel et bien fait pour son bien ; pour être dévoyée, sa sollicitude n'en était pas moins sincère. Peut-être mes scrupules s'expliquaient-ils par l'impossibilité dans laquelle je me trouvais d'oublier qu'il allait mourir sur le *Lusitania* sans jamais que son amour fut payé de retour ? Je ne savais pas au juste. Tout ce dont j'étais sûr, c'est que l'image qu'elle se faisait de lui ne devait pas être brisée avec une brutalité aussi impitoyable. Pas par moi.

« Il n'y est pour rien », dit-elle.

Je savais qu'elle essayait de se convaincre elle-même, à présent ; manifestement, elle ne voulait pas croire que Robinson était coupable, et je fus d'autant plus content de lui avoir menti. Nos retrouvailles ne devaient pas être gâchées par une telle révélation.

« Non, il n'y est pour rien », dis-je.

Je parvins à sourire avec un air de regret.

« J'aurais bien voulu lui mettre ça sur le dos, pourtant. »

Elle sourit brièvement.

« J'étais tellement sûre qu'il était responsable de votre disparition, me dit-elle. Nous avons eu une explication orageuse avant son départ. Il mettait une telle insistance à m'expliquer que vous ne reviendriez pas que je le soupçonnai d'y avoir veillé d'une façon ou d'une autre. J'ai dû le menacer de rompre notre contrat pour qu'il accepte de partir sans moi.

— Et votre mère ?

— Elle est restée ici », répondit-elle.

Mon expression dut traduire ma réaction, car elle sourit et m'embrassa doucement la main.

« Elle a pris un calmant et dort dans sa chambre. »

Elle émit un son amusé.

« Là aussi, il a fallu que je monte sur mes grands chevaux.

— Je vous ai vraiment mise dans une situation terrible. »

Rapidement, elle remit le linge dans la bassine d'eau sur la table et se pressa contre moi, sa tête sur mon épaule, son bras droit en travers de ma poitrine.

« Vous m'avez mise dans la situation la plus merveilleuse que j'aie jamais connue de ma vie, dit-elle. Vous m'avez apporté l'amour. »

Elle se pencha en avant, m'embrassa la main gauche et frotta sa joue contre elle.

« Quand j'ai regardé la salle au cours du deuxième acte et que j'ai vu votre fauteuil vide, j'ai pensé que vous aviez été retardé par un incident sans importance. Puis, au fur et à mesure que le temps passait

et que je ne vous voyais toujours pas revenir, je sentais la peur naître en moi. » Elle eut un rire presque angoissé. « Le public a dû me prendre pour une folle à la façon dont je le regardais sans arrêt – c'est une chose que je ne ferais jamais en temps ordinaire. Comment j'ai réussi à finir les troisième et quatrième actes – mystère. Je devais bouger et parler comme un automate. » Elle rit de nouveau d'un rire léger et triste. « Je sais en tout cas que les autres acteurs m'ont crue folle à la façon dont j'observais la salle de derrière le rideau pendant les entractes. J'ai même envoyé Marie vous chercher, pensant que vous aviez été pris d'un malaise et aviez regagné votre chambre. Quand elle est revenue en me disant que vous étiez introuvable, j'ai été prise de panique. Vous m'auriez fait parvenir un mot si vous étiez parti ; je le savais. Mais je n'avais pas reçu de mot. Il n'y avait que William qui me disait que vous étiez parti pour de bon parce qu'il vous avait menacé de vous démasquer comme aventurier.

— Ah ? »

Je levai les yeux au ciel. J'avais beau faire un effort pour le protéger, William ne me rendait pas la chose très facile. Enfin, c'était fait. Je n'allais pas me venger maintenant.

« Pouvez-vous m'imaginer en train de jouer une comédie dans un état pareil ? me demanda Élise. Je suis sûre que ce fut la représentation la plus lamentable de ma carrière. Si le public avait pu se procurer des tomates, je gage qu'il me les aurait envoyées.

— Je suis sûr que vous avez joué magnifiquement, dis-je.

— Oh ! non. » Elle se redressa et me regarda ; me caressa la joue. « Ô Richard, je vous avais perdu – après toutes ces années d'attente – après l'étrangeté de notre rencontre, et mes efforts pour y comprendre quelque chose. Si je vous avais perdu après tout ça, je n'aurais pas survécu.

— Je vous aime, Élise, lui dis-je.

— Et je vous aime, Richard. Mon Richard. »

Son baiser fut tendre et léger sur mes lèvres.

Ce fut alors à mon tour de rire rétrospectivement de mes affres.

« Si vous m'aviez vu, lui dis-je. Allongé dans une remise dans le noir, ficelé comme un saucisson. Me tortillant sur le sol comme un poisson hors de l'eau. Ouvrant la porte avec les pieds, puis me débattant pour défaire mes liens. Finalement, libérant mes jambes. Frottant les liens autour de mon torse contre un coin en maçonnerie. Courant comme un fou jusqu'à l'hôtel. Trouvant la voie de garage vide et votre chambre aussi. »

Je ne riais plus à présent ; seul demeurerait le souvenir de la douleur. Je l'enlaçai et nous nous étreignîmes comme deux enfants

apeurés réunis après de longues et terribles heures de séparation.

Puis, brusquement, comme si elle se souvenait de quelque chose, elle se leva, traversa la pièce et prit un paquet sur le bureau. Elle revint vers moi et me le tendit.

« Avec mon amour, dit-elle.

— C'est moi qui devrais vous faire des cadeaux, dis-je.

— Vous m'en ferez. »

La façon dont elle le dit me remplit d'une joie soudaine ; la vision des années à venir passa comme l'éclair dans mon imagination.

J'ouvris le paquet, et trouvai une boîte en cuir rouge. En l'ouvrant, je vis qu'il contenait une montre en or munie d'une chaîne en or. J'en eus le souffle coupé.

« Elle vous plaît ? demanda-t-elle avec une joie enfantine.

— Elle est magnifique. »

Je la soulevai en la tenant par sa chaîne et examinai le couvercle dont le bord était délicatement gravé et au centre duquel figuraient des fleurs et des arabesques.

« Ouvrez-la », dit-elle.

J'appuyai sur le remontoir et le couvercle s'ouvrit.

« Ô Élise ! » dis-je.

Le cadran est blanc, bordé de nobles chiffres romains surmontés de minuscules chiffres arabes en rouge. Au bas du cadran, il y a un cadran miniature dont la deuxième aiguille n'est pas plus grosse qu'un cheveu. La montre est signée Elgin, et elle a le poids et le toucher qui sont caractéristiques de cette époque.

« Laissez-moi vous la remonter, mon amour », dit-elle.

Je la lui donnai en souriant et la regardai sortir un minuscule levier au bas de la montre, puis mettre celle-ci à l'heure après avoir consulté la pendule de la chambre ; il était presque une heure moins le quart. Une fois que ce fut fait, elle rentra le petit levier dans le boîtier et se mit en devoir de remonter la montre avec une expression si attentive, si enchanteresse que je ne pus m'empêcher de me pencher en avant et de lui embrasser la nuque. Elle frissonna et se pressa contre moi, puis se tourna en me tendant la montre, un sourire aimant aux lèvres.

« J'espère qu'elle vous plaît, dit-elle. C'est la plus belle que j'aie pu trouver dans de tels délais. Dès que je le pourrai, je vous promets de vous offrir la plus belle montre du monde.

— C'est la plus belle montre du monde. Jamais je n'en voudrai une autre. Merci.

— Merci à vous », murmura-t-elle.

Je portai la montre à mon oreille et fus ravi par son tic-tac sonore

et efficace.

« Mettez-la », dit-elle.

J'appuyai sur le couvercle et il se ferma avec un déclic.

Je tressaillis en la voyant réprimer une grimace.

« Quoi ? demandai-je.

— Rien, mon amour.

— Si, dites-moi.

— Eh bien... »

Elle paraissait embarrassée.

« Si vous appuyez sur le remontoir en fermant le couvercle... »

Elle ne finit pas sa phrase.

« Je suis désolé », dis-je, déconcerté par mon ignorance des détails simples qui comptaient en 1896.

Tout en commençant à fixer la montre et sa chaîne sur mon gilet, je me dis qu'Élise m'avait fait sans le savoir un cadeau vraiment approprié en m'offrant l'objet le plus étroitement associé au temps qui se pût trouver.

Je n'y arrivais pas.

« On ne peut pas dire que je sois très doué », dis-je en la regardant avec un sourire penaud.

Rapidement, elle défit un des boutons de mon gilet et fit passer la chaîne par la boutonnrière de façon que la barre la maintienne en place. Elle me rendit mon sourire, puis regarda le coffret.

« Vous n'avez pas lu ma carte, dit-elle.

— Je suis désolé, je ne l'avais pas vue. »

Je rouvris le coffret et y trouvai une carte épinglée sur la face intérieure du couvercle. Je la détachai et y lus, de son écriture pleine de grâce : *Et l'amour, plein de douceur.*

Je frémis, incapable de me contrôler. *Les mots qu'elle prononcerait sur son lit de mort.* J'en fus tout retourné. Je fis un effort pour me reprendre.

Mais elle avait vu ma réaction.

« Qu'y a-t-il, mon amour ? demanda-t-elle.

— Rien. »

Je n'ai jamais si mal menti de ma vie.

« Si, il y a quelque chose. »

Elle prit ma main dans les siennes et me regarda gravement.

« Dites-moi tout, Richard.

— C'est cette phrase, dis-je. Je la trouve émouvante. »

Je sentis l'atmosphère s'alourdir.

« D'où vient-elle ? insistai-je. C'est vous qui l'avez trouvée ? »

Elle secoua la tête et je vis qu'elle aussi luttait contre l'impression

d'un mauvais présage.

« C'est tiré d'un hymne. Vous n'avez jamais entendu parler de Mary Baker Eddy ? »

Que dire ? me demandai-je. Avant d'avoir pu me décider, je m'entendis répondre :

« Non, qui est-ce ? »

— La fondatrice d'une nouvelle religion qu'on appelle le scientisme chrétien. J'ai entendu cet hymne au cours d'une messe à laquelle j'ai assisté un jour. C'est elle-même qui en a écrit les paroles. »

Je ne te dirai jamais que tu t'es trompée dans les paroles, pensai-je ; et je ne te dirai jamais, mais alors *jamais* quelle est la suite.

« Je l'ai rencontrée après la messe, dit-elle.

— C'est vrai ? » demandai-je, surpris, avant de me reprendre.

Si je n'avais jamais entendu parler de Mlle Eddy, comment pouvais-je m'étonner de ce qu'Élise la connaissait ?

« Il y a à peu près cinq ans de cela », dit-elle.

Si elle avait remarqué ma gaffe – et je suis sûr que celle-ci ne lui avait pas échappé –, elle décida de n'en rien laisser paraître.

« Elle avait soixante-dix ans à l'époque, et pourtant... Si j'avais le magnétisme de cette femme, Richard, je serais la plus grande actrice au monde. Elle avait une présence que je n'ai jamais vue chez une femme... ou chez un homme. L'assistance était littéralement subjuguée par ses paroles. Elle était fluette, et sa diction laissait beaucoup à désirer... mais la présence, Richard, la *présence*. Elle m'a captivée. Tout a disparu ; il ne restait plus que ce petit bout de femme sur l'estrade. Le son de sa voix éclipsait tout le reste. »

J'avais l'impression qu'elle avait continué ainsi parce que le malaise créé par mon étrange réaction persistait, et, voulant y mettre fin, je l'enlaçai et la serrai contre moi.

« J'aime ma montre, lui dis-je. Et j'aime celle qui me l'a donnée.

— Celle qui vous l'a donnée vous aime », dit-elle, presque avec tristesse.

Elle parvint à sourire.

« Richard.

— Oui ?

— Est-ce que je vous ferais mauvaise impression si je... »

Elle s'arrêta.

« Si quoi ? » dis-je, ne sachant que penser.

Elle hésita, l'air gêné.

« Quoi donc, Élise ? »

Je souris en parlant, mais sentis mes abdominaux se contracter lentement.

Elle sembla carrer mentalement ses épaules.

« Je ne défaille pas seulement d'amour », dit-elle.

Je ne comprenais toujours pas, et attendis des éclaircissements avec inquiétude.

« Je me suis fait apporter de quoi boire et manger tout à l'heure... des biscuits, du fromage et des fruits. »

Je suivis son regard et vis, dans un coin de la chambre, un chariot portant des plats couverts et un seau à glace d'où dépassait le goulot d'une bouteille ; je ne l'avais pas remarqué auparavant. Je ris de soulagement.

« Vous voulez dire que vous avez *faim* ? demandai-je.

— Je sais que ce n'est pas romantique, dit-elle, l'air embarrassé. Mais j'ai toujours faim après une représentation. Et maintenant que je ne suis plus une boule de nerfs, j'ai doublement faim. Vous me pardonnez ? »

Je l'attirai à moi en riant de nouveau.

« Vous vous excusez pour ça ? »

Je l'embrassai sur la joue.

« Venez, qu'on vous nourrisse. Et maintenant que vous m'y faites penser, moi aussi je suis affamé. Ça creuse, de se tortiller sur le sol. »

Elle eut un sourire radieux qui m'enveloppa tout entier. Elle me serra si fort que je ne pus m'empêcher de grimacer.

« Oh ! je vous aime ! s'écria-t-elle. Et je suis si heureuse que j'en pleurerais de joie ! »

Elle m'embrassa quatre fois, coup sur coup, autour de la bouche, puis s'écarta de moi.

« Me ferez-vous l'honneur de vous joindre à moi pour un souper très, très tardif, mon cher monsieur Collier ? »

Mon sourire dut exprimer une véritable adoration.

« Laissez-moi d'abord consulter mon agenda. »

Elle m'étreignit de nouveau, si fort cette fois que je laissai échapper un gémissement de douleur.

« Oh ! dit-elle en reculant vivement. Je vous ai fait mal ?

— Si vous avez une telle force quand vous avez faim, qu'est-ce que ça doit être quand vous avez mangé !

— Attendez de voir », murmura-t-elle en esquisant un sourire.

Elle se leva et me tendit la main. Je me levai à mon tour et me dirigeai avec elle vers le chariot, auprès duquel j'installai une chaise pour elle.

« Merci, mon amour », dit-elle.

Je m'assis de l'autre côté du chariot et la regardai découvrir les plats, révélant un assortiment de biscuits, de fromages et de fruits.

« Vous débouchez la bouteille ? » demanda-t-elle.

Je tirai la bouteille du seau et examinai l'étiquette.

« Comment, pas de bordeaux rouge chambré ? » demandai-je sans réfléchir.

La peau se tendit sur ses joues, et elle sembla se reculer sur sa chaise.

« Qu'y a-t-il ? » demandai-je.

Je m'efforçai de prendre un ton désinvolte, mais son expression me consternait.

« *Comment savez-vous que c'est mon vin préféré ?* Je ne l'ai jamais confié à une autre personne qu'à ma mère. Même M. Robinson ne le sait pas. »

L'espace de quelques instants, j'essayai de trouver une réponse plausible, mais compris vite qu'il ne pouvait y en avoir. Je frémis comme elle détournait son visage de moi.

« Pourquoi ai-je peur de vous ? » murmura-t-elle.

— Non, Élise. »

Je tendis la main au-dessus du chariot, mais elle ne voulut pas la prendre.

« N'ayez pas peur, je vous en supplie, n'ayez pas peur de moi. Je vous aime. Je ne vous ferais jamais de mal. » Ma voix, tout comme la sienne, était faible et bouleversée. « N'ayez pas peur, Élise. »

Elle me regarda et je vis, à ma grande tristesse, que ses traits exprimaient effectivement la peur ; elle ne pouvait la dissimuler.

« Quand le moment sera venu, je vous dirai tout. Je vous le promets. Mais je ne veux pas vous inquiéter pour le moment.

— Mais vous m'inquiétez, Richard. Les choses qu'il vous arrive de dire. Les expressions que je vois parfois sur votre visage. Tout cela me fait peur. »

Elle frissonna.

« Je ne suis pas loin de croire... »

Elle s'interrompit avec un sourire douloureux.

« Quoi donc ?

— Que vous n'êtes pas tout à fait humain.

— Élise. » Mon rire eut autant de peine à passer que son sourire.

« Je suis humain jusque dans mes moindres défauts. »

J'avalai ma salive.

« C'est seulement que je ne peux pas vous dire... d'où je viens. Pas encore, en tout cas. Ça n'a rien de terrible, m'empressai-je d'ajouter en voyant son expression changer de nouveau. Ça n'a absolument rien de terrible. Seulement j'ai le sentiment que le moment n'est pas venu pour moi de vous le dire. J'essayais de vous

protéger. De nous protéger. »

La façon dont elle me regarda me fit penser à la phrase de Nat Goodwyn sur ses grands yeux gris et sa façon de plonger son regard dans le vôtre comme si elle pouvait pénétrer jusqu'au tréfonds de votre âme.

« Je vous aime, Élise. Je vous aimerai toujours. Que puis-je dire de plus ? »

Elle soupira.

« Vous êtes sûr que vous ne pouvez rien me dire ?

— Oui, dis-je, et de fait, j'en *étais* sûr. Pas encore. »

Elle resta silencieuse pendant ce qui me parut être un très, très long moment avant de parler à nouveau.

« Soit », finit-elle par dire.

Je voudrais pouvoir décrire la vague d'émotion qui me submergea alors. Je ne mesurais pas vraiment la portée que ses paroles pouvaient avoir pour elle, mais je sentais que c'était probablement la plus grande concession qu'elle avait jamais été amenée à faire de sa vie.

« Merci », dis-je.

Je versai du vin, elle me tendit du fromage et des biscuits salés, et nous mangeâmes en silence pendant près d'une minute. Je voulais lui donner le temps de se remettre. Finalement elle dit :

« Cela fait de nombreuses années que je suis à un carrefour, Richard. Je savais qu'il me faudrait me débarrasser de toute pensée romantique et me consacrer exclusivement à ma carrière. L'homme que j'attendais depuis si longtemps ne semblait pas devoir faire son apparition. » Elle posa son verre et me regarda. « Et puis vous êtes apparu, dit-elle. Soudainement. Mystérieusement. » Elle regarda ses mains. « Ce que je crains le plus c'est de laisser ce... *mystère* me submerger. Il menace de le faire à chaque instant. Même en ce moment, votre apparence et votre prestance exercent sur moi une telle fascination que je crains de ne jamais vous connaître, de ne jamais savoir qui vous êtes vraiment. C'est pourquoi le secret dont vous vous entourez m'affecte tant. Je respecte vos désirs et je vous crois quand vous me dites vouloir mon bien. Mais... » Elle eut un geste exprimant l'abattement. « Comment allons-nous nous y prendre ? Par où allons-nous commencer pour nous connaître réellement ? C'est comme si, en vous, j'avais trouvé l'incarnation de mes phantasmes les plus secrets. Je suis intriguée et fascinée, mais je ne peux pas fonder ma vie sur ces seules émotions. Je ne veux pas être la femme de Shalott, qui ne voyait l'amour que sous la forme d'un reflet dans son propre miroir. Je veux vous voir, *vous*. Je veux vous *connaître*. Tout comme je veux que vous me voyiez et me connaissiez – sans restrictions et sans illusions.

Je ne sais pas si c'est le cas. Je ne sais pas si vous ne me regardez pas avec la même fascination inconditionnelle que je vous regarde. *Nous sommes des personnes réelles, Richard.* Nous avons des vies réelles et nous devons les organiser avec réalisme si nous voulons les partager. »

Malgré l'impression de malaise qu'elle dégageait, je trouvai rassurant de constater qu'elle avait nourri des pensées très semblables aux miennes. Je ne voulus pas le lui dire sur le moment pour ne pas avoir l'air de répéter tout ce qu'elle disait et me contentai donc de répondre :

« Je suis d'accord avec vous.

— Par exemple, poursuivit-elle, en ce qui concerne ma carrière : vous ne me demanderiez pas de l'abandonner, n'est-ce pas ?

— *De l'abandonner ?* »

Je la regardai, stupéfait.

« Je suis peut-être fou d'amour, Élise, mais pas fou tout court. Priver le monde de ce que vous avez à lui offrir ? Grands Dieux, cela ne me serait même pas venu à l'esprit. Vous avez un talent exceptionnel, Élise. »

Elle ne semblait pas encore tout à fait soulagée.

« Dans ce cas, vous attendriez-vous que je joue exclusivement dans vos pièces ? »

Je ne pus m'empêcher de rire.

« *Élise* », lui dis-je sur un ton de reproche. Je trouvais cela amusant, mais une critique devait transparaître dans ma voix ou dans mon expression, car elle sembla surprise. « Vous voulez dire que pendant tout ce temps, vous avez pensé que derrière chacun de mes gestes et chacun de mes mots se cachait l'ambition sordide d'un dramaturge en mal de célébrité ? »

Son visage exprima aussitôt le regret. Elle tendit rapidement la main par-dessus la table et je la pris.

« Ô mon amour, pardonnez-moi ! » dit-elle.

Je lui souris.

« Je n'ai rien à vous pardonner. Il faut que nous parlions de ces choses. Nous ne devons rien nous cacher. Je vous dirai, en toute franchise, que je ne sais pas à l'heure qu'il est comment je vais gagner ma vie, mais ce ne sera pas avec des pièces dans lesquelles je m'attends à vous voir jouer, vous pouvez en être sûre. Il se peut que je n'écrive plus jamais une seule pièce de ma vie. Peut-être écrirai-je des livres. Je *peux* écrire raisonnablement bien.

— J'en suis persuadée, dit-elle. Mais...

— Mais quoi ? » lui demandai-je comme elle ne poursuivait pas.

Ses doigts se serrèrent lentement autour des miens.

« Quoi que vous fassiez, dit-elle, et d'où que vous veniez, maintenant que vous êtes là... »

Elle me regarda d'un air angoissé.

« ... *Ne me quittez pas.* »

Il n'y avait presque pas de vent tandis que nous marchions sur la plage ; je la tenais enlacée par la taille.

« Je vous explique à quel point nous devons être réalistes, dit-elle, et pourtant je m'accroche au côté rêve de tout ça. Vous ne m'en voulez pas d'être si peu logique avec moi-même, Richard ?

— Bien sûr que non. Il y a comme une part de rêve dans nos rapports. Je le sens aussi. »

Elle s'appuya contre moi en soupirant.

« J'espère que je ne me réveillerais jamais », dit-elle.

Je souris.

« Nous ne nous réveillerons pas.

— J'ai *vraiment* rêvé de vous, me dit-elle. Éveillée comme endormie. Je me suis dit que je ne faisais que satisfaire quelque désir caché, mais je n'en ai pas moins continué de rêver. Je me suis dit que ce n'était qu'une réaction à la prédiction de la vieille Indienne, puis à celle de Marie. Même pendant les derniers jours, alors que je vous attendais consciemment, en espérant vous voir chaque fois que je me promenais sur cette plage, je me disais que j'étais victime de mon imagination. Mais je n'arrivais pas vraiment à le croire.

— J'en suis heureux.

— Ô Richard. Quelle est cette énigme qui nous a réunis ? Je veux le savoir et en même temps je ne le veux pas. Je m'étonne même de chercher si obstinément à percer le mystère. À quoi cela me servirait-il ? Qu'est-ce qui pourrait être plus important que d'être avec vous ? Qu'est-ce qui pourrait compter plus que mon amour pour vous, que votre amour pour moi ? »

Ses paroles dissipèrent toutes mes inquiétudes.

« Rien d'autre n'a d'importance, Élise. Tout le reste peut attendre.

— Oui, dit-elle avec ferveur. Oui, que cela attende. »

Nous nous arrêtâmes et nous tournâmes l'un vers l'autre, et rien, mais absolument rien d'autre que notre étreinte et notre baiser n'avait la moindre importance.

Jusqu'à la fin du baiser.

« Non, dit-elle en affectant un air sévère. Si je dois devenir Mme Richard Collier, je tiens à ce que vous sachiez quelle personne insupportable vous allez épouser.

— Dites voir. »

J'essayai de prendre un ton aussi grave qu'elle :

« Parlez, oh ! parlez donc, ange radieux ! »

Je grimaçai, puis éclatai de rire lorsqu'elle me pinça le bras.

« Vous feriez bien d'être sérieux, jeune homme », dit-elle en plaisantant, mais fondamentalement sincère en même temps. « Vous pensez sans doute que c'est une vie de rêve qui vous attend.

— Aurais-je tort de le supposer ?

— *Oui.* » Elle brandit un doigt menaçant. « Vous serez le mari d'une perfectionniste maniaque qui vous poussera vers l'alcoolisme... »

Elle réprima un sourire malicieux qui menaçait de compromettre son réquisitoire.

« Vous rendez-vous compte, mon cher ami, que j'avais une épure de mes noces pour le cas où je prendrais mari ? Une *épure* ! J'ai planifié chaque détail de ce mariage projeté avec autant de soin qu'un architecte dessine une maison. » Malgré elle, le sourire malicieux apparut. « Une maison qui se serait écroulée aussitôt, j'en suis sûre. À supposer qu'elle eût jamais été construite.

— Continuez, dis-je.

— Très bien. »

Elle inclina la tête en arrière et me regarda sans sourire. Lady Barbara ? me demandai-je. Ou était-ce plutôt Lady Macbeth ?

« Je suis également très concernée par le rôle de la femme dans notre société.

— Je suis tout ouïe. »

Elle me donna un coup de poing sur le bras.

« Je veux que vous m'écoutez vraiment, dit-elle avec reproche.

— Bien, Madame.

— Pour en revenir à ce que je disais, je ne pense pas que le rôle social de la femme doive être aussi limité.

— Moi non plus. »

Elle me regarda attentivement.

« Vous vous moquez de moi ? » demanda-t-elle, l'air sincèrement troublé.

« Non.

— Vous souriez.

— C'est parce que je suis fou de vous, pas parce que je ne suis pas d'accord avec vous.

— Vous... ? »

Elle s'arrêta et me regarda de nouveau.

« Quoi ?

— Vous croyez vraiment que les femmes devraient ?...

— ... Se libérer ? Oui. Non seulement ça, mais je sais qu'elles le feront un jour. »

Enfin, pensai-je, une attitude héritée de *l'autre époque* qui avait une certaine valeur.

« Bigre », dit-elle.

J'attendis. Bientôt ses yeux se fermèrent à demi et une expression si divinement soupçonneuse se lut sur son visage que je dus faire un effort considérable de volonté pour ne pas éclater de rire.

« Mais le seul rôle de la femme est de trouver un mari et de lui obéir », dit-elle. Ce n'était pas une profession de foi, mais un test. « L'unique fonction de la femme est d'assurer la reproduction de l'espèce. »

Elle attendit.

« Vous n'êtes pas d'accord ? ajouta-t-elle.

— Non. »

Elle scruta mon visage avec méfiance. Finalement, elle poussa un soupir résigné.

« Pour être différent, vous êtes différent, Richard.

— J'accepte la différence avec joie si cela vous fait m'aimer davantage », dis-je.

Son expression ne changea pas.

« Je *dois* vous aimer, dit-elle, l'air perplexe. Je ne pourrais parler aussi ouvertement qu'à une personne que j'aime. Je le sais.

— Parfait, dis-je en hochant la tête.

— Personne ne m'a jamais vraiment connue, dit-elle. Pas même ma mère. Et pourtant, déjà, vous avez vu si loin en moi que... »

Elle secoua la tête.

« ... J'ai du mal à le croire.

— Je vous comprends, Élise.

— Je commence à le croire », dit-elle d'une voix faible, incrédule.

Nous marchâmes un moment en silence, puis nous arrêtâmes pour contempler le cap Loma et les éclairs intermittents du phare de l'autre côté de la baie. Au bout d'un moment, je levai les yeux vers le disque argenté de la lune et les étoiles qui constellaient le ciel nocturne comme une poussière de diamants. Rien ne peut être plus beau que ceci, pensai-je. Ça n'a rien à envier au paradis.

On aurait pu croire qu'elle lisait mes pensées, car brusquement elle se tourna vers moi et m'enlaça en se serrant contre moi.

« Un tel bonheur me fait presque peur », dit-elle.

Je mis mes mains de part et d'autre de sa tête et inclinai celle-ci vers l'arrière. Elle me regarda et je vis qu'elle avait les larmes aux yeux.

« Vous ne devez plus jamais avoir peur », lui dis-je. Je me penchai, lui embrassai les yeux, et goûtai ses larmes tièdes sur mes lèvres. « Je vous aimerai toujours. »

Elle inspira en frissonnant et se serra davantage contre moi.

« Oubliez ce que je vous ai dit sur les femmes, murmura-t-elle. Non, je ne veux pas dire qu'il faut l'oublier. Souvenez-vous simplement que ce n'est qu'une partie de ce que je veux et de ce dont j'ai besoin. L'autre partie est ce que je ressens en ce moment, la partie qui demande à être satisfaite depuis si longtemps. J'ai fait semblant de ne pas savoir, mais j'ai toujours su. »

Je sentis ses bras se resserrer derrière mon dos.

« C'était ma nature de femme, et elle *criait famine*, Richard.

— Plus jamais », dis-je.

Nous fîmes demi-tour et repartîmes vers l'hôtel, et c'était comme si nous savions l'un et l'autre pourquoi nous revenions. Les mots étaient superflus, à présent. Nous marchions en silence, enlacés. Son cœur battait-il aussi fort que le mien ? Je n'en avais pas la moindre idée. Tout ce que je savais – et je suis sûr qu'elle le savait aussi – c'était que peu importait maintenant quel mystère nous avait réunis, que peu importait si j'étais l'incarnation d'un de ses phantasmes secrets ou si elle était l'incarnation de l'un des miens. Comme elle l'avait dit elle-même, nous étions ensemble, nous partagions ces instants, et cela seul comptait. Car la raison a beau parler, il vient toujours un moment où le cœur parle plus fort. Nos deux cœurs parlaient à présent, et il n'y avait pas à se tromper sur leurs injonctions.

Devant nous, la silhouette massive de l'hôtel se découpait sur le ciel sombre. Deux nuages blancs, incroyables, étaient suspendus au-dessus de lui. Je dis incroyables parce que les nuages avaient une forme évoquant deux énormes têtes vues de profil.

« Celui de gauche, c'est vous », dis-je, certain qu'elle aussi avait vu les têtes et comprendrait de quoi je voulais parler.

« C'est vrai que c'est moi. J'ai des étoiles dans les cheveux. »

Elle appuya la tête contre mon épaule tout en marchant.

« Et celui de droite, de toute évidence, c'est vous. »

Nous poursuivîmes notre chemin en silence, les yeux fixés sur ces deux têtes gigantesques, fantomatiques, qui surplombaient les toits de l'hôtel : celle d'Élise et la mienne.

Lorsque nous arrivâmes devant sa porte, elle sortit la clé de son sac sans un mot et me la tendit avec un sourire empreint d'une sérénité totale. J'ouvris la porte et nous entrâmes. Je la refermai, donnai un tour de clé, puis me tournai vers elle. Elle laissa son châle tomber à terre et se pressa contre moi. Nous restâmes enlacés, sans bouger.

« Étrange, murmura-t-elle.

— Quoi donc, mon amour ?

— Qu'en vous donnant la clé, je n'ai pas craint un instant de vous choquer. Ça ne m'a même pas effleurée.

— Vous avez bien fait, dis-je. Vous savez bien que je ne vous aurais jamais laissée seule cette nuit.

— Oui, murmura-t-elle. Je sais. Je n'aurais pas pu supporter de rester seule jusqu'au matin. »

Elle ramena ses bras, puis les fit remonter le long de ma poitrine et m'en entoura le cou. Je l'attirai contre moi, et notre baiser fut celui d'un homme et d'une femme s'acceptant totalement, corps et âme.

Elle resta serrée contre moi en murmurant des mots qui semblaient couler de ses lèvres en un torrent brûlant.

« Quand vous êtes venu vers moi sur la plage, hier, j'ai cru que j'allais mourir – vraiment mourir. Je n'arrivais plus à parler ni à penser. Mon cœur battait si fort que j'avais du mal à respirer. J'étais dans tous mes états depuis que j'avais vu cette plage devant l'hôtel et que j'avais commencé à m'imaginer que vous viendriez peut-être. J'étais fébrile, nerveuse, irritable ; je commençais à pleurer, puis je me retenais. J'ai fabriqué plus de larmes en cette seule semaine que dans toute ma vie. Je me suis surmenée pour trouver l'oubli. J'ai surmené la troupe ; ils ont dû croire que j'étais devenue folle. J'avais toujours été si maître de moi, si calme, si sereine. Mais pas cette semaine. Oh ! Richard, je me suis conduite comme une folle, comme une *folle*. »

Ses lèvres brûlaient sous les miennes. Je sentais ses mains sur ma tête, ses doigts agrippés à mes cheveux.

Elle s'écarta, le souffle court, l'air traqué.

« Tout cela est tellement rentré en moi, dit-elle. J'ai tellement peur de le libérer.

— N'ayez pas peur, dis-je.

— Mais j'ai peur. »

Elle s'accrocha à moi avec une force désespérée.

« Mon amour, ô mon cher amour, j'ai peur. J'ai peur que ça vous consume. C'est si vil, si...

— Ce n'est *pas* vil. C'est naturel ; c'est beau et c'est naturel. Vous ne devez pas le refouler. Exprimez-le selon votre cœur. » Je l'embrassai dans le cou, et ajoutai : « Et selon votre corps. »

Son haleine parut brûlante contre ma joue.

« Oh ! *mon Dieu* ! » chuchota-t-elle.

Elle était littéralement terrifiée. Quelque chose de volcanique en elle menaçait de faire irruption et elle avait peur de le libérer, pensant que c'était destructif.

« Je ne veux pas vous choquer, Richard. Et si ça vous submergeait ? C'est si fort, si *fort*. Je n'en ai jamais laissé deviner

l'existence à qui que ce soit. C'est comme une fringale terrible dont toute ma vie j'aurais refusé de reconnaître l'existence. »

Elle me caressa les joues de ses mains tremblantes.

« Je ne veux pas que cela vous dévore. Je ne veux pas vous dégoûter ou vous... »

Je l'arrêtai d'un baiser. Elle s'accrocha à moi comme à une planche de salut, incapable de reprendre son souffle. Elle était en proie à des tremblements convulsifs, incontrôlables.

« Laissez-vous aller, lui dis-je. N'ayez pas peur de votre fringale. Je n'en ai pas peur, moi. Il ne faut pas en avoir peur. C'est beau, Élise. C'est vous. Vous êtes une femme. Donnez à cette femme sa liberté. Libérez-la. Et savourez-la. *Nourrissez-vous*, Élise. Il faut satisfaire votre faim. Ça n'a rien de choquant. Ça n'a rien de dégoûtant. C'est merveilleux – un vrai miracle. Laissez-vous aller sans plus attendre. Aimez, Élise. *Aimez*. »

Elle commença à pleurer. J'en fus heureux ; je savais qu'avec les larmes venait la libération. Elle se serra contre moi en sanglotant, incapable de contrôler sa respiration spasmodique. Je la sentais venir, la fin de toutes ces années de discipline rigoureuse. Elle déverrouillait enfin la porte de ce donjon souterrain dans lequel elle avait maintenu sa nature prisonnière. J'avais presque envie de pleurer avec elle, tant j'étais heureux de la voir enfin libérée. Les larmes coulaient en un flot ininterrompu sur ses joues, ses lèvres tremblaient, et son corps, si proche du mien, était secoué de frissons convulsifs.

L'instant d'après ses lèvres étaient contre les miennes, et sans plus se contenter de réagir, elles demandaient leur dû avec une franche ardeur. Ses mains parcouraient sans arrêt mon dos et ma nuque, m'ébouffaient les cheveux, me caressaient, me pétrissaient profondément la chair du bout des doigts, provoquant une douleur exquise. J'aurais voulu qu'elle ne s'arrête jamais.

« Je t'aime, murmura-t-elle. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. »

Elle le répétait sans pouvoir s'arrêter. Les mots jaillissaient tumultueusement de sa bouche ; ils étaient la clé qui ouvrait les oubliettes de son désir.

Seule une profonde et tremblante inspiration lui échappa lorsque je la soulevai et la portai jusque dans la chambre ; elle était légère, si légère. Je la posai sur le lit et m'assis à côté d'elle, puis me mis en devoir d'ôter les peignes de ses cheveux. Je les enlevai un par un, et sa chevelure mordorée tomba en cascade sur son dos et ses épaules. Elle me regarda en silence tandis que j'ôtai le dernier peigne, puis lui embrassai les joues et les lèvres et les yeux et le nez et les oreilles et le cou tout en déboutonnant sa robe. Maintenant ses épaules blanches

et chaudes étaient nues. Je les embrassai passionnément ; lui embrassai les bras, la nuque. Elle ne disait toujours rien, se contentant de haleter en émettant de petits gémissements suppliants.

Je fus tellement bouleversé en voyant l'état de sa peau lorsque j'eus défait son corset que je ne pus m'empêcher de gémir tout haut. Elle me jeta un regard affolé tandis que je contemplais, consterné, les marques rouges qui lui zébraient le corps.

« *Mon Dieu, ne mets plus jamais cet engin !* m'écriai-je. Je ne veux pas que tu abîmes une peau aussi magnifique. »

Elle eut un sourire rayonnant d'amour en me tendant les bras.

L'instant d'après nous étions étendus côte à côte sur le lit, lèvres contre lèvres, étroitement enlacés. Je m'écartai et lui baisai le cou, le visage, le bas de la gorge et l'épaule. Elle m'attira contre ses seins et j'appuyai mon visage contre eux, absorbant leur chaleur et leur douceur, les embrassai, pris leurs pointes dures et roses dans ma bouche. Ses gémissements étaient presque déchirants. Une vague de désir me submergea, et je me levai rapidement, enlevai mes vêtements et les laissai tomber par terre tout en la regardant, étendue sur le lit, en train de m'attendre sans faire le moindre geste pour me dissimuler la vue de son corps. Lorsque j'eus fini de me déshabiller, elle me tendit les bras et murmura :

« *Aime-moi, Richard* », murmura-t-elle.

De me sentir en elle, de sentir son corps fébrile sous le mien, de sentir son souffle chaud contre ma joue. D'écouter ses gémissements passionnés, angoissés. De me sentir exploser en elle et de la voir se redresser contre moi avec une violence à se briser les reins tandis que ses ongles me labouraient le dos, de lire l'extase la plus complète sur son visage comme elle se donnait véritablement pour la première fois de sa vie – c'en était presque trop pour le pauvre être humain que j'étais. Des vagues noires tourbillonnaient dans ma tête et menaçaient de me faire perdre connaissance. L'air était chargé d'électricité et de chaleur palpitante.

Puis, l'instant d'après, tout se calmait. Elle était étendue à côté de moi et pleurait doucement, de bonheur. En murmurant : « Merci. » Encore et encore. « Merci, merci.

— *Élise.* »

Je l'embrassai tendrement.

« Tu n'as pas à me remercier. J'étais là-haut, au septième ciel, avec toi.

— *Oh !* » chuchota-t-elle, comme si elle avait retenu son souffle pendant longtemps. « Oui, c'était bien ça. *Le septième ciel.* »

Elle passa ses bras autour de mon cou et me regarda avec un

sourire paisible et satisfait.

« Si nous n'avions pas passé la nuit ensemble, j'en serais morte, Richard. »

Elle émit un petit bruit de gorge.

« À bien réfléchir, je suis effectivement morte. » Elle m'embrassa sur la joue. « Et je suis ressuscitée dans tes bras. Réincarnée dans une femme.

— Oh ! tu es bien une femme ! dis-je. Et quelle femme.

— Je l'espère. »

Elle m'effleura la poitrine du bout du doigt.

« J'étais tellement... *dévorée* par la folie que tu as libérée en moi, que je ne sais pas si je t'ai donné du plaisir.

— Tu m'as donné du plaisir. »

Je souris en voyant son expression incertaine.

« Je le ferai graver dans la pierre, si tu veux. »

Elle me rendit mon sourire, amoureusement, puis se regarda.

« Ne suis-je pas terriblement maigre ? » demanda-t-elle.

Je reculai et contemplai ses petits seins fermes, son ventre plat, sa taille si mince qu'elle me donnait l'impression de pouvoir l'encercler des deux mains, ses jambes merveilleusement galbées – le tout d'une blancheur crémeuse et plus qu'agréable à regarder.

« Si, terriblement.

— *Oh.* »

Son cri était si consterné que mi-riant, mi-pleurant, je l'embrassai passionnément sur les yeux et sur les joues.

« Je suis fou de ton corps, lui dis-je. Je t'interdis formellement de jamais en parler autrement qu'en termes élogieux. »

Notre baiser fut long, tendre et plein d'abandon. Puis elle me regarda avec une véritable dévotion.

« Je veux être tout pour toi, Richard.

— Tu l'es.

— Non. »

Elle eut un sourire tendrement résigné.

« Je sais que je ne fais pas très bien l'amour, dit-elle. Comment pourrait-il en être autrement ? » Son sourire se fit légèrement polisson. « Je n'ai ni formation ni expérience, Monsieur. Je suis gauche et j'oublie mon texte. J'oublie jusqu'au titre de la pièce tant je me prends au jeu. » Ses doigts se replièrent lentement dans mon dos. « J'oublie tout, poursuivit-elle. Une fois sur scène, je perds la tête – et j'aime ça, c'est fou ce que j'aime ça ! »

Son expression était carrément sensuelle à présent. Elle se pencha brusquement en avant et nous nous embrassâmes en savourant

longuement le goût de nos lèvres.

Je souris lorsque nous nous séparâmes.

« Je vous engage sur-le-champ, Mademoiselle. »

Je trouvai son rire enfantin si délicieux que je crus que mon cœur allait éclater. Je la serrai très fort contre moi.

« Élise. Élise.

— Je t'aime, Richard. Je t'aime tant, murmura-t-elle à mon oreille. Et tu vas me détester parce que j'ai encore faim. »

Je la relâchai en riant et elle me demanda de me lever un instant pendant qu'elle défaisait le lit. Puis elle disparut en courant dans l'antichambre et revint avec deux pommes, que nous mangeâmes, allongés côte à côte dans les draps frais. Elle retira un pépin de la sienne et le pressa contre ma joue, ce qui me fit sourire et lui demander ce qu'elle faisait.

« Attends », dit-elle.

Au bout de quelques secondes, le pépin tomba.

« Qu'est-ce que ça signifie ? » demandai-je.

Son sourire devint mélancolique.

« Que tu me quitteras bientôt, répondit-elle.

— Jamais. »

Comme elle ne se déridait pas, je lui pinçai légèrement le bras.

« Qui crois-tu ? lui demandai-je. Moi ou un pépin de pomme ? »

À mon grand désarroi, son expression demeura sombre. Une fois de plus, son regard plongea profondément dans le mien.

« Je crois que tu me briseras le cœur, Richard.

— *Non.* »

Je m'efforçai d'être aussi rassurant que possible.

« Jamais, Élise. »

Elle fit un effort visible pour égayer l'atmosphère.

« Soit, dit-elle en hochant la tête. Je te crois.

— Encore heureux », dis-je, jouant les renfrognés. « D'ailleurs qui a jamais entendu parler d'un pépin de pomme prédisant l'avenir ? »

Voilà, j'avais trouvé le ton. Son sourire avait perdu de sa mélancolie.

« J'espère que tu écriras une pièce pour moi. J'aimerais tant jouer dans une pièce écrite par toi.

— J'essaierai.

— Bon. » Elle m'embrassa sur la joue. « À supposer, bien sûr, que je veuille jamais remonter sur une scène après ceci.

— Tu le voudras.

— Si je le veux – et je sais que je le voudrai, bien sûr –, je serai une actrice différente ; une *actrice-femme*. » Elle soupira et se serra

contre moi en passant ses bras autour de mon cou. « Je me suis toujours sentie si déséquilibrée. Il y a toujours eu ce conflit en moi-même – un conflit opposant la raison à l'émotion. Le poids de ton amour a enfin rétabli l'équilibre. Si je me suis montrée froide envers toi hier soir ou aujourd'hui...

— Tu ne l'as pas été.

— Je l'ai été ; je le sais. Mais ce n'était qu'un baroud d'honneur avant quelque chose que je savais être inévitable ; dont j'avais peur : la libération, grâce à toi, de tout ce que j'avais caché des années durant. »

Elle porta ma main à ses lèvres et l'embrassa tendrement.

« C'est une chose pour laquelle je te bénirai toujours. »

Déjà, elle la tenaillait de nouveau, cette fringale qui était restée insatisfaite si longtemps qu'elle éprouvait le besoin de la contenter de nouveau. Cette fois, au lieu d'y résister, elle se donna à moi et prit ce que je lui donnais sans une pensée pour ses chaînes brisées, avec une ferveur et un appétit tels qu'au moment de l'orgasme, elle rejeta la tête en arrière, les bras en croix, les mains ouvertes et tressaillit violemment en gémissant de contentement, livrée entièrement à son plaisir. Une fois de plus, je me répandis profondément en elle, en espérant que ce corps si beau et si pur concevrait notre enfant.

Ses premières paroles, plus tard, tandis que nous reposions côte à côte, pleins de langueur et de bien-être (du moins le croyais-je), furent :

« Tu m'épouserai, n'est-ce pas ? »

C'était plus fort que moi ; je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

« *Tu ne veux pas ?* »

Elle paraissait foudroyée.

« Bien sûr que si. Je riais seulement de ta question et de la façon dont tu l'as posée.

— Ah. »

Elle sourit avec soulagement, puis avec amour.

« Comment as-tu pu penser un instant que je ne t'épouserais pas ? lui demandai-je.

— Eh bien... » Elle haussa les épaules. « Je pensais...

— Tu pensais ?...

— Que... eh bien, que je faisais peut-être si mal l'amour que tu... »

Je posai un doigt, légèrement, sur ses lèvres.

« Élise McKenna, vous êtes la libertine la plus habile et la plus excitante que la terre ait portée.

— C'est vrai ? »

Elle paraissait ravie.

« C'est *vrai*, Richard ?

— C'est vrai. »

Je lui embrassai le bout du nez.

« Et cela aussi, je le ferai graver dans la pierre, si tu veux.

— C'est déjà gravé, dit-elle en plaçant la main sur son cœur. Ici.

— Parfait. »

Je l'embrassai fermement sur la bouche.

« Et quand nous serons mariés, nous habiterons... ? »

Je la regardai, interrogateur, puis demandai :

« Où ça ?

— Dans ma propriété, oh ! s'il te plaît, Richard, dans ma propriété, dit-elle. J'aime tellement ma ferme que j'aimerais que ce soit la nôtre.

— Dans ta propriété, alors.

— Ah ! »

Je n'ai jamais vu un visage aussi rayonnant.

« Je me sens... c'est impossible à décrire, Richard !... *Baignée* d'amour ! »

D'un seul coup, elle rougit, aux anges.

« À l'intérieur comme à l'extérieur. »

Elle se tourna sur le dos et regarda son corps avec une expression incrédule.

« Je ne peux pas le croire, dit-elle. Je ne peux tout simplement pas croire que c'est moi – que c'est moi qui suis étendue sur un lit dans le plus simple appareil, à côté d'un homme nu que je n'ai rencontré qu'hier. Hier ! Et dire que je le porte déjà en moi ! Est-ce vraiment moi – Élise McKenna ? Ou mes rêves sont-ils devenus hallucinations ?

— C'est bien toi, dis-je en souriant. Le toi qui attend depuis toujours, malgré ses menottes.

— Ses menottes ? »

Elle secoua la tête.

« Dis plutôt que j'étais enfermée dans une carapace en acier ! Bah ! »

Elle frémit en faisant une grimace.

« Quelle image affreuse, dit-elle. Et, pourtant vraie. »

Elle se tourna vers moi et nous nous embrassâmes frénétiquement, serrés l'un contre l'autre, bras et jambes mêlés.

« As-tu jamais éprouvé quelque chose pour Robinson ? lui demandai-je.

— Pas en tant qu'homme, répondit-elle. En tant que père, peut-

être. Je n'ai jamais vraiment eu de père, il a disparu de ma vie alors que j'étais toute petite. Peut-être que d'une certaine manière, Robinson l'a remplacé pour moi. » Elle émit un bruit de surprise. « Il est incroyable que je ne m'en aperçoive que maintenant. Tu vois à quelles révélations tu me conduis ? »

Elle m'embrassa nonchalamment, comme une femme goûtant librement les lèvres de son amant.

« À propos de ce que je t'ai dit tout à l'heure sur ma manie de la perfection, poursuivit-elle. Je crois qu'elle était motivée non pas tant par un désir d'exceller dans ce que je faisais que par un profond sentiment de frustration. Je n'ai jamais été vraiment satisfaite de mon travail ou comblée par lui ; tout est là. Il m'a toujours manqué quelque chose. Comment ai-je pu ne pas comprendre que c'était l'amour ? Cela me paraît tellement évident maintenant. Et je ne me sens plus perfectionniste pour un sou. Tout ce que je veux faire, c'est t'aimer ; me donner à toi complètement. »

Elle sourit comme si elle s'étonnait encore elle-même.

« Enfin, cela, je l'ai fait, n'est-ce pas ? »

Comme je lui répondais par un rire, elle me regarda de nouveau avec cette expression faussement sévère que je connaissais bien.

« Je vous préviens, monsieur Collier, dit-elle. Je suis très jalouse. Je défigurerai la première femme qui osera porter les yeux sur vous. »

Je lui souris béatement.

« Défigure, défigure. »

Elle porta un doigt à mes lèvres et suivit délicatement leur contour.

« As-tu aimé d'autres femmes, Richard ? »

Elle ajouta aussitôt :

« Non, ne me dis rien, je ne veux pas le savoir. Ça n'a aucune importance. »

J'embrassai le bout de son doigt comme il s'immobilisait sur mes lèvres.

« Il n'y en a jamais eu d'autre, lui dis-je.

— *Vraiment ?*

— Vraiment. Pas une. Je le jure.

— Ô mon amour, mon amour ! »

Elle appuya sa joue contre la mienne.

« Un tel bonheur est-il possible ? » dit-elle.

Nous restâmes enlacés un moment, puis elle s'écarta et me regarda, les yeux brillants.

« Parle-moi de toi, murmura-t-elle. Dis-moi ce que tu peux, je veux dire. Je veux aimer tout ce que tu aimes.

— Alors aime-toi », dis-je.

Elle m'embrassa sur les lèvres, puis promena son regard sur mon visage.

« J'aime ton visage, dit-elle. Tes yeux d'oiseau de nuit. Tes cheveux qui font penser à de la poussière de soleil. Ta voix et tes mains très douces. Tes manières... » Elle réprima un sourire. « ... Et tes moyens. »

J'ébouriffai ses cheveux soyeux en souriant.

« Et j'aime ton sourire, lui dis-je. Comme si tu t'amusais toute seule de quelque chose dont l'humour m'échapperait. J'aimerais être mis dans le secret, mais, d'un autre côté, j'aime tant ce sourire. »

Elle se pressa contre moi et m'embrassa l'épaule.

« Quel est le nom de ce compositeur, déjà ? demanda-t-elle.

— Mahler.

— J'apprendrai à aimer sa musique, dit-elle.

— Ce ne sera pas difficile. »

Et peut-être même qu'un jour, pensai-je, quand nous aurons vieilli ensemble, je te dirai comment sa *Neuvième Symphonie* a contribué à rendre possible notre rencontre.

Je pris sa tête entre mes mains et regardai son visage, ce visage qui semblait surgir, vivant, de sa photo, tout chaud entre mes paumes, ce visage qui n'était plus traqué mais serein.

« Je t'aime, lui dis-je.

— Et je t'aime. Maintenant et pour toujours.

— Tu es si belle.

— Et douée d'une beauté, d'une grâce et d'un charme aussi hautains que discrets, dit-elle sans se départir de son sérieux.

— Quoi ? »

Le sourire espiègle de Babbie apparut malgré elle sur ses lèvres et elle commença à pouffer.

« Fin de citation », dit-elle entre deux hoquets.

Mon sourire dut traduire un certain désarroi, car elle se serra contre moi tout à coup et couvrit mes joues de baisers.

« Oh ! je ne devrais pas me moquer de toi, dit-elle. Mais je suis tellement heureuse que je ne peux pas rester sérieuse un instant de plus. Et tu avais un air si grave en me disant que j'étais belle. »

Elle m'embrassa cinq fois sur la bouche, rapidement, tendrement.

« En fait, c'est un hommage que je te rends, dit-elle. Il n'y a que l'homme que j'aime dont je puisse me moquer. Personne ne connaît cet aspect de moi-même ; je l'ai toujours tenu soigneusement caché. Enfin, peut-être que parfois je le montre sur scène.

— Toujours. »

Elle soupira d'un air faussement contrit.

« Dorénavant, je ne pourrai plus jouer que dans les tragédies, dit-elle, parce que je vais user tellement de bonheur dans la vie qu'il ne me restera plus rien pour la scène. »

Elle me caressa la joue.

« Tu me pardonnes, mon ange ? Cela ne te fait rien si je me moque un peu de toi ?

— Moque-toi. Je me réserve le droit d'en faire autant.

— Tant que tu voudras, mon amour », dit-elle en se serrant contre moi.

Cela se produisit une troisième fois tandis que nous nous embrassions. Le sang monta à son beau visage et je vis apparaître dans ses yeux ce regard plein d'abandon qui me mettait en joie et m'excitait tout à la fois. Quand j'écartai ses lèvres avec mes lèvres et glissai ma langue dans sa bouche, elle tressaillit et se mit en devoir de la lécher frénétiquement avec la sienne, puis de la ramener vers sa gorge à l'aide de ses dents. L'instant d'après je pénétrais de nouveau en elle, et de nouveau elle se cabrait frénétiquement contre moi, sa tête roulant de part et d'autre, son visage empreint d'une expression de totale liberté.

« *Ce n'est pas possible !* » cria-t-elle au moment de son troisième orgasme.

L'instant d'après, c'était fini et nous nous étreignions, son corps chaud et humide contre le mien, son souffle parfumé contre mes lèvres tandis qu'elle s'endormait. Je tentai de résister au sommeil pour la regarder, mais n'y réussis pas. Avec une sensation de calme ineffable, je glissai dans un sommeil profond.

Lorsque j'ouvris les yeux, elle dormait toujours, bien qu'elle ne fût plus dans mes bras. Nous étions étendus côte à côte sous les draps et les couvertures. Elle avait dû se réveiller et nous couvrir, pensai-je.

Je restai allongé sur le flanc pendant un long moment à contempler son visage. Cette femme est ma vie à présent, me répétais-je. J'essayai – à titre expérimental – de me souvenir de Hidden Hills, de Bob et de Mary, mais cela m'était presque impossible ; tout cela semblait incroyablement loin. Le sentiment de dépaysement s'estompe maintenant. Bientôt il n'en restera plus rien ; j'en suis certain. Ma présence en 1896 est comme celle d'un grain de sable qui se serait introduit dans une huître. L'intrus que je suis dans cette époque sera recouvert petit à petit d'une couche défensive – et absorbante – et sera progressivement intégré. Le grain que je suis sera finalement si enrobé de cette époque que je serai quelqu'un d'autre, que j'oublierai d'où je

viens et ne vivrai que comme un homme de cette époque.

Ce doit être là le secret pratique de tout voyage dans le temps. Si Ambrose Bierce, le juge Crater et d'autres personnes portées disparues sont en fait remontées dans le temps, elles ne doivent plus avoir à l'heure qu'il est le moindre souvenir de l'endroit d'où elles proviennent. La nature protège ses œuvres. Si une règle est enfreinte, si un accident survient dans l'ordre des choses, il y a une compensation immédiate qui fait contrepoids, pour rétablir l'équilibre. De cette façon, le flot de l'histoire n'est jamais dévié autrement que provisoirement par toute personne voyageant dans le temps. En conséquence, la raison pour laquelle personne n'est jamais revenu d'un tel voyage, c'est que, par nécessité naturelle, il ne peut s'agir que d'un aller simple.

Je pensai à toutes ces choses, étendu à côté d'Élise et perdu dans la contemplation de son visage. Lorsque j'eus fini de méditer ainsi, je me retrouvai complètement éveillé et, plutôt que dormir, je voulais savourer ces précieux instants, mon aimée endormie près de moi, mon corps et mon esprit encore empreints du souvenir de notre communion. Très lentement, et avec maintes précautions, je me levai. Une telle prudence était superflue. Élise dormait profondément. Ça n'a rien d'étonnant, pensai-je. La tension physique et affective de ces dernières vingt-quatre heures avait dû l'épuiser.

Une fois debout, je m'aperçus que mes habits ne se trouvaient plus par terre et les cherchai des yeux. Les ayant aperçus accrochés à un cintre dans la penderie ouverte, je m'approchai et plongeai la main dans la poche intérieure de ma veste. Les feuilles de papier n'avaient pas bougé. Elle n'a pas pu ne pas les voir, pensai-je. Elles sont bien trop volumineuses pour passer inaperçues. Pourtant, si elle les avait lues, dormirait-elle si paisiblement ? Même si elle avait été incapable de les comprendre en raison de mes abréviations, n'aurait-elle pas été perturbée par la vue de tous ces mots tronqués ? Je me retournai pour la regarder. Perturbée, elle ne semblait vraiment pas l'être... Je décidai qu'elle n'avait pas dû remarquer les feuilles, ou que si elle les avait remarquées, elle ne leur avait accordé aucune importance.

Je décidai alors que l'instant était bien choisi pour mettre ces fameuses feuilles à jour. J'étais sur le point de me diriger vers le bonheur-du-jour lorsque mon regard fut attiré par ses habits. Je tendis la main et touchai ses robes une à une. Je me rapprochai de celle qu'elle avait portée un peu plus tôt, soulevai le bas de la robe des deux mains et enfouis mon visage dans l'étoffe soyeuse. Élise, pensai-je. Si seulement le temps pouvait me rendre le dernier service de suspendre son vol à cet instant délectable entre tous, pour que je puisse le

savourer à jamais.

Le temps, bien sûr, ne s'arrêta pas et ne pouvait pas s'arrêter, et lorsqu'un peu de son inépuisable substance se fut écoulée, je laissai la robe retomber avec un bruissement caractéristique et me tournai vers le bonheur-du-jour.

Une lettre reposait sur le sous-main, deux feuilles pliées en deux, avec mon nom écrit au dos de l'une d'elles. Un sentiment d'angoisse m'étreignit. Avait-elle lu et traduit ce que j'avais écrit après tout ? Je dépliai rapidement les feuilles et commençai à lire.

Dès la première ligne, il apparut qu'elle n'avait pas découvert mon secret.

Cher Monsieur,

Je tiens à vous témoigner ma reconnaissance pour vos faveurs du 21 courant, et regrette de ne pas être dans vos bras en ce moment même. Quelle folie m'a poussée à m'arracher à ton étreinte ?

Elle est passée depuis longtemps, l'heure du crime, celle où bâillent les cimetières et les actrices ensommeillées. Je devrais être au lit avec toi – je viens de regarder ton cher visage et de lui envoyer un baiser – mais je dois, en femme consciencieuse que je suis, donner cent coups de brosse à mes cheveux avant de te rejoindre.

Je brossais lesdits cheveux il y a un instant lorsque brusquement j'ai pensé : Je t'aime, Richard ! Et mon cœur a bondi de joie avec une telle violence que j'ai tenu à écrire ce que je ressentais. Si je ne le fais pas, il faudra que je te réveille pour te l'expliquer et je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, troubler ton paisible sommeil.

Je t'aime, mon Richard. Je t'aime tellement que si j'étais dehors, je danserais et créerais un attroupement et répondrais avec insolence à un policier et me ferais arrêter et me déshonorerais de bonheur. Je jouerais du tambour et sonnerais le cor et couvrirais les murs du monde entier d'affiches géantes proclamant que je t'aime, que je t'aime, que je t'aime !

Et pourtant, malgré cela, je ne suis pas aussi heureuse que je pourrais l'être, que je devrais l'être. Une ombre semble toujours se profiler à l'horizon. Pourquoi notre amour est-il incapable de la dissiper ?

Une pensée revient sans cesse pour me harceler et je deviens hagarde à force de la ressasser. C'est que je te perdrai comme je t'ai trouvé – mystérieusement, comme tu dis, dans l'ombre et sans que je puisse rien y faire. J'ai tellement peur, mon amour. J'imagine des choses affreuses qui me tourmentent sans répit. Dis-moi de ne pas m'inquiéter. Tu l'as déjà fait, je le sais, mais dis-le-moi encore, et encore, et encore – jusqu'à ce que mes craintes soient effacées par la marée de tes assurances. Dis-moi que tout est pour le mieux. Je suis hantée par l'idée insupportable que notre mariage

sera rendu impossible par quelque événement affreux.

Non, je dois interrompre le cours de ces noires chimères et ne plus penser qu'à notre amour. Nous sommes faits l'un pour l'autre et pour nul autre. Je sais que c'est la vérité. Ce soir, il me semble savoir exactement ce qu'est l'amour. (Je pourrais jouer Juliette à la perfection en ce moment !) C'est la clé de tous les cœurs, et ton amour a ouvert le mien pour toujours. Pour moi, ce monde commence et prend fin avec toi.

Je vais m'arrêter d'écrire. Chéri, bonne nuit. Peut-être rêves-tu de moi en ce moment même. Je l'espère, car je t'aime cœur, corps et âme. Oh ! être tout entière dans ton rêve !

Je suis trop lasse physiquement et intellectuellement pour écrire un mot de plus. Pourtant, j'en écrirais encore deux avant d'aller dormir.

Je t'aime.

Élise.

C'est à travers des larmes de bonheur que mon regard lut, sous sa signature : P.S. Je t'aime, Richard. Je regardai la seconde feuille et mon sourire s'élargit. P.P.S. Je n'étais pas sûre de l'avoir précisé.

Mon sourire s'évanouit. Elle avait écrit autre chose.

Je ne voulais pas en parler, mais il me semble, franchement, que je me dois de le faire. Quand j'ai suspendu ta veste, une liasse de feuilles de papier pliées est tombée de la poche intérieure. Je ne voulais pas les lire (je ne le ferais pas sans ta permission), mais je n'ai pu m'empêcher de voir quelques mots au vol. J'ai le sentiment que l'explication de ta présence à mes côtés est contenue dans ces feuilles, et j'espère que tu me diras ce que tu as écrit le moment venu. Cela ne pourra pas changer l'amour que je te porte. Rien ne le pourrait. É.

J'ai écrit tout ce qui s'est passé jusqu'à maintenant. Et en l'écrivant, j'ai pris la décision suivante : je ne lui montrerai jamais ce que j'ai écrit. Je vais m'habiller maintenant, sortir, trouver une boîte d'allumettes et un coin de plage désert, et brûler ces pages en laissant le vent en emporter les cendres loin dans la nuit. Elle comprendra quand je lui dirai que je l'ai fait pour éliminer la seule barrière restant entre nous, de façon que rien au monde, que ce soit celui-ci ou un autre, ne puisse jamais séparer Élise et Richard.

Je me levai doucement, portai sa lettre et mes feuilles jusqu'à la penderie où je pliai les feuilles et les introduisis dans la poche intérieure de ma veste, avec la lettre.

Pendant plusieurs minutes, je fus déchiré entre le désir de mettre

immédiatement mon projet à exécution et mon envie de retourner au lit me blottir contre le corps chaud d'Élise. Je m'approchai du lit et restai debout près de lui à la regarder. Elle dormait d'une façon si émouvante, comme une enfant, une main ramenée sur l'oreiller, ses joues de la couleur des pétales de rose, ses lèvres légèrement entrouvertes. Mon désir intense de me pencher pour embrasser ces lèvres me donna le courage dont j'avais besoin. Je l'aimais tant que je n'aurais de cesse que le dernier contact avec mon passé soit coupé. Je me retournai, allai à la penderie, et me mis en devoir de m'habiller.

Dans la glace, je vis un homme de 1896 – couvert d'ecchymoses et l'œil gauche injecté de sang, il est vrai – prendre forme devant moi. Je passai les sous-vêtements et les chaussettes, la chemise et le pantalon, puis les bottillons. J'ajustai la cravate, enfilai la veste et passai un peigne dans mes cheveux ; Monsieur R. C. Collier me faisait face. Je lui fis un signe de tête approbateur. Plus de doute, me dis-je. Tu es de cette époque. Maintenant.

Je m'approchai du bureau, pris ma montre et la mis en place ; il ne manquait plus rien. Tout en me souriant à moi-même, je traversai la chambre aussi discrètement que possible, sans quitter Élise des yeux.

« Je reviens tout de suite, mon amour », chuchotai-je.

Je déverrouillai la porte doucement pour ne pas la réveiller, l'ouvris et sortis dans le salon. Après avoir refermé la porte sans bruit, je m'éloignai sans la fermer à clé ; je n'en avais pas pour longtemps. Je fredonnai en traversant le salon et en me dirigeant vers la cour intérieure.

À peine avais-je tourné à gauche qu'un mouvement sur ma droite attira mon attention et je regardai dans cette direction. Le cœur battant, je tournai sur moi-même pour faire face à Robinson qui venait de s'arrêter net.

Son expression était effrayante ; dès que je la vis, je sus qu'il était revenu pour me tuer. Je me ruai sur lui et malgré sa résistance réussis à maintenir son poignet droit avec toute la force dont j'étais capable. Son visage semblait taillé dans la pierre, d'une immobilité totale à l'exception d'une veine qui palpitait près de son œil droit. Il ne dit pas un mot. Ses lèvres formaient un rictus qui découvrait ses dents et il respirait de façon haletante, hachée tout en essayant de plonger la main dans la poche droite de sa veste pour saisir le pistolet qui, assurément, s'y trouvait.

« Vous ne pouvez pas me tuer, monsieur Robinson, dis-je lentement et distinctement. Je viens de l'avenir et votre vie n'a pas de secrets pour moi. Vous ne pouvez pas être condamné à mort pour

homicide volontaire car vous allez mourir noyé dans l'Atlantique dans vingt ans. »

Cela le divertit suffisamment de son projet pour me donner l'occasion que je cherchais. Je le poussai de toutes mes forces et il tomba à la renverse. Je fis volte-face, regagnai le salon en courant et fonçai vers la porte de la chambre d'Élise. J'entrai, la refermai et tournai doucement la clé dans la serrure. Tout à coup, je fus pris de vertige. Je dus m'appuyer contre le mur, mon cœur battant encore si fort que j'avais du mal à respirer. Je crus l'entendre entrer dans le salon au pas de course et reculai, effrayé. Qu'allait-il faire maintenant ? Marteler la porte de coups de poing jusqu'à ce qu'il ait réveillé Élise ? Faire sauter la serrure à coups de revolver et se ruer sur moi ? Je me retournai et titubai jusqu'au lit. *Ne la réveille pas*, me dis-je. Je changeai de direction et allai en chancelant jusqu'à la penderie. Je n'arrivais pas à inspirer suffisamment d'air dans mes poumons ; la sensation de dépaysement était revenue avec toute sa force. Il fallait que je retourne au lit, que je la tiens serrée contre moi.

Je regardai la porte tout en commençant à enlever ma veste. Il ne cherchait ni à défoncer la porte ni à se faire ouvrir. Pourquoi ? Parce qu'il savait quelle serait la réaction d'Élise ? Je baissai les yeux tout à coup en sentant quelque chose de dur et de rond sous la poche droite de la veste. Un trou, pensai-je. Une des pièces qu'on m'avait données à la pharmacie-bazar était passée dans la doublure.

Je savais que ce n'était pas important, et ça, ça me poursuivra jusqu'à la fin. Pourtant, quelque chose me poussa à mettre la main dans la poche, à tâtonner jusqu'à ce que j'eusse trouvé la déchirure, puis à remonter la pièce de l'autre main tremblante jusqu'à ce que je la sente au bout de mes doigts. Je la saisis, la sortis et la regardai.

C'était une pièce de un *cent* de 1971.

Aussitôt, quelque chose d'obscur et d'horrible commença à s'accumuler en moi. Sentant venir la catastrophe, j'essayai de jeter la pièce loin de moi mais elle me restait collée aux doigts comme si elle était douée d'un affreux magnétisme. Je la regardai avec une panique grandissante tandis qu'elle adhérait à ma main avec une force que je ne pouvais ni comprendre ni briser. Je me sentis pris de tremblements et j'avais du mal à respirer tandis qu'une vague de froid paralysant me submergeait. Mon cœur continuait à battre lentement et laborieusement comme j'essayais, en vain, de crier ; aucun son n'arrivait à passer ma gorge. Je criai, mais seulement en pensée.

Il n'y avait rien à faire. C'était ça le plus atroce. Je restai là, sans réagir, muet et tremblant, tout en sachant que les tissus conjonctifs qui

me reliaient à 1896 et à Élise étaient en train d'être impitoyablement taillés. Je tentai, en y mettant toute ma volonté, de détourner les yeux de ces chiffres gravés sur la pièce, mais rien n'y fit. Ils semblaient palpiter dans mes yeux et dans mon cerveau comme des ondes d'énergie négative. 1971. 1971. Je sentis mon emprise se desserrer. 1971. *Non*, suppliai-je, paralysé par une terreur viscérale. *Non, pitié, non !* Mais qui pouvait m'entendre ? Je m'étais ramené en arrière grâce à cette même méthode d'autosuggestion hypnotique, et maintenant, en l'espace de quelques instants cauchemardesques, j'étais en train de me faire revenir à mon point de départ en regardant fixement cette pièce de monnaie, cette date. 1971. 1971. J'essayai désespérément de me persuader que j'étais en 1896, le 21 novembre 1896. Mais cette conviction s'estompait et je n'arrivais pas à la retenir. Pas avec cette pièce collée à mes doigts qui enfonçait cette autre date comme un clou dans mon esprit. 1971. 1971. 1971. *Pourquoi ne pouvais-je pas m'en débarrasser ?* Je ne voulais pas revenir ! *Je ne le voulais pas !*

Maintenant une sorte d'obscurité mouvante m'enveloppait comme une vapeur vivante. Glacé, pétrifié, c'est à peine si je pus tourner la tête vers le lit. Non, ô Seigneur Dieu, non ! Je pouvais à peine la voir ! Elle était comme une silhouette vue à travers un voile de brume. Un gémissement d'angoisse naquit dans ma poitrine. J'essayai de bouger, d'aller vers elle, mais demeurai cloué sur place par un poids noir et monstrueux. *Non !* J'essayai de m'en débarrasser. Je ne me laisserais pas séparer d'elle ! Avec toute l'énergie qui me restait, j'essayai de me débarrasser de cette pièce maléfique. Je n'étais pas en 1971 ! J'étais en 1896 ! 1896 !

Rien n'y fit. La pièce de un *cent* resta collée à ma main comme une excroissance monstrueuse. Vaincu, je levai de nouveau les yeux pour la regarder. Un cri de terreur éclata dans mon âme. Elle avait presque disparu dans les volutes noires qui tourbillonnaient autour de moi en m'attirant en leur sein comme un hideux entonnoir. Pour une raison qui m'échappera toujours, je pensai, à ce moment, à une femme qui m'avait décrit un jour la sensation provoquée par une dépression nerveuse imminente. Elle l'avait comparée à « quelque chose » qui s'accumule en vous ; quelque chose d'inaccessible à la volonté et à la raison ; quelque chose d'obscur et de fébrile qui se dilaterait constamment comme une araignée tissant une toile terrible et glaciale au plus profond de vous-même, une toile qui, bientôt, vous recouvrirait corps et âme. C'était exactement ce que je ressentais ; l'impression d'être désarmé, sans défense, de sentir la chose grossir inexorablement en moi tout en sachant que je ne pouvais rien faire

pour l'arrêter.

J'ouvris les yeux. J'étais étendu sur le sol. J'entendais, au-dehors, le grondement lointain du ressac.

Je me dressai lentement sur mon séant et parcourus du regard la chambre obscure qui, jadis, avait été la sienne. Le lit était vide. Avec des gestes d'infirme, je me levai et regardai ma main droite. La pièce de un *cent* s'y trouvait toujours. Avec un cri de répulsion, je la jetai au loin et l'entendis rebondir sur le sol. Maintenant tu me quittes ! pensai-je avec haine. Maintenant que tu m'as forcé à revenir.

Je ne sais combien de temps je restai planté là, sans volonté, sans vie. Des heures peut-être, bien que je penche plutôt pour un maximum de dix à quinze minutes. Finalement, je traversai la chambre en titubant, déverrouillai la porte et passai dans le couloir. Il n'y avait personne en vue. Je me regardai et vis mon costume. Je frémis. *Mon dégoisement, tu veux dire*, corrigea amèrement une voix intérieure.

Tout en me mettant en marche, je ne parvenais à penser qu'à une chose : parce qu'une pièce de monnaie était tombée dans la doublure de ma veste et avait fait le voyage avec moi, j'avais perdu Élise. J'aurais pu surmonter les autres chocs ; mais c'était la pièce finalement, qui m'avait ramené à mon point de départ. Laborieusement, comme une machine défectueuse, mon cerveau ressassait la chose en essayant de l'analyser dans toute son horreur. Cette pièce n'avait même pas été à moi, mais avait manifestement appartenu à l'homme qui avait porté ce costume avant moi. Et à cause de ça – de ça ! – j'avais perdu Élise. Quelques minutes plus tôt, j'étais avec elle ; j'étais encore imprégné du parfum et de la consistance de son corps. Si je n'avais pas quitté le lit, ceci ne serait pas arrivé. En essayant de consolider mon emprise sur 1896, je l'avais irrémédiablement détruite. Et tout ça à cause d'une pièce de monnaie tombée dans la doublure d'une veste. Encore et encore, mon cerveau ressassait la chose, butait dessus, et toujours sans résultat. Je n'arrivais pas à comprendre.

Je n'arriverai jamais à comprendre.

J'avais fait tout le chemin jusqu'à ma chambre – ma chambre de 1971 – avant de m'apercevoir que je n'en avais pas la clé. Je restai un long moment planté devant la porte, à la regarder, hébété. Le traumatisme de mon retour en 1971 semblait m'avoir privé de mes facultés de compréhension. Je mis un certain temps à ressembler les morceaux épars de mon esprit suffisamment pour faire demi-tour et redescendre l'escalier. Je savais que je n'étais pas en état de me rendre à la réception, de parler, de m'expliquer ; que je ne pouvais pas me comporter en individu sensé. Étourdi, vidé, je descendis l'escalier et

me dirigeai vers la porte latérale. Quelques minutes plus tôt, je me trouvais à ses côtés. À présent, soixante-quinze ans s'étaient écoulés depuis. Élise était morte.

Et j'étais mort. Cela ne me paraissait pas faire de doute. Je descendis les marches du porche en pensant marcher jusque dans la mer, me noyer, détruire le corps comme l'esprit avait été détruit. Mais je n'en eus ni la force ni la volonté. J'errai dans le parking. Il tombait une bruine si fine que je la sentais à peine sur mon visage ; elle ressemblait davantage à de la brume épaisse qu'à de la pluie.

Je m'arrêtai près d'une voiture et la regardai pendant un long moment avant de comprendre que c'était la mienne. Je fouillai maladroitement dans mes poches. Comprenant enfin que je n'y trouverais pas mes clés, je me mis à genoux et tâtonnai sous le châssis de la voiture jusqu'à ce que mes doigts trouvent la petite boîte en métal aimanté qui y était fixée. Je la tirai à moi et me hissai sur mes pieds en m'aidant de la poignée de la portière. Mon pantalon était trempé aux genoux mais je n'en avais cure. Avec des mouvements lents, je fis coulisser le couvercle de la boîte et retirai la clé qui s'y trouvait.

La voiture était froide, ses vitres embuées. Je tâtonnai avec la clé et finis par trouver la fente de l'antivol. Au moment de mettre le contact, je me renversai en arrière, épuisé. Je n'avais pas la force de rouler jusqu'au pont et de me jeter dans la baie avec ma voiture. Je n'avais pas la force de traverser le parking ou même de faire démarrer le moteur. Ma tête tomba en avant et je fermai les yeux. C'est fini, pensai-je. Ces deux mots se répercutèrent à l'infini dans mon esprit, ravageant tout. C'est fini. Élise n'était plus. Je l'avais trouvée et voilà que je l'avais perdue. Fini. Ce que j'avais lu dans ces livres était vrai. Fini. Aucun d'entre eux ne serait écrit différemment. *Fini*. Ce que j'avais eu peur de faire depuis le début. Ce que j'avais juré de ne jamais faire. *Fini*. Je n'avais ouvert les portes de son cœur que pour le briser.

Fini !

J'ouvris les yeux et vis la chaîne de montre accrochée à mon gilet. Je sortis la montre de son gousset et la regardai. Au bout d'un moment, j'appuyai sur le remontoir et contemplai le cadran. Un lampadaire produisait une vague lueur qui filtrait à travers les vitres de la voiture et me permettait de voir l'heure. Il était quatre heures tout juste passées. Dans le silence de la voiture, j'entendais le tic-tac franc et méthodique de la montre. Tandis que je contemplais le cadran, une pensée grotesque me traversa l'esprit comme une déchirure. C'était une pièce de monnaie jetée en l'air qui, à l'origine,

m'avait fait mettre le cap sur San Diego. Une pièce de monnaie m'avait amené vers elle. Une pièce de monnaie m'avait emporté loin d'elle, loin de mon amour, de mon seul amour, de mon amour perdu.

Mon Élise.

Post-scriptum de Robert Collier

Richard est revenu à la maison lundi matin. Le 22 novembre 1971. Il était pâle et calme et refusa de nous dire où il avait été ou ce qui lui était arrivé. Dès son arrivée, il s'étendit sur son lit et ne devait jamais se relever.

Son déclin fut rapide. Moins d'un mois plus tard, il était à l'hôpital. Là-bas, comme à la maison, il resta des jours entiers sans parler, le regard perdu au plafond, la montre en or à la main. Un jour, une infirmière essaya de la lui enlever et Richard prononça la seule parole que personne l'ait entendu proférer au cours des derniers mois de sa vie : *N'y touchez pas.*

Il n'est pas étonnant que Richard ait cherché à se donner l'illusion qu'il avait voyagé à rebours dans le temps pour rencontrer Élise McKenna.

Il se savait condamné. Il ne lui était plus permis d'en douter et la nouvelle dut le traumatiser terriblement. Il n'avait que trente-six ans et ne pouvait pas ne pas se sentir trahi par la vie. À aucun moment dans sa vie il n'avait trouvé l'amour, et voilà que cette vie se terminait prématurément. Il lui fallait échapper à cette trahison, et quelle échappatoire plus naturelle que le passé ? Trop lucide pour revenir avec succès à son propre passé, il en choisit un autre.

Ce choix devient évident dès le début de son manuscrit, quand il visite le *Queen Mary* et se laisse imprégner par l'atmosphère d'une époque révolue.

Lorsqu'il tomba accidentellement sur l'hôtel Coronado, le processus se cristallisa. Bientôt le passé se mit à exister, dans son esprit, comme une force viable dans l'hôtel, et ses émotions commencèrent à graviter autour de la conviction que les choses qui n'existaient plus existaient encore d'une façon qui rendait leur approche possible.

Rien d'étonnant à ce que son être tout entier se fut concentré sur Élise McKenna, un symbole parfait de son besoin de trouver, tout de suite, un moyen de se dérober à un présent insupportable et de trouver le bonheur dans l'amour. J'ai devant moi la photo qu'il a encadrée, et il n'a pas menti au sujet d'Élise McKenna : c'était une femme d'une beauté obsédante. Nul besoin de faire un gros effort

d'imagination pour comprendre l'idée fixe de Richard, cette conviction que s'il se donnait suffisamment de mal, il parviendrait à la rejoindre. Nul besoin de faire un gros effort d'imagination pour comprendre comment, en se documentant sur sa vie, il en était arrivé à croire qu'il l'avait *vraiment* rejointe. De toute évidence, il se trouvait dans un état second et son esprit était aliéné par la peur et par ses besoins insatisfaits. Dans ces circonstances, y a-t-il lieu de s'étonner de ce qu'il en soit venu à croire ce qu'il a cru ? Les mots du Dr Crosswell complètent le tableau. Il m'a dit que le type de tumeur dont souffrait Richard pouvait provoquer des « états de rêve éveillé » et des « hallucinations visuelles, gustatives et olfactives ».

Qui peut dire combien d'éléments disparates contribuent à créer une hallucination ? Combien de fils circonstanciels doivent s'entrelacer avant de former une tapisserie imaginaire ? Tout ce que je sais, c'est que Richard avait un besoin désespéré d'échapper à son sort et qu'il y a échappé, du moins pendant un jour et demi. Étendu dans sa chambre d'hôtel, probablement dans un état d'auto-hypnose, il a vécu son séjour imaginaire en 1896 comme s'il y était.

Les détails qu'il note soigneusement dans son manuscrit trouvent sans aucun doute leur origine dans les documents qu'il avait consultés ; son subconscient lui retransmettant au fur et à mesure les faits qu'il y avait implantés pendant son « initiation marathon » au passé. (Bizarre que le congrès qui se tenait à l'époque à l'hôtel ait été un congrès marathon.) Lentement, sûrement, il échafauda sa chimère. J'en veux pour preuve le fait qu'après m'avoir parlé au téléphone, son esprit était « entré en collision avec la réalité », pour reprendre son expression, et qu'il avait perdu momentanément le fil de son utopie.

Après l'avoir ressuscitée – ce qu'il ne pouvait pas ne pas faire –, il « découvrit » son nom dans le registre de l'hôtel datant de 1896 et se mit en devoir de donner corps à son phantasme en se répétant à satiété qu'il n'était pas en 1971 mais en 1896. Il est révélateur que ce faisant, il ait écouté la musique d'un compositeur qui, comme il l'écrit, « l'emportait loin de ce monde ».

Allant jusqu'au bout de son phantasme, il loua un costume adapté à l'année 1896, se procura de l'argent d'époque, fit imprimer des fac-similés du papier à en-tête de l'hôtel tel qu'il se présentait dans les années 90, et alla même jusqu'à s'écrire deux lettres ostensiblement signées Élise McKenna ; un tel travail de calligraphe dut lui coûter des heures d'efforts. Quant à la montre, il l'acheta sans doute dans quelque bijouterie. Elle a bien l'air un peu neuve pour un article de ce genre, mais je suis sûr qu'on vend aujourd'hui des montres de tout genre et qu'en cherchant bien on doit pouvoir trouver le modèle qu'on

veut. Comme le dit le Dr Crosswell, il n'y a pas de limite à la patience et à la précision incroyables d'un subconscient cherchant à se faire illusion.

Lorsqu'il devint évident que Richard était à l'article de la mort, je fis quelque chose qui ne me valut l'approbation ni du Dr Crosswell ni de l'hôpital. J'ai fait ramener Richard à la maison et je l'ai installé dans son lit, chez lui ; j'ai posé la photo encadrée d'Élise McKenna sur la table devant lui, mis la montre dans sa main et veillé à ce que ses chères symphonies de Mahler passent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce n'est pas, je crois, une coïncidence qu'il soit mort pendant l'adagio de la *Neuvième Symphonie* qu'il croyait avoir contribué à sa rencontre avec Élise McKenna. J'étais à son chevet lorsqu'il rendit son dernier souffle et je peux – Dieu merci – témoigner de sa sérénité, du moins physique, lors de ses derniers instants.

Que dire de plus ? Oui, Élise McKenna se trouvait au Stephens College en 1953. Oui, elle mourut d'une crise cardiaque le lendemain d'une réception donnée en son honneur et ses derniers mots furent : « Et l'amour, plein de douceur. » Oui, Richard était à Columbia, dans le Missouri, à l'époque de ces faits. Oui, elle brûla tous ses papiers et ce morceau de poème fut bel et bien trouvé. Oui, il plane un mystère sur la modification de sa personnalité qui s'est produite en 1896.

Pourquoi est-ce que j'évoque ces choses ? Peut-être parce que, malgré ce que j'ai pu écrire, je voudrais croire, ne serait-ce que pour Richard, que tout cela s'est vraiment produit ? Je désire tellement le croire, en fait, que je n'irai jamais à cet hôtel pour demander à voir le fameux registre de peur que son nom n'y figure pas.

La douleur que j'éprouve après la mort de mon frère serait incommensurablement allégée si je pouvais me persuader qu'il a effectivement rencontré Élise McKenna après être revenu soixante-quinze ans en arrière. Une partie de moi-même a un désir très fort de croire que ce ne fut pas une chimère. Qu'Élise et Richard se sont trouvés ensemble comme il l'affirme.

Que, si Dieu le veut, ils se trouvent, en ce moment même, ensemble quelque part.

FIN

[1] Série télévisée de Rod Serling qu'il créa après avoir été mis à l'écart de « La

Quatrième Dimension » (The Twilight Zone). *(N.d.T.)*.

[2] Autre nom de la bataille de la Moskova qui, en 1812, opposa les troupes russes de Koutouzov à celles de Napoléon. *(N.d.T.)*

[3] En français dans le texte. *(N.d.T.)*.